



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

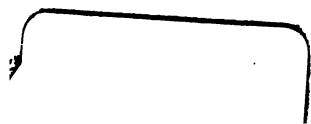
- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



2/1/6 f. 6.









ISTOIRE  
DU ROI  
HENRI  
LE GRAND,  
COMPOSÉE

Par Messire HARDOUIN DE PEREFIXE,  
Evêque de Rodez, ci-devant  
Précepteur du Roi.

*Revue, corrigée & augmentée par l'Auteur,*

TOME PREMIER.



A PARIS,

PAR LA COMPAGNIE.

---

M. DCC. LXVII.

*Avec Approbation & Privilège du Roi.*





A MONSEIGNEUR  
L'EMINENTISSIME  
CARDINAL  
MAZARINI.

*MONSEIGNEUR,*

*J'AI cru que je ne pouvois jamais  
rendre de service plus essentiel à votre  
Eminence, ni lui donner de plus solide*

*a ij*

## ÉPI TRE.

*marque de ma fidélité & de ma reconnoissance , que de faire voir à toute la Terre de quelle maniere vous avez désiré de moi que j'instruisisse notre jeune Monarque. Je dois rendre ce témoignage au Public , que vous avez voulu que je lui donnasse principalement les instructions qu'on doit donner à un Roi ; & que pour cet effet je ne m'arrêtassee pas seulement à lui enseigner quelques préceptes de Grammaire & de Rhétorique , mais que de bonne heure j'emploiasse le tems à lui apprendre tout ce qu'il doit savoir , premierement pour se bien conduire soi-même , & puis pour conduire son Etat ; & qu'enfin je lui remplisse l'ame des meilleures maximes de la Morale & de la Politique.*

*C'est , MONSIEUR , ce que j'ai essayé de faire , sur tout depuis six ou sept années en çà , que sous les ordres de votre*

## E P I T R E.

*Eminence , j'ai composé un Sommaire de  
notre Histoire de France pour l'usage de Sa  
Majesté , qui en faisoit la lecture tous les  
jours avec tant de plaisir , qu'il n'est point  
croïable que ce puisse être sans utilité.*

*J'aurois bien souhaité de mettre au jour  
cet ouvrage tout entier en même tems : mais  
l'affection particuliere que le Roi m'a tou-  
jours témoigné pour la vie de son Aïeul  
HENRI LE GRAND , & la déclaration  
qu'il a faite si souvent , qu'il vouloit se le  
proposer comme son modele , m'ont hâté de  
mettre au net cette partie de mon travail , &  
de la séparer des autres. Ainsi quoiqu'elle  
soit la dernière , je suis obligé de la donner  
la première , & de la présenter à Sa Ma-  
jesté , afin que , jettant encore les yeux  
dessus aux heures de son loisir , & considé-  
rant bien toutes les maximes de regner de  
ce grand Monarque , ses bontés presque*

## E P I T R E.

*divines , & l'amour paternel qu'il avoit pour ses Peuples , il le puisse véritablement imiter.*

*J'espere , MONSEIGNEUR , que cet échantillon suffira pour faire juger par avance du reste de l'ouvrage. Je me persuade même , qu'on ne le verra point sans admirer que sous les ordres du plus puissant Ministre qui ait jamais été, on ait agi dans une matiere aussi délicate qu'est celle-là , avec tant de fidélité , avec tant de désintéressement , & avec tant d'amour pour le Prince & pour l'Etat. Car après tout , je crois pouvoir dire que c'est un exemple qui n'en a point eu de pareils avant le Ministère de votre Eminence. Non-seulement elle a toujours porté le Roi à s'instruire parfaitement des choses dont la connoissance lui étoit nécessaire ; non-seulement elle lui a souvent représenté combien ii lui étoit im-*

## É P I T R E.

*Portant de s'attacher de bonne heure aux fonctions de la Roïauté, mais encore elle m'a sollicité moi-même de m'acquitter soigneusement de mon devoir. Combien de fois m'a-t-elle dit que je n'avois rien de plus important à faire que de gagner sur l'esprit du Roi qu'ils s'appliquât bien aux choses qu'il faisoit, & qu'ils s'appliquât aux choses sérieuses ? En vérité, MONSEIGNEUR, je ne crois pas qu'il y ait rien de plus beau ni de plus glorieux pour votre Eminence : & je suis trompé si ceux qui écriront l'Histoire de votre vie, n'ont peine à y trouver un endroit, qui mérite mieux leurs éloges que celui-là. Pour moi, MONSEIGNEUR, j'avoue que je préfère de beaucoup à toutes les graces que je pouvois jamais recevoir, la liberté que j'ai toujours eue de donner au Roi ces instructions, qui vont maintenant paroître aux yeux de tout le monde ;*



## É P I T R E.

*& de toutes les obligations que j'ai à votre  
Eminence , il n'y en a pas une qui me tou-  
che si sensiblement que celle-là , ni pour  
laquelle je publie plus volontiers que je  
suis ,*

*MONSEIGNEUR ,*

*De votre Eminence*

Le très-humble & très-obéissant  
Serviteur HARDOUIN, Ev. de  
Rodez,

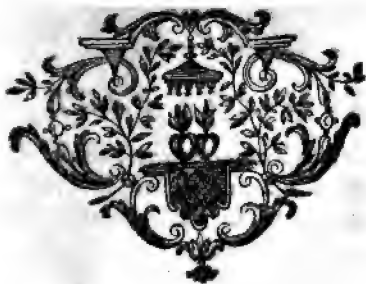
---

## AU LECTEUR.

LECTEUR , cette Histoire du Roi Henri le Grand n'est que l'échantillon d'un Sommaire de l'Histoire générale de France , que j'ai composé par le commandement du Roi , & pour l'instruction de Sa Majesté. Comme mon intention n'a été que de recueillir tout ce qui peut servir à former un grand Prince , & à le rendre capable de bien régner , je n'ai point trouvé à propos d'entrer dans le détail des choses , & de raconter au long toutes les guerres & toutes les affaires , comme font les Historiens , qui doivent écrire pour toutes sortes de personnes. Je n'en ai pris que le gros , & n'ai rapporté que les circonstances que j'ai jugées les plus belles & les plus instructives ; laissant le reste à part , afin d'abréger matière , & de donner comme en petit , une suite de tout ce qui s'est passé , qui pût éclairer l'esprit du Roi , sans lui surcharger la mémoire. C'a été là mon dessein : si je n'y ai pas aussi bien réussi qu'il seroit

à souhaiter , j'espère , **LECTEUR** ;  
que du moins mes efforts vous pa-  
roîtront louables. Je ne doute point  
qu'il n'y ait dans cet ouvrage quel-  
ques méprises , que je n'aurai point  
apperçues , mais qui n'échapperont  
pas aux yeux des clair-voïans. L'Hif-  
toire est accompagnée de tant de cir-  
constances , qu'il est presque impos-  
sible que l'on ne se trompe en quel-  
qu'une. Je crois pourtant n'avoir rien  
avancé , dont je n'aie des garans : &  
si vous trouvez dans quelque Auteur  
le contraire de ce que j'ai dit , je vous  
prie de considérer que nos Historiens  
sont si différens entr'eux en plusieurs  
choses , que lorsqu'on suit les senti-  
mens des uns , on contredit nécessai-  
rement les autres. Dans cette diver-  
sité j'ai suivi ceux que j'ai cru les  
meilleurs & les plus assurés. J'avoue  
même que je n'ai pu m'empêcher  
d'emprunter d'eux , des Périodes tou-  
tes entières , quand elles m'ont plu ,  
& qu'il m'a semblé que je m'expli-  
querois mieux par leurs expressions ,  
que je n'eusse pu m'expliquer par  
les miennes. Après tout , si c'est une  
faute , elle est assez légère ; & l'on  
doit bien me la pardonner , puisque

je la reconnois ingénument. Pour les autres plus remarquables que je puis avoir commises , je mepromets de votre bonté , CHER LECTEUR , que vous ne me traiterez pas à la dernière rigueur , & que vous aurez autant d'indulgence pour moi que dans ce travail j'ai eu de zèle pour le service de mon Roi , & d'affection pour le bien de la France.





## PREMIERE PARTIE.

DE LA VIE

DE HENRI LE GRAND.

*Depuis sa naissance , jusques à ce qu'il  
parvint à la Couronne de France,  
page 15.*

## SECONDE PARTIE.

*Contenant ce qu'il fit depuis le jour qu'il  
parvint à la Couronne de France ,  
jusqu'à la Paix , qui fut faite l'an  
mil cinq cent quatre-vingt-dix-huit ,  
par le Traité de Vervins. p. 118.*

## TROISIEME PARTIE.

*Contenant sommairement ce qu'il fit de-  
puis la Paix de Vervins , l'an mil cinq  
cent quatre-vingt-dix-huit , jusqu'à  
sa mort arrivée en mil six cent dix.  
Tom. II. p. 1.*

**RECUEIL DE QUELQUES**  
*belles actions & paroles mémorables  
du Roi HENRI LE GRAND , les-  
quelles n'ont point été insérées en sa  
Vie , Tom. II. p. 267.*

HISTOIRE



# HISTOIRE

DU ROI

HENRI LE GRAND.

---

*AU ROI.*

SIRE,

LE respect & l'amour que tous les  
bons François ont toujours conservés  
pour l'heureuse mémoire du Roi  
HENRI LE GRAND votre Aïeul, le  
rendent aussi présent à leur souvenir  
comme s'il régnoit encore; & la Re-  
nommée entretient l'éclat de ses bel-

A

les actions, dans le cœur & dans la bouche des hommes, aussi vif & aussi entier qu'il l'étoit du tems de ses triomphes. Mais on peut dire avec cela, lorsque l'on considère Votre Majesté, qu'il a repris une nouvelle vie en votre personne, & qu'il se fait revoir aujourd'hui sous un visage encore plus auguste, & par des vertus qui paroissent aussi redoutables aux Ennemis de la France, qu'elles sont douces & charmantes à ses Peuples.

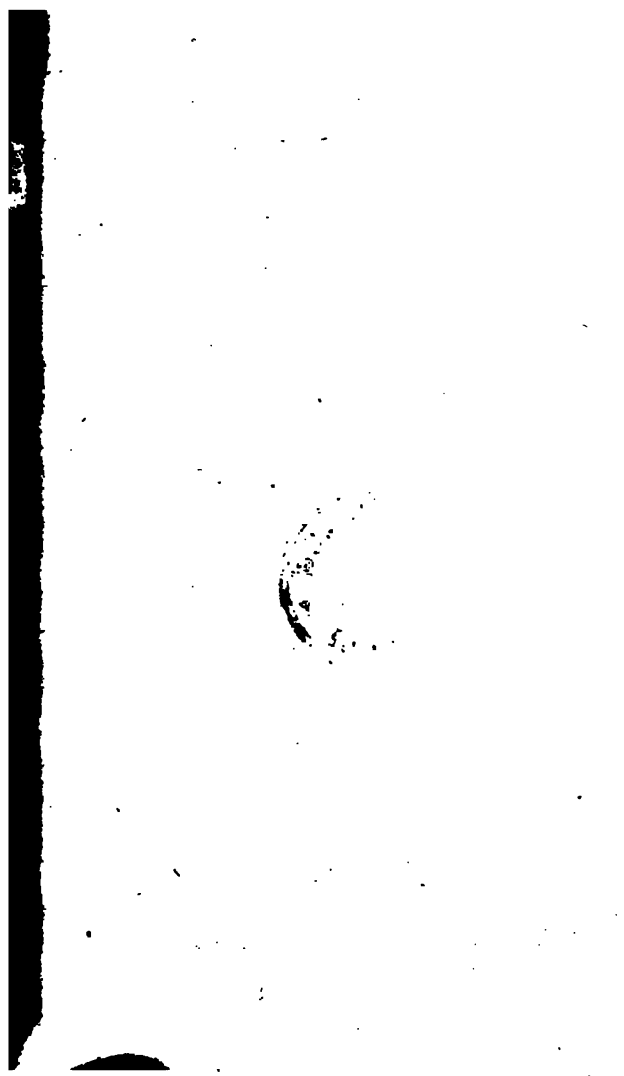
Véritablement, SIRE, cette louable impatience, que Votre Majesté a témoignée lorsque je lui faisois lire notre Histoire, de venir au glorieux regne de ce Prince, & pour cela de laisser en arriere sept ou huit autres des Rois qui l'ont précédé, est une preuve très-certaine que vous désirez le choisir pour modele, & que vous avez résolu d'étudier sa conduite, pour la tenir dans le gouvernement de votre Etat. Votre heureuse naissance & vos inclinations toutes roïales vous y portent; les espérances & les vœux de vos Sujets vous y convient; les besoins de votre Roïaume, affligé par les maux de la plus longue guerre qui ait jamais été, vous y obligent; & le

## DE HENRI LE GRAND. 3

Ciel vous y a disposé par tant de graces & par tant d'éminentes qualités , qu'il vous seroit bien difficile de ne pas suivre les beaux exemples de ce grand Roi. J'oserai même vous dire ( & je le puis avec vérité ) qu'il ne vous sera pas impossible de les surpasser , si vous vous efforcez de bien employer tous les avantages dont Dieu vous a pourvu par-dessus tous les Princes de votre âge.

Oui , SIRE , il vous a donné , aussi-bien qu'au Roi votre Aïeul , une ame généreuse , bonne & bienfaisante , un esprit-élevé , & capable des plus grandes choses , une mémoire heureuse & facile , un courage héroïque & martial , un jugement net & solide , une forte & vigoureuse santé : mais de plus , il vous a donné un avantage que ce grand Prince n'avoit pas ; c'est cette majestueuse présence , cet air & ce port presque divins , cette taille & cette beauté dignes de l'Empire de l'Univers , qui attirent les yeux & les respects de tout le monde , & qui sans la force des armes , sans l'autorité des commandemens , vous gagnent tous ceux à qui Votre Majesté veut se faire voir.





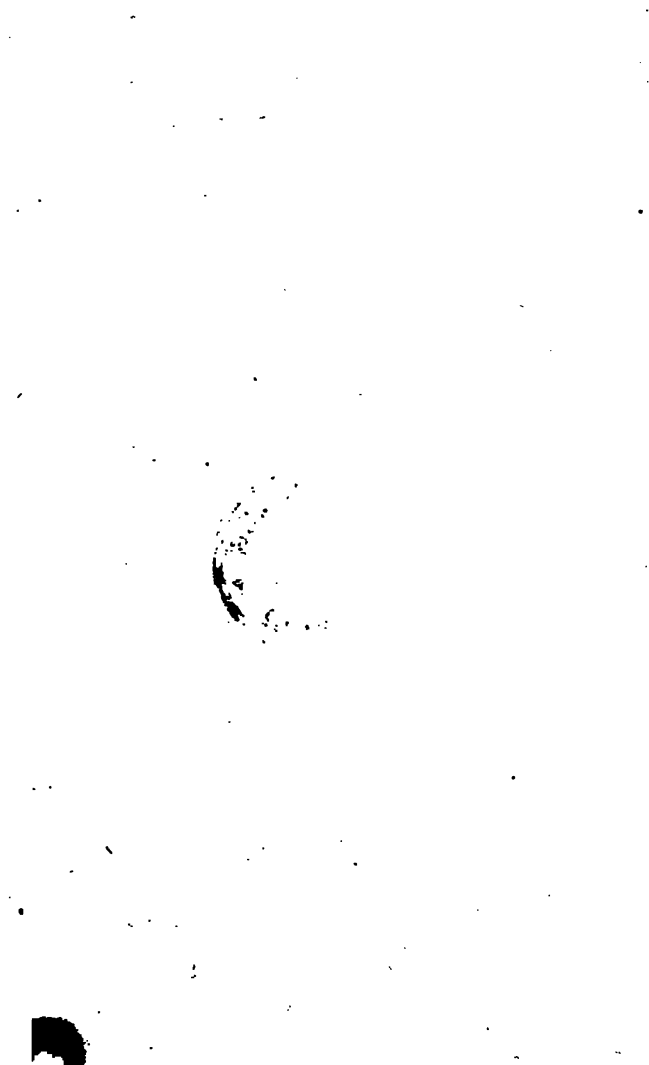


A MONSEIGNEUR  
L'EMINENTISSIME  
CARDINAL  
MAZARINI.

*MONSEIGNEUR,*

*J'AI cru que je ne pouvois jamais  
rendre de service plus essentiel à votre  
Eminence, ni lui donner de plus solide*

*a ij*

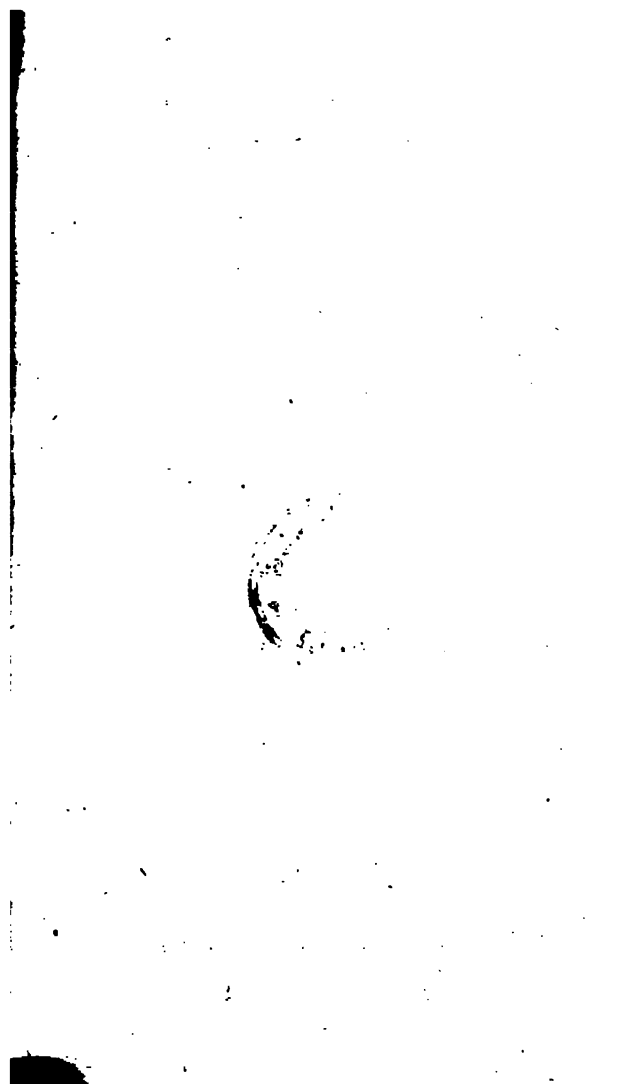




A MONSEIGNEUR  
L'EMINENTISSIME  
CARDINAL  
MAZARINI.

*MONSEIGNEUR,*

*J'AY cru que je ne pouvois jamais  
rendre de service plus essentiel à votre  
Eminence, ni lui donner de plus solide*





A MONSEIGNEUR  
L'EMINENTISSIME  
CARDINAL  
MAZARINI.

*MONSEIGNEUR,*

*J'AY cru que je ne pouvois jamais  
rendre de service plus essentiel à votre  
Eminence, ni lui donner de plus solide*

a ij





A MONSEIGNEUR  
L'EMINENTISSIME  
CARDINAL  
MAZARINI.

*MONSEIGNEUR,*

*J'AY cru que je ne pouvois jamais  
rendre de service plus essentiel à votre  
Eminence, ni lui donner de plus solide*



cond vint Charles Comte de Soissons.

Or il y avoit huit générations de mâle en mâle depuis Saint Louis jusqu'à Antoine, qui étoit Duc de Vendôme, Roi de Navarre, & Pere de notre Henri.

Qui étoit  
Jeanne d'Al-  
bret sa Mere.

Quant à Jeanne d'Albret sa Femme, elle étoit Fille & Héritiere de Henri d'Albret Roi de Navarre, & de Marguerite de Valois, Sœur du Roi François Premier, & veuve du Duc d'Alençon. Henri d'Albret étoit Fils de Jean d'Albret, lequel étoit Roi de Navarre par sa Femme Catherine de Foix, Sœur du Roi Phœbus décédé sans enfans. Car ce Roïaume-là étoit entré dans la Maison de Foix par mariage, comme il entra ensuite dans celle d'Albret ; & puis en celle de Bourbon.

Ferdinand Roi d'Arragon avoit envahi la haute Navarre, c'est-à-dire, la partie qui est au-delà des Pyrenées, & la plus considérable de ce Roïaume-là, sur le Roi Jean d'Albret ; auquel par conséquent il ne resta que la basse, c'est à-dire, la partie de deçà les Monts du côté de France. Mais avec cela il avoit les Païs de Bearn,

## DE HENRI LE GRAND. 13

d'Albret, de Foix d'Armagnac, de Bigorre, & plusieurs autres grandes Seigneuries, provenant tant du côté de la Maison de Foix, que de celle d'A'bret.

Henri son Fils n'eut qu'une Fille; qui fut Jeanne, que l'on appelloit la Mignonne des Rois, parce que le Roi Henri son Pere, & le grand Roi François Premier son Oncle la chériffoient à l'envi l'un de l'autre.

L'Empereur Charles-Quint avoit jetté les yeux sur elle, & la fit demander au Pere, pour son Fils Philippe Second, disant que c'étoit un moyen de pacifier leurs différends touchant le Roïaume de Navarre. Mais le Roi François Premier ne trouva pas bon d'introduire un si puissant Ennemi dans la France, & la faisant venir à Châtellerault, la fiança au Duc de Clèves; mais ce contrat aiant été annullé pour diverses raisons, on la maria avec Antoine de Bourbon Duc de Vendôme, & les nœces en furent célébrées à Moulins, l'an mil cinq cens quarante sept, qui fut la même année que le Roi François Premier mourut.

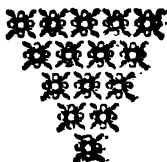
Antoine  
de Bourbon  
Duc de Ven-  
dôme, &  
Jeanne d'Al-  
bret sont ma-  
riés à Mou-  
lins en 1547.

Les deux jeunes Epoux eurent dans

#### 14 HISTOIRE, &c.

Leurs deux premiers enfans meurent bien malheureusement. les trois ou quatre premières années de leur mariage deux Fils, qui moururent tous deux au berceau par des accidens assez extraordinaires. Le premier étouffa de chaleur, parce que sa Gouvernante qui étoit frilleuse le tenoit trop chaudement. Le second perdit la vie par la sottise d'une Nourrice ; car un jour comme elle se jouoit de cet enfant avec un Gentilhomme, & qu'ils se le bailloient l'un à l'autre, ils le laisserent tomber par terre, dont il mourut en langueur. Le Ciel ôta ainsi ces deux petits Princes pour faire place à notre Henri, qui méritoit bien d'avoir le droit d'aînesse & d'être l'unique.

Venons maintenant à l'Histoire de sa vie.





# PREMIERE PARTIE

## DE LA VIE

DE

## HENRI LE GRAND,

### DEPUIS SA NAISSANCE

*jusques à ce qu'il parvint  
à la Couronne de France.*

**O**N ne sauroit dire précisément en quel lieu Henri le Grand fut conçu. La commune opinion est que ce fut à la Flèche en Anjou, là où Antoine de Bourbon son pere, & la Princesse de Navarre sa mere séjournerent depuis la fin de Février de l'an mil cinq cens cinquante-deux, jusques à la mi-Mai de l'année mil cinq cens cinquante-trois. Mais il est certain que la premiere fois qu'elle s'aperçut de sa grossesse, & qu'elle le sentit remuer elle étoit au Camp en

1553.

Henri le  
Grand fut  
conçu à la  
Flèche.

1553.

Picardie avec son Mari, qui étoit Gouverneur de cette Province, & qui y étoit allé de la Flèche pour y commander une armée contre l'Empereur Charles-Quint. Certes, il étoit bien jufte que celui, dont la Providence divine avoit destiné de faire un Prince extraordinaire, marquât les premiers mouvemens de fa vie dans un Camp, au bruit des trompettes & du canon, comme un vrai-Enfant de Mars.

Son Grand-pere Henri d'Albret, qui vivoit encore, aiant appris que fa Fille étoit groffé, la rappella auprès de lui, defirant prendre lui-même le foin de la confervation de ce nouveau fruit, qu'il difoit par un preffentiment fecret le devoir vanger des injures que l'Efpagnol lui avoit faites.

Cette courageufe Princeffe prenant donc congé de fon Mari, partit de Compiègne le quinzieme de Novembre, traversa toute la France jufques aux Monts Pyrenées, arriva à Pau en Bearn où étoit le Roi fon Pere, le quatrieme jour de Décembre, n'aiant demeuré que dix-huit ou dix-neuf jours à faire ce voiage, & le treizieme du même mois, elle accoucha heureufement d'un fils.

Sa naiffance:

## DE HENRI LE GRAND. 17

Avant cela , le Roi Henri d'Albret  
 avoit fait son Testament , que la Prin-  
 cesse la Fille avoit grande envie de voir ,  
 parce que l'on lui avoit rapporté qu'il  
 étoit fait à son désavantage , en faveur  
 d'une Dame que le bon homme avoit  
 aimée. Elle n'osoit lui en parler ; mais  
 étant averti de son désir , il lui promit  
 qu'il le lui mettroit entre les  
 mains , lorsqu'elle lui auroit montré  
 ce qu'elle portoit dans ses flancs ;  
 mais à condition que dans l'enfante-  
 ment elle lui chanteroit une chanson ,  
*afin* , lui dit-il , *que tu ne me fasses pas*  
*un Enfant pleureux & rechigné*. La Prin-  
 cesse le lui promit , & eût tant de cour-  
 rage , que malgré les grandes douleurs  
 qu'elle souffroit , elle lui tint parole ,  
 & en chanta une en son langage Bear-  
 nois , aussi-tôt qu'elle l'entendit entrer  
 dans sa chambre. L'on remarqua que  
 l'Enfant , contre l'ordre commun de la  
 nature , vint au monde sans pleurer &  
 sans crier. Aussi certes ne falloit il pas  
 qu'un Prince , qui devoit être la joie  
 de toute la France , nâquit parmi des  
 cris & des gémissemens.

Si tôt qu'il fut né , le Grand-pere  
 l'emporta dans le pan de sa robe en  
 sa chambre , & donna son Testament ,

1553.

Sa mère  
 chanta en le  
 mettant au  
 monde.

Il ne cria  
 point en nais-  
 sant.

Si-tôt qu'il  
 fut né , son  
 Grand pere  
 l'emporta en  
 sa chambre.

1553.

Il lui frota les lèvres d'une gousse d'ail, & lui fit sucir une goutte de vin.

Sotte raillerie des Espagnols sur la naissance de la Mere de notre Henri.

Répartie de son Pere.

1554.

Baptême de Henri Quatrième.

qui étoit dans une boîte d'or, à sa Fille, en lui disant, *ma Fille, voilà qui est à vous, & ceci est à moi.* Quand il tint l'Enfant, il frotta ses petites lèvres d'une gousse d'ail, & lui fit sucir une goutte de vin dans sa coupe d'or, afin de lui rendre le tempérament plus mâle & plus vigoureux.

Les Espagnols avoient dit autrefois par raillerie sur la naissance de la Mere de notre Henri, *miracle, la vache a fait une brebis*, entendant par ce mot de Vache, la Reine Marguerite sa Mere; car ils l'appelloient ainsi, & son Mari le Vacher, faisant allusion aux armes de Bearn, qui sont deux Vaches. Et le Roi Henri, qui se tenoit assuré de la future grandeur de son Petit-fils, le prenant souvent entre ses bras, le baisant, & se souvenant de cette froide raillerie des Espagnols, disoit tout ravi de joie à ceux qui le venoient visiter pour se conjurer de cette heureuse naissance, *voiez maintenant, ma brebis a enfanté un Lion.*

Il fut baptisé l'année suivante le jour des Rois, sixième de Janvier mil cinq cens cinquante-quatre. Pour ce baptême on fit expressément des Fonts d'argent doré, sur lesquels il fut bap-

## DE HENRI LE GRAND. 19

tité en la Chapelle du Château de Pau. 1554.  
 Ses parrains furent Henri Second , Ses Parrains  
 Roi de France , & Henri d'Albret , & sa Mar-  
 Roi de Navarre , qui lui donnerent raine.  
 leur nom ; & la Mairaine fut Madame  
 Claude de France , qui fut depuis  
 Duchesse de Lorraine. Jacques de Foix ,  
 pour lors Evêque de Lescar , & de-  
 puis Cardinal , le tint sur les Fonts , au  
 nom du Roi Très-chrétien , & Madame  
 d'Andouins , au nom de Madame  
 Claude de France. Il fut baptisé par le  
 Cardinal d'Armagnac , Evêque de Ro-  
 dez , & Vice-Légat d'Avignon.

Il fut d'abord très-difficile à élever, Il fut d'abord difficile à élever.  
 ayant eu sept ou huit Nourrices , l'une  
 après l'autre. Au sortir de la mam-  
 melle le Roi son Aïeul lui donna pour  
 Gouvernante Susanne de Bourbon , Il eut pour Gouvernante Madame de Mioffens.  
 Femme de Jean d'Albret , Baronne de  
 Mioffens , laquelle l'éleva dans le Châ-  
 teau de Coarasse en Bearn , situé dans  
 les rochers & dans les montagnes.

Le Grand-pere ne voulut pas qu'on Son Grand-pere ne voulut pas qu'on le nourrit délicatement.  
 le nourrit avec la délicatesse qu'on  
 nourrit d'ordinaire les gens de cette  
 qualité , sachant bien que dans un  
 corps mol & tendre , il ne loge ordi-  
 nairement qu'une ame molle & foible.  
 Il défendit aussi qu'on l'habillât



## 10 HISTOIRE

1554.

richement, ni qu'on lui donnât des babioles, qu'on le flattât, & qu'on le traitât de Prince, parce que toutes ces choses ne font que donner de la vanité, & élevent le cœur des Enfans plutôt dans l'orgueil que dans les sentimens de la générosité. Mais il ordonna qu'on l'habillât & qu'on le nourrit \* comme les autres Enfans du païs, & même qu'on l'accoutumât à courir & à grimper sur les rochers, à cause que par ce moïen on le faisoit à la fatigue, & que pour ainsi dire on donnoit une trempe à ce jeune corps pour le rendre plus dur & plus robuste; ce qui sans doute étoit nécessaire à un Prince qui avoit à souffrir beaucoup pour reconquérir son Etat.

Mort de  
Henri d'Al-  
bret.

1555.

Le Roi Henri d'Albret mourut à Hagetmau en Bearn, le vingt cinquième de Mai mil cinq cens cinquante-cinq, âgé de cinquante-trois ans ou environ Il ordonna, par son testament, que son corps fût porté à Pampelonne, pour y être enterré avec ses Prédécesseurs, & qu'en attendant il fût mis en dépôt dans l'Eglise Cathédrale de Lescar, en Bearn. Ce Prince étoit courageux, spirituel, doux & courtois à tout le monde, & tellement libéral,

\* On dit que pour l'ordinaire on le nourrissoit de pain bis, de haufbis, de fromage d'ail, & qu'il bien souvent on le faisoit marcher nu pieds, & nu tête.

## DE HENRI LE GRAND. 27

que Charles Quint passant une fois par la Navarre en fut si bien reçu, qu'il dit qu'il n'avoit jamais vu de Prince plus magnifique.

1555.

Après sa mort, Jeanne sa Fille & Antoine Duc de Vendôme son Gendre lui succéderent. Ils étoient alors à la Cour de France, & eurent beaucoup de peine à obtenir leur congé pour s'en aller en Bearn, d'autant que le Roi Henri Second, poussé par un mauvais conseil, vouloit leur ôter la basse Navarre qui leur restoit, disant que tout ce qui étoit au-deçà des Pyrénées étoit au Roïaume de France. Ils furent adroitement y faire opposer les Etats du País, & le Roi n'osa les pousser trop sur ce sujet, de peur que le désespoir ne les forçât d'appeller l'Espagnol à leur secours. Mais il en demeura toujours fâché contr'eux; tellement que donnant à Antoine le Gouvernement de Guyenne, qui avoit aussi été tenu par Henri d'Albret son Beau pere, il en retrancha le Languedoc, qui en avoit été depuis long-tems.

Sa Fille & son Gendre lui succèdent, & se retirent de la Cour.

Environ deux ans après ils revinrent à la Cour de France, où ils amenèrent leur Fils, âgé de cinq ans, qui

1557.

1558.

1558. étoit le plus joli & le mieux fait du monde; mais ils n'y séjournèrent que peu de mois, & s'en retournerent en Bearn.

1559. Peu après le Roi Henri Second fut tué d'un coup de lance par Montgomeri. François Second, son Fils aîné lui succéda: & Messieurs de Guise, Oncles de la Reine Marie Stuard sa Femme, se saisirent du Gouvernement. Les Princes du Sang ne le purent souffrir. Louis Prince de Condé & Frere puîné d'Antoine, appella ce Roi en Cour pour s'y opposer.

Divisions à la Cour après la mort de Henri Second. Dans ces divisions, les Huguenots firent la conspiration d'Amboise contre le Gouvernement d'alors; laquelle

1560. étant découverte, & les deux Freres, Antoine & Louis accusés d'en être les Chefs, on les arrêta prisonniers, aux Etats d'Orléans; & on fit le procès au second avec tant de chaleur, qu'on croit qu'il eût eu la tête tranchée, si la mort du Roi François Second ne fût arrivée.

Mort de François Second.

Charles Neuvieme lui succede.

La Reine Catherine est déclarée Régente, & le

Charles Neuvieme, qui lui succéda, étant mineur, la Reine Catherine sa Mere se fit déclarer Régente, par les Etats; & le Roi de Navarre, premier Prince du Sang, fut déclaré Lieutenant.

## DE HENRI LE GRAND. 25

général du Roiaume pour gouverner l'Etat avec elle : de sorte que par ce moien il fut obligé de demeurer en France, où il fit venir la Reine Jeanne sa Femme, & le petit Prince Henri son Fils. Mais il ne garda pas long-tems cette nouvelle dignité; car les troubles continuant toujours par les surprises, que faisoient les nouveaux Réformés, des meilleures Villes du Roiaume, après qu'il eut repris Bourges sur eux, il vint assiéger Rouen, où visitant un jour les tranchées, & faisant de l'eau, il reçut une mousquetade dans l'épaule gauche, dont il mourut quelques jours après, à Andely sur Seine. S'il eût vécu plus long-tems, les Huguenots eussent sans doute été mal menés en France; car il les haïssoit mortellement, quoique son Frere le Prince de Condé fût le principal Chef du Parti.

La Reine sa Femme, & le petit Prince son Fils étoient pour lors à la Cour de France. La Mere s'en retourna en Bearn, où elle embrassa ouvertement le Calvinisme; mais elle laissa son Fils auprès du Roi sous la conduite d'un sage Précepteur, nommé la Gaucherie, lequel tâcha de lui donner quelque

1560.

Roi de Navarre Lieutenant général du Roiaume.

1562

Il est tué devant Rouen.

La Reine sa femme s'en retourne en Bearn, où elle embrasse ouvertement le Calvinisme.

## 24 HISTOIRE

1562.

Teinture des Lettres, non par les règles de la Grammaire, mais par les discours & les entretiens. Pour cet effet il lui aprit par cœur plusieurs belles Sentences, comme celle-ci :

*Ou vaincre avec justice, ou mourir  
avec gloire;*

Et cette autre :

*Les Princes sur leur Peuple ont au-  
torité grande,*

*Mais Dieu plus fortement dessus les  
Rois commande.*

1566.

Elle tire son  
Fils de la  
Cour de  
France, & lui  
donne un  
Precepteur  
qui l'éleve  
dans la mau-  
vaise doctri-  
ne.

L'an mil cinq cens soixante-six la Reine sa Mere le tira de la Cour de France, & l'emmena à Pau; & en la place de la Gaucherie, qui étoit dé-  
cédé, elle lui donna Florent Chérien, ancien Serviteur de la Maison de Ven-  
dôme, homme de très-agréable con-  
versation, & fort versé aux Belles-let-  
tres, tout à-fait Huguenot, & qui, se-  
lon les Ordres de cette Reine, éleva  
le Prince dans cette fausse doctrine.

Aux premiers troubles de la Re-  
ligion, François Duc de Guise avoit  
été assassiné par Poltrot au Siège d'Or-  
léans, laissant ses enfans en minori-  
té :

## DE HENRI LE GRAND. 25

ré; ce fut en l'année mil cinq cent soixante-trois. Aux seconds, le Connétable de Montmorency reçut une blessure, à la bataille de Saint Denis, dont il mourut à Paris, trois jours après, la veille de la Saint Martin; en l'année mil cinq cent soixante-sept. Aux troisièmes, en mil cinq cent soixante-neuf, la Reine Jeanne se rendit la Protectrice du Parti Huguenot; étant pour cet effet venue à la Rochelle avec son Fils, qu'elle dévoua dès-lors à la défense de cette nouvelle Religion.

1566.

1569.

En cette qualité il fut déclaré Chef du Parti, & son Oncle le Prince de Condé, son Lieutenant avec l'Amiral de Coligny. C'étoient deux grands Chefs de guerre, mais ils commirent de notables fautes; & ce jeune Prince, âgé seulement d'environ treize ans, eut déjà l'esprit de les remarquer. Car il jugea fort bien, à la grande escarmouche de Loudun, que si le Duc d'Anjou \* eût eu des Troupes prêtes pour les attaquer, il l'eût fait, & que ne le faisant point, il étoit en mauvais état, & partant qu'il falloit l'attaquer au plutôt; mais on ne le fit pas, & ainsi on donna le temps à toutes ses Troupes d'arriver.

Henri Prince de Navarre déclaré Chef des Religioneux. Louis Prince de Condé son Oncle est son Lieutenant avec l'Amiral de Coligny.

Action fort judicieuse qu'il fait comme il est encore enfant.

\* Ce Duc d'Anjou fut depuis Henri III.

B

— A la journée de Jarnac il leur re-  
1569. montra encore judicieusement qu'il

Autre ac- n'y avoit pas moyen de combattre ,  
tion fort ju- parceque les forces des Princes  
diciuse qu'il étoient éparfes , & celles du Duc  
fait en la journée de d'Anjou toutes jointes ; mais ils s'é-  
journée de Jarnac. toient engagés trop avant pour pou-  
voir plus reculer. Le Prince de Con-

Louis Prin- dé fut tué dans cette bataille , ou plu-  
ce de Condé tôt assassiné de sang froid après le com-  
tué Jarnac. bat , dans lequel il avoit eu la jambe  
rompue.

Après cette Après cela toute l'autorité & la  
mort le com- créance du Parti demeura à l'Ami-  
mandement ral de Coligny ; qui à dire vrai étoit  
demeure à le plus grand homme de ce tems-là ,  
l'Amiral. à la Religion près, mais le plus mal-  
heureux.

Qui hafar- Cet Amiral, aiant ramassé de nou-  
de la bataille velles forces, hafarda une seconde  
de Montcon- bataille , à Montcontour en Poitou. Il  
tour. avoit fait venir à l'armée notre petit  
Prince de Navarre, & le jeune Prince  
de Condé qui se nommoit aussi Henri,  
& les avoit donnés à garder au Prince  
Ludovic de Nassau qui les tenoit un  
peu écartés sur une colline, avec qua-  
tre mille chevaux.

Le jeune Prince brûloit d'envie de  
jouer des mains ; mais on ne lui per-

## DE HENRI LE GRAND. 27

mit pas, de peur de hasarder sa personne. C'étoit sans doute sagement fait de retenir son ardeur. Néanmoins quand l'avant-garde du Duc d'Anjou eut été enfoncée par celle de l'Amiral, il n'y eut point de danger de le laisser fondre sur la bataille qui étoit fort étonnée. Toutefois on l'en empêcha, & il s'écria alors : *Nous perdons notre avantage, & la bataille par conséquent.* Cela arriva comme il l'avoit prévu ; & on jugea dès l'heure, qu'un jeune homme de seize ans avoit plus de lumieres que les vieux routiers. » Aussi s'appliquoit il tout entier à ce qu'il faisoit ; il n'y avoit pas seulement le corps, mais aussi l'esprit & le jugement.

S'étant sauvé avec les débris de son Armée, il fit presque tout le tour du Roïaume, se battant en retraite, & recueillant des Troupes Huguenotes çà & là, durant cinq ou six mois ; pendant lesquels il eut à souffrir tant de fatigues, que s'il n'eût été nourri comme il l'avoit été, il n'y eût jamais pu résister.

Ce jeune Prince, toujours accompagné de l'Amiral, mena ses Troupes en Guienne, & delà en Languedoc, où

1569.

Notre jeune Prince mourroit d'envie de jouer des mains, mais on l'en empêcha.

Donne des marques de son jugement.

1570.



1570.

Continue la  
guerre avec  
l'Amiral,

il prit Nîmes par stratagème , força quelques petites Places , & brûla les environs de Toulouse ; de sorte que les étincelles de cet incendie voloient jusques dans cette grande Ville. La guerre étant aussi allumée dans le Vivarais , il se montra sur l'autre bord du Rhône avec ses Troupes , emporta par escalade les Villes de Saint Julien & de Saint Just , & obligea Saint Etienne en Forez de capituler. De là il descendit sur les rives de la Saone , & puis dans le milieu de la Bourgogne. Paris trembloit une seconde fois à l'approche d'une Armée d'autant plus redoutable , qu'elle sembloit s'être renforcée par la perte de deux batailles , & qu'elle venoit de remporter quelque avantage sur celle des Catholiques , que le Maréchal de Cossé commandoit.

Paix d'Ar-  
nay-le-Duc.

Le Conseil du Roi , craignant de hasarder ainsi le tout pour une quatrième fois , jugea plus à propos de plâtrer encore une paix avec ce Parti. Elle fut donc traitée à Saint Germain en Laye , les deux Armées étant proches l'une de l'autre dans la Vallée d'Aillan , non loin d'Arnay-le Duc , & conclue l'onzième jour d'Août l'an mil cinq cens soixante & dix.

## DE HENRI LE GRAND. 29

Cette Paix faite, chacun se retira  
chez soi, le Prince de Navarre alla  
en Bearn, le Roi Charles Neuvieme  
se maria avec Elizabeth, Fille de l'Em-  
pereur Maximilian Second; & il sem-  
bloit que l'on ne pensât plus qu'à des  
réjouissances & à des festins. Cepen-  
dant le Roi, aiant reconnu qu'il ne  
viendrait jamais à bout des Hugue-  
nots par la force, résolut d'y em-  
ployer d'autres moïens plus faciles,  
mais aussi bien plus méchans. Il se mit  
à les caresser, à feindre qu'il les vou-  
loit traiter favorablement, à leur ac-  
corder la plûpart des choses qu'ils de-  
mandoient, & à les endormir de l'es-  
pérance de faire la guerre au Roi d'Es-  
pagne dans les Pais-Bas, ce qu'ils  
souhaitoient passionnément; & pour  
les mieux leurrer, il leur promit pour  
gage de sa foi sa Sœur Marguerite,  
pour la marier au Prince de Navarre;  
de sorte que par ce moïen il attira  
les principaux Chefs de ce Parti à  
Paris.

1570.

1571.

On résout  
d'attraper les  
Huguenots  
& de les ex-  
terminer.

La Reine Jeanne sa Mere, qui y  
étoit venue devant pour faire les pré-  
paratifs des nœces, mourut peu de  
jours après qu'elle y fut arrivée; Prin-  
cesse qui avoit l'esprit & le courage

Mort de  
Jeanne d'Al-  
bret.

1572.

1572.

au-dessus de son sexe , & dont l'ame toute virile n'étoit point sujette aux foiblesses & aux défauts des autres Femmes ; mais , à la vérité , Ennemie passionnée de la Religion Catholique. Quelques Historiens disent qu'elle fut empoisonnée avec des gands parfums ; parcequ'on craignoit , comme elle avoit beaucoup d'esprit , qu'elle ne découvrit le dessein qu'on avoit de massacrer tous les Huguenots : mais d'autres assurent que c'est une fausseté , & qu'il est plus vraisemblable qu'elle mourut pulmonique , vu même que ceux , qui étoient auprès d'elle & qui la servoient , l'ont ainsi témoigné.

Son Fils  
prend la qua-  
lité de Roi  
de Navarre.

Il épouse  
la sœur du  
Roi étant ar-  
rivé à Paris.

Henri son Fils venoit après elle. Etant en Poitou il y apprit les nouvelles de sa mort , & alors il prit la qualité de Roi ; car jusques-là il n'avoit porté que celle de Prince de Navarre. Comme il fut à Paris , les malheureuses noces se célébrerent ; les deux Parties furent fiancées au Louvre par le Cardinal de Bourbon , & le lendemain mariées par le même , à Notre Dame , sur un échaffaut qui pour cela fut dressé devant la grande Porte de cette Eglise , en présence du

## DL HENRI LE GRAND. 37

Roi & de la Reine Mere. Après la cérémonie, la Reine Marguerite alla entendre la Messe & faire ses dévotions dans le Chœur, & le Roi de Navarre, passant par une galerie faite exprès le long de l'Eglise, se retira dans le logis de l'Archevêché; puis lorsque la Messe fut achevée, il vint au-devant de sa Maîtresse, & lui aiant donné un baiser, la conduisit dans l'Archevêché, où le dîner étoit préparé pour toute la Maison royale.

Six jours après, qui fut le jour de la Saint Barthélemi, tous les Huguenots, qui étoient venus à la Fête, furent égorgés; entr'autres l'Amiral, vingt Seigneurs de marque, douze cens Gentilhommes, trois ou quatre mille Soldats & Bourgeois; puis par toutes les Villes du Royaume, à l'exemple de Paris, près de cent mille hommes. Action exécrationnable! qui n'avoit jamais eu, & qui n'aura, s'il plaît à Dieu, jamais de pareille.

Quelle douleur à ce jeune Roi de voir, au lieu de vin & de parfums, répandre tant de sang à ses noces, égorger ses meilleurs Amis, & entendre leurs cris pitoiables, qui parvenient jusques à ses oreilles, dans le Louvre;

1572.

où il étoit logé ! Avec cela quelles tranfes & quelles fraïeurs n'avoit-il pas qu'on n'en vînt jusqu'à fa perfonne ? En effet, il fut mis en délibération s'il les falloit égorger lui & le Prince de Condé, comme les autres ; & tous les auteurs du massacre conclurent à leur mort : néanmoins, comme par un miracle, on réfolut de les épargner.

Il eft con-  
teint de fe  
faire Catho-  
lique.

Charles Neuvieme fe les fit amener en fa préfençe ; il leur montra un monceau de corps mort, & avec d'horribles menaces, fans vouloir écouter leurs raifons, il leur dit : *La Mort ou la Mefle*. Ils choifirent plutôt le dernier que le premier ; ils abjurèrent le Calvinifme ; mais parce qu'on favoit que ce n'étoit pas de bon cœur, on les faifoit observer fi étroitement, qu'ils ne purent s'évader de la Cour, pendant les deux ans que vécut Charles Neuvieme, ni même long-tems après fa mort.

Durant ce tems-là notre Henri difsimuloit adroitement fes déplairirs, quoiqu'ils fuflent grands, & mettoit au-devant des chagrins qui lui trou- bloient l'efprit, une perpétuelle fé- rénité de vifage, & une humeur tou-

## DE HENRI LE GRAND. 33

jours enjouée. Ce fut là sans doute le plus difficile passage de sa vie. Il avoit affaire à un Roi furieux, à ses deux Freres; savoir, au Duc d'Anjou, Prince dissimulé, & qui avoit trempé dans les massacres, & au Duc d'Alençon, qui étoit double & malicieux; à la Reine Catherine qui le haïssoit mortellement, parceque ses Devins lui avoient prédit qu'il régneroit; enfin à la Maison de Guise, dont la puissance & le crédit étoient presque sans bornes.

Il lui falloit sans doute une merveilleuse prudence pour se conduire avec tous ces gens là, pour ne donner point de jalousie, & donner pourtant grande estime de soi, accorder la soumission & la gravité, & conserver sa dignité & sa vie. Cependant il se déméloit de toutes ces difficultés & de tous ces écueils, avec une adresse sans pareille.

Il contracta une grande familiarité avec le Duc de Guise, qui étoit à peu près de son âge, & ils faisoient leurs parries secretes ensemble. Il ne s'accordoit pas si bien avec le Duc d'Alençon, qui avoit un esprit capricieux; & aussi ne se soucioit-il pas

*Il évite de se battre avec le Duc d'Angou.*  
 d'être mal avec lui, parceque le Roi & la Reine Mere n'avoient nulle affection pour ce Duc. Toutefois il ne voulut pas croire le mauvais conseil des Emissaires de cette Reine, qui tâchoient de l'engager à se battre en duel contre lui; car outre qu'il confideroit que c'étoit le Frere de son Roi, à qui il devoit le respect, il connoissoit bien que ç'eût été sa perte, & qu'elle n'eût pas manqué de prendre un si beau prétexte pour l'accabler.

*Mais il se laisse prendre aux appas des Dames.*  
 Il évitoit ainsi les pièges qu'elle lui tendoit, mais non pas tous; car il se laissa prendre aux appas de certaines Damoiselles de la Cour, dont on dit que cette Reine se servoit exprès pour amuser les Princes & les Seigneurs, & pour découvrir toutes leurs pensées. La politique de cette Reine étoit si connue de tout le monde, que l'on ne peut pas cacher cette vérité, quand on le voudroit, à moins que d'effacer toute l'Histoire de ce tems-là.

*Ce fut là son foible.*  
 Depuis cela, comme les vices qui se contractent à l'entrée de la jeunesse, accompagnent ordinairement les hommes jusqu'au tombeau, la passion des Femmes fut le foible & le penchant de notre Henri, & peut-

## DE HENRI LE GRAND. 35

être la cause de son dernier malheur. Car Dieu punit tôt ou tard ceux qui s'abandonnent aveuglément à cette passion criminel'e.

Hors ce défaut, il n'en contracta point d'autres dans cette Cour, & l'on doit attribuer à une grace toute particulière de Dieu, qu'il ne s'y gâta pas entièrement; car il n'y en eut jamais de plus vicieuse, & de plus corrompue. L'Impiété, l'Athéisme, la Magie, même les plus horribles saletés, la noire lâcheté & la perfidie, l'empoisonnement & l'assassinat, y renoient au souverain degré. Toutes ces abominations bien loin de l'infecter, le fortifierent dans l'horreur naturelle qu'il en avoit; & pour être parmi les Méchans, il n'eut jamais la pensée de devenir leur Compagnon, mais bien d'être leur Ennemi.

Ensuite de la S. Barthélemi, on voulut achever d'exterminer les Huguenots. Pour cet effet le Duc d'Anjou alla assiéger la Rochelle, & l'y mena; mais si bien observé, qu'il ne pouvoit se détourner ni à droite ni à gauche. On peut juger quel créve-cœur c'étoit pour lui, qu'on le fît servir d'instrument à la perte de ce qui



1571.

Le siège est  
levé par l'é-  
lection de ce  
Duc au roiau-  
me de Polo-  
gne.

lui restoit de Serviteurs & d'Amis qui s'étoient réfugiés dans cette Ville là. Ap'ès un long siège elle fut délivrée par l'arrivée des Ambassadeu s de Pologne, qui venoient querir le Duc d'Anjou, que les Etats du Pais avoient élu leur Roi.

Le siège levé, Henri retourna à Paris, ou plutôt y fut reconduit; & le Duc d'Anjou partit de France avec grand regret, pour aller prendre possession de son nouveau Roïaume.

1574.

Charles IX  
tombe mor-  
tellement ma-  
lade au Boi-  
de Vincen-  
nes.

A quelques mois de-là, Charles IX tomba mortellement malade, rendant le sang par tous les conduits de son corps: si bien que l'on crut qu'il étoit empoisonné. Quoiqu'il en soit, on peut dire (s'il est permis de juger des Rois, qui ne doivent être jugés que de Dieu) que ce fut une punition divine pour ses blasphêmes, & peut-être aussi pour tant de sang qu'il avoit fait répandre.

Sa maladie  
est cause d'u-  
ne ligue qu-  
se fait à la  
Cour; notre  
Henri en est.

Son extrême maladie donna naissance à une ligue que firent le Duc d'Alençon, les Maréchaux de Montmorenci & de Cossé & quelques Catholiques, avec le Parti Huguenot, pour ôter le Gouvernement à la Reine Mere, & chasser les Guises de la

## DE HENRI LE GRAND. 37

Cour , où ils étoient fort puissans. Notre Henri y entra , non par aucune liaison qu'il voulut avoir avec ces gens-là , mais seulement pour avoir moïen de se retirer avec sûreté dans son Païs.

1574.

La Reine Mere aiant decouvert ces pratiques , le fit arrêter lui & le Duc d'Alençon , & leur donna des Gardes. Le Prince de Condé se sauva heureusement en Allemagne. Elle fit aussi arrêter les deux Maréchaux de Montmorenci & de Cossé. Et pour faire voir qu'elle ne traitoit point des Princes de cette sorte sans grand sujet , elle voulut qu'ils fussent interrogés sur plusieurs castès-atroces , mais qu'on croit qui étoient tous faux. On fit seulement mourir la Mole , Coconas & Tourtray , trois Gentilshommes de marque , qui s'étoient mêlés de leurs intrigues. Cette exécution lui étoit nécessaire pour calmer l'esprit de la Noblesse & du Peuple , qui commençient à murmurer de ce qu'on traitoit ainsi un Fils de France , & un Premier Prince du Sang.

La Reine Mere l'aïant decouverte , le fait arrêter , le Duc d'Alençon &c.

Elle fait mourir la Mole, Coconas & Tourtray.

En cette affaire le Chancelier voulut interroger le Roi de Navarre ; mais quoique captif & menacé , il ne vou-

Le Chancelier veut interroger le Roi de Navarre.

1574.

lut pas faire ce tort à sa dignité que de repondre. Toutefois pour contenter la Reine Mere, il fit un long discours lui adressant la parole, par lequel il déduisoit beaucoup de choses touchant l'état présent des affaires; mais il ne chargea jamais personne, comme avoit fait assez foiblement le Duc d'Alençon.

Charles IX  
se fie en lui,  
& l'envoie  
querir étant  
proche de la  
mort.

Le Roi Charles IX étant proche de la mort, comme il haïssoit & ses deux Freres & sa Mere, envoïa querir nctre Henri, auquel seul il avoit reconnu de l'honneur & de la foi, & lui recommanda très-affectueusement sa Femme & sa Fille.

La Reine  
Catherine,  
qui en est al-  
larmée, lui  
veut faire  
peur.

Catherine de Médicis, aiant su qu'il l'envoïoit querir, eut peur qu'il ne lui laïssât la Régence, & pour cet effet lui voulut jetter de la fraïeur dans l'ame, afin qu'il n'osât pas l'accepter. Comme il alloit donc trouver le Roi, c'étoit au Bois de Vincennes, elle donna ordre qu'on le fit passer par-dessous les vouîtes entre des Gardes qui étoient en haie & en posture de le massacrer. Il tressaillit de peur, & recula deux ou trois pas en arriere; toutefois Nançay-la-Chastre, Capitaine des Gardes du Corps, le rassu-

## DE HENRI LE GRAND. 39

ra, lui jurant qu'il n'auroit point de mal. Il fallut donc, quoiqu'il ne se fiât pas trop à ses paroles, qu'il passât au travers des carabines & des haliebardes.

1574.

Après la mort de Charles IX, Catherine de Médicis, moitié par force, moitié par adresse, se saisit de la Régence, en attendant le retour de son cher Fils le Duc d'Anjou, que l'on nomma Henri III.

Charles IX  
étant mort,  
elle se saisit  
de la Régence.

Quand il fut de retour de Pologne, elle mena les deux Princes au-devant de lui jusqu'au Pont de Beauvoisin, pour en faire ce qu'il lui plairoit. Après quelques menaces & réprimandes, il les mit en liberté.

Les deux  
Princes sont  
mis en liberté.

Ces deux Princes, faisant réflexion sur les dangers continuels où ils avoient été deux ans durant, résolurent de se délivrer de ces fraïeurs à la première occasion. Le Prince de Condé qui étoit en Allemagne, y avoit fait des levées pour le Parti Huguenot, qui dès la fin du regne de Charles IX avoit repris les armes; & Damville, second Fils du feu Connétable, & Frere du Maréchal de Montmorenci, qui étoit prisonnier à la Bastille, s'étoit joint avec ce Par-

Le Prince  
de Condé  
étoit en Allemagne.

1574.

ti, ne prenant pas la Religion pour prétexte, parcequ'il étoit Catholique, mais bien la liberté publique, & la réformation de l'Etat. On nomma cette sorte de Catholiques, qui se liguoient avec les Huguenots, *les Politiques*.

Le Roi de Navarre ne peut s'évader comme il désiroit.

Notre Henri ne put pas s'évader de la Cour sitôt qu'il le désiroit, il étoit soigneusement veillé, & ses propres domestiques étoient autant d'Espions auprès de lui. D'ailleurs il appréhendoit que s'il étoit surpris se voulant sauver, on ne le fît assassiner. Or tandis qu'il cherchoit les occasions de le pouvoir faire avec sûreté, il alla s'engager dans de nouveaux lacs, devenant passionné de la Dame de Sauves, Femme d'un Secrétaire d'Etat, qui étoit alors la plus belle de la Cour.

Il se prend aux apparences d'une Dame.

La Reine M<sup>re</sup> allume toutes les factions & guerres civiles.

Cependant la Reine Mere, qui l'avoit rerenu à la Cour avec tant de soin, eût été bien aise qu'il s'en fût allé; car le Roi son cher Fils commençoit à prendre quelque connoissance de ses affaires; ce qui ne lui plaisoit point, pour ce qu'elle vouloit toujours gouverner. Comme elle appréhendoit donc que prenant l'auto-

## DE HENRI LE GRAND. 41

ité en main, il ne diminuât la sienne, elle croïoit qu'il le falloit embarasser par des factions & des guerres civiles, dont elle seule, par maniere de dire, eût la clé, enforte qu'il e pût du tout se passer d'elle. Voilà pourquoy tant qu'elle vécut, elle ne fit que susciter sous main des brouilleries, & animer les Partis différens, & à la Cour, & au dehors, jusques à ce qu'enfin, après avoir causé la dévotion de l'Etat, & la subversion de toutes les Loix & de tous les Ordres, elle périt elle-même dans l'embrasement qu'elle avoit tenu si long-tems allumé.

Sur ces entrefaites, comme le Roi alloit à Reims se faire sacrer, on découvrit une conspiration que le Duc d'Alençon faisoit sur sa personne, à l'instigation des Amis du défunt Amiral, & de la Mole qui avoit été son Favori. Quelques-uns crurent que c'étoit une pièce apostée par la Reine Mere, afin d'étonner & d'affoiblir l'esprit du Roi son Fils; & le sujet qu'on eut de le croire, c'est qu'elle obligea le Roi de pardonner ce crime bien légèrement, sans qu'aucun des complices ni des instigateurs en fût châ-

1574.

1575.

Conspira-  
tion contre  
Henri III,  
qui se confie  
à notre Hen-  
ri.

## 44 HISTOIRE

1575.

une méchante politique entretenoit parmi ses Enfans. Elle nourrissoit une haine irréconciliable entre le Roi & Monsieur; sur quoi il arriva une chose, qui marque autant la grandeur de courage & la générosité de notre Henri, qu'aucune action qu'il ait faite en sa vie.

Henri III  
malade à  
l'extrémité.

\* François  
Il mourut  
d'une apoplexie  
à l'oreille,  
qu'on disoit  
provenir de  
poison.

Belle & gé-  
néreuse ac-  
tion de notre  
Henri.

Le Roi étant tombé malade, & en grand danger de mort, d'un mal d'oreille, crut avoir été empoisonné, comme l'avoit été François II \*, & en accusoit Monsieur. Dans cette croïance il envoie querir le Roi de Navarre, & lui commande de se défaire de Monsieur, dès aussi-tôt qu'il seroit mort, s'efforçant de tout son possible de lui persuader que ce Méchant le feroit périr lui & tous les siens, s'il ne le prévenoit. Les Favoris du Roi, qui avoient la même opinion que leur Maître, voïant passer Monsieur, le sacrifioient déjà à leur vengeance par des regards meurtriers.

Notre Henri aïant horreur d'un ordre si cruel, tâcha d'adoucir la fureur du Roi, & lui remontra les terribles conséquences de ce commandement. Mais le Roi ne se passoit pas de raisons; au contraire il s'en

## DE HENRI LE GRAND. 45

porta de telle sorte, qu'il vouloit qu'il l'exécutât tout sur le champ, de peur qu'il n'y manquât quand il seroit mort.

1575.

Si les deux Freres, savoir le Roi & Monsieur, eussent été hors du monde, la Couronne lui appartenoit. Or l'un dans toutes les apparences alloit mourir, & il pouvoit faire mourir l'autre, aiant les Favoris, les Officiers du Roi, les Guises & leurs Amis, & presque tous les Seigneurs, à sa dévotion. Car Monsieur étoit un Prince de peu de crédit, haï presque de tout le monde, & soutenu seulement du brave Buffi d'Amboise. Combien peu de Princes eussent manqué une si belle occasion ? Et toutefois notre Héros (c'est dans une telle action qu'il le faut nommer ainsi) eut horreur de la furieuse vengeance de Henri III, bien loin de s'en prévaloir. » Est-il une » plus belle ambition que de la sa- » voir modérer quand elle n'est pas » juste, & de vouloir conserver sa » conscience & son honneur, plutôt » que d'acquérir une Couronne par » de lâches voies ? Les Diadèmes ac- » quis par de si méchans moïens ne » sont pas des marques de gloire sur » le front de ceux qui les portent,



3575.

» ce sont plutôt des frontaux d'infamie, tels qu'on en met aux Pendars & aux Voleurs.

Le Ciel approuvant sans doute les généreux sentimens de notre Héros, lui destina le Sceptre des Fleurs de Lis, parcequ'il n'avoit pas d'impatience de l'avoir avant son rang : au contraire ces Freres de la Maison de Valois, qui s'efforçoient de se le ravir les uns aux autres, moururent tous malheureusement, & eurent pour Successeur celui qui avoit refusé de l'être par un crime.

3576.

Henri III étant guéri, reconnut bien qu'il avoit eu tort d'accuser son Frere de l'avoir empoisonné; mais pour cela il ne l'aima pas davantage. Il souffroit chaque jour que ses Favoris lui fissent mille algarades, & le jouassent dans toutes les Assemblées; ne considérant pas que le mépris qu'on faisoit de son Frere retournoit sur lui-même, & qu'il enhardissoit ses Sujets à lui manquer de respect, quand il souffroit qu'ils en manquassent à une personne qui lui étoit si proche. Ils voulurent même faire assassiner de nuit aux portes du Louvre Bussi d'Amboise, qui étoit son Favori & son uni-

## DE HENRI LE GRAND. 47

que support; & on crut qu'il y avoit ordre, si le Duc d'Alençon fût allé à son secours, ( parcequ'il y avoit des gens apostés pour lui venir crier, on assassine Bussy ) de le tuer lui-même.

Tellement que prenant enfin le frein aux dents, il s'évada de la Cour, se mit aux champs, recueillit les malcontens, fit une armée, & joignit celle des Huguenots commandée par le Prince de Condé, & par Casimir Frere-puîné du Comte Palatin; lequel dans ces guerres civiles de la Religion, amena deux outroisfois de grandes levées de Reistres en France.

Le Roi de Navarre fut puissamment sollicité de le suivre, & Monsieur disoit qu'il lui avoit promis de le faire; mais on avoit écarté d'auprès de lui tous ceux qui eussent pu favoriser son évasion, & substitué en leurs places des gens à gages. Avec cela on lui promettoit la Lieutenance générale de l'Armée du Roi; ce qui étoit un puissant leur pour le retenir; l'amour de la belle Sauves en étoit encore un plus fort. Toutefois les élancemens naturels de son courage, & la crainte qu'il eut que Monsieur, & le Prince de Condé, ne se faussent du premier

1596.

Monsieur  
sort de la  
Cour, & se  
joint aux  
Huguenots.

Notre Henri  
ne le put  
suivre si tôt,  
mais enfin il  
se sauve à A-  
lençon.

1576.

rang dans le Parti Huguenot, qui avoit été son berceau, & qui devoit être son fort; les remontrances de quelques-uns de ses serviteurs, & les inventions de la Reine Catherine, qui tout exprès irritoit le Roi contre lui, afin de l'obliger à s'échapper, lui en firent prendre la résolution.

Il se sauva donc, feignant d'aller à la chasse vers Senlis, & se retira à Alençon; où toutefois il ne remua rien, parcequ'on fit bientôt la Paix avec eux tous. On accorda à Monsieur un grand appanage, de l'argent, & des Places; aux Huguenots, plusieurs conditions très-avantageuses; & au Prince de Condé, le Gouvernement de Picardie, & la Ville de Péronne pour sa retraite; mais à notre Henri, rien autre chose que des espérances, desquelles enfin étant désabusé, il franchit le pas, rentra dans le Parti Huguenot, le seul appui qu'il pût avoir; & quittant l'Eglise Catholique, professa de nouveau sa premiere Religion. Il est à croire qu'il le fit, parcequ'il étoit persuadé qu'elle étoit la meilleure; ainsi sa faute seroit en quelque façon digne d'excuse, & l'on ne pourroit lui reprocher que de n'avoir pas

La Paix se  
fait avec  
Monsieur &  
les Hugue-  
nots.

Notre Hen-  
ri se fait Hu-  
guenot pour  
la seconde  
fois.

## DE HENRI LE GRAND. 49

en les véritables lumieres. Cependant il ne faut pas oublier à remarquer sur cela que le plus grand reproche que lui aient jamais fait ses Ennemis, je veux dire les Ligeurs, c'est d'avoir été Relaps, & que ce fut aussi le plus grand obstacle qu'il trouva à Rome ; quand s'étant converti, il demanda l'absolution au Pape.

Les Rochelois le reçurent dans leur Ville, mais non sans beaucoup de précautions, & seulement après qu'il eut chassé d'auprès de lui quelques gens qui n'étoient ni Catholiques, ni Huguenots ; mais Athées & horriblement Scélérats. On tient qu'ils l'avoient suivi malgré lui : que véritablement il s'en étoit servi dans quelques intrigues, mais qu'il les avoit en horreur, & que ce fut lui-même, qui, par des ressorts secrets, obligea les Rochelois à lui en demander l'expulsion.

Après qu'il eut séjourné quelques mois à la Rochelle, il alla prendre possession de son Gouvernement de Guienne, où il eut le déplaisir de se voir fermer les portes de la Ville de Bourdeaux, sous prétexte que les Habitans avoient peur qu'il ne s'en ren-

1576.

Il est reçu à la Rochelle, puis va en Guienne.

On lui refuse les portes de Bourdeaux.

1576.

dit le maître, & n'en bannît la Religion catholique ; injure très-sensible à un jeune Prince plein de courage, mais qu'il fut très-sagement dissimuler pour lors, parce qu'il n'étoit pas en pouvoir de s'en vanger, & qu'il oublia généreusement, quand il eut les moyens de s'en ressentir.

Naissance  
de la Ligue.

En ce tems, la Ligue prit naissance ; cette puissante faction, qui a tourmenté la France vingt ans durant, qui a pensé y introduire la domination Espagnole, & qui vouloit renverser l'ordre de la succession de la Maison Royale, sous le plus beau prétexte du monde, qui est le maintien de la Religion de nos Ancêtres.

Ces Ligues  
sont un  
beau moyen,  
pour les am-  
bitieux, de  
s'élever.

Autrefois, sous le regne de Charles IX, il s'étoit fait diverses Ligues & Associations, en Guienne & en Languedoc, pour défendre l'Eglise contre les Huguenots. Je laisse à penser si ceux qui s'en rendoient les Chefs avoient beaucoup de zèle, ou beaucoup d'ambition ; mais elles n'avoient pas été poussées bien avant, ni soigneusement entretenues, en sorte qu'elles s'étoient éteintes. Les Grands du Royaume avoient pourtant bien pu remarquer que si quelque jour il

## DE HENRI LE GRAND. 51

se faisoit de pareilles affociations, ce seroit un beau moyen pour élever bien haut celui qui s'en pourroit rendre le Chef.

Henri, Duc de Guise, qui avoit un cœur de Roi, eut vraisemblablement cette pensée, ou s'il ne l'eût pas d'abord, les Favoris de Henri III, en le persécutant, le forcèrent de l'avoir, & de s'appuyer de ce parti pour se défendre contr'eux. Il y avoit dans sa Maison huit ou dix Princes, tous braves au dernier point. Les principaux étoient le Duc de Mayenne & le Cardinal de Guise ses Frères, le Duc d'Aumale & le Marquis d'Elbœuf, ses Cousins.

Or l'évasion de Monsieur, dont nous avons parlé, vers les Huguenots, & la Paix avantageuse qu'on lui accorda ensuite, fit éclore la Ligue, qui fut très petite en son commencement. Ceux, qui pour se rendre puissans desiroient qu'il y eût une nouvelle faction dans l'Etat, prirent ce sujet de faire représenter par leurs Emissaires le grand danger que couroit la Religion catholique, & de remontrer la puissance excessive de ses Ennemis qui avoient de leur côté

1576.

Le Duc de Guise se fait Chef de la Ligue.

La guerre de Monsieur, & sa jonction avec les Huguenots, furent la cause de la Ligue.

té les deux premiers Princes du Sang ; & Monsieur qui étoit leur Ami. Que seroit-ce , disoient-ils , s'il venoit à la Couronne avec de si mauvaises intentions ? Qu'il falloit donc y aviser de bonne heure , & se fortifier contre le péril qui menaçoit la sainte Eglise. On souffloit d'abord ces considérations & autres semblables dans les oreilles ; puis quand on y eut disposé les esprits , on les publioit tout haut.

*Peronne & autres villes de Picardie la commencent, & pourquoi,*

Là-dessus les Bourgeois de Peronne, Ville libre, & qui n'avoit point accoutumé d'avoir de Gouverneur puissant, refusent de recevoir le Prince de Condé, parce qu'il étoit Huguenot. Il en fait ses plaintes au Roi, & demande l'exécution du Traité de Paix. Les Picards se roidissent contre lui, & font, les premiers, une Ligue, ou Union pour la défense, ce disoient-ils, de la Foi catholique, apostolique & romaine. Le Prince de Condé ne put jamais en avoir raison, & fut contraint de se retirer en Guienne.

Jacques, Seigneur d'Humieres, se fit Chef de cette Ligue en Picardie ; & Aplin-court, jeune Gentilhomme, prit le serment des Habitans de Peronne ;

## DE HENRI LE GRAND. 53

à l'exemple desquels les Villes d'Amiens, de Corbie & de Saint Quentin, & plusieurs autres, la jurèrent. Louis de la Tremouille en dressa aussi une en Poitou. La Reine Mère faisoit secrètement ce dessein, afin d'entretenir son autorité dans les discordes & les brouilleries. On apporta le premier modele & les articles de cette Ligue à Paris; & il y eut quelques Zélés qui allèrent les montrer par les maisons, tâchant d'y engager les plus échauffés; mais Christophe de Thou, premier Président, empêcha pour lors le progrès de cette conspiration.

*Christophe de Thou empêche qu'elle ne s'enracine si-tôt à Paris.*

Ceux, qui en avoient dressé le Plan, avoient délibéré entre eux, qu'afin de lui donner moyen de s'agrandir, & pour tenir toujours les esprits des peuples en chaleur, il falloit continuer la guerre aux Huguenots. Pour cet effet, ils suscitèrent diverses personnes, qui leur surprirent des Places, & firent diverses insultes à notre Henri, & au Prince de Condé. Bien plus, ils suscitèrent tant de factions de tous côtés, & tant de plaintes de gens qui demandoient la tenue des Etats, que le Roi fut obligé de l'accorder. Ils

*Ceux, qui veulent la ligue, obligent le Roi de tenir les Etats.*



1576.

Ils s'assemblent à Blois

On y résout la guerre contre les Huguenots.

s'assemblerent donc à Blois, & commencerent au mois de Décembre de l'année mil cinq cent soixante & seize. Les Huguenots même n'étoient point fâchés de cette convocation, parce qu'ils s'imaginoient que le tiers Etat, qui ordinairement y est le plus fort, & qui a le plus de sujet d'appréhender la guerre, y feroit confirmer la Paix. Mais la cabale de ceux qui vouloient la guerre fut si forte, que l'on y résolut de la leur faire puissamment.

On jugea néanmoins à propos de députer auparavant quelques personnes de l'Assemblée vers le Roi de Navarre, qui à cette heure-là étoit devant la Ville de Marmande qu'il tenoit assiégée, & vers le Prince de Condé, pour les exhorter à revenir au sein de l'Eglise catholique. Le Roi de Navarre répondit sagement qu'il ne respiroit que le service & l'obéissance du Roi; qu'il eut mieux aimé aller chercher les occasions honorables dans les Pays étrangers que d'être forcé de faire la guerre à des François; qu'il supplioit Sa Majesté de lui permettre l'exercice de la Religion dans laquelle il avoit été nour-

## DE HENRI LE GRAND. 55

, & que tous les jours il prioit  
Dieu de l'y maintenir, si elle étoit  
bonne; mais si elle ne l'étoit pas, de  
lui faire la grâce de la quitter, & de  
lui pouvoir détruire.

La faction de ceux qui vouloient  
la guerre fut si puissante dans les  
Estats, qu'elle empêcha qu'on n'eût  
gard, comme l'on devoit, à une ré-  
ponse si sage & si raisonnable. Le <sup>Henri</sup> Roi fut obligé de se déclarer Chef de <sup>déclare Chef</sup>  
la Ligue, & par ainsi de Souverain <sup>de la Ligue</sup>  
levint Chef de faction, & Ennemi  
l'une partie de ses Sujets. Mais pour  
se vanger du Duc de Guise qui lui  
causoit toutes ces peines, il fit un  
Edit que désormais les Princes du <sup>Et fait par</sup>  
Sang précéderaient tous les autres <sup>Edit que les</sup>  
Princes & Pairs, tant au Sacre du <sup>Princes pré-</sup>  
Roi, qu'au Parlement & autres Assem- <sup>cederoient les</sup>  
blées. Ce qui ne diminua pas peu la <sup>Pairs.</sup>  
dignité du Duc de Guise, lequel jus-  
qu'à cette heure-là, suivant l'ancien-  
ne & perpétuelle coutume du Royau-  
me, avoit précédé les Princes du Sang,  
qui n'étoient point Pairs, ou dont la  
Pairie étoit de plus nouvelle création  
que la sienne.

Suivant la résolution des Etats, le <sup>Il met trois</sup> Roi leva trois ou quatre armées; qui <sup>ou quatre ar-</sup>

1577.

mées sur pied  
contre les  
Huguenots.

La Reine  
Mere l'oblige  
de leur accor-  
der la paix.

firent la guerre aux Huguenots, en Dauphiné, en Languedoc, en Guienne & en Poitou, & les réduisirent bien au bas. C'étoit fait d'eux, si on eût vivement poursuivi leur ruine, dans l'étonnement où on les avoit mis ; mais la Reine Mere, qui ne vouloit la guerre que pour avoir des affaires, & non pas pour en sortir, persuada au Roi son Fils, par de certaines raisons étudiées, de leur accorder la Paix.

1578.

El le fait  
le voyage de  
Guienne, &  
y mene sa  
Fille Margue-  
rite.

Le Traité en étant conclu, la Reine Mere fit un voyage en Guienne. Elle feignoit que c'étoit pour le faire ponctuellement exécuter, & pour mener sa fille Marguerite au Roi de Navarre son Mari ; mais en effet c'étoit pour jeter des semences de discorde parmi les Huguenots, afin d'être maîtresse dans ce Parti-là, comme elle l'étoit dans celui des Catholiques. Henri tenoit alors sa petite Cour à Nerac. Auparavant il l'avoit tenue à Agen, où il étoit fort aimé du peuple, à cause de sa bonté & de sa justice. Mais il arriva qu'en un Bal, quelques jeunes gens de sa suite souffrirent les chandelles pour faire des insolences. Ce qui scandalisa tellement les Ha-

## DE HENRI LE GRAND. 57

bitans, qu'ils livrerent leur ville au Maréchal de Biron, que le Roi avoit envoyé pour Gouverneur dans la Province de Guienne.

1578.

Peu de tems après, Henri perdit aussi la Reole par une autre folie de jeunes gens. Il en avoit donné le Gouvernement à un vieux Capitaine Huguenot, nommé Uffac, qui avoit le visage horriblement difforme. Sa laideur ne l'empêcha pas pourtant de devenir passionné d'une des Filles de la Reine Mere ; car elle en avoit mené grand nombre des plus coquettes. Le Vicomte de Turenne, depuis Duc de Bouillon, âgé pour lors de vingt & un ou vingt-deux ans, s'en voulut railler avec quelques autres de son âge. Notre Henri au lieu de leur imposer silence, comme il devoit, se mit de la partie ; & comme il avoit beaucoup d'esprit, leur aida à lancer quelques traits de mocquerie contre ce Vieillard amoureux. Il n'y a point de passion qui rende un cœur sensible, que celle là. Uffac ne put souffrir la raillerie même de son Maître ; & au préjudice de son honneur & de sa Religion, il partit de la main & livra la Reole à Duras. Ce Seigneur ayant été

Le Roi de Navarre perd Agen & la Reole, par deux fautes de jeunesse.

1578.

en faveur auprès du Roi de Navarre; l'avoit quitté par dépit de ce qu'il lui témoignoit moins d'affection qu'à Roquelaure, qui étoit sans doute l'un des plus honnêtes hommes, & des plus agréables de son temps.

Deux belles  
réflexions.

Ces deux pertes, d'Agen & de la Reole, lui donnerent, & doivent donner à tout Prince, deux instructions très-nécessaires.

» La première, que c'est à un Prin-  
» ce à régler ses Courtisans d'autant  
» qu'on lui impute tous leurs désor-  
» dres; & qu'on présume, quand ils  
» en font que c'est lui-même qui les  
» commet, parce qu'il est obligé de  
» les empêcher.

» La seconde, qu'il doit, sur toutes  
» choses, s'abstenir de la raillerie. Car  
» il n'y a point de vice qui fasse tant  
» d'Ennemis, & qui en fasse de plus  
» dangereux, parce qu'ils demeurent  
» couverts. Tel mot, qui sortant de la  
» bouche d'un Particulier ne seroit  
» qu'une légère piquûre, est un coup  
» de poignard, sortant de celle d'un  
» Prince, & laisse dans le cœur des res-  
» sentimens mortels. Et il ne faut point  
» flatter les Grands de cette persuasion,  
» que leurs Sujets & leurs Inférieurs

# DE HENRI LE GRAND. 59

» doivent tout souffrir d'eux ; parce-  
 » que là où il s'agit de l'honneur , plus  
 » la personne qui le blesse est supérieu-  
 » re , plus la plaie en est grande ; de  
 » même que l'impression d'un corps est  
 » plus forte , plus il a de poids & qu'il  
 » tombe de plus haut.

1578.

La Reine Mere avoit mené , com-  
 me nous avons dit , la Reine Mar-  
 guerite à son Mari : l'un & l'autre des  
 deux Epoux n'en étoient point trop  
 contens. Marguerite , qui aimoit le  
 grand éclat de la Cour de France ,  
 où elle nâgeoit , s'il faut ainsi dire ,  
 en pleine intrigue , croïoit qu'être en  
 Guienne , c'étoit un bannissement  
 pour elle ; & Henri , connoissant son  
 humeur & sa conduite , l'eût mieux  
 aimée loin que près. Toutefois com-  
 me il vit que c'étoit un mal sans re-  
 mede , il se résolut de la souffrir , &  
 lui laissa une entiere liberté. Il la con-  
 sidéroit plutôt comme Sœur du Roi ,  
 que comme sa Femme. Aussi préten-  
 doit-il qu'il y avoit eu des nullités en  
 son mariage , mais il attendoit à les  
 faire voir en tems & lieu. Cependant  
 s'accommodant à la saison , & au be-  
 soin de ses affaires , il tâchoit de tirer  
 des avantages de ses intrigues & de

La Reine  
 Marguerite  
 n'aimoit pas  
 beaucoup son  
 Mari , ni lui  
 elle.

Mais il tâ-  
 choit avant-  
 ge de ses in-  
 trigues.

fon crédit. Il n'en reçut pas un petit dans la Conférence, que lui & les Députés des Huguenots eurent à Nerac avec la Reine Mere. Car tandis qu'elle pensoit les enchanter par les charmes des belles Filles, qu'elle avoit avec elle, & par l'éloquence de Pibrac, Marguerite lui opposa les mêmes artifices, gagna les Gentilshommes, qui étoient auprès de sa Mere, par les attraits de ses Filles, & elle-même emploïa si adroitement les siens, qu'elle enchaîna l'esprit & les volontés du pauvre Pibrac, de sorte qu'il n'agissoit que par son mouvement, & tout au rebours des intentions de la Reine Mere, laquelle ne se défiant pas qu'un homme si sage pût être capable d'une telle folie, y fut trompée en plusieurs articles, & portée insensiblement à accorder beaucoup plus aux Huguenots qu'elle n'avoit résolu.

La Reine  
Mere, Mon-  
sieur, & les  
Guises s'en-  
nuient de la  
Paix.

A peine huit mois s'étoient écoulés depuis la Paix, que la Reine Mere, Monsieur, & les Guises commencèrent à s'en ennuyer. La Reine Mere, parcequ'elle ne vouloit pas que le Roi fût long tems sans avoir besoin de ses négociations, & de son entreprise; Monsieur pour ce qu'en rallu-

## DE HENRI LE GRAND. 61

mant la guerre, il pensoit se rendre redoutable au Roi, & se faire donner des forces pour aller la porter dans les Païs-bas, qui étant révoltés contre l'Espagnol, le demandoient pour leur Souverain; les Guises enfin, parcequ'ils avoient peur que l'ardeur de la Ligue ne se refroidît durant un trop long calme.

1578.

Dans ces vues, ils pressoient le Roi de redemander les Places de sûreté, qu'on avoit données aux Huguenots; & sous main, Monsieur & la Reine Mere faisoient dire au Roi de Navarre, qu'il ne les rendît pas, qu'il tint bon, que sa cause étoit juste, & que son salut consistoit dans les armes. La Reine Marguerite, qui savoit son foible, & qui vouloit aussi la guerre, l'y excitoit par les persuasions des Damoiselles, qu'elle instruisoit à ce dessein, & par les mêmes moïens animoit pareillement tous les Braves qui l'approchoient; elle-même ne s'épargnant pas auprès du Vicomte de Turenne pour ce sujet. Tellement que ce Prince, peut-être avec peu de justice, & certes fort mal-à-propos, se porta à la rupture, & engagea les Huguenots dans une nouvelle guerre ci-

1579.

Il<sup>s</sup> portent  
sous main le  
Roi de Navarre à la  
rupture.



1579.

vile. On la nomma, pour les raisons que je viens de dire, *la guerre des Amoureux.*

Elle lui fut  
fort défavan-  
tageuse.

Monseigneur  
lui moienne  
la Paix.

1580.

Très-dom-  
mageable à  
l'Etat, étant  
cause que les  
deux Henris  
se plonge-  
rent dans les  
plaisirs.

Ce fut la plus défavantageuse qu'ils eussent point encore faite : elle leur fit perdre quantité de bonnes Places, & les affoiblit si fort, que si on eût achevé de les pousser, ils ne s'en fussent jamais relevés. Mais Monsieur, qui desiroit transporter toutes les forces de l'un & de l'autre Parti dans les Pais bas, se rendit Médiateur de la Paix, & la leur obtint par un Edit, qui fut dressé ensuite de la Conférence de Fleix.

Cette Paix causa presque autant de maux à l'Etat, qu'avoient fait toutes les guerres précédentes. Les deux Cours des deux Rois, & les deux Rois même se plongerent dans les voluptés ; avec cette différence toutefois, que notre Henri ne s'endormoit pas si fort dans les plaisirs, qu'il ne songeât quelquefois à ses affaires, étant réveillé & vivement piqué par les remontrances des Ministres de sa Religion, & par les reproches de ses vieux Capitaines Huguenots, qui lui parloient avec une grande liberté. Mais Henri III s'abîma tout à-fait dans la

## DE HENRI LE GRAND. 63

mollesse , & dans la fainéantise. Il sembloit n'avoir ni cœur , ni mouvement ; & ses Sujets ne sentoient point qu'il fût au monde , que parcequ'il les chargeoit à toute heure de nouveaux impôts, dont l'argent alloit tout au profit de ses Favoris.

1520.

Il en avoit toujours trois ou quatre à la fois ; & pour lors il commença de donner ses bonnes grâces à Joyeuse & aux deux Nogarets ; savoir Bernard & Jean-Louis , dont l'aîné mourut cinq ou six ans après , & le cadet fut Duc d'Epemon, l'un des plus mémorables & des plus merveilleux Sujets que la Cour ait jamais vus élever dans la faveur , & qui certes avoit des qualités aussi éminentes que sa fortune. Cependant les dons excessifs, que le Roi faisoit à tous ces Favoris , excitoient les crieries du Peuple , parcequ'il en étoit foulé ; & leur grandeur monstrueuse choquoit les Princes , parcequ'ils se croïoient méprisés ; de sorte qu'ils se rendirent odieux à tout le monde. La haine, qu'on leur portoit , retomboit sur le Roi ; & la violence , dont ils l'obligeoient d'user envers ses Parlemens , pour vérifier ses Edits de créations & d'impôts , l'aug-

Henri III  
a des Fav-  
oris qui font  
grand tort à  
les affaires.

1580.

mentoit encore davantage. Car si son autorité y faisoit passer ses volontés absolues, il attiroit des malédictions ; & si la vigueur des Compagnies souveraines, comme il arriva plusieurs fois, les arrêtoit, il attiroit le mépris.

Disposition  
à la Ligue,  
& à la perte  
de Henri III.

Le Peuple, qui se licencie facilement à la médisance contre son Prince, quand il a perdu pour lui les sentimens d'estime & de vénération, disoit des choses étranges de lui & de ses Favoris. Les Guises, que les Mignons (on appelloit ainsi les Favoris) choquoient en toutes occasions, tâchant de leur ôter leurs Charges & leurs Gouvernemens pour s'en revêtir eux-mêmes, ne manquoient pas de souffler le feu, & d'accroître les animosités des Peuples, particulièrement des grandes Villes, que les Favoris ont toujours redoutées, & qui ont toujours haï les Favoris. Ce furent-là les principales dispositions à l'agrandissement de la Ligue, & à la perte de Henri III.

\* Monsieur  
n'ayant voulu  
surprendre  
Anvers, &

Il n'est point de notre sujet de raconter ici toutes les intrigues de la Cour durant cinq ou six ans, ni la guerre des Païs bas, dont Monsieur \* ne rapporta que de la honte. Il nous faut dire seulement, que l'an mil cinq cens

## DE HENRI LE GRAND. 65

quatre-vingt-quatre, Monsieur mourut à Château-Thierry sans avoir été marié; que Henri III n'avoit point aussi d'Enfans, & que l'on ne savoit que trop bien qu'il étoit incapable d'en avoir, à cause d'un mal incurable qu'il avoit contracté dans Venise à son retour de Pologne. Voilà pourquoi, dès que Monsieur fut jugé à mort par les Médecins, les Guises & la Reine *Mere* commencerent à travailler, chacun de leur côté, pour s'assurer de la Couronne, comme si la succession eût été ouverte. Car ni l'un ni l'autre ne comptoient pour rien le Roi de Navarre; d'autant qu'il étoit au delà du septième degré, au-delà duquel dans les successions ordinaires il n'y a plus de Parenté: & que d'ailleurs il n'étoit point de la Religion, dont les Rois de France avoient toujours été depuis Clovis, & par conséquent étoit incapable de porter la Couronne, & le titre de Très-Chrétien. Ajoutez à cela, qu'il étoit éloigné de deux cens lieues de Paris, & comme relégué dans un coin de la Guienne, où il leur sembloit qu'il étoit aisé de l'envelopper & de l'opprimer.

La Reine Mere s'étoit mis dans la

1584.

*traisants mal  
les Peuples des  
Pais-Bas, qui  
l'avoient ap-  
pellé, en fuyant  
chassé.*

*La mort  
de Monsieur  
donne sujet  
de penser à  
la succession  
de la Cour-  
ronne.*

1584.

La Reine  
Mere vouloit  
faire régner  
les Enfans de  
sa Fille ma-  
riée au Duc  
de Lorraine.

tête de faire régner les Enfans de sa Fille mariée au Duc de Lorraine, qu'elle vouloit qu'on traitât de Princes du Sang; comme si la Couronne de France pouvoit tomber en quenouille. Et elle ne se portoit pas à cela seulement par l'amour qu'elle avoit pour eux; mais aussi par une haine secrète qu'elle avoit contre le Roi de Navarre, pour ce qu'elle voïoit que, contre ses souhaits, le Ciel lui fraïoit le chemin pour venir au Thrône.

On croit  
que le Duc de  
Guise pen-  
soit à régner  
lui-même.

Au reste, elle se trompoit fort pour une habile Femme, de croire que le Duc de Guise la favoriseroit dans son dessein. Il y a bien de l'apparence, & la suite le témoigna assez, que comme il se vit poussé par les Favoris, & maltraité du Roi pour l'amour d'eux, il songea à s'assurer de la Couronne pour lui-même. « Car les mauvais traitemens ne font pas moins que de » jetter dans le dernier désespoir les » ames aussi nobles & aussi élevées » qu'étoit celle de ce Prince. Mais comme il connoissoit bien que de lui-même il ne pourroit parvenir à une chose si haute, d'autant qu'il lui seroit fort difficile de détourner l'affection que les Peuples François ont na-

our le faire Roi ; & ce bon  
tout cassé de vieillesse se lais-  
er de ces vaines espérances ,  
le jouet de l'ambition de ce  
li par ce moïen attiroit dans  
i un grand nombre des Ca-  
s ; qui considéroient la Mai-  
 Bourbon.

estion étoit , si l'Oncle devoit  
r le Fils de son Frere aîné dans  
ssion , & si la représentation  
collatérale devoit avoir lieu ,  
Ce point de Droit fut lors di-  
nt agité par les Jurisconsultes-  
il s'en fit plusieurs Traités ,  
en faveur de l'Oncle , les au-  
Neveu : mais ce n'étoient que  
bats de plume , il falloit que  
aidât ce différend Il sembloit à

1584.

vu que c'étoit avouer qu'après sa mort, qui ne pouvoit pas tarder long-tems, elle appartiendrait au Roi de Navarre son Neveu; mais il faisoit peut-être son compte qu'il l'auroit opprimé avant qu'il en pût venir-là.

Henri III  
connut son  
dessein, ou  
en fut averti  
par ses Favo-  
ris.

Henri III connoissoit assez son dessein, ou plutôt en étoit averti par ses Favoris qui voïoient en cela leur ruine toute certaine. Voilà pourquoi il eût bien désiré ramener le Roi de Navarre dans l'Eglise Catholique, afin d'ôter aux Ligueurs le spécieux prétexte qu'ils avoient d'entretenir la Ligue.

Il envoïa  
le Duc d'E-  
pernon vers  
le Roi de Na-  
varre, pour  
l'obliger à  
rentrer dans  
l'Eglise Ca-  
tholique, mais  
il le refuse.

Il envoïa donc vers lui le Duc d'Epernon, qui essaya de le convertir par des raisons d'intérêt & de politique. Henri l'écouta paisiblement, mais il lui témoigna que ce n'étoient pas des motifs assez puissans pour le faire changer, & le renvoïa avec beaucoup de civilités.

Les Huguenots furent si vains que de publier & de faire imprimer la Conférence de ce Prince avec Epernon, pour montrer qu'il étoit inébranlable dans sa Religion, & peut-être aussi pour l'y engager plus fortement.

Le Duc de  
Guise en fait  
son profit.

Le Duc de Guise de son côté ne manqua pas d'en faire son profit, & de

## DE HENRI LE GRAND. 69

remontrer aux Peuples Catholiques l'opiniâtreté de ce Prince, & ce qu'il en falloit espérer, s'il venoit une fois à la Couronne avec de si mauvais sentimens.

1584.

Pour lui en fermer donc le chemin, La Ligue s'établit à Paris. il fait que les Zélés renouvellent ouvertement la Ligue, & la promettent hardiment dans Paris, où quelques nouveaux Religieux inspiroient cette ardeur, dans les âmes, par les confessions. La première Assemblée publique s'en tint au Collège de Fortet, qu'on appella le Berceau de la Ligue. Plusieurs Bourgeois, plusieurs gens de Pratique, même quelques Curés de Paris y entrèrent. On la porta à Rome, & la présenta-t-on au Pape Grégoire XIII, afin qu'il l'approuvât; mais il ne le voulut jamais, & tant qu'il vécut il la désavoua toujours.

Si-tôt qu'elle fut un peu grande & forte, ceux, qui l'avoient engendrée, firent voir que ce n'étoit pas seulement afin de pourvoir à la sûreté de la Religion pour l'avenir, mais pour s'approcher eux-mêmes du Trône, dès cette heure-là; & qu'ils n'en vouloient pas seulement au Roi de Navarre, qui devoit succéder, mais au Roi Henri III



1584.

Et se tour  
ne enfin con-  
tre Henri III.

qui régnoit. Ils avoient à gages cer-  
tains nouveaux Théologiens , qui  
osoient bien soutenir qu'on doit dé-  
poser un Prince qui s'acquitte mal de  
son devoir ; « qu'il n'y a que la puis-  
» sance bien ordonnée , qui soit de  
» Dieu ; autrement quand elle est dé-  
» réglée , que ce n'est pas autorité ;  
» mais brigandage ; & qu'il est aussi  
» absurde de dire que celui là soit Roi,  
» qui ne fait pas gouverner , & qui  
» est dépourvu d'entendement , com-  
» me de croire qu'un Aveugle puisse  
» servir de guide , ni qu'une Statue  
» immobile puisse faire mouvoir des  
» hommes vivans.

Cependant le Duc de Guise s'étoit  
retiré en son Gouvernement de Cham-  
pagne , feignant d'être mal content ;  
mais c'étoit pour faire signer la Ligue  
au Duc de Lorraine , lui donnant es-  
pérance qu'il feroit succéder son Fils à  
la Couronne , à laquelle il prétendoit  
avoir droit par sa Mere , Fille de Hen-  
ri II. Il se tint pour cet effet une  
Conférence à Joinville , où il se trou-  
va aussi des Agens du Roi d'Espagne,  
qui signerent le Traité , & donnerent ,  
à ce qu'on disoit , de grandes sommes  
d'argent au Duc de Guise , en Lettres  
de Change.

Traité de  
Joinville , où  
les Espagno's  
entrent dans  
la Ligue , &  
fournissent  
de l'argent.

## DE HENRI LE GRAND. 71

Au partir de-là, ce Duc assemble des Troupes de tous côtés; ses Amis se saisissent d'autant de Places qu'ils peuvent, non-seulement sur les Huguenots, mais aussi sur les Catholiques. Le Roi eût dissipé facilement ces nouvelles levées, s'il se fût mis en Campagne; mais la Reine Mere, qui, semblable aux Médecins intéressés, vouloit augmenter le mal pour en profiter, le retient & l'amuse dans son Cabinet, & lui persuade que s'il lui laisse manier cette affaire, elle ramenera aussi tôt le Duc de Guise à son devoir. Pour cet effet elle entre en Conférence avec lui à Vitry, & ainsi lui donne le tems de fortifier son Parti. Quand il se voit en état de ne rien craindre, il rompt la Conférence, & fait mine de vouloir venir droit à Paris.

1584.

La Ligne faisoit plusieurs Places.

La Reine Mere entre en conférence avec le Duc de Guise.

Le Roi bien étonné prie sa Mere de conclure un accommodement à quel que prix que ce soit; ce qu'elle fait par le Traité de Nemours, par lequel il accorde au Duc de Guise, & autres Princes de sa Maison, plusieurs Gouvernemens, de grandes sommes d'argent, & avec cela un Edit sanglant contré les Huguenots. Il portoit défense de professer d'autre Religion

Qui la rompt, quand il se voit en état de ne craindre plus rien.

Le Roi étonné lui accorde tout ce qu'il veut.

1584.

que la Catholique, sur peine de confiscation de corps & de biens; commandement à tous Ministres & Prédicans de sortir du Roïaume dans un mois, & à tous Huguenots d'en sortir dans six, ou d'abjurer leur fausse Religion. On appella cet Edit, l'Edit de Juillet, & la Ligue contraignit encore le Roi de le porter lui-même au Parlement, & de l'y faire vérifier.

1585.

Le Pape Sixte V excommunie le Roi de Navarre & le Prince de Condé.

Peu après arrivent nouvelles de Rome, que Sixte V, qui avoit succédé à Grégoire XIII, avoit enfin approuvé la Ligue, & outre cela fulminé des Bulles terribles contre le Roi de Navarre, & contre le Prince de Condé, les déclarant Hérétiques, Relaps, Chefs, Fauteurs & Protecteurs de l'Hérésie: comme tels tombés dans les censures & les peines portées par les Loix & les Canons, privés, eux & leurs Descendants, de toutes Terres & Dignités, incapables de succéder à quelque Principauté que ce soit, spécialement au Roïaume de France; abfout leurs Sujets du serment de fidélité, & leur défend de leur obéir.

La vertu de notre Henri se réveille.

Ce fut lors que notre Henri eut besoin de toutes les forces de son courage & de sa vertu, pour soutenir de

A

## DE HENRI LE GRAND. 75

si rudes chocs. Il s'étoit en quelque façon endormi dans les voluptés. Le bruit de ces grands coups le réveilla ; il recueillit tous les sens ; il rappella toute sa vertu , & commença de la faire paroître avec plus de vigueur qu'il n'avoit point encore fait. Et certes il avoua, depuis, qu'il avoit grande obligation à ses Ennemis , de l'avoir poussé de la sorte ; pour ce que s'ils l'eussent laissé en repos , l'oisiveté l'eût peut-être enseveli dans un coin de la Guienne , & il n'eût point été contraint de songer à ses affaires ; de sorte que quand Henri III fût venu à mourir , il n'eût point été en état de recueillir la Couronne.

Il fit alors deux actions de grand éclat. La première fut qu'il ordonna à Plessis Mornay , Gentilhomme qui avoit beaucoup d'érudition , & à qui on ne pouvoit rien reprocher , sinon qu'il étoit Huguenot , de répondre au Manifeste de la Ligue , par une Apologie , & par une Déclaration qu'il lui fit dresser. Dans cette dernière Pièce , comme les Chefs de la Ligue semoient diverses calomnies contre son honneur , il supplioit avec toute soumission le Roi son Souverain , de ne

Il fait deux belles actions.

1585.

Il défie le  
Duc de Guise  
au combat  
singulier.

point trouver mauvais qu'il pronon-  
çât, sauf le respect dû à Sa Majesté,  
qu'ils en avoient faussement & mali-  
cieusement menti. Et de plus, que  
pour épargner le sang de la Noblesse,  
& éviter la désolation du pauvre Peu-  
ple, & les désordres infinis que cau-  
se la licence de la guerre, surtout les  
blasphêmes, les violemens & les in-  
cendies, il offroit au Duc de Guise,  
Chef de la Ligue, de vider cette que-  
relle de sa personne à la sienne, un à  
un, deux à deux, dix à dix, en tel  
nombre qu'il voudroit, avec armes usi-  
tées entre des Cavaliers d'honneur,  
soit dans le Roïaume, en tel lieu que  
Sa Majesté ordonneroit, soit dehors,  
en tel endroit que le Duc de Guise  
choisiroit lui-même.

Cette Déclaration eut grand effet  
sur les esprits; ils disoient qu'on ne  
pouvoit point justement emploïer la  
force contre celui qui se soumettoit  
ainsi à la raison; & la plupart de la  
Noblesse approuvoit ce généreux pro-  
cédé, & disoit tout haut que le Duc  
de Guise ne devoit point refuser un si  
grand honneur.

Ce Duc ne manquoit point de cou-  
rage pour accepter ce défi: mais il

## DE HENRI LE GRAND. 75

considéroit que tirer l'épée contre un Prince du Sang, c'étoit en France une espece de parricide ; que d'ailleurs il eût réduit la cause de la Religion & du public à une querelle particuliere. Ainsi il répondit sagement qu'il révéroit les Princes du Sang ; qu'il estimoit la personne du Roi de Navarre, & qu'il n'avoit rien à démêler avec lui ; mais qu'il s'intéressoit seulement pour la Religion Catholique , qui étoit menacée , & pour la tranquillité de l'Etat, qui dépendoit absolument de l'unité de la Religion.

1585.

Pourquoi le Duc de Guise n'accepte pas ce défi.

L'autre action fut telle. Comme il eut entendu le bruit des foudres que le Pape avoit lancées contre lui , il dépêcha vers le Roi pour lui en faire ses plaintes, & lui remontrer que cet attentat le touchoit de plus près que lui ; qu'il devoit penser que si le Pape s'ingéroit de décider de sa succession, & empiétoit ce point, de déclarer un Prince du Sang incapable de la Couronne, il pourroit bien après cela passer plus outre, & le détrôner lui-même, comme on disoit qu'autrefois Zacharie avoit dégradé Childéric III par un attentat insupportable.

L'autre belle action de notre Henri.

Sur ces remontrances , le Roi em-

1585.

Il fait affi-  
cher aux car-  
refours de  
Rome des op-  
positions à la  
Sentence du  
Pape Sixte  
V.

pêcha la publication de ces *Bulles* dans son Roïaume. Mais le Roi de Navarre ne se contenta pas de cela, Commè il avoit des Amis à Rome, il s'en trouva d'assez hardis pour afficher les oppositions de lui & du Prince de Condé, par les carrefours de la Ville, dans lesquelles ces deux Princes appelloient de cette Sentence de Sixte, à la Cour des Pairs de France; donnoient un démenti à quiconque les accusoit du crime d'hérésie; s'offroient à prouver le contraire dans un Concile général; enfin protestoient qu'ils vangeroient sur lui, & sur tous ses Successeurs, l'injure faite à leur Roi, à la Maison Roïale, & à toutes les Cours de Parlemens.

Lequel s'en  
irrite d'a-  
bord, mais  
après en con-  
çoit grande  
estime pour  
lui,

Il sembloit que cette opposition dût irriter au dernier point l'esprit de Sixte V. De fait, il en témoigna d'abord une grande émotion. Toutefois quand sa colere se fut un peu rassise, il admira le courage héroïque de ce Roi, qui de si loin avoit su vanger une injure, & attacher des marques de son ressentiment jusqu'aux portes de son Palais. De sorte qu'il conçut une si haute estime pour lui, (tant il est vrai que la Vertu se fait

## DE HENRI LE GRAND. 77

révérer par ses Ennemis même ) qu'on lui entendit souvent dire , que de tous ceux qui régnoient dans la Chrétienté, il n'y avoit que ce Prince , & Elizabeth Reine d'Angleterre , à qui il eût voulu communiquer les grandes choses qu'il rouloit dans son esprit , s'ils n'eussent pas été Hérétiques. Ainsi toutes les prieres de la Ligue ne le purent jamais obliger de fournir aux frais de cette guerre : ce qui fit avorter la plûpart de ses entreprises , parce qu'elle avoit fait en partie son compte sur un million qu'il lui avoit promis.

1585.

Si bien  
qu'il refusa  
de fournir de  
l'argent à la  
Ligue.

Or, comme de leur côté les Chefs de la Ligue tâchoient d'engager avec eux tout ce qu'ils pouvoient de Seigneurs & de Villes , le Roi de Navarre de sa part réunissoit avec lui tous ses Amis de l'une & de l'autre Religion ; le Maréchal de Damville-Montmorency , Gouverneur de Languedoc ; le Duc de Montpensier, Prince du Sang, qui étoit Gouverneur de Poitou, avec son Fils le Prince de Dombes ; le Prince de Condé , qui tenoit une partie du Poitou , de la Xaintonge & de l'Angoumois ; le Comte de Soissons & le Prince de Conti son

Le Roi de  
Navarre fait  
une Ligue  
pour se dé-  
fendre.



1585.

Frere. De ces cinq Princes du Sang, les trois derniers étoient ses Cousins germains, les deux premiers l'étoient en un degré plus éloigné; & tous professoient la Religion catholique, hormis le Prince de Condé. Il avoit aussi de son Parti Lesdiguieres, qui de simple Gentilhomme, s'étoit par sa valeur, élevé à un si haut point, qu'il étoit le Maître du Dauphiné, & faisoit trembler le Duc de Savoie; Claude de la Trimouille, Duc de Touars, jeune Seigneur d'une naissance illustre, plein de feu & d'esprit, & très-puissant en Poitou & en Bretagne, lequel s'étoit fait Huguenot depuis peu, & avoit eu l'honneur de marier sa Sœur Charlotte au Prince de Condé; Henri de la Tour, Vicomte de Turenne, qui avoit aussi épousé la nouvelle Religion; Châtillon, Fils de l'Amiral de Coligny; la Boulaie, Seigneur Poitevin; René, Chef de la Maison de Rohan; François, Comte de la Rochefoucault; George de Clermont d'Amboise; le Seigneur d'Aubetere; Jacques de Caumont-la-Force; le Seigneur de Pons; Saint Gelais Lansac, & plusieurs autres Seigneurs & Gentilshommes de marque, la plupart

## DE HENRI LE GRAND. 79

de la nouvelle Religion. En même tems il dépêcha aussi, vers Elizabeth, Reine d'Angleterre, & vers les Princes Protestans d'Allemagne, de si habiles Négociateurs, qu'ils les obligerent de se joindre tous ensemble par une forte union pour se maintenir les uns les autres. Tellement que tout cela étant uni ensemble, il arriva tout le contraire de ce que la Ligue avoit pensé; & le Roi de Navarre se trouva fortifié de telle sorte, qu'il n'eut plus d'appréhension d'être accablé sans avoir les moyens de se défendre.

1585.

Je ne ferai point ici le détail des exploits de l'un & de l'autre Parti durant les années mil cinq cens quatre-vingt-cinq & mil cinq cens quatre-vingt-six, parceque je n'y remarque rien de fort considérable.

1586.

Le Roi Henri III s'ennuioit extrêmement de cette guerre, qui se faisoit à ses dépens & à son grand préjudice, puisque l'on disputoit sa succession, lui vivant & se portant bien, & qu'on le considéroit déjà comme un homme mort. Il n'aimoit ni l'un ni l'autre Parti: mais il chérissoit si fort ses Favoris, étrange

Le Roi Henri III haïssoit la Ligue & les Huguenots, & n'aimoit que ses Favoris.

1586.

La Reine  
Meres'entre-  
met d'accom-  
modement a-  
vec le Roi de  
Navarre.

Leuren-  
tre-  
vue & con-  
férence à S.  
Brix.

Belle ac-  
tion & bien  
généreuse de  
ce Prince.

aveuglement ! qu'il eût bien désiré ; s'il eût été en son pouvoir , de partager son Etat entr'eux. La Ligue de son côté prétendoit avoir assez de force pour l'emporter ; & le Roi de Navarre s'attendoit bien qu'il romproit les desseins des uns & des autres. La Reine Mere , aiant d'autres vues pour les Enfans de sa Fille mariée au Duc de Lorraine , promit au Roi de trouver les moïens de calmer toutes ces tempêtes. Pour cet effet , elle procura une treve avec le Roi de Navarre , pendant laquelle on moïenna une entrevue d'elle & de lui au Château de S. Brix près de Coignac , où ils se rendirent l'un & l'autre au mois de Décembre.

Il y eut bien de la peine à trouver des suretés pour l'un & pour l'autre ; mais particulièrement pour la Reine Mere , parce qu'elle étoit merveilleusement défiante. Notre Héros fit sur cela une action de grande générosité. Voici comment. Il avoit été accordé une treve pour la sureté de ce pourparler ; de sorte que si l'un des deux Partis l'eût rompue , il eût été en faute , & on eût pu arrêter avec justice tous ceux qui en étoient,

# DE HENRI LE GRAND. 81

Or quelques gens du Roi de Navarre, feignant d'être traîtres, avoient leurré des Capitaines catholiques trop ardents au butin, de quelque intelligence sur Fontenay, qu'ils leur eussent laissé prendre. Par ce moïen les Catholiques fussent demeurés convaincus de perfidie, & il y eût eu sujet d'arrêter la Reine Mere. Mais ce généreux Prince, aiant eu le vent de cette supercherie, s'en fâcha fort contre ceux qui la tramoient, & leur défendit de la continuer. N'étoit-ce pas avoir en effet les véritables sentimens de l'honneur dans le fond de l'ame, & non pas à l'extérieur seulement ?

Comme il témoigna sa générosité en cette rencontre, il fit voir sa fermeté & la force de son esprit dans toute la Conférence. La Reine lui demandant qu'est-ce qu'il vouloit ; il lui répondit, en regardant les Filles qu'elle avoit amenées : Il n'y a rien là que je veuille, Madame ; comme lui voulant dire par-là, qu'il ne se laisseroit plus piper à de semblables appas. Elle tâchoit sur-tout de le désunir d'avec les autres Chefs de son Parti, ou de le rendre suspect, lui offrant tout ce qu'il demanderoit en

1586.

Sa fermeté  
& la force  
de son esprit  
dans toute la  
Conférence.

1586.

son particulier ; mais il connut bien sa ruse , & tint ferme sur ce point , qu'il ne pouvoit rien traiter sans en communiquer à ses Amis.

Après un long entretien , comme elle lui demanda encore si la peine qu'elle avoit prise ne produiroit aucun fruit , elle qui ne souhaitoit que le repos. Il lui répondit : Madame , je n'en suis pas cause , ce n'est pas moi qui vous empêche de coucher dans votre lit , c'est vous qui m'empêchez de coucher dans le mien ; la peine que vous prenez vous plaît & vous nourrit , le repos est le plus grand Ennemi de votre vie.

Il fit plusieurs autres réparties fort vives & fort spirituelles : mais on remarqua sur toutes , celle qu'il fit au Duc de Nevers de la Maison de Gonzague , qui accompagnoit la Reine Mere. Ce Duc s'avança une fois de lui dire , qu'il seroit bien plus honorablement auprès du Roi , que parmi des gens où il n'avoit point d'autorité , & que s'il venoit à avoir affaire d'argent à la Rochelle , il n'auroit pas le crédit d'y faire un impôt : Il lui répartit fierement : » Monsieur , je fais » à la Rochelle tout ce que je veux ,

Belle repartie au Duc de Nevers.

## DE HENRI LE GRAND. 83

» parceque je n'y veux rien que ce que  
» je dois.

1586.

Cette Conférence de S. Brix n'aïant  
donc abouti qu'à de nouvelles ai- La conféren-  
ce de S. Brix  
n'aboutit à  
rien.  
greurs, & la Reine Mere s'en étant  
retournée, les Guises qui tentoient  
toutes sortes de moïens pour se van-  
ger des Favoris, firent offrir leur ser-  
vice au Roi de Navarre, & le Duc de  
Mayenne lui manda qu'il y avoit lieu  
d'accommoder les choses, s'il y vou-  
loit entendre; qu'il iroit le trouver  
avec quatre chevaux par-tout où il  
voudroit, & qu'il lui donneroit sa  
Femme & ses Enfans en ôtage. Cette  
négociation n'eut point de suite, & je  
n'ai pu trouver quel fut le sujet qui  
l'interrompit.

Les Cours des deux Rois passerent  
le reste de l'Hiver en festins & en dan- Danses &  
festins dans  
la Cour des  
deux Rois.  
ses; car parmi les miseres & les trou-  
bles de l'Etat, la Reine Catherine  
avoit introduit cette habitude de dan-  
ser en tous lieux & en toutes saisons.  
Ce qu'elle faisoit, dit-on, pour amü-  
ser ses Enfans & les autres Grands  
de la Cour dans ces vains divertisse-  
mens, n'y aïant rien qui dissipe da-  
vantage l'esprit, & qui soit plus ca-  
pable, s'il faut ainsi dire, de dissou-

1587.

*Blaise de  
Montluc Maré-  
chal de Fran-  
ce, qui écri-  
voit en ce tems  
là, dit dans  
ses Mémoires,  
qu'il falloit,  
quelque affai-  
re qu'il y eût,  
que le Bal  
marchât sou-  
jours.*

dre les forces de l'ame, que le son ravissant des violons, l'agitation continuelle du corps & les charmes des Dames. A l'exemple de la Cour, le Bal & les Mascarades régnoient dans tout le Roïaume ; & même les remontrances des Ministres n'avoient su empêcher qu'on ne dansât chez la plupart des Seigneurs Huguenots, quoiqu'il y en eût toujours quelques-uns qui ne le pouvoient souffrir.

*Armée des  
Protestans  
Allemands en-  
tre en Fran-  
ce.*

Au printems, les entreprises recommencerent de part & d'autre ; mais ce n'étoit rien en comparaison de ce qui se fit sur la fin de la Campagne. Les Princes Protestans d'Allemagne envoïoient une Armée au secours des Huguenots, composée de cinq mille Lansquenets, seize mille Suisses & six mille Reîtres. Elle traversa la Lorraine & la Champagne, puis passa la Seine & marcha vers la Loire, comme si elle eût voulu la passer, ou la côtoïer en remontant. Au même tems le Roi de Navarre avoit ramassé ses Troupes vers la Rochelle, & s'efforçoit de venir au-devant d'elle jusques sur les bords de la Loire ; mais il en étoit empêché par une Armée du Roi, que commandoit le Duc de Joyeuse,

## DE HENRI LE GRAND. 85

qui avoit ordre de le suivre par tout. Le Duc de Guise aiant aussi recueilli les forces de son Parti, quoiqu'elles fussent petites, suivoit tantôt les Reistres, tantôt les cotoïoit, ou les devançoit, & se méloit souvent parmi eux sans beaucoup de danger; d'autant que ce trop pesant corps d'Etrangers ne se pouvoit pas facilement remuer, étant embarrassé d'un grand bagage, n'aiant pas de Chef assez accrédité ni assez intelligent pour le conduire, & tous les Capitaines étant en discorde & mauvaise intelligence.

A cause de tous ces défauts cette Armée ne fut jamais prendre une bonne résolution. La Loire étoit guéable en cent endroits; car c'étoit sur la fin de Septembre, & néanmoins elle ne la voulut point passer; mais vint s'étendre dans les Campagnes de Beaufse, attendant des nouvelles du Roi de Navarre, au lieu de monter dans le Nivernois, & de gagner la Bourgogne. L'intention du Roi de Navarre étoit de monter le long de la Dordogne, & de-là entrer en Guienne; puis y aiant recueilli toutes ses forces, aller rencontrer l'Armée des Protestans en Bourgogne, à la faveur des Pro-

1587.

Elle est suivie par le Duc de Guise.

Elle ne fait rien qui vaille.

Le Roi de Navarre la veut joindre: mais le Duc de Joyeuse a une Armée qui lui fait tête.



1587.

vinces qui lui étoient amies. Le Duc de Joyeuse le poursuivoit opiniâtement , s'imaginant qu'il fuïoit , parce qu'en effet il évitoit le combat , n'ayant pour but que la jonction des Allemans.

Ce nouveau Duc étoit bien déchu de sa faveur auprès du Roi , qui avoit reconnu qu'il inclinoit du côté de la Ligue , non pas qu'il aimât les Guises , mais parce qu'il s'étoit laissé mettre dans la tête , par ses flatteurs , qu'il méritoit d'être le Chef de ce grand Parti ; & il tenoit la destruction des Huguenots si certaine , qu'il avoit obtenu du Pape la confiscation des Terres souveraines de notre Henri. Désirant donc soutenir sa réputation & sa faveur , qui étoient fort chancelantes , il le talonna si vivement , qu'il l'atteignit auprès de Coutras.

Ce Duc l'atteint auprès de Coutras.

Qu'elle étoit l'Armée de Joyeuse.

L'Armée de Joyeuse étoit , pour ainsi dire , toute d'or , brillante de clinquant , d'armes damasquinées , de plumes à gros bouillons , d'écharpes en broderie , de casques de velours , dont chaque Seigneur , selon la mode de ces tems-là , avoit paré ses Compagnies.

Qu'elle étoit celle de ce Roi.

Celle du Roi de Navarre étoit toute de fer , n'ayant que des armes grises ,

## DE HENRI LE GRAND. 87

& sans aucun ornement, de grands collets de Buffe, & des habits de fatigue. La première avoit l'avantage du nombre, six cens chevaux, & mille hommes de pied plus que l'autre, la moitié de son Infanterie d'Arquebusers à cheval, sa Cavalerie presque toute de Lanciers, & plusieurs montés sur des chevaux de manège. Elle avoit pour elle le nom & l'autorité du Roi, & l'assurance des récompenses; mais elle étoit la moitié de nouvelles Troupes; elle manquoit d'ordre & de discipline; elle avoit un Général sans autorité, cent Chefs au lieu d'un, & tous jeunes gens élevés dans les délices de la Cour, avec beaucoup de cœur, mais sans aucune expérience.

L'autre au contraire, étoit composée de toute l'élite de son Parti, des vieux débris des batailles de Jarnac & de Montcontour, de gens nourris dans le métier, endurcis par le choc continuel des adversités & des combats; elle avoit à sa tête trois Princes du Sang; le premier d'entr'eux bien obéi, & révérendu comme présomptif héritier de la Couronne, l'amour des Soldats, & l'espérance des bons François: outre cela elle étoit armée de

1587.

la nécessité de vaincre ou de mourir ;  
qui est plus forte , ni que l'acier , ni  
que le bronze.

**Son exhortation à son Armée, & aux Princes du Sang.**

Les ordres donnés, le Roi de Navarre appella tous ses Chefs, & de dessus une petite éminence il les exhorta en peu de paroles, mais convenables à sa qualité & au tems; prenant le Ciel à témoin qu'il ne combattoit point contre son Roi, mais pour la défense de sa Religion & de son droit. Puis, s'adressant aux deux Princes du Sang, Condé & Soissons : *Je ne vous dirai rien autre chose, leur dit-il, sinon que vous êtes de la Maison de Bourbon, & vive Dieu je vous montrerai que je suis votre Aîné.*

**Sa valeur  
& bravoure.**

Sa valeur brilla ce jour là par dessus celle de tous les autres. Il avoit mit sur son casque un bouquet de plumes blanches, pour se faire remarquer, & parce qu'il aimoit cette couleur ; de sorte que quelques uns se mettant devant lui à dessein de défendre & couvrir sa personne, il leur cria : *A quartier, je vous prie, ne m'offusquez pas, je veux paroître* : « Bravou » re nécessaire tout-à-fait à un Con- » quérant, mais qui sans doute seroit » une témérité & une faute insupportable.

## DE HENRI LE GRAND. 89

» table à un Roi bien établi. Il enfonça les premiers rangs des Ennemis, fit des prisonniers de sa main, & en vint jusqu'à colleter un nommé Château-Regnard, Cornette d'une Compagnie de Gendarmes, lui disant, *rends toi, Philistin.*

1587.

La bataille gagnée, quelqu'un aiant vu les Fuyards qui faisoient halte, lui vint dire que l'Armée du Maréchal de Matignon paroissoit. Il reçut cette nouvelle comme un nouveau sujet de gloire, & se tournant bravement vers les gens, *Allons dit-il, mes Amis, ce sera ce qu'on n'a jamais vu, deux batailles en un jour.*

Ce ne fut pas seulement sa valeur, qui se fit admirer en cette occasion, ce fut aussi sa justice, sa modération & sa clémence. Pour sa justice on raconte ce qui suit.

Il avoit débauché une Fille d'un Officier de la Rochelle: ce qui avoit deshonoreré cette Famille, & fort scandalisé les Rochelois. Un Ministre, comme les escadrons étoient prêts d'aller à la charge, & qu'il falloit faire la Priere, prit la liberté de lui remontrer que Dieu ne pouvoit pas favoriser ses armes, si auparavant il ne

Action de  
grande justice & d'humanité Chrétienne,

1587.

lui demandoit pardon de cette offense, & s'il ne réparoit le scandale par une satisfaction publique, & ne rendoit l'honneur à une Famille à qui il l'avoit ôté. Le bon Roi écouta humblement ces remontrances, se mit à genoux, demanda pardon à Dieu de sa faute, pria tous ceux qui étoient présens de vouloir servir de témoins de sa repentance, & d'assurer le Pere de la Fille, que si Dieu lui faisoit la grace de vivre, il répareroit, tout autant qu'il pourroit, l'honneur qu'il lui avoit ôté. Une soumission si chrétienne tira les larmes des yeux de toute l'assistance, & il n'y en avoit pas un qui n'eût donné mille vies pour un Prince qui se portoit si cordialement à faire raison à ses inférieurs.

S'étant ainsi vaincu lui-même, Dieu le rendit vainqueur de ses Ennemis ; & que fait-on s'il ne l'exalta pas pour s'être humilié si chrétiennement ? L'armée Ennemie fut toute taillée en pièces, avec perte de cinq mille hommes, de son canon, bagage, enseignes, & de tous ses Chefs, hormis deux ou trois, entr'autres du Duc de Joyeuse, & de Saint Sauveur son Frere, qu'on trouva étendus sur la place,

Bataillè de  
Coutras,  
qu'il gagnè.  
Joyeuse y est  
tué.

## DE HENRI LE GRAND. 91

Le soir notre Vainqueur trouvant son logis tout plein de Prisonniers & de Blessés de l'Ennemi, fut contraint de faire porter son couvert dans celui du Pleffis-Mornay ; mais le corps de Joyeuse étant étendu sur la table de la salle, il fallut qu'il montât en haut ; & là, durant qu'il soupa, on lui présenta les Prisonniers, cinquante-six Enseignes de gens de pié, & vingt-deux Guidons & Cornettes.

Ce fut un beau & glorieux spectacle pour ce Prince, d'avoir sous ses piés son Ennemi, qui avoit obtenu du Pape la confiscation de ses terres, de voir sa table environnée de tant de nobles Captifs, & sa chambre toute tapissée d'Enseignes. Mais à dire vrai, c'en fut un bien plus agréable aux Ames généreuses, que parmi tant de sujets de vanité & d'orgueil ; & dans de si justes ressentimens des injures atroces qu'on lui avoit faites, ( choses qui portent les esprits les plus doux à l'insolence & à la cruauté ) on ne remarqua ni en son visage, ni en ses paroles, ni en ses actions, aucun signe qui fît voir que sa constance, ou sa bonté fussent tant soit peu altérées. Au contraire se mon-

1587

Sa modération & sa clémence merveilleuse dans la victoire.

1587.

trant aussi courtois & aussi humain dans la victoire qu'il s'étoit montré brave & redoutable dans le combat, il renvoya presque tous les Prisonniers sans rançon, rendit le bagage à plusieurs, prit grand soin des Blessés, donna les corps de Joyeuse & de Saint Sauveur au Vicomte de Turenne, qui les lui demanda, étant leur parent, & dépêcha le lendemain son Maître des Requêtes vers le Roi, pour le supplier de lui vouloir donner la Paix. D'où l'on jugea dès-lors, qu'un si grand courage viendrait à bout de tous ses Ennemis, & que rien ne seroit capable de renverser celui qu'une telle prospérité n'avoit pas seulement ébranlé.

Il ne la  
poursuit pas,  
& pourquoi?

On le blâma néanmoins de n'avoir point poursuivi chaudement sa victoire, & d'avoir laissé rompre cette armée triomphante, faute de l'avoir employée ensuite à quelque grand exploit. On crut, & il y avoit bien de l'apparence, qu'il n'avoit pas voulu pousser les choses si avant, de peur de trop offenser le Roi, avec lequel il désiroit encore garder quelques mesures, espérant toujours qu'il se pourroit réconcilier avec lui, & retourner

## DE HENRI LE GRAND. 63

à la Cour, où il avoit besoin d'être présent, pour être en passe de prendre la Couronne. si Henri III venoit à mourir. Enfin, soit pour cette raison, ou pour d'autres, il se retira en Gascogne, & de-là en Béarn, sous prétexte de quelques affaires, n'emmenant avec lui que cinq cens chevaux, & le Comte de Soissons, qu'il retenoit auprès de lui, par l'espérance de lui faire épouser sa Sœur. Le Prince de Condé s'en retourna à la Rochelle, & Turenne en Périgord.

Cependant cette grande armée de Reistres, aiant reçu plusieurs échecs en divers endroits, mais spécialement à Auneau en Beaufse, ou le Duc de Guise tua, ou fit Prisonniers trois mille Reistres, puis au Pont de Gien, où le Duc d'Epemnon prit douze cens Lansquenets, & presque tout le canon, entendit volontiers à un accommodement, que le Roi lui fit proposer, & après cela se retira par la Bourgogne & par le Comté de Montbéliard, mais toujours poursuivie jusques bien avant dans ce Comté par le Duc de Guise.

Sur cela commença l'année mil cinq cens quatre-vingt huit, que tous

1587.

Défaite des  
Reistres.

Le reste de  
l'Armée Allemande se  
retire.

1588.



les Astrologues Judiciaires avoient dans leurs pronostics appellée la merveilleuse Année; pour ce qu'ils y prévoioient si grand nombre d'accidens étranges, & tant de confusion dans les causes naturelles, qu'ils avoient assuré que si elle ne voioit la fin du monde, elle en verroit au moins un changement universel. Leur pronostic fut secondé par quantité d'effroiables prodiges, qui arriverent par toute l'Europe. En France, la terre trembla tout du long de la riviere de Loire, & en Normandie aussi. La Mer fut battue, six semaines durant, de tempêtes qui sembloient vouloir confondre le Ciel & la Terre. Il parut en l'air divers phantômes de feu; & le vingt-quatrieme de Janvier, Paris fut couvert d'un si effroiable brouillard, qu'il n'y avoit point de si bons yeux qui pussent rien voir en plein midi, sinon avec l'aide des flambeaux. Tous ces prodiges sembloient signifier ce qui arriva bien-tôt, la mort du Prince de Condé, les barricades de Paris, le renversement de tout ce Roïaume, le meurtre des Guises, & ensuite le parricide de Henri III.

Quant au Prince de Condé, il

1588.

Pronostic des  
malheurs de  
l'an 1588.

## DE HENRI LE GRAND. 95

mourut au mois de Mars, à Saint Jean d'Angeli, où il faisoit alors sa résidence. Quoiqu'il y eût une secrète jalousie entre lui & le Roi de Navarre, jusqu'à faire deux brigues dans le Parti; si est-ce que ce Roi ressentit cette perte avec une extrême douleur, & s'étant enfermé dans son Cabinet avec le Comte de Soissons, il fut oui en jetter les hauts cris, & dire qu'il avoit perdu son bras droit. Toutefois après que sa douleur se fut évaporée, il recueillit ses esprits, & jettant toute sa confiance en la protection divine, il sortit, disant avec un cœur plein d'une assurance chrétienne : *Dieu est mon refuge & mon support, c'est en lui seul que j'espère, je ne serai point confondu.*

C'étoit véritablement une grande perte pour lui; il avoit désormais à supporter lui seul tout le poids des affaires, & étant dénué de cet appui, il demeurait plus exposé aux attentats de la Ligue, laquelle n'avoit qu'à faire un semblable coup en sa personne, pour être au-dessus de toutes ses affaires. Il avoit donc juste sujet de craindre ses attentats. Toutefois le Duc de Guise avoit le cœur si no-

1588.

Mort du  
Prince de  
Condé.

Le Roi de  
Navarre en  
est fort affligé.

Mais dans  
son affliction,  
il met sa  
confiance en  
Dieu.

1588.

ble & si grand, que tandis qu'il vécut, il ne voulut jamais souffrir que l'on prît de si détestables voies.

La Ligue  
s'en réjouit.

La hardie de la Ligue s'accrut merveilleusement par la mort du Prince; elle en témoigna des réjouissances extraordinaires, & publia que c'étoit un coup de la justice de Dieu

Les Huguenots s'en  
affligent.

& des foudres apostoliques. Les Huguenots au contraire en étoient dans une consternation extrême; considérant qu'ils avoient perdu en lui leur Chef le plus assuré; parce qu'ils croïoient qu'il étoit fort persuadé de leur Religion, & qu'ils n'avoient pas la même opinion du Roi de Navarre. En effet, la confusion & le désordre étoient si grands parmi eux, qu'il sembloit que si on eût continué de les pousser fortement, on les au-

Sentimens  
de Henri III.

roit bien-tôt abbattus. Le Roi les haïssoit cruellement, & y eût volontiers consenti; mais il vouloit ménager les choses de telle sorte, que leur destruction ne fût pas l'aggrandissement du Duc de Guise, & la perte de lui-même. Mais ce Duc n'ignorant pas

Le Duc de Guise le  
presse de lui  
donner des  
forces pour  
exterminer  
les Hugue-  
nots.

ses intentions, le pressoit continuellement de lui donner des forces pour achever d'exterminer les Huguenots, dans

## DE HENRI LE GRAND. 97

dans la ruine desquels il eseroit infailliblement envelopper le Roi de Navarre. 1588.

Il avoit cet avantage sur le Roi, qu'il avoit acquis l'amour des peuples, principalement par deux moyens. Le premier étoit de s'opposer aux nouveaux impôts. Le second, de choquer toujours les Favoris, & de ne fléchir jamais devant eux. Le contraire de cela avoit fait tomber le Roi dans un extrême mépris, & avoit même refroidi quantité de ses serviteurs. En voici un exemple.

Le Roi avoit deux grands hommes dans son Conseil, Pierre d'Espinac Archevêque de Lyon, & Villeroi Secrétaire d'Etat. Le Duc d'Espérnon, qui étoit fier & hautain, les voulut traiter de haut en bas ; ils se piquèrent contre lui, & pour cela se rangèrent d'affection au Parti du Duc de Guise ; mais sans doute demeurant toujours, dans le cœur, très-fidèles aux intérêts du Roi & de la France, comme il a bien paru depuis, spécialement en la personne de Villeroi.

Cependant le Roi vivoit à son ordinaire dans les profusions d'un luxe odieux, & dans l'oïssiveté d'une re-

E

Le Duc de Guise est fort aimé, & Henri III. fort hai.

D'Espinac & Villeroi se rangent, d'affection au Duc de Guise & pourquoi ?

Manière conduite de Henri III.

1588.

traite méprisable, passant son tems, ou à voir danser, ou à flatter de petits chiens, dont il avoit grande quantité de toutes sortes, ou à faire parler des perroquets, ou à découper des images, & autres occupations plus dignes d'un enfant que d'un Roi.

Conduite &  
occupations  
du Duc de  
Guise.

Mais le Duc de Guise ne perdoit point le tems; il se faisoit de nouveaux amis; entretenoit les vieux; caressoit les peuples; témoignoît grand zèle aux Ecclesiastiques; prenoit la défense de ceux qu'on vouloit opprimer; paroissoit par-tout avec l'éclat & avec la gravité d'un Prince; mais sans faste & sans orgueil. Les Parisiens étoient enivrés d'estime pour lui; il n'y eut que le Parlement presque tout entier, & la plupart des autres Officiers qui ne suivirent point ses mouvemens, & qui conserverent toujours l'affection, qu'ils devoient au service du Roi.

Il y avoit un nombre infini de gens, qui avoient signé la Ligue: Et dans les seize quartiers de Paris, comme on n'avoit pu gagner les Quarteniers, on avoit élu quelques-uns des plus échauffés Ligueux, qui devoient faire leur fonction, à cause de quoi on

## DE HENRI LE GRAND. 99

appella depuis à Paris, les principaux de ce parti, & leur faction, *les Seize*. Ce n'est pas qu'ils ne fussent que seize; car ils étoient plus de dix mille, mais tous répandus dans les seize Quartiers.

1588.

Ce que c'étoit que les Seize.

Or le Roi, incité principalement par le Duc d'Espèrnon, résolut de châtier les plus ardents de ces Seize, qui en toutes occasions se monroient furieux ennemis de ce Favori. Par ce moyen il pensoit abbattre la Ligue, & ruiner entièrement la réputation & le crédit du Duc de Guise. Il fit donc entrer secrètement des Troupes dans Paris, & donna les ordres pour se saisir de ces gens là.

Henri III les veut châtier.

Le Duc de Guise en ayant avis, accourt de Soissons où il étoit, résolu de périr plutôt que de laisser perdre ses amis. En un mot, les barricades se font le dixième du mois de Mai, jusques aux portes du Louvre, & les Troupes du Roi sont taillées en pièces, ou désarmées. La Reine Mere à son ordinaire s'entremet d'accommodement, mais le Roi craignant d'être enveloppé, prend l'épouvante, & se retire à Chartres.

Le Duc de Guise accourt pour les défendre.

Les Barricades.

Le Roi se retire à Chartres.

La Ligue devenant maîtresse de Pa-

1588. ris par ce moyen, s'empare de la Bastille, de l'Hôtel de Ville, du Louvre & du Temple; change le Prevôt des Marchands, & le Lieutenant Civil. Au même tems elle s'assûre d'Orleans, de Bourges, d'Amiens, d'Abbeville, de Montreuil, de Rouen, de Reims, de Chaalons, & de plus de vingt autres Villes en diverses Provinces. Les peuples crient partout *Vive Guise, vive le Protecteur de la Foi.*

Après Parisiens députent vers le Roi à Chartres.

Le Roi, non sans raison, en est fort irrité. Les Parisiens députent vers lui à Chartres, pour demander pardon; mais avec cela ils demandent l'extirpation de l'hérésie. Tout le monde augmente ses frayeurs; personne ne lui fortifie le courage. En cette détresse, il ne trouve point de plus sûr moyen d'écarter le danger qui le menaçoit, que d'essayer à désarmer ses Sujets. Pour cet effet, il envoie un Maître des Requêtes au Parlement, lui faire entendre que sa dernière intention étoit d'oublier tout le passé, pourvu que tout le monde se remit dans son devoir; & de travailler soigneusement à la réformation de son Royaume; pour laquelle il trouvoit bon d'assembler les Etats généraux à

Le Roi par donne tout, pourvu qu'on pose les armes.

## DE HENRI LE GRAND. 107

la fin de l'année, où l'on pourvoiroit à lui assurer un Successeur Catholique & du Sang Royal : Protestant qu'il observeroit inviolablement toutes les résolutions des Etats, mais qu'il vouloit qu'elles fussent libres & sans faction, & que dès ce jour là tous ses Sujets missent les armes bas.

1588.

Il sâchoit fort au Duc de Guise de se poser ; il craignoit, s'il étoit sans défense, de demeurer à la merci de ses ennemis, particulièrement du Duc d'Espernon. Il suscita donc les Parisiens, par une célèbre députation, à demander la continuation de la guerre contre les Huguenots, & l'expulsion de ce Duc. Le Roi après quelque résistance, lui accorda l'un & l'autre. Car il fit vérifier au Parlement un Edit très-avantageux en faveur de la Ligue, & fort sanglant contre les Huguenots, & il donna congé au Duc d'Espernon, qui se retira dans son Gouvernement d'Angoumois.

Le Duc de Guise demandant l'expulsion d'Espernon, qui enfin lui est accordée.

Après cela le Duc de Guise vint trouver le Roi à Chartres, sous la parole de la Reine Mere, y donna de grandes assurances de sa fidélité, & reçut toutes les marques qu'il pouvoit souhaiter de l'affection du Roi, jus-

Après que il vint en Cour à Chartres.



1588.

ques-là qu'il le fit Grand-maître de la Gendarmerie Françoisé.

Les Etats  
de Blois.

Mort de  
Messieurs de  
Guise.

Cependant la Ligue prend le dessus en toutes les Provinces au-deçà la Loire, & fait nommer les Députés des Etats à son gré. Au mois de Novembre les Etats s'assemblerent dans la Ville de Blois. Ce n'est pas ici le lieu d'en raconter toutes les intrigues. Enfin le Roi persuadé qu'on avoit conspiré de le détrôner, y fit tuer dans le Château le Duc de Guise & le Cardinal son frere, & retint prisonnier le Cardinal de Bourbon, l'Archevêque de Lyon, le Prince de Joinville, qui après la mort du Pere s'appella Duc de Guise, & le Duc de Nemours, Frere utérin du premier Duc.

Mort de la  
Reine Catherine  
de Medici.

La Reine Mere, sous la parole de laquelle les Guises pensoient être en assurance, fut si touchée des reproches qu'on lui en faisoit, & des mépris du Roi son fils, qui après cela croïoit n'avoir plus besoin d'elle, qu'elle en mourut de douleur & d'ennui peu de jours après, regrettée, de personne, pas même de son Fils, & haïe universellement de tous les Partis.

## DE HENRI LE GRAND. 103

Plusieurs croïoient que s'il y eût jamais d'action ambigue & problématique ce fut celle-là. Les Serviteurs du Roi disoient qu'il y avoit été contrains par l'audace extrême des Guises, & que s'il ne les eût prévénus, ils l'eussent tondû & renfermé dans un Couvert. Mais la mauvaise réputation où il étoit, l'estime générale que ces Princes avoient acquise, & les circonstances odieuses de ce meurtre, le faisoient paroître horrible, même aux yeux des Huguenots qui disoient que cela ressembloit fort au massacre de la Saint Barthélemi.

Notre Henri garda sagement la médiocrité, dans cette rencontre; il déplora leur mort, & donna des soulages à leur valeur. Mais il dit qu'il falloit bien que le Roi eût eu quelques puissans motifs, pour les traiter de la sorte : Qu'au reste les jugemens de Dieu étoient grands, & sa grace très-spéciale en son endroit, l'ayant vengé de ses ennemis, sans qu'il y eût trempé ni la conscience ni la main; & que souvent certains Gentilshommes s'étant offerts à lui, avec une déterminée résolution d'aller tuer le Duc de Guise, il leur avoit toujours fait

1588.

Les différens  
jugemens sur  
la mort des  
Messieurs de  
Guise.

Notre Henri  
en parla fort  
sagement.

1588.

connoître qu'il avoit cette proposition en horreur, & qu'il ne les tiendroit jamais en qualité de ses amis, ni de gens de bien, s'ils y pensoient davantage.

Il ne change rien dans sa conduite.

Son conseil, étant assemblé sur cette grande nouvelle, trouva qu'il ne devoit rien changer pour cela dans la conduite de ses affaires ; pour ce que le Roi, quand même il le voudroit, n'oseroit pas de quelques mois parler de paix avec lui, de peur de donner à croire qu'il auroit tué les Guises, pour favoriser les Huguenots : tellement qu'il continua la guerre, & prit quelques places.

Cependant la suite des affaires lui faisoit le chemin pour l'amener dans le cœur du Roïaume, & le remettre à la cour, qui étoit le poste qu'il devoit le plus souhaiter.

1589

Henri III s'étant trop amusé à Blois la Ligue se rassure, & fait rage.

Henri III s'étant amusé, après le meurtre des Guises, à examiner les Cahiers des Etats à Blois, au lieu de monter promptement à cheval, & de se montrer aux endroits où sa présence étoit la plus nécessaire ; la Ligue, qui d'abord avoit été étourdie d'un si grand coup, reprit ses esprits. Les grandes Villes, & principalement

## DE HENRI LE GRAND. 105

Paris qui étoient possédées de cette manie, aiant eu loisir de se remettre de leur consternation, passerent de la peur à la pitié, & de la pitié à la fureur. Les Seize élurent à Paris le Duc d'Aumale pour leur Gouverneur; les Prédicateurs & les gens d'Eglise se déchaînerent horriblement contre le Roi; le Peuple arracha ses armes par-tout où il les trouva, & les traîna dans la boue; le Parlement, qui vouloit s'opposer à cette rage, fut emprisonné à la Bastille, par Bussi le Clerc, simple Procureur, mais fort accrédité parmi les Seize. Il fallut, pour être mis en liberté, qu'il prêtât serment à la Ligue; & au sortir de de la Bastille il y en eut plusieurs qui continuèrent de tenir le Parlement à Paris, & les autres se déroberent peu-à-peu, & allèrent trouver le Roi, qui transporta le Parlement à Tours, où ils tinrent leur séance jusqu'à la réduction de Paris, l'an mil cinq cens quatre-vingt-quatorze. Ceux-ci témoignèrent sans doute plus de fidélité à leur Roi; mais ceux qui demeurèrent à Paris, lui rendirent après de bien plus grands services, comme nous le marquerons en son lieu.

1589.

Le Parlement est emprisonné à la Bastille, par Bussi le Clerc.

Pour en sortir, il lui fallut prêter serment à la Ligue.

Une partie demeura à Paris, & l'autre alla trouver le Roi, qui les transféra à Tours.

1589.

Ceux du Par-  
lement qui  
se meurerent  
à Paris; firent  
le procès à  
Henri III.

La veuve du Duc de Guise présen-  
ta sa Requête à ceux-ci, pour infor-  
mer de la mort de son Mari, & de-  
manda des Commissaires pour faire  
le procès à ceux qui s'en trouveroient  
convaincus. Elle eut des conclusions  
favorables du Procureur général, &  
l'on procéda fort avant sur ce sujet,  
même contre la personne de Henri  
III. Mais je ne puis pas dire jusqu'à  
quel point, parce que les feuilles fu-  
rent arrachées des Registres du Par-  
lement, quand le Roi Henri le Grand  
rentra dans Paris.

*Belle réflex-  
ion à faire  
aux Rois.*

» On ne sauroit assez détester de  
» semblables révoltes contre le Sou-  
» verain. Mais ces exemples lui doi-  
» vent bien apprendre, qu'encore qu'il  
» tienne sa puissance d'en-haut, néan-  
» moins l'obéissance dépend du capri-  
» ce des Peuples; & qu'il doit secon-  
» duire de telle sorte, qu'il n'attire pas  
» leur haine: Autrement puisque les  
» hommes ont bien l'audace de blas-  
» phémer contre Dieu, comment ne  
» l'auroient-ils pas de se révolter con-  
» tre les Rois?

Henri III  
est excommu-  
nié par Sixte  
V.

Sur ces entrefaites, Henri III ap-  
prit que le Pape Sixte V l'avoit ex-  
communié pour le meurtre du Car-

## DE HENRI LE GRAND. 107

de Guise. Ce grand embrase-  
s'alluma en peu de tems d'un 1589.

à l'autre de la France. Le Duc  
layenne, qui étoit à Lyon pour  
la guerre aux Huguenots de Dau-  
s, étant averti par un Courrier  
oissieu son Secrétaire, qui pre-  
celui du Roi, sort de cette Ville-  
ient en son Gouvernement de  
gogne, s'assure de Dijon, & de  
ovince; de-là passe en Champa-  
qui lui tend les bras; puis à Or-

qui s'étoit déjà révolté, & à  
tres que ses approches font aussi  
ver; & enfin il vient à Paris. Les  
, & plusieurs de ses Amis étoient  
s qu'il prit le titre de Roi, lequel  
i eussent fait donner par le Con-  
que la Ligue avoit établi; mais

refusa, & se contenta de celui  
lieutenant général de l'Etat &  
onne de France qu'il prit, com-  
si le Trône eût été vacant. Aussi  
oit-on les Sceaux du Roi, & l'on  
it d'autres, où d'un côté étoit  
de France, & de l'autre un Trô-  
aide, & pour l'inscription à l'en-  
, le nom & la qualité du Duc de  
enne, en cette sorte; *Charles Duc*  
*layenne, Lieutenant de l'Etat &*  
*onne de France.*

Le Duc  
de Mayenne  
s'assure de la  
Bourgogne,  
de la Cham-  
pagne, &  
vient à Paris.

Il prend  
la qualité de  
Lieutenant  
Général de  
l'Etat & Cou-  
ronne de  
France, &  
on rompt les  
Sceaux du  
Roi.

E vj

1589. Toute la France prenant parti en cette occasion, & quasi toutes les Villes & Provinces du Roïaume se rangeant du côté du Duc de Mayenne, le Roi eut peur d'être enveloppé à Blois & se retira à Tours. Il ne lui restoit plus qu'un moïen de se défendre contre tant de périls, qui l'alloient environner ; c'étoit d'appeller à son secours le Roi de Navarre, qui avoit cinq ou six mille hommes, vieux Soldats & fort affectionnés. Il n'osoit le faire, de peur de passer pour fauteur des Hérétiques, & d'encourir le blâme de violer les Edits, qu'il avoit si solennellement jurés dans les Etats de Blois contre les Huguenots. Il tenta donc toutes sortes de voies pour appaiser le ressentiment du Duc de Mayenne, & lui offrit des conditions très-avantageuses ; mais quelle assurance, disoient les Ligueux, ce Duc pouvoit-il jamais prendre, ses Freres aïant été tués de la sorte qu'ils l'avoient été ? Ainsi comme il ne voulut écouter aucune proposition d'accommodement, Henri III fut contraint de se tourner du côté du Roi de Navarre.

Henri III  
a peur, &  
se retire à  
Tours.

Il tâcha en-  
vain d'appai-  
ser le Duc de  
Mayenne.

Ce Prince ayant toutes choses vou-

oché de Tours, les vieux Capit- Nava rre est  
s Huguenots le retinrent quelque disflua dé par  
dans la défiance, & l'empêche- ses gens de  
l'aller voir le Roi, duquel ils crai- se commetre  
ent disoient-ils, qu'en un tems à sa foi.  
de trahison lui étoit si nécessaire;  
se tirer du labyrinthe où l'action  
blois l'avoit jetté, il ne voulût  
ter son absolution au prix de la vie  
oi de Navarre.

Le Duc d'Espéron, qui étoit reve-  
n Cour pour servir son Maître  
esoin, & le Maréchal d'Aumont,  
en beau le presser, & lui donner  
parole, ses Amis ne pouvoient  
entir qu'il s'exposât ainsi à la foi  
Prince, qui, à ce qu'ils croïoient,  
avoit guere. Véritablement leurs  
res étoient iustes. & notre Henri



1589.

Néanmoins  
il se résout  
d'y aller, quoi  
qu'il en puisse  
arriver.

qui lui appartenoit, il résolut de tout hasarder, & de se résigner entièrement à la sainte garde du souverain Protecteur des Rois. —

La Ville de Tours est située comme dans une Isle, un peu au-dessus du lieu, où la Riviere du Cher se mêle avec la Loire, ayant côtoïé ce grand fleuve trois ou quatre lieues. Les gens du Roi de Navarre ne vouloient point qu'il s'engageât entre ces Rivières; mais que l'abouchement se fît au-delà du Cher. Il l'emporta presque lui seul, contre eux tous; néanmoins pour les contenter, il fallut qu'il tint conseil sur le bord de la Riviere, & qu'il permit à ses Capitaines de la passer les premiers, comme pour sonder le gué.

Il passe pour  
cet effet la  
Riviere du  
Cher.

Il passa après eux, & arriva au Plessis-les-Tours sur les trois heures de l'après midi en habit de guerre, tout crasseux & tout usé de la cuirasse, lui seul ayant un manteau, & tous ses gens étant en pourpoint, tous prêts d'endosser les armes, afin de montrer qu'il n'étoit point venu pour faire sa cour, mais pour bien servir.

Il alla au devant du Roi, qui entendoit Vêpres aux Minimes. La foule du Peuple étoit si grande, qu'ils

## DE HENRI LE GRAND. III

rent long-tems dans l'Allée du Mail  
ns se pouvoir joindre. Notre Hen-  
étant à trois pas du Roi, se jetta  
ses piés, & s'efforça de les bai-  
tr ; mais le Roi ne voulut pas le per-  
mettre, & le relevant l'embrassa avec  
rande tendresse. Ils répétèrent leurs  
nbrassemens trois ou quatre fois, le  
oi le nommant son très-cher Frere,  
lui appellant le Roi, son Seigneur.  
On entendit alors pousser avec gran-  
le joie les cris de *vive le Roi*, que  
on n'avoit point ouïs depuis long-  
ems, comme si la présence de notre  
Henri eut fait renaître l'affection des  
Peuples, qui sembloit éteinte pour  
Henri III.

Après que les deux Rois se furent  
entretenus quelque tems, celui de Na-  
varre repassa la Riviere, & alla loger  
au Fauxbourg Saint Simphorien ; car  
il avoit été obligé de le promettre ainsi  
à ces vieux Huguenots, qui crurent  
qu'on leur tendoit des pièges par-tout.  
Mais lui qui étoit poussé d'un autre  
motif, & qui avoit ce généreux prin-  
cipe : qu'il ne faut point ménager  
sa vie, quand il y a quelque chose  
à gagner, qui doit être plus précieux  
à un grand courage que la vie mé-

1589.

Son entre-  
vûe du Roi  
& de lui, à  
Tours.

Il repasse la  
Riviere, &  
couché au  
Fauxbourg ;  
mais le len-  
demain vient  
seul revoir le  
Roi.

1589.

Ils résolurent d'assiéger Paris.

me, sortit le lendemain dès six heures du matin, sans avertir ses gens, & passant le Pont avec un Page seulement, vint donner le bon jour au Roi. Ils s'entretenirent long-tems en deux ou trois Conférences, où le Roi de Navarre donna de grandes marques de sa capacité, & de son jugement. Leur résolution en gros fut de dresser une puissante Armée pour attaquer Paris, qui étoit la principale tête de l'Hydre & faisoit remuer toutes les autres; ce qui leur seroit facile, pour ce que le Roi attendoit de grandes levées du côté des Suisses, où il avoit envoié Sancy pour cela; joint que le dessein de ce siège étant publié, y attireroit infailliblement grand nombre de Soldats & d'Avanturiers, dans l'espoir d'un si riche pillage.

Les deux Rois aiant passé deux jours ensemble, celui de Navarre s'en alla à Chinon pour faire avancer le reste de ses Troupes, qui refusoient encore de se mêler avec les Catholiques.

Le Duc de Mayenne manque de surprendre Henri III à Tours.

- Durant son absence le Duc de Mayenne, qui s'étoit mis aux champs, vint donner dans le Faubourg de Tours, pensant surprendre la Ville,

## DE HENRI LE GRAND. 113

& le Roi dedans, par le moïen de quelques intelligencs. Le combat y fut fort sanglant, & peu s'en fallut que le dessein du Duc ne réussît ; mais comme après les premiers efforts, il eut perdu l'espérance d'y rien gagner, il se retira tout doucement.

Depuis les Troupes du Roi étant merveilleusement grossies, ils marchèrent conjointement lui & le Roi de Navarre vers Orléans, prirent toutes les petites Places d'alentour, de-là descendirent en Beausse, & se rabattirent tout d'un coup vers Paris. Tous les postes des environs, comme Poissy, Estampes & Meulan, furent forcés, ou obtinrent capitulation, dont ils ne voulurent pour sûreté, que la parole du Roi de Navarre, auquel ils se fioient plus qu'à tous les écrits de Henri III. Aussi faisoit-il profession de tenir sa parole, même aux dépens de ses intérêts.

» Considérez un peu le différent état où ces deux Rois s'étoient mis par leur conduite différente. L'un, pour avoir souvent manqué de foi, étoit abandonné de ses Sujets, & ses plus grands sermens ne trouvoient point de croïance parmi eux.

1589

Les deux  
Rois marchent vers  
Paris avec  
leurs Armées

Grande &  
utile réflexion  
à faire sur  
les différentes  
conduites de  
Henri III  
& du Roi de  
Navarre.

1589.

» L'autre pour l'avoir toujours exacte-  
» ment gardée, étoit réclamé, même  
» par les plus grands Ennemis. En  
» toutes occasions il donnoit des mar-  
» ques de sa valeur, de son expérien-  
» ce au fait de la guerre, & sur-tout  
» de sa prudence, & des nobles incli-  
» nations qu'il avoit à bien faire &  
» à obliger tout le monde. On le  
» voïoit à toute heure aux endroits  
» les plus dangereux hâter les travaux,  
» animer les Soldats, les soutenir dans  
» les sorties, consoler les Blessés, &  
» leur faire distribuer quelque argent.  
» Il remarquoit tout, s'enquétoit de  
» tout, & vouloit faire avec les Ma-  
» réchaux de Camp, tous les loge-  
» mens de son Armée : Il observoit  
» adroitement ceux qu'on faisoit dans  
» l'Armée de Henri III, où souvent  
» reconnoissant des défauts, il n'en di-  
» soit rien, de peur d'offenser ceux  
» qui les avoient faits, en découvrant  
» leur ignorance ; & quand il se  
» croïoit obligé de les marquer, il  
» le faisoit avec tant de circonspec-  
» tion, qu'ils ne lui en savoient point  
» mauvais gré. Il n'étoit point chiché  
» de louanges pour les belles actions,  
» ni de caresses & de bon accueil en-

## DE HENRI LE GRAND. 115

» vers tous ceux qui l'approchoient ;  
» il s'entretenoit avec eux , quand il 1589.  
» en avoit le tems, ou du moins les  
» obligeoit de que'que bon mot , dé-  
» sorte qu'il s'en alloient toujours sa-  
» tisfaits. Il ne craignoit point de se  
» rendre familier ; parce qu'il étoit as-  
» sùré, que plus on le connoïtroit  
» plus on auroit d'estime & d'affection-  
» pour lui. Enfin la conduite de ce  
» Prince étoit telle, qu'il n'y avoit  
» point de cœur qu'il ne gagnât, &  
» qu'il n'avoit point d'amis, qui n'eût  
» volontiers été son martyr.

Déjà Paris étoit assiégé, le Roi Paris est as-  
s'étant logé à Saint Cloud, & le Roi siégé.  
de Navarre à Meudon, tenant avec  
ses Troupes ce qui est depuis Vanvres  
jusqu'au Pont de Charenton. Déjà  
Sancy étoit arrivé avec les levées des  
Suisses , & l'on travailloit aux ordres  
pour donner un assaut général , afin  
d'enlever les Fauxbourgs de deçà la  
Riviere. Le Duc de Mayenne , qui  
étoit dans la Ville avec ses Troupes,  
attendant celles que le Duc de Ne-  
mours lui devoit amener , étoit en  
grande appréhension de ne pouvoir  
soutenir le furieux choc qui se pré-  
paroît : quand un jeune Jacobin du

1589.  
 Henri III  
 est tué par un  
 Jacobin.

Couvent de Paris, nommé Jacques Clément, par une résolution aussi diabolique & détestable, que déterminée, vint frapper le Roi Henri III, d'un coup de couteau dans le ventre, dont il mourut le lendemain. Si ce Moine frénétique n'eût pas été tué sur le champ par les Gardes du Roi, on eût peut-être appris beaucoup de choses, qui n'ont jamais été sues.

Le Roi de Navarre étant averti, sur le soir bien tard, de ce funeste accident & du danger où étoit le Roi, se rendit à son logis accompagné seulement de vingt-cinq à trente Gentilshommes. Y étant arrivé, un peu auparavant qu'il expirât, il se mit à genoux pour lui baiser les mains, & reçut ses dernières embrassades. Le Roi le nom-

ma par plusieurs fois son bon Frere, & son légitime Successeur, lui recommanda le Roïaume, exhorta les Seigneurs là présens, de le reconnoître, & de ne se point désunir. Enfin, après l'avoir conjuré d'embrasser la Religion catholique, il rendit l'esprit, laissant toute son Armée dans un étonnement & dans une confusion qui ne se peut exprimer, & tous les Chefs & Capitaines dans des irrésolutions & des agi-

Notre Henri  
 le vient voir  
 comme il se  
 meuroit.

Ce que le  
 Roi lui dit,  
 & à ceux qu'  
 étoient pré-  
 sents.

DE HENRI LE GRAND. 117

ns différentes , selon leurs hu-  
rs , leurs attachemens & leurs  
êts.

1589,







## SECONDE PARTIE

### DE LA VIE

DE

### HENRI LE GRAND,

*Contenant ce qu'il fit depuis le jourqu'il  
parvint à la Couronne de France,  
jusqu'à la Paix, qui fut faite l'an  
mil cinq-cens-quatre-vingt-dix-huit,  
par le Traité de Vervins.*

1589.

Changement  
que cause la  
mort de Hen-  
ri III.

**L**A mort du Roi Henri III chan-  
gea entierement la face des affai-  
res. Paris, la Ligue & le Duc de  
Mayenne, passerent tout d'un coup  
d'une grande tristesse à une furieuse  
joie; & les serviteurs du défunt Roi,  
d'une espérance toute prochaine de  
le voir vengé, à une extrême désol-  
ation.

Ce Prince, qui avoit été l'objet de  
la haine des Peuples, n'étant plus,  
il sembloit que cette haine devoit

DE HENRI LE GRAND. 119

; & par conséquent la chaleur  
Ligue se rallentir ; mais d'au- 1589.  
tre, non-seulement tous ceux  
composoient cette faction, mais  
beaucoup d'autres, qui-eussent  
pour crime de se liguier contre  
leur Roi légitime & Ca-  
que, crurent être obligés en consé-  
de s'opposer à Henri IV. au-  
s, jusqu'à ce qu'il fût rentré dans  
de la vraie Eglise ; condition  
croïoient absolument nécessaire  
succéder à Charlemagne & à S.  
s. Tellement que si la Ligue per-  
cette chaleur que la haine lui  
oit, elle en prenoit une bien plus  
euse, du zèle de la Religion, &  
cela, avoit un prétexte très-plau-  
de ne point poser les armes, que  
i. ne professât la foi de ses An-  
s.

étoit bien mal-aisé de juger si Problème :  
int, auquel arriva ce malheureux si Henri III  
mourut en un  
cide, fut bon ou mauvais pour tems favora-  
ble pour Hen-  
ar d'un côté il sembloit que la ri IV. ou non.

1589.

fin qu'il y fît connoître sa bonté & sa vertu, & qu'il fût en état de recueillir une succession à laquelle on ne l'eût jamais appelé, qu'il n'eût été présent. Mais d'autre part, quand on considéroit la multitude des puissans Ennemis qui lui alloient tomber sur les bras, le peu d'argent & de forces qu'il avoit, l'obstacle de sa Religion, & mille autres difficultés, on ne pouvoit certes juger, si la Couronne lui étoit échue pour en jouir, où si elle lui étoit tombée sur la tête pour l'écraser; & il y avoit sujet de dire que si cette conjoncture l'élevoit, c'étoit sur un Trône tremblant & dressé sur le bord des précipices.

Henri IV  
tint plusieurs  
conseils.

Tandis que Henri III étoit à la-gonie, notre Henri tint plusieurs conseils tumultuairement dans le même logis, avec ceux qu'il estimoit ses plus fideles Serviteurs. Lorsqu'il fut qu'il avoit rendu l'esprit, il se retira en son quartier à Meudon où il prit le deuil de violet. D'abord il fut suivi d'un assez bon nombre de Noblesse, qui l'accompagna, autant par curiosité, que par affection: la Huguenote avec les Troupes qu'il avoit

## DE HENRI LE GRAND. 121

voit amenées , lui prêta serment  
ut aussi-tôt ; mais ce nombre étoit  
ien petit. Quelques-uns des Catho-  
ques, comme le Maréchal d'Aumont,  
vivry & Humieres, lui jurèrent ser-  
ice jusqu'à la mort , & de bonne  
race , sans desirer de lui aucune con-  
ixion. Mais la plus grande part  
es autres étant ou éloignés d'incli-  
nion , ou piqués de quelque mé-  
contentement , ou croïant avoir trou-  
vé alors le tems de se faire bien ache-  
er , se tenoient plus à l'écart , & fai-  
oient de petites assemblées en divers  
ieux , où ils formoient quantité de  
lessins fantastiques.

Chacun d'eux se proposoit de se  
aire Souverain de quelque Ville ou  
de quelque Province , comme les  
Gouverneurs avoient fait dans la dé-  
cadence de la Maison de Charlema-  
gne. Le Maréchal de Biron , entr'au-  
tres , vouloit avoir la Comté de Pé-  
rigord ; & Sancy , pour ne le rebu-  
ter pas , en parla au Roi. Cette pro-  
position étoit fort dangereuse , car  
s'il la refusoit , il l'irritoit ; & s'il lui  
accordoit sa demande , il ouvroit le  
chemin à tous les autres d'en faire  
le pareilles , & ainsi il falloit mettre

1589.

Quelques  
Catholiques  
le reconnoi-  
sent , plu-  
sieurs ne ven-  
lent pas.

Quelques-  
uns se propo-  
soient de se  
faire Souve-  
rains.

Le Maré-  
chal de Bi-  
ron entr'au-  
tres , mais le  
Roi lui en  
fait perdre  
l'envie.

1589.

le Roïaume en pieces. Il n'y avoit que le puissant génie & les lumieres certaines de ce grand Roi, qui le pussent tirer d'un pas si difficile. Il charge donc Sancy de l'assurer de sa part de son affection, dont il lui donneroit volontiers, en tems & lieu, toutes les marques qu'un bon Sujet devoit attendre de son Souverain; mais en même tems il lui fournit tant de puissantes raisons, pour lesquelles il ne pouvoit lui accorder ce qu'il desiroit, que Sancy en étant persuadé le premier, il ne lui fut pas difficile de faire le même effet sur l'esprit de Biron, lequel il obligea non seulement de renoncer à cette prétention, mais encore de protester qu'il ne souffriroit jamais qu'aucune piece de l'Etat fût démembrée en faveur de quique ce fût.

Il falloit sans doute que le grand Henri raisonnât bien puissamment, & qu'il expliquât ses raisonnemens de la bonne maniere, puisqu'il pouvoit, en des occasions si importantes, persuader des esprits si habiles, contre leurs propres intérêts.

Biron & Sancy assu-  
rent les Sui-  
ses Catholi-  
ques au ser-  
vice du Roi.

Biron, étant ainsi gagné, s'en alla avec Sancy s'assurer des Suisses que Sat-

## DE HENRI LE GRAND. 123

cy avoit amenés au feu Roi, mais qui étant, tous, des Cantons catholiques, faisoient difficulté de porter les armes pour un Prince Huguenot, & sans nouvel ordre de leur Supérieur. Quant aux Troupes Françaises du défunt Roi, il n'étoit pas si facile de les gagner; les Seigneurs qui les commandoient, ou qui tenoient les Chefs dans leur dépendance, avoient chacun diverses visées, & vouloient les uns une chose, & les autres une autre, selon leur intérêt ou leur caprice.

1589.

Il y avoit six Princes de la Maison de Bourbon, savoir le vieux Cardinal de Bourbon, le Cardinal de Vendôme, le Comte de Soissons, le Prince de Conti, le Duc de Montpensier & le Prince de Dombes son Fils, lesquels au lieu d'être le plus ferme appui du Roi, ne lui causoient pas peu d'inquiétude, parcequ'il n'y en avoit aucun d'eux qui n'eût sa prétention particulière, laquelle alloit toujours à lui faire obstacle.

Qu'elle étoit la disposition de ces Princes du Sang vers le Roi.

Plusieurs des Seigneurs, qui étoient dans l'Armée, n'étoient aussi guerre bien intentionnés, particulièrement Charles, grand Prieur de France, Fils naturel du Roi Charles IX (il fut

Seigneurs dans l'Armée &c. dans la Cour mal intentionnés.

## 124 HISTOIRE

depuis Comte d'Auvergne & Duc d'Angoulême ) le Duc d'Epéron & Termes-Bellegarde, qui dans la crainte qu'ils avoient eu autrefois qu'il ne les éloignât de la faveur de leur Maître, l'avoient choqué en diverses rencontres.

Pour les Courtisans, comme François d'O & Manou son Frere, Château-Vieux & plusieurs autres, comme ils savoient que notre Henri détestoit leurs vilaines débauches, & qu'il ne seroit pas si mauvais ménager que d'épuiser ses Finances pour fournir à leur luxe, ils n'avoient pas beaucoup d'inclination pour lui, & néanmoins, faute de pouvoir trouver mieux, ils se vouloient déclarer en sa faveur, mais avec des conditions qui le tinssent en bride, & qui l'obligeassent en quelque façon à dépendre d'eux.

Assemblée  
de Noblesse  
chez d'O  
veut que le  
Roi se con-  
vertisse.

Pour cet effet ils firent une assemblée de quelque Noblesse chez d'O, homme voluptueux, prodigue, & par conséquent pas fort scrupuleux, mais qui pour lors faisoit le consciencieux, afin de se rendre nécessaire; & là ils résolurent de ne le point reconnoître, qu'il ne fût Catholique. François d'O,

## DE HENRI LE GRAND. 125

accompagné de quelques Gentilshommes, eut la hardiesse de porter au Roi la résolution de cette assemblée, & y ajouta un Discours étudié, pour lui persuader de retourner à la Religion catholique. Mais le Roi, qui s'étoit déjà remis de ses plus grandes craintes, leur fit une réponse tellement mêlée de douceur & de gravité, de vigueur & de retenue, qu'en les repoussant courageusement, sans les rabrouer, il leur témoigna qu'il desiroit bien les conserver; mais qu'après tout il ne craignoit guère de les perdre.

1589.

D'où lui en porte la parole?

Il lui répond adroitement & courageusement.

Quelques heures après la Noblesse, en suite de diverses petites assemblées, tint une grande chez François de Luxembourg, Duc de Piney. Là, s'étant fait plusieurs propositions, les Ducs de Montpensier & de Piney avoient adroitement ménagé les esprits, & ramené les opinions les plus fâcheuses, à cette résolution: Que l'on reconnoîtroit Henri pour Roi, à ces conditions: 1<sup>o</sup>. Pourvu qu'il se fît instruire dans six mois; car on présupposoit que l'instruction causeroit nécessairement la conversion. 2<sup>o</sup>. Qu'il ne permît aucun exercice que de la

Autre plus grande assemblée de Noblesse se résout de le reconnoître, pourvu qu'il se fît instruire.



1582.

qu'il devoit prendre. Il voïoit que tous les Parisiens , même ceux qui avoient tenu le Parti du défunt Roi , avoient bien résolu de pourvoir à la sûreté de la Religion ; mais que tous vouloient un Roi , à la réserve de quelques-uns des Seize , qui s'imaginoient pouvoir faire une République , & mettre la France en Cantons , comme font les Suisses ; mais ceux-là n'étoient pas assez forts , ni en nombre , ni en richesses , ni en capacité , pour conduire un tel dessein. Tellement que la plupart de ses Amis lui conseilloient de prendre le titre de Roi : toutefois quand il voulut sonder le gué pour cela , il trouva que cette proposition n'agréoit ni au Peuple , ni même au Roi d'Espagne , duquel il devoit tirer son principal appui & les moïens de sa subsistance.

On lui donna  
deux conseils.

Là-dessus on lui donna deux autres conseils : l'un , de s'accommoder de bonne grace avec le nouveau Roi , qui sans doute , dans la conjoncture où étoient les choses , lui eût accordé des conditions très-avantageuses ; l'autre , qu'il fît entendre par une Déclaration aux Catholiques de l'Armée royale , que tous les ressentimens

## DE HENRI LE GRAND. 129

demeurant éteints par la mort de Henri III, il n'avoit plus d'intérêt que celui de la Religion ; que ce point étant d'obligation divine & regardant tous les bons Chrétiens, il les sommoit & conjuroit de se joindre avec lui pour exhorter le Roi de Navarre de rentrer dans l'Eglise ; auquel cas ils promettoient de le reconnoître aussi-tôt pour Roi ; mais s'il refusoit de le faire, ils protestoient de substituer en sa place un autre Prince du Sang. Cet avis étoit le meilleur ; aussi lui étoit-il proposé par Jeannin, Président au Parlement de Bourgogne, l'un des plus sages & des plus fortes têtes qui fut dans son Conseil, & qui agissoit dans les affaires, sans détours & sans ruses, mais avec un grand sens & une singulière probité.

Le Duc de Mayenne rejetta également tous ces deux avis, & en prit un troisième ; savoir de faire proclamer Roi le vieux Cardinal de Bourbon, qui étoit alors détenu prisonnier par ordre de notre Henri, & de se réserver toujours la qualité de Lieutenant général de la Couronne. Il dressa ensuite plusieurs Déclarations ; l'une qu'il envoya aux Parlemens ;

*Il les rejette, & fait proposer Roi le vieux Cardinal de Bourbon.*

1589.

l'autre aux Provinces & à la Noblesse , les invitant de faire un effort pour délivrer leur Roi & défendre la Religion.

Le Roi tente en vain de traiter avec ce Duc.

Au même tems le Roi le tentoit par diverses négociations , & le faisoit exhorter de rechercher plutôt son avancement dans son amitié , que dans les troubles & dans les miseres de la France. Mais à cela le Duc répondoit qu'il avoit engagé sa foi à la cause publique , & prêté serment au Roi Charles X ( c'est ainsi qu'on appelloit le vieux Cardinal de Bourbon , car il se nommoit Charles ) auquel , selon le sentiment de la Ligue , la Couronne appartenoit , comme au plus proche Parent du Défunt. Et cependant il entretenoit des menées & des pratiques dans l'Armée royale , où ses Emissaires débauchoisent de jour à autre plusieurs personnes , même de ceux que le Roi croïoit les plus assurés. Il y en avoit plusieurs d'assez généreux , pour résister à l'argent ; mais rien n'étoit à l'épreuve des intrigues des Femmes de Paris , qui attiroient adroitement les Gentilshommes & les Officiers dans la Ville , & n'éparagnoient rien pour les engager.

## DE HENRI LE GRAND. 131

Immè le Roi eût reconnu qu'il en-  
ueroit à toute heure quelques-uns  
des filets, & qu'il étoit à crain-  
dre ceux qui en revenoient, en-  
tés par des Maîtresses, n'en rap-  
portent quelques pernicieux des-  
seins; que d'ailleurs il fut que le Duc  
de Nemours s'avançoit avec ses Trou-  
pes pour joindre le Duc de Mayen-  
ne, que le Duc de Lorraine lui de-  
mandoit aussi envoier les siennes, & qu'il  
à craindre que tous ensemble ne  
s'eloppassent, & ne lui coupassent  
le chemin de la retraite, il trouva à  
propos de décamper de devant Pa-

Il leve le  
siège de de-  
vant Paris, &  
pourquoi.

avant que de lever le piquet, il  
alla voir aux Princes Protestans, pour  
prendre compte de ce qu'il faisoit,  
pour les assurer que rien n'étoit ca-  
pable d'ébranler sa fermeté, ni de le  
séparer d'avec Christ. Il parloit en-  
suite selon sa pensée & sa con-  
science, n'ayant point d'envie de chan-  
ger ce que pourtant les Ministres de  
l'Eglise ne croioient pas, & le  
pouvoient de si près sur ce sujet-là,  
qu'ils s'en rendoient importuns.  
Ce fut une peine indicible qu'il eut  
à souffrir trois ou quatre ans durant,

Ecrit aux  
Princes Pro-  
testans pour  
se justifier.

1589. que d'entendre d'un côté les exhortations de ces gens-là, & de l'autre les remontrances très-instantes des Catholiques; car il falloit qu'il calmât les défiances des premiers, & qu'il entreteint les seconds de continuelles espérances de se faire instruire. De combien d'adresse eut-il besoin? De combien de patience? Avec quelle accortise & avec quelle prudence fallut-il manier tant d'esprits différens? Certes cela ne se pouvoit sans employer toutes les forces de son jugement & de son esprit. Ainsi il

Il eut besoin de grande prudence, d'adresse & d'éloquence.

connût bien à quel point il est nécessaire à un Prince d'avoir exercé de bonne heure son esprit, & de s'être instruit à parler, à négocier & à bien dire, pour pouvoir se servir de ses talens dans le besoin. Sans mentir, il eut bien pour lui à se louer de ceux qui, ayant eu le soin de l'élever, l'avoient formé en sa jeunesse à manier les affaires, à traiter avec les hommes, & à gagner les affections de tout le monde.

Il conduisit le corps de Henri III à St. Cornille de Compiègne.

Les derniers devoirs, qu'il desiroit rendre à son Prédécesseur, lui servirent d'un honnête prétexte de réver-

## E HENRI LE GRAND. 133

e de devant Paris. Pour mettre  
rps en un lieu où le ressentir  
les serviteurs du Duc de Guise  
pût faire outrage, il le condui-  
ompiegne & le déposa en l'Ab-  
le Saint Cornille, où il lui fit  
outes les cérémonies funebres,  
onorablement que la confusion  
is le put permettre. N'y pouvant  
lui-même, à cause de sa Reli-  
il en commit le soin à Belle-  
& à Epernon. Ce dernier l'ac-  
agna jusques-là, puis se retira  
roumois.

eut trois avis sur l'endroit où  
Henri se devoit retirer en le-  
siège de Paris. Le premier étoit  
passer la Loire & d'abandonner  
igue les Provinces de deçà, par-  
te difficilement il pouvoit les  
enir. Le second, de remonter le  
de la Marne, & de se saisir des  
& des Villes, pour y attendre un  
rs de Suisses Protéstans & d'Al-  
is, qui lui devoit venir. Et le  
me, de descendre en Normandi-  
pour s'assurer de quelques Vil-  
dont les Gouverneurs n'étoient  
encore attachés à la Ligue, &  
y recueillir les deniers dans les

Trois avis  
touchant le  
lieu où il se  
devoit reti-  
r.

## 136 HISTOIRE

1590. Le Parlement de Tours lui conseilloit d'associer le Cardinal de Bourbon à la Roiauté. D'autres lui conseilloient de se retirer en Angleterre.

Parlement, qui étoit à Tours, lui en-voia exprès un Maître des Requêtes, lui proposer que le seul expédient qu'ils voioient de sauver l'Etat, c'étoit de les associer lui & le Cardinal de Bourbon son Oncle, à la Roiauté, donnant à l'un la conduite des affaires, & à l'autre celle des armes. Il y avoit aussi la plus grande partie des Capitaines de son Armée; qui étoit d'avis que laissant ses Troupes à terre, bien retranchées dans leurs postes, il s'embarquât au plutôt pour prendre la route d'Angleterre, ou de la Rochelle, de peur que s'il tardoit davantage, il ne se trouvât investi par mer aussi bien que par terre. Or, sur la proposition du Parlement, il fit réponse qu'il avoit donné bon ordre que les intrigues du Duc de Mayenne ne pussent déshonorer le Cardinal de Bourbon, comme on l'appréhendoit; & le Maréchal de Biron parla si ver-tement à ceux qui lui conseilloient de s'embarquer, qu'ils s'en desistèrent.

Il parut bien-tôt à l'épreuve, que les forces de la Ligue, qui étoient trois fois plus grandes que les siennes, n'étoient pas redoutables à pro-

## DE HENRI LE GRAND. 137

portion de leur nombre, & que plus il y avoit de Chefs, moins les efforts en étoient à craindre. Le Roi s'étoit logé au Château d'Arques, qui est sur un côteau, pour fermer le passage de la vallée qui va à Dieppe. Le Duc avoit formé le dessein de prendre ce Port de Mer. Par quatre ou cinq reprises, & à divers jours, il essaya d'attaquer le Fauxbourg du Poter, & par quatre ou cinq fois il fut repoussé, le Roi y faisant toujours des merveilles; & s'exposant si fort, qu'une fois il pensa être surpris & enveloppé des Ennemis. Enfin le Duc, après avoir perdu là onze jours de tems & mille ou douze cens hommes, leva le siège, & se retira en Picardie.

1590.  
Le Duc de Mayenne assiege Dieppe.  
Journée d'Arques.

Ce Duc leva le siège, & se retira en Picardie & pourquoi.

On crut qu'il passa en cette Province, sur la crainte qu'il avoit que les Picards, gens sincères & francs, mais fort simples; ne se laissassent surprendre aux artifices des Agens d'Espagne, qui les vouloient engager à se jeter sous la protection du Roi leur Maître.

On remarqua aussi que ce qui l'empêcha de réussir dans l'entreprise de Dieppe, & qui le tint deux ou trois

Ce qui l'empêcha de réussir dans son siège.



1590.

des entreprises : là où dans le Parti du Roi , il n'y avoit qu'un seul Chef , auquel tout se rapportoit , & par les ordres duquel tout se passoit.

La lenteur  
& paresse du  
Duc de  
Mayenne.

La troisieme étoit la pesanteur du Duc de Mayenne , qui se remuoit fort lentement en toutes choses. Ses Plateurs appelloient cela gravité. Ce défaut procédoit principalement de son naturel , & étoit augmenté non seulement par la masse de son corps , grand & gros à proportion , & qui par conséquent avoit besoin de beaucoup de nourriture & de beaucoup de sommeil ; mais encore par la froideur & par l'engourdissement que lui avoit laissés dans l'habitude du corps une certaine maladie ; qu'il avoit contractée à Paris , peu de jours après la mort de Henri III ; de laquelle , dit-on , il s'étoit voulu réjouir mal-à-propos.

Grande activité & vigilance de Henri IV.

Le Roi Henri IV n'étoit pas de même ; car quoiqu'il aimât assez la bonne chere , & à se divertir avec ses Familiers , lorsqu'il en avoit le loisir , néanmoins tandis qu'il avoit des affaires , ou de guerre ; ou d'autre nature , il n'étoit à table qu'un quart d'heure , & dormoit à peine deux ou

## DE HENRI LE GRAND. 141

ois heures de suite : Tellement que le Pape Sixte V, ayant été bien informé de sa façon de vivre, & de celle du Duc de Mayenne, prôgnostiqua l'ardiment que le Béarnois, il l'appellait ainsi, comme faisoient tous les Biguëurs, ne pouvoit manquer d'avoir dessus, puisqu'il n'étoit pas plus long-temps au lit, que le Duc de Mayenne étoit à table, & qu'il usoit plus de bottes, que l'autre n'usoit de souliers.

Les Officiers & Serviteurs se formant sur l'exemple des Maîtres, ceux du Roi étoient prompts, alertes, vigilans, qui exécutoient ses ordres aussi-tôt qu'ils étoient sortis de sa bouche, qui prenoient garde à tout, & lui donnoient avis de tout. Au contraire, ceux du Duc étoient lents, nonchalans, paresseux, & qui pour quelque occasion pressante que ce fût, ne vouloient rien perdre de leurs aises, & de leurs divertissemens. On raconte que son premier Secrétaire laissa une fois un paquet d'importance quatre jours entiers sans l'ouvrir.

Il me semble que pour l'intelligence de notre Histoire, il étoit nécessaire de marquer ces circonstances,

Les Officiers & Serviteurs ressembloient à leurs Maîtres.

3590.

qui sont tout-à-fait essentielles  
fort instructives.

Nous avons dit, sur la fin de la  
miere Partie, qui étoient les pri  
paux Chefs de la Ligue: & com  
ils tenoient presque toutes les m  
leures Villes, & les plus riches l  
vinces du Roïaume. Ce ne seroi  
mais fait de rapporter par le m  
toutes les factions, les combats,  
entreprises, & les changemens,  
se firent dans chaque Province  
ou six ans durant. Nous suivrons  
lement le gros des affaires, & ver  
comme la Providence divine, &  
vertu incomparable de notre Hé  
tirerent la France du labyrinthe  
ses miseres; en sorte que l'Etat &  
Religion, qui se vouloient détr  
par une guerre irréconciliable, fu  
sauvés miraculeusement l'un &  
tre, & refleurirent avec autant de l  
heur & de gloire que jamais.

Cette His  
toire ne sui  
vra que le  
gros des af  
faires.

On faisoit  
croire aux  
Parisiens que  
le Roi étoit  
pris.

Quoique le Duc de Mayenn  
fût retiré de devant Dieppe, n  
moins les Peuples étoient entières  
persuadés que le Roi ne lui pou  
échapper; particulièrement les P  
siens, à qui la Duchesse de Mont  
fier faisoit croire par des Cœur

# DE HENRI LE GRAND. 143

postés, qu'elle faisoit arriver de jour  
autre, tantôt qu'il demandoit à se  
rendre, tantôt qu'il avoit été pris, &  
enfin qu'on l'amenoit à Paris; si bien  
qu'il y eut des Dames, qui louerent  
des fenêtres à la rue Saint Denys pour  
voir passer.

1590.

Tandis qu'on les amusoit de ces  
vux bruits, ils furent bien étonnés  
d'apprendre qu'ayant reçu un ren-  
fort de quatre mille Anglois, il s'é-  
toit mis en marche, & qu'il venoit  
à Paris, sachant que le Duc  
de Mayenne s'en étoit allé en Picar-  
die avec le Duc de Nemours son Fre-  
re utérin. Il y avoit quelques intel-  
ligences qui lui promettoient que s'il  
pouvoit gagner les Fauxbourgs, ils  
le feroient entrer dans la Ville. Il at-  
taqua donc ceux de Saint Germain, Il prend les Fauxbourgs de Saint Germain, &c.  
Saint Michel, Saint Jacques, Saint  
Marceau & Saint Victor, & les em-  
porta d'emblée; mais il ne put ga-  
ner le quartier de l'Université, com-  
me il espéroit, parce qu'on n'amena  
pas son canon assez à tems. Sur les  
dix heures du matin, c'étoit le jour  
de la Toussaints, il entra au Faux-  
bourg Saint Jacques, où il reconnut  
que le Peuple n'avoit nulle aversion

Il sont  
bien étonnés  
d'apprendre  
qu'il vient à  
eux.

1590.

Sa modération en certaines rencontres.

pour lui ; car il ne le vit point effrayé , ni s'enfuyant éperdûment , mais se tenant à ses fenêtres pour le regarder , & criant , *vive le Roi*. Aussi usa-t-il de son avantage avec une grande modération. Il défendit toutes sortes de violences & de pillages , & mit ordre que le service divin fût continué ; de sorte que ses gens y assistèrent paisiblement avec les Bourgeois , tandis que lui montant au clocher de Saint Germain considéroit attentivement ce qui se faisoit dans la Ville.

Les Ducs de Nemours & de Mayenne ne y accourerent.

Le Roi se retiré à Montlhery.

Le soir , le Duc de Nemours étant accouru avec de la Cavalerie , & le Duc de Mayenne le lendemain avec son Infanterie , le Roi délogea , & se retira à Montlhery ; mais auparavant il mit son Armée en bataille à la vue de Paris , & la tint quatre heures sur les armes , pour faire connoître aux Parisiens la foiblesse de leurs Chefs.

Puis il prend Estampes , Vendôme , le Mans & Alençon.

Après cela , Estampes , Vendôme , le Mans & Alençon , ne purent soutenir sa présence & ses armes , & se rendirent à lui. De la façon qu'il y alloit , & que se défendoient les Chefs de la Ligue , il eût reconquis tout le Royaume en moins de quinze mois ,

# DE HENRI LE GRAND. 145

s'il n'eût point manqué d'argent. Ce seul défaut retardoit le cours de ses prospérités. Les rançons qu'il im-  
- soit aux Villes réduites par force, les emprunts qu'il faisoit, & les deniers qu'il pouvoit tirer des Tailles, ne suf-  
- fisoient pas à moitié pour entretenir les Troupes en corps d'Armée; c'est pourquoy il fut contraint, quatre ou cinq ans durant, de faire la guerre d'une façon extraordinaire. Quand ses Troupes avoient servi quelques mois & consumé outre leur paie, ce qu'elles avoient picoré dans leurs quartiers, il les y renvoioit, tant pour se refaire, que pour préserver leurs Pais des invasions de la Ligue. Semblablement lorsque les Gentilshommes volontaires avoient dépensé l'argent qu'ils avoient apporté de leurs maisons, il leur donnoit congé de s'en retourner pour y ménager de quoi fournir à un autre voïage, les invitant par son exemple à retrancher la dépense superflue des habits & des équipages, & les traitant outre cela avec tant de civilité & d'accortise, qu'ils ne lui manquoient jamais dans les occasions pressantes, & revenoient, le plutôt qu'ils pouvoient, le servant,

1590.

Le défaut d'argent ar-  
rêto ses pro-  
grès.

De qu'elle  
façon il fai-  
soit subsister  
ses Troupes.

s'il faut ainsi dire, par quartie

1590.

Il réduit  
presque tou-  
te la Nor-  
mandie, & as-  
siége Dreux.

Cependant il fondit tout d'un  
coup en Normandie, & la réduisit  
toute, ayant pris les Villes de  
front, Falaise, Lisieux, Ba-  
lonfleur, cette dernière par-  
te bien meurtrier. Puis au retour  
là, il prit encore Meulan sur  
le front à sept lieues de Paris, &  
assiégea Dreux.

Au bruit de ses conquêtes, le  
Duc de Mayenne fut obligé pour si-  
tuation de sortir de Paris, d'as-  
sembler ses Troupes, & de recevoir, con-  
formément à son inclination, quinze cents Lanciers  
cinq cents Carabins, du Duc d'Orléans  
Gouverneur des Pays-bas  
ses Troupes étoient commandées  
par le Comte d'Egmont.

Le Duc de  
Mayenne  
marche pour  
secourir  
Dreux.

Après que ce Duc eut repri-  
ses petites Places, qui inco-  
mmodoient Paris & les environs, il  
alla sur la Seine sur les Ponts de Meulan  
pour aller secourir Dreux, s'at-  
tendant qu'il le pouvoit faire sans

## DE HENRI LE GRAND. 147

Deux choses principalement le firent résoudre à donner bataille; l'une, que manquant d'argent, il ne pouvoit pas tenir plus long-tems ses troupes en corps d'Armée, & que s'il y menoit en Normandie, il leur auroit consumé inutilement tout le revenu de cette Province, qui seule ne valoit plus que toutes les autres qu'il tenoit. L'autre, qu'il voïoit une nécessité extraordinaire dans tous les tems de guerre, qui ne faisoient qu'augmenter de joie, quand on leur disoit qu'ils alloient trouver l'Ennemi, & qu'ils entroient à leurs visages & à leur contenance, qu'un jour de combat seroit un jour de fête pour eux.

Le Duc de Mayenne n'étoit nullement d'avis d'exposer sa fortune & son honneur, au hasard d'une journée, quand il considéroit la valeur de ses Troupes du Roi, au prix des siennes; la grande expérience & l'incomparable vertu de ce Prince, & avec cela son heureuse fortune, qui avoit pris un entier ascendant sur la sienne; de sorte qu'il ne croïoit plus la pouvoit vaincre, qu'en l'évitant. Mais les approches des Parisiens, les instances du Légat que le Pape avoit envoyé

1590. <sup>a</sup>

Deux raisons l'y obligent.

Quelles causes les engagèrent le Duc de Mayenne à la bataille.



1598.

pour appuyer les intérêts de la Ligue ; la cabale Espagnole , qui , de quelque côté que la chance tournât , se promettoit de grands avantages de cette bataille ; & la honte enfin d'avoir perdu plus de quarante Places en six mois , sans se mettre en devoir d'en secourir aucune , l'amenerent comme par force au secours de Dreux. Et quand il fut si proche , le faux avis qu'il eut que le Roi se retiroit vers la Ville de Verneuil au Perche , & les bravades du Comte d'Egmont qui se vantoit d'être capable , lui seul avec ses Troupes , de défaire l'Armée du Roi , l'engagerent à passer la Riviere d'Eure sur le Pont d'Yvri , en grande diligence.

A dire le vrai , le Roi & lui furent également surpris ; le Roi , d'apprendre qu'il avoit passé si tôt ; le Duc , de voir que le Roi , qu'il croïoit avoir pris la route de Verneuil , s'en venoit droit à lui. Mais quand ils eussent voulu , ils ne s'en pouvoient plus dédire ; il falloit en venir aux mains.

Bataille d'Yvri , le 14 Mars.

Ce qui arriva le quatorzieme de Mars , auprès du Bourg d'Yvri.

On voit bien au long dans les Histoi- res la description du champ de ba-

## DE HENRI LE GRAND. 149

quille; l'ordonnance des deux Armées; les charges que firent les escadrons & les bataillons, de part & d'autre, & les fautes des Chefs de la Ligue. Ainsi nous n'en dirons que ce qui touche la personne de notre Prince.

On y admira sa rare intelligence, son merveilleux génie & son activité infatigable dans le métier de la guerre. <sup>Merveilleux se intelligence de Henri</sup> IV.

On y admira comme il sût donner les ordres, sans s'embarrasser, & avec aussi peu de confusion, que s'il eût été dans son cabinet; comme il sût parfaitement ranger ses Troupes, & comme ayant reconnu le dessein des Ennemis, il changea toute l'ordonnance de son Armée en un quart d'heure; comme dans le combat il étoit par-tout, remarquoit toutes choses, & y donnoit ordre, de même que s'il eût eu cent yeux & autant de bras; le bruit, l'embarras, la poussière & la fumée, lui augmentant le jugement & la connoissance, plutôt que de le troubler.

Les Armées étant en présence, prêts à donner, il leva les yeux au Ciel, & joignant les mains, appella Dieu à témoin de son intention, & invoqua son assistance, le priant de

## 150 HISTOIRE

1590.

vouloir réduire les Rebelles à reconnoître celui que l'ordre de la succession leur avoit donné pour légitime souverain. *Mais Seigneur*, disoit-il, *s'il t'a plu en disposer autrement, on que tu voies que je deusse être du nombre de ces Rois que tu donnes en ta colere, ôtes-moi la vie avec la Couronne; agrée que je sois aujourd'hui la victime de tes saintes volontés; fais que ma mort délivre la France des calamités de la guerre, & que mon sang soit le dernier qui soit répandu en cette querelle.*

Son exhortation à ses gens.

Aussi tôt il se fit donner son habitement de tête, sur la pointe duquel il y avoit un panache de trois plumes blanches; & l'aïant pris, avant que de baisser la visière, il dit à son escadron : *Recompagnons, si vous courez aujourd'hui ma fortune, je cours aussi la vôtre: je veux vaincre, ou mourir avec vous. Gardez bien vos rangs, je vous prie; si la chaleur du combat vous les fait quitter, pensez aussi-tôt au ralliement, c'est le gain de la bataille. Vous le ferez entre ces trois arbres que vous voiez là haut à main droite (c'étoient trois poiriers); & si vous perdez vos enseignes, cornettes & guidons,*

## DE HENRI LE GRAND. 155

*ne perdez point de vue mon panache blanc : vous le trouverez toujours au chemin de l'honneur & de la victoire.*

1590.

La décision de la journée, aiant été assez long-tems incertaine, lui fut enfin favorable. La principale gloire lui en étoit due, d'autant qu'il donna impétueusement dans ce formidable gros du Comte d'Egmont, & que s'étant mêlé dans cette Forêt de lances, l'épée à la main, il les rendit inutiles, & les contraignit d'en venir à de courtes armes, à quoi les siens avoient beaucoup d'avantage, parce que les François sont plus agiles & plus adroits que les Flamans. Tellement qu'en moins d'un quart d'heure, il le perça, le dissipa & le mit en déroute, ce qui causa le gain entier de la bataille.

La bataille gagnée par le Roi.

De seize mille hommes qu'avoit le Duc, à peine s'en sauva-t-il quatre mille. Il demeura plus de mille chevaux sur la place, avec le Comte d'Egmont; quatre cens prisonniers de marque, & toute l'Infanterie; car les Lansquenets furent tous taillés en pieces. On lui prit tout son bagage, Canon, Enseignes & Cornettes; savoir vingt Cornettes de Cavalerie, la

Grande per-  
te des Li-  
gueurs.

1590.

Cornette blanche du Duc, la C  
nelle de ses Reîtres, le grand E  
dart du Comte d'Egmont, & soix  
Enseignes de gens de pié.

Le Duc de  
Mayenne se  
sauva à Man-  
tes, & de-là  
à Paris.

Le Duc de Mayenne s'y porta  
vaillamment qu'il le devoit, & t  
plusieurs fois à faire quelque ra  
ment ; mais enfin de peur d'être  
veloppé, il se retira vers le Pont  
vri, & l'ayant passé, le fit rompre,  
arrêter ceux qui le poursuivoi  
& se sauva à Mantes, de-là à S  
Denis, puis à Paris. Une partie  
Fuiards prit ce chemin avec lui  
l'autre prit celui de la Plaine, &  
gna la Ville de Chartres.

Le Roi ex-  
pose trop sa  
personne, &  
Biron le lui  
remonte li-  
brement.

Le Roi, s'étant mêlé durant la  
route dans un Escadron de Wall  
courut si grand risque de sa pers  
que son Armée le crut mort, d  
quelque tems. Sur quoi le Mar  
de Biron, accoutumé à parler l  
ment, & qui n'avoit point comb  
mais s'étoit tenu à quartier ave  
gros de réserve, pour empêch  
ralliement des Ennemis, ne put  
pêcher de lui dire : *Ah ! Sire ;  
n'est pas juste ; vous avez fait au  
d'hui ce que Biron devoit faire, &  
fait ce que devoit faire le Roi.*

## DE HENRI LE GRAND. 153

Cette remontrance fut approuvée 1590.  
de tous ceux qui l'entendirent, & les principaux Chefs prirent la liberté de supplier le Roi de ne plus exposer ainsi sa personne, & de considérer que Dieu ne l'avoit pas destiné pour être Carabin, mais pour être Roi de France: que tous les bras de ses Sujets devoient combattre pour lui, mais qu'ils demeureroient tous perclus, s'ils avoient perdu la tête, qui les faisoit mouvoir.

Par dessus tous les Chefs, il em-<sup>Sa clémence</sup> porta le prix de la vaillance; mais <sup>& sa générosité</sup> outre cela, sa clémence, sa générosité & sa courtoisie, ajoutèrent un merveilleux éclat à ses belles actions; & la manière dont il usa de la victoire fut une preuve certaine qu'il la tenoit de sa conduite, plutôt que de la fortune.

Il aimait mieux recevoir les Bataillons Suisses à composition, que de les tailler en pièces, comme il le pouvoit; il leur rendit leurs Enseignes, & les fit reconduire dans leur Pays par des Commissaires. Par-là il gagna l'affection des cinq petits Cantons Catholiques.

Il eut rien plus à cœur que de faire

1590.

Sa recon-  
noissance &  
sa justice.

connoître à ses Sujets qu'il défiloit épargner leur sang , & qu'ils avoient affaire à un Roi clément & miséricordieux , non pas à un cruel & impitoiable Ennemi. Il fit crier dans la déroute ; *Sauvez les François , & main-  
basse sur l'Etranger.* Il prit à merci tous ceux qui demandoient quartier , & en arracha tant qu'il pût des mains des soldats , acharnés à la tuerie. Il traita les prisonniers, particulièrement les Gentilshommes , non seulement avec humanité, mais encore avec courtoisie ; & il combla d'honneur , de louanges & de remerciemens , toute la Noblesse qui avoit combattu pour lui , partageant avec eux la gloire de la journée , & leur donnant des carèsses pour arrhes des récompenses qu'ils devoient espérer de lui , lorsqu'il en auroit le pouvoir.

Belle action  
qu'il fit.

Je ne puis oublier une action qu'il fit de merveilleuse bonté , & qui fut aussi de grande efficace pour lui concilier les cœurs des Officiers , & des Gentilshommes. Le Colonel Thifche, ou Théodoric de Schomberg , commandant quelques Compagnies de Reîtres , avoit été forcé la veille de la bataille par les crieries de ces mer-

it cent exemples. Le Roi tout  
lere d'une telle demande, lui ré-  
t : *Comment Colonel Thische, est-*  
*fait d'un homme d'honneur de de-*  
*er de l'argent, quand il faut pren-*  
*ordres pour combattre ?* Le Co-  
se retira tout confus, sans rien  
ir. Le lendemain comme le Roi  
rangé ses Troupes, il se souvint  
l'avoit maltraité, & sur cela  
d'un remors, qui ne peut tom-  
ue dans une ame généreuse, il  
e trouver, & lui dit : *Colonel,*  
*voici dans l'occasion, il se peut fai-*  
*j'y demeurerai ; il n'est pas juste*  
*mporte l'honneur d'un brave Gen-*  
*me comme vous : je déclare donc*  
*vous reconnois pour homme de*  
*& incapable de faire une lâcheté.*



1590.

*serois indigne si je ne la mettois au d'hui pour votre service. Si j'en mille, je les voudrois toutes réparer vos piés. De fait il fut tué en occasion, comme plusieurs autres des Gentilshommes.*

Autre belle action.

Je rapporterai encore une autre belle action, qui fait voir admirablement comme ce Prince n'éparni ni les civilités, ni les caresses envers les Gentilshommes, qui le servent bien. Le soir, comme il soupa au Château de Rôny, ayant été averti que le Maréchal d'Aumont venoit lui rendre compte de ce qu'il avoit fait, il se leva pour aller au-devant de lui, & l'ayant étroitement embrassé, il le convia à souper, & fit asseoir à sa table avec ces deux geantes paroles : *Qu'il étoit bien honnorable qu'il fût du festin, puisqu'il avoit si bien servi à ses nôces.*

Qu'est ce qui empêcha le Roi d'aller avec lui ?

La terreur fut si grande dans Paris après la perte de cette bataille, que si le Roi y fût allé tout d'un coup, il eût été obligé de se retirer.

## DE HENRI LE GRAND. 157

qu'après cela n'ayant plus tant de besoin de lui, il ne le considérait moins. D'autres pensoient que c'étoient les Ministres & Capitaines Huguenots, qui l'en dissuadoient; parce qu'ils avoient peur qu'il ne s'accoutumât avec les Parisiens pour la Religion, & ainsi ils lui conseilloyent l'avoir plutôt cette grande Ville par famine. Ce que le Marquis d'O, pour lors Sur-intendant, appuioit aussi fortement, afin que le Roi, la prenant par ce moyen, pût la traiter comme une Ville de conquête, en tirer de grands trésors, & supprimer les rentes de l'Hôtel de Ville, faisant banqueroute aux Bourgeois de toutes les dettes du Roi, qui étoient fort grandes.

Conseil diabolique.

La Veuve de Montpensier, l'un des principaux organes de la Ligue, qui avoit accoutumé d'amuser le peuple de Paris de fausses nouvelles; ne put plâtrer le mal de la perte de cette bataille, qu'en disant que véritablement le Duc l'avoit perdue, mais que le Béarnois étoit mort. Le Bourgeois le crut cinq ou six jours durant; & ce fut assez pour retenir sa première ferveur, & pour avoir le tems de

La Veuve de Montpensier amuse le peuple.

1590.

donner les ordres cependant, & d'en-  
voïer ramasser du secours de tous  
côtés.

Le Roi part  
de Mantes,  
prend quel-  
ques Villes,  
& vient blo-  
quer Paris.

Après la bataille, le Roi aiant sé-  
journé quelques jours à Mantes, à  
cause des grandes pluies, se remit aux  
champs, prit Lagni, Provins, Mon-  
tereau & Melun, sans se laisser plus  
amuser aux propositions de trêve que  
Villeroi lui faisoit. Puis, après avoir  
en passant tenté avec peu de succès  
la Ville de Sens, que de Harlay Char-  
valon défendit fort vaillamment, il  
vint bloquer Paris, & prit tous les  
postes & Châteaux des environs, où  
il logea des garnisons de Cavalerie  
pour battre la campagne.

Le Duc  
de Mayenne  
étoit allé  
trouver le  
Duc de Par-  
me, & avoit  
laissé le Duc  
de Nemours  
à Paris.

Le Duc de Mayenne n'étoit pas de-  
dans, il y avoit laissé le Duc de Ne-  
mours pour Gouverneur, avec quel-  
ques huit mille hommes de garnison,  
& étoit allé trouver le Duc de Par-  
me à Condé sur l'Escaut, pour lui de-  
mander quelque assistance en son be-  
soin. Il se trouvoit dans un extrême  
embarras, & dans une juste crainte  
de perdre Paris, soit qu'il le pût se-  
courir, soit qu'il le laissât prendre;  
d'autant qu'il voïoit bien que s'il in-  
troduisoit le secours Espagnol, les

## DE HENRI LE GRAND. 159

ize se serviroient de cet avantage  
ur se relever, & peut être pour en-  
ger Paris, par dépit de lui, sous le  
g des Espagnols. Car ces Seize ne  
imoient point du tout, parce qu'il  
oit cassé leur Conseil de Quarante,  
i bridait son autorité; & que pour  
loigner tout-à-fait du Gouverne-  
ent républicain qu'ils vouloient in-  
oduire, il avoit créé un autre Con-  
il, un Garde des Sceaux, & qua-  
es Secrétaires d'Etat, avec lesquels  
gouvernoit les affaires sans les y  
peller, sinon quand il vouloit avoir  
l'argent.

Outre cet embarras, il lui survint  
un autre sujet d'inquiétude. Ce fut le  
épas du vieux Cardinal de Bourbon,  
qui mourut à Fontenay en Poitou,  
où il étoit gardé par le Seigneur de  
Boulaye. Il avoit à craindre que  
ette mort ne donnât ouverture aux  
Espagnols & aux Seize de demander  
la création d'un Roi, & qu'ils ne le  
pressassent si fort, que dans le be-  
soin qu'il avoit d'eux, il fût contraint  
de le souffrir. En effet ce fut la pre-  
mière condition que les Agens d'Es-  
pagne mirent dans le Traité qu'ils

1590.

La mort du  
Cardinal de  
Bourbon le  
trouble.

Les Espa-  
gnols & les  
Seize le pres-  
sant de faire  
un Roi, il  
assigne les  
Etats à Paris.

1590.

Il se fait con-  
server le ti-  
tre de Lieute-  
nant Géné-  
ral.

furent avec lui pour lui donner secours & lui, de peur de leur déplaire, témoigna qu'il souhaitoit ardemment la convocation des Etats pour élire un Roi, & transféra le lieu de l'Assemblée de la Ville de Melun, où il l'avoit assigné, dans celle de Paris; c'est à-dire, d'une Ville qu'il avoit perdue dans une qui étoit assiégée. Cependant il employa ses amis, auprès du Parlement & à l'Hôtel de Ville, pour se conserver la qualité de Lieutenant général; laquelle lui ayant été continuée il montra qu'il ne craignoit rien tant que les Etats, & travailla de tout son pouvoir à les empêcher. Ce qui, pour dire vrai, acheva la ruine de son Parti.

Paris étant bloqué, le Légat, c'étoit le Cardinal Caëtan, & les Seize n'oublièrent rien pour encourager les peuples. Ils consultèrent leur Faculté de Théologie, & en obtinrent telles résolutions qu'ils voulurent, contre celui qu'ils nommoient le Béarnois; ils firent faire plusieurs processions générales & particulières; & les Officiers prêterent de nouveau serment de fidélité à la sainte Union. C'est

## DE HENRI LE GRAND. 161

ssi qu'ils appelloient la Ligue,

Au même tems le Duc de Ne-

ours apportoit un grand ordre pour

être cette Ville en défense ; & les

bourgeois étant persuadés pour la

lupart , que si le Roi la prenoit , il

établiroit le Prêche , & aboliroit la

lesse , s'y portoiént avec une ardeur

extrême , & contribuoiént tout ce

u'on vouloit de leur bourse , & mé-

de leur travail ; aux fortifications.

C'est une belle chose dans les His-

toires de ce tems-là , que la relation

de ce Blocus , les ordres que Ne-

ours donna dans la Ville , les gar-

nisons qu'il y établit en divers quar-

ters , les sorties qui se firent durant

le premier mois , les inventions dont

on se servoit à animer le peuple , les

efforts & les diverses pratiques des

serviteurs du Roi pour l'introduire

dans la Ville , les négociations qui

se firent de part & d'autre pour es-

saier de traiter un accommodement ;

comme les vivres diminuant , on cher-

choit les moïens de les faire durer ;

comme nonobstant toute l'écono-

mie qu'on y apporta , la disette fut ex-

trême ; & comme enfin cette grande

Ville , étant à trois ou quatre jours

1590.

Nemours :

apporte un

grand ordre :

à défendre

Paris.

près de périr entièrement par la famine, fut délivrée par le Duc de Parme.

1590. J'en marquerai seulement quelques particularités fort mémorables. Il se trouva dans Paris, quand il fut bloqué, deux cens trente mille personnes seulement, dont il y en avoit bien près de trente mille des Païsans d'alentour, qui s'y étoient réfugiés; & il s'en étoit retiré près de cent mille naturels Habitans, si bien qu'en ce tems là il n'y avoit que trois cens milles ames à Paris, & aujourd'hui on croit qu'il y en a plus de deux fois autant.

On avoit fait espérer au Roi, que lorsque les Parisiens auroient vu, sept ou huit jours durant, la Halle & les Marchés dégarnis de pain, les Boucheries sans viande, les Ports sans bled, sans vin & sans les autres commodités, dont la riviere a de coutume d'être couverte, ils iroient prendre leurs Chefs à la gorge, & les contraindroient de traiter avec lui; ou que si une humeur séditieuse ne les portoit pas à cela si promptement, la faim les y forceroit dans quinze jours; en effet, il n'y avoit que pour cinq semaines de vivres; mais on

Il n'est pas si aisé de le prendre par famine,

## DE HENRI LE GRAND. 169

se ménagea fort , & ceux qui lui disoient cela ne connoissoient pas bien le peuple de Paris. Car il est merveilleusement patient , & il n'y a point d'extrémité qu'il ne soit capable de souffrir , pourvu qu'on le sache conduire , principalement lorsqu'il s'agit de la Religion. On ne sauroit lire sans étonnement , qu'elle fut l'aveugle obéissance , & la constante union de cette fiere & indocile populace pendant quatre mois entiers de pertes & de miseres horribles. La famine fut si grande , que le peuple mangea jusqu'aux herbes , qui croissoient dans les fossés ; jusqu'aux chiens , aux chats & aux cuirs ; quelques-uns même disent que les Lansquenets mangeoient les enfans qu'ils pouvoient attraper.

Les Huguenots, ravis d'aïse de tenir une Ville bloquée , qui leur avoit tant fait de maux , insistoient fortement dans le Conseil du Roi , & crioient même tout haut , & le faisoient crier par des Soldats , qu'il la falloit attaquer de vive force , & que dans six heures ce seroit une affaire ruidée. Mais le bon & sage Roi n'auroit garde de suivre ces conseils pas-

---

1590.

Les Huguenots vouloient fort qu'on le prit de force. Le Roi ne le vouloit pas.



1190.

fionnés: il connoissoit bien qu'  
 loient prendre Paris de force  
 égorger tout, en revanche d'  
 sacres de la Saint Barthelemi.  
 » leurs il considéroit qu'il dé  
 » une Ville, dont la ruine,  
 » une blessure faite au cœur  
 » peut-être mortelle à toute l'  
 » ce: qu'il dissiperoit en un  
 » plus riche, & presque l'uni  
 » for de son Etat; & que perfor  
 » profiteroit que la simple f  
 » que, qui devenant insolente  
 » riche butin, se fondroit c  
 » délices, ou l'abandonnero  
 » tôt.

Ceux, qui au-dedans avoi  
 le soin de la Police, avoient  
 grande faute de n'avoir pas  
 hors la pauvre populace, &  
 ches inutiles: la disette s'augm  
 ils cherchèrent trop tard les  
 d'y remédier; & n'en aiant pu  
 aucun, ils députerent vers le R  
 lui demander permission d'e  
 fortir certain nombre, qui  
 cette grace, s'étoient déjà al  
 près la porte de Saint Victor, &  
 pris congé de leurs amis &  
 voisins avec des regrets, q

Bouches inu-  
 tiles affa-  
 ment Paris.

## DE HENRI LE GRAND. 165

doient les cœurs les plus insensibles.

Le Roi clément & débonaire se laissoit aisément fléchir à leur accorder cette faveur ; mais ceux de son Conseil s'y opposerent si hautement, que de crainte de les fâcher, il fut contraint de renvoïer ces Misérables.

Sa clémence néanmoins ne put pas souffrir qu'on lui fît long-tems cette violence. Comme il eut appris de plusieurs, qui craignant moins la mort que la famine, sautoient par-dessus les murailles, l'état pitoïable de la Ville, & qu'ils lui eurent représenté au vrai ce qu'ils avoient vu de l'horrible nécessité, & de l'incroyable obstination des Ligueurs, son cœur fut tellement serré de douleur, que les larmes lui en vinrent aux yeux ; & s'étant un peu détourné pour cacher cette émotion, il jetta un grand soupir avec ces paroles ; *O Seigneur, tu sais qui en est la cause ; mais donne-moi le moïen de sauver ceux que la malice de mes Ennemis s'opiniâtre si fort à faire périr.*

En vain les plus durs de son Conseil, & spécialement les Huguenots, lui représenterent que ces Rebelles ne méritoient point de grace ; il se réso-

1599.

Grande clémence du Roi qui laisse sortir les misérables affa-  
més.

Ses géné-  
reuses paro-  
les.

lut d'ouvrir le passage aux inn  
1590. *Je ne m'étonne pas, dit-il, si les  
de la Ligue, & si les Espagnols  
peu de compassion de ces pauvres  
là, ils n'en font que les Tyrans,  
pour moi qui suis leur Pere & leur  
je ne puis pas entendre le récit  
calamités sans en être touché ju  
fond de l'ame, & sans désirer i  
ment d'y apporter remede. Je n  
pas empêcher que ceux, que la  
de la Ligue possède, ne périssent  
elle; mais quant à ceux qui imp  
ma clémence, que peuvent-ils m  
crime des autres, je leur veux  
les bras. Cela dit, il commanda  
laisât sortir ces misérables. Il  
eut plusieurs qui s'y traînerent,  
ques-uns s'y firent porter. Il en  
tut cette fois-là plus de quatre  
qui se mirent à crier de toute leu  
ce, *vive le Roi.**

Depuis ce jour-là, comme l'  
qu'il ne s'en offensoit pas, les  
taines, quand ils étoient en gar  
laissoient toujours échapper qu  
bandes, & même prenoient la  
dieuse d'envoier des vivres &  
voient des rafraîchissemens à leurs Am  
vivres dans leurs anciens Hôtes, & parti  
Paris.

Ceux même  
de l'Armée  
du Roi en-  
voient des  
vivres dans  
Paris.

## DE HENRI LE GRAND. 167

rement aux Dames. » Car Paris  
» étant la commune patrie des  
» François, il y a peu de gens qui  
» ne l'aiment, & qui n'y aient quel-  
» que gage d'amitié, qui leur défend  
» d'en procurer la perte à toute ou-  
» trance.

1590.

A l'exemple des Chefs, les Soldats  
felicencioient à leur passer de la vian-  
de, des pains & des barils de vin  
par-dessus les murailles, & recevant  
en échange quelques bonnes hardes  
à vil prix, ils se faisoient braves aux  
dépens des Marchands. Ce qu'on étoit  
en quelque façon contraint de tolé-  
rer, pour ce qu'il n'y avoit point d'ar-  
gent de quoi les paier. Cela fit sub-  
sister Paris près d'un mois plus qu'il  
n'eût fait ; mais il est presque im-  
possible que cela n'arrive toujours  
en pareilles occasions, comme on l'a  
vu il n'y a pas encore long-tems ; Dieu  
veuille pour jamais préserver la Fran-  
ce d'un si grand mal !

Ce qui le fait  
subsister.

Après tout, le Roi savoit bien cer-  
tainement que cette grande Ville ne  
pouvoit pas longuement subsister, &  
il désiroit en gagner entièrement le  
cœur, afin d'y sapper les fondemens  
de la Ligue. C'est pourquoi il com-

1590.

battit leur opiniâtreté, avec un d'indulgence. Il donna des passe aux Ecoliers, ne pouvant pas recela à leurs Parens, qui étoient lui; puis aux Dames, & aux Ecclesiastiques; & à la fin même à qui s'étoient montrés les plus Ennemis.

Le Roi en prend tous les Fauxbourgs en une nuit.

Cependant pour hâter un peu Chefs de la Ligne de venir à capitulation, il fut arrêté en son Conseil se rendroit maître des Fauxbourgs le soir du vingt-septieme Juillet, il tous attaquer à la fois; il furent fait en moins d'une heure, & toutes portes bloquées, les gens aiant des logemens devant, & terrassant maisons les plus proches du fossé.

Par ce dernier effort il prenoit Parisiens à la gorge, & les pressoit telle sorte, qu'à peine pouvoient respirer. C'est pourquoi leurs appréhensions que les défenses, les exhortations, & la crainte des succès ne fussent plus capables de leur

## DE HENRI LE GRAND. 1590.

onner loisir au Duc de Mayenne de  
ire une tentative pour les secon-  
r.

1590.

Ce Duc leur donnoit de ses nou-  
elles deux fois la semaine, & à cha-  
ue fois leur promettoit qu'il seroit à  
ux avec une puissante Armée, dans  
inq ou six jours. Les aiant traînés  
ar ces espérances près de six semaines,  
ls'avança enfin jusqu'à Meaux, dont  
itry étoit Gouverneur, & de-là il leur  
ontroit quelque espérance de se-  
ours; toutefois il étoit trop foible  
our le hasarder.

Le Duc  
de Mayenne  
s'avance à  
Meaux, mais  
il n'ose se-  
courir Paris

Le Duc de Parme, qui avoit ordre  
l'Espagne de l'aller joindre & de ne  
ien épargner pour secourir Paris, y  
pporçoit grande répugnance. Il ap-  
réhendoit que pendant son absen-  
e, le Cabinet ne lui donnât un suc-  
esseur dans son Gouvernement, &  
qu'il ne perdît plus aux Pais-bas,  
qu'il ne gagneroit en France: néan-  
moins il reçut enfin des commande-  
mens si exprès, qu'il fut contraint  
l'obéir. Il partit donc de Valenciennes  
le sixième d'Août, & arriva  
à Meaux le vingt-deuxième. Il n'a-  
voit que douze mille hommes de  
ié, & trois mille chevaux; mais de

Le Duc  
de Parme l'y  
vient joindre  
avec une Ar-  
mée des Pais-  
bas.

1590.

l'artillerie & des munitions , pour une Armée trois fois plus grande , & quinze cens chariots de vivres pour rafraîchir Paris.

Comme c'étoit fans doute le plus grand Capitaine entre les Etrangers de ce siècle-là , pour tous les exploits qui dépendent du profond raisonnement & de la judicieuse conduite : il avoit de telle sorte fait le plan de son dessein dans sa tête , si bien pris toutes ses mesures sur les cartes bien exactes du Pais , & si bien médité tout ce qui lui pouvoit arriver , & tout ce qu'il pourroit faire , qu'il se tenoit tout-à-fait assuré du succès.

Il avoit si bien pris ses mesures , qu'il se tenoit assuré de faire lever le siège de Paris.

Le Roi n'avoit point cru qu'il dût quitter les Pais-bas.

Ceux , qui étoient auprès du Roi , lui avoient toujours fait croire que ce Duc ne sortiroit point des Pais-bas , & disoient , s'il en sortoit , qu'il ne pourroit faire qu'un si foible armement , qu'il n'oseroit s'engager au cœur de la France , ou que s'il le faisoit grand , il ne seroit jamais assez à tems pour délivrer Paris. Le Roi s'étoit un peu trop endormi sur ce faux raisonnement. Quand il fut qu'il marchoit tout de bon , il commença alors de craindre ce qui lui arriva , & le péril lui parut d'autant plus grand ,

## DE HENRI LE GRAND. 171

Il l'avoit moins prévu. Dans cette préhension il fut bien aisé de renouer négociation avec le Duc de Mayenne, qui de son côté feignit de désirer commodement, plus que jamais, de l'amuser, de peur qu'il n'attaquât Paris de vive force, & d'entretenir les Parisiens de l'espérance prochaine de leur délivrance; car la famille désespéroit si fort, qu'il n'étoit en son pouvoir de les retenir avec ses inventions, que cinq ou six jours tout au plus.

Quand le Duc de Parme fut à deux lieues de Meaux, il fit savoir au Duc de Mayenne ne pouvoit plus traiter que conjointement avec lui. Alors le Conseil du Roi devint fort étonné, & dans une grande irrésolution de savoir ce qu'il falloit faire. Il y avoit sans doute de la crainte pour le Roi, & un notable détachement à la réputation de ses armes, de voir un siège qui avoit duré quatre mois; & c'étoit un très-sensible défaut à ce Prince, qui étoit brave & vaillant, de le lever à la veille de la prise de cette grande Ville, dont la destruction eût été le coup mortel de la Ligue.

1590.

Il renoue la négociation avec le Duc de Mayenne qui feint l'y attendre pour l'amuser.

Le Conseil du Roi fort empêché.



1590.

Le Roi vou-  
loit prendre  
une Place de  
bataille, &  
ne point le-  
ver le siège.

Biron fut d'a-  
vis de lever  
le siège, &  
l'emporta.

Il n'y avoit donc qu'un pa-  
prendre, mais qui sans doute  
hasardeux; néanmoins le Ro-  
vouloit. C'étoit de laisser une p-  
des Troupes dans les Fauxbourg  
de choisir une Place de bataille, &  
reste de l'Armée pût tenir tête au  
de Parme, sans lever le siège. A  
cet effet, le Roi appuïé de l'avis  
Noue, Guitry & le Plessis-Mor-  
laissa seulement trois mille hom-  
devant Paris, du côté de l'Univer-  
& mit le reste de son Armée en  
taille dans la Plaine de Bondy.  
étoit entre Paris & le Duc de Parme.

Mais le Maréchal de Biron, im-  
portant tout-à-fait ce conseil, fit  
que l'on résolut de s'avancer ju-  
Chelles, en intention de donner  
taille. On ne fait pas s'il se pou-  
cela ou par jalousie de ce qu'il  
voit pas donné le premier conseil  
parce qu'il lui sembloit dangereux  
demeurer si près de Paris, d'où  
pouvoit sortir quinze ou seize

## DE HENRI LE GRAND. 173

contredire cet esprit chaud , qu'il l'en fallut croire , & lever entierement le siège pour s'aller poster à Chelles. 1590.

Le Duc de Parme voïant cela , & ne jugeant pas à propos de combattre , se retrancha promptement dans un Marais , & si bien , qu'il ne craignoit point d'y être forcé. Il se vanta même que le Roi ne sauroit le contraindre , dans ce poste-là , de tirer seulement un coup de pistolet , & qu'avec cela il prendroit une Ville à la vue , & déboucheroit un passage sur les Rivieres , pour faire entrer des vivres dans Paris. De fait , il exécuta ponctuellement ce qu'il avoit dit ; il ne fut point au pouvoir du Roi de l'obliger à la bataille , & il prit Lagny-sur-Marne , sans qu'il le pût secourir. Ainsi Paris fut entierement dévivré , recevant dès le lendemain une très-grande quantité de bateaux chargés de toutes sortes de provisions. Sans ne toutefois sa joie fût pareille à son soulagement , d'autant que la trop longue misere avoit tellement desséchés les corps & abbattu les courages , qu'ils étoient plus capables d'aucun sentiment de réjouissance.

Les Troupes du Duc de Nemours ,

Le Duc de Parme prend Lagny à la vue du Roi , & secourt Paris.

Abondance de vivres amenés à Paris.

1590.

aiant repris cœur par ce rafraîchissement, sortoient tous les jours avec les plus courageux de la Bourgeoisie, & retranchoient les vivres au Camp du Roi, de sorte qu'en peu de tems, la cherecé commença de s'y mettre; les maladies s'y multiplierent, & l'impatience prit tellement les Gentilshommes qui y étoient accourus sur l'espérance d'une bataille, que le Roi voyant cela assembla son Conseil pour chercher quelque remede à ces inconveniens. Il trouva que les dispositions étoient si mauvaises dans toute son Armée, qu'il valoit mieux faire retraite, que de s'exposer à un plus grand affront. Mais comme il avoit regret de quitter l'entreprise de Paris, il tenta en passant de l'emporter par escalade, du côté de l'Université, entre la Porte S. Jacques & celle de S. Marceau; ce qu'aïant fait inutilement, il se retira à Senlis, & de-là à Creil. Ensuite ne pouvant mieux faire, il prit Clermont en Beauvoisis, qui incommodoit Senlis & Compiègne; puis il mit une partie de ses Troupes dans les Villes d'alentour de Paris, en envoïa une autre dans les Provinces pour les rassurer dans l'obéissance, & ne

L'Armée du  
 Roi est contrainte de se  
 retirer.

## DE HENRI LE GRAND. 175

étint auprès de lui qu'un camp volant.

2890.

Lorsqu'il fut retiré, les Ducs de Parme & de Mayenne s'élargirent dans la Brie. Parme, sollicité instamment par les Ligueux, assiégea Corbeil.

Il le pensoit prendre en quatre ou cinq jours, & il y mit un mois tout entier; mais que le Duc de Mayenne, par non-

Le Duc de Parme assiége Corbeil & le prend.

chalance ou par jalousie, ne lui fournissoit des munitions que peu à peu.

De sorte que voyant son Armée se diminuer de beaucoup, & d'ailleurs se

licentier à toutes sortes de désordres, l'exemple des Soldats François, il

en retourna en Flandre, fort mécontent de la conduite de la Nation

Il s'en retourne en Flandre.

françoise, qu'il avoit trouvée, disoit, inconstante & volage, pleine de

lousies & de divisions, insatiable & peu reconnoissante. Son chagrin le

faisoit parler ainsi: Avant que de partir, il eut le dé-

saisir d'apprendre la perte de Corbeil, si lui avoit tant coûté. Givry, Gouver-

neur de Brie pour le Roi, le reprit une nuit par escalade. Et la Ligue,

Corbeil est repris par escalade.

quelques instances qu'elle en fit, ne put jamais obliger le Duc de Parme

demeurer en France, jusqu'à tant

1590.

qu'elle l'eût repris. Il lui laissa seulement huit mille hommes de ses Troupes, promettant de revenir au Printems avec une plus grande Armée, & lui conseillant cependant d'amuser le Roi par des Traités de Paix, jusqu'à la prochaine campagne; mais que le Duc de Mayenne ne manqua pas de suivre, & par ce moyen retint encore en son Parti plusieurs Villes qui étoient prêtes de l'abandonner.

L'expédition du Duc de Parme, en France, retarda beaucoup les affaires du Roi : mais elle n'avança point celles du Duc de Mayenne; au contraire elle les embrouilla, & y mit des dispositions qui à la fin les ruinèrent. Car le Duc de Parme, ayant connu les défauts du Duc de Mayenne, fit connoître au Conseil d'Espagne qu'il étoit peu propre pour l'avancement de leurs intérêts, étant trop foible & trop peu autorisé, pour tenir en liaison un si grand Parti; trop jaloux, trop lent & trop paresseux, pour donner ordre à tout; qu'ainsi il falloit que le Roi d'Espagne prît lui-même le soin de la Ligue, & s'en rendît absolument le maître. Que pour cet effet, il gagnât les

Le Duc de Parme con-  
seille au Roi  
d'Espagne de  
se rendre  
Chef & mai-  
tre de la Li-  
gue.

## DE HENRI LE GRAND. 177

Ecclésiastiques & les peuples des grandes Villes, qui aiant beaucoup de disposition à voir changer l'état du gouvernement, parce que sous les Règnes derniers, il avoit été fort rude aux Peuples, se porteroient facilement ou à joindre les Villes ensemble, en forme de Cantons, ou à faire un Roi dont la puissance fût si limitée, qu'il ne pût désormais les accabler d'impôts ou de gens de guerre, comme avoient fait les deux derniers Rois.

1596.

En effet le Roi d'Espagne trouvant cette voie la plus commode pour ses desseins, & pensant par-là changer la France en République ou y faire un Roi qui ne subsistât que par lui, ne considéra plus tant le Duc de Mayenne comme il avoit fait, & ne l'assista que foiblement; mais se mit à entretenir les factions dans les grandes Villes, & particulièrement celle des Seize à Paris, n'y épargnant point l'argent. On croit qu'il en dépensa de si grandes sommes à cela, que s'il en eût mis autant à entretenir des Armées, il eût conquis une bonne partie de ce Roïaume.

Le Roi d'Espagne ne considère plus tant le Duc de Mayenne, & pense à le rendre maître des grandes Villes par des factions.

Or notre Henri s'étant aperçu de ses desseins, travailla de son côté à

Le Roi tâche de regagner ce Duc.

1590.

Il tâche au-  
fidere gagner  
des Peuples.

les rompre. Et premierement  
au Duc de Mayenne il l'amait  
par caresses & par plusieurs bon-  
temens ; ce qu'il faisoit à deux  
l'une pour essaïer de le gagner  
l'autre pour le rendre plus sus-  
ceptible des Espagnols. Pour le même effe-  
choit de lui augmenter le dégoût  
avoit déjà de cette Nation , &  
cela lui promettoit de grands  
succès, s'il vouloit s'accommoder  
lui. Par ces moïens il le retin-  
jours un peu , rallentit son ardeur  
l'empêcha de porter les choses à  
extrémité. Et quant aux Peuples  
me il savoit que c'étoit le ma-  
gis de son gouvernement de son Prédéces-  
sieur en avoit altéré les affections ,  
il avoit fourni de prétexte & d'oc-  
casions à la Ligue de causer leurs em-  
barras , il n'omettoit aucun soin  
d'une bonté pour les ramener à  
leur devoir.

Ce bon & sage Roi considéra  
pour guérir un mal, il faut enlever  
les causes , & qu'ainsi il n'avoit  
qu'à corriger & adoucir les mauvais  
gouverneurs qui avoient mis l'Etat à  
extrémité. Il connoissoit assez , po-  
voir vu , que trois choses princ-

## DE HENRI LE GRAND. 179

ment avoient rendu son Prédécesseur odieux & contempnible.

180.

» La première étoit sa mollesse & sa fainéantise , qui faisoient qu'au lieu d'employer les beaux talens que Dieu lui avoit donnés , à régir son Etat , & à faire les fonctions de Roi , il négligeoit de s'y appliquer , & ne prenoit point assez à cœur la conduite de ses affaires , mais s'adonnoit presque tout à ses plaisirs ; comme si la Roïauté , qui est la plus grande & la plus éminente des choses d'ici-bas , n'étoit qu'un vain divertissement , & que Dieu eût fait les Rois seulement pour l'amour d'eux-mêmes , & non pas pour sa gloire & pour le bien commun des hommes.

Trois moïens par lesquels Henri III avoit perdu l'affection de ses Sujets.

Sa négligence & inapplication.

» La seconde étoit son mauvais ménagement & la dissipation de ses Finances , qui l'avoient obligé de chercher des moïens extraordinaires & fâcheux d'exiger de l'argent. Or il n'avoit pas dissipé ses Finances seulement par ces profusions extrêmes , & par les dons immenses qu'il faisoit à ses Favoris , ce qui désespéroit les Peuples ; mais plus encore par sa négligence , pour ce-

La dissipation de ses Finances.



1590.

» qu'il ne se donnoit pas la peine  
 » d'en prendre connoissance , & de  
 » veiller sur ceux à qui il confioit  
 » l'administration ; lesquels , oubliant  
 » qu'ils n'en étoient que les dispen-  
 » sateurs , les prodiguoient en mille  
 » folles dépenses , & les distribuoient  
 » à leurs créatures , comme si c'eût été  
 » leur propre bien.

Ses manieres  
 d'agir trop fi-  
 nes.

» La troisième étoit le peu de créan-  
 » ce qu'on avoit en sa foi , & ses ma-  
 » nieres d'agir avec ses Sujets , trop  
 » subtiles , trop fines , trop couver-  
 » tes ; en sorte qu'il avoit ce malheur  
 » qu'on étoit toujours en perpétuelle  
 » défiance avec lui , que toutes ses pa-  
 » roles & ses démarches sembloient  
 » être des pièges , & qu'on pensoit  
 » faire prudemment de croire tout le  
 » contraire de ce qu'il vouloit qu'on  
 » crût.

Or le Roi , aiant reconnu que ces mauvaises voies avoient conduit son Prédécesseur au précipice , se résolut , tant par l'inclination qu'il avoit au bien , que par bonne politique , d'en suivre de toutes contraires.

» Premièrement , il voulut montrer  
 » à la Ligue , qui lui disputoit le  
 » Sceptre , qu'il étoit digne de le por-

## DE HENRI LE GRAND. 181

» ter. Et pour cela il agissoit conti-  
 » nuellement, non pas seulement à la  
 » campagne & dans les choses de la  
 » guerre, mais dans le cabinet, pour  
 » les délibérations des affaires impor-  
 » tantes, pour les négociations, pour  
 » l'ordre & la distribution de ses Fi-  
 » nances, & pour la dispensation des  
 » charges & des emplois, pour les  
 » connoissances des principales Loix,  
 » de l'ordre & de la police de son  
 » Roïaume; enfin, pour toutes les  
 » occupations que doit avoir celui qui  
 » ne se contente pas d'être Roi de  
 » nom, mais qui le veut être en effet.  
 » Il vouloit bien avoir de fideles Mi-  
 » nistres, mais il n'avoit point de  
 » compagnons; il leur commettoit le  
 » soin des affaires, de telle sorte qu'il  
 » demeuroit toujours le Maître abso-  
 » lu, & eux les Serviteurs. Il les ai-  
 » moit tendrement, comme il est jus-  
 » te, & usoit d'une grande familiari-  
 » té avec eux; mais il n'eût pas souf-  
 » fert qu'ils eussent manqué de sou-  
 » mission & de respect. S'il prenoit  
 » leur conseil, c'étoit par forme d'a-  
 » vis, non pas d'instructions nécessai-  
 » res, & il les obligeoit bien plus sou-  
 » vent par raison à suivre le sien,

1590.

Trois au-  
 tres moiens  
 tout contrai-  
 res, par les-  
 quels Henri  
 IV gagna  
 l'estime &  
 l'affection  
 de ses Sujets.

Son activité  
 & grandeur  
 d'ame.

1590.

» qu'il ne suivoit le leur. Il les ho-  
 » noroit de ses grâces & de ses bien-  
 » faits, mais avec proportion & me-  
 » sure : il ne donnoit pas tout à un  
 » seul, ou bien à deux ou trois, mais  
 » comme Pere commun il distribuoit  
 » les récompenses à tous ceux qu'il  
 » en jugeoit dignes ; & il vouloit qu'ils  
 » les reçussent de ses mains, non  
 » point de celles d'autrui ; d'autant  
 » qu'il savoit que donner & faire du  
 » bien est le plus glorieux attribut de  
 » la Souveraineté, qui ne se doit com-  
 » muniquer à personne.

Le soin de  
 ses Finances.

» En second lieu, il prit un soin très-  
 » particulier de bien faire administrer  
 » ses Finances, à quoi quatre motifs  
 » l'obligeoient. Le premier, qu'il étoit  
 » d'un naturel, non pas avare, mais  
 » ménager & qui haïssoit les profu-  
 » sions. Le second, qu'il aimoit ses  
 » Peuples, & qu'il les épargnoit le  
 » plus qu'il lui étoit possible ; car il  
 » faisoit conscience de tirer l'argent  
 » de leurs bourses pour d'autres cho-  
 » ses que pour des usages très-néces-  
 » saires. Aussi n'a-t-il jamais eu au-  
 » près de lui de ces Sangsues de Cour,  
 » qui tirent tout à eux, & qui ne se  
 » soucient pas d'où il vienne, pourvu

## DE HENRI LE GRAND. 183

» qu'ils en aient. Le troisiéme, que  
» le besoin, où il avoit toujours été,  
» lui avoit fait connoître la valeur &  
» la nécessité de l'argent, & qu'il étoit  
» bon de le bien ménager, parcequ'il  
» étoit difficile d'en recouvrer. Le qua-  
» triéme, que n'ayant pas été élevé  
» dans l'ignorance des affaires, com-  
» me trop souvent on y élève les  
» Princes, il étoit bien informé que la  
» plupart des maux, qui avoient af-  
» fligé la France, procédoient de la  
» mauvaise administration des deniers  
» publics. »

1590.

Entre tous les soins donc qu'il prit de bien gouverner son Etat, il n'en eut point de plus grand ni de plus continuel que celui de régler ses Finances, & d'éclaircir cette matiere. Les Surintendans l'avoient embrouillée & embarrassée de cent mille nœuds, afin qu'on ne pût jamais la développer & la démêler, & ils avoient fait en sorte que ce maniement, comme disoit un Financier de ce tems-là, étoit une magie noire, où l'on ne pouvoit voir goutte, & qu'ainsi le bien du Prince & le sang du pauvre Peuple demeuroient toujours à leur discrétion.

Il y avoit pour lors dans les Finan-

1590.

François d'O  
Surintendant  
des Finances,  
grand dissipa-  
teur.

Le Roi est  
contraint de  
le souffrir en  
cette charge,  
mais il lui  
rogne les on-  
gles.

ces un Gentilhomme Normand nommé François d'O, qui étoit Surintendant dès le Regne de Henri III. Cet homme, à dire vrai, étoit horriblement prodigue en toutes sortes de dépenses. Ses profusions le rendoient plus ingénieux & plus subtil à trouver de nouvelles inventions pour arracher la substance des Peuples jusques dans les moëllles, & pour troubler de plus en plus l'ordre des Finances, afin qu'on ne connût point la déprédation qu'il en faisoit. Or, quoique le Roi le connût bien pour tel qu'il étoit, néanmoins parcequ'il avoit une forte cabale avec les Mignons & Serviteurs de défunt Henri III, qui faisoient les zélés Catholiques, il fut contraint de le souffrir dans cette Charge, en attendant que ses affaires fussent en meilleur état. Cependant, pour réprimer sa convoitise insatiable, il prit lui-même peu-à-peu la connoissance du maniement de ses deniers, & y apporta tout doucement les ordres, tantôt par un moyen, puis par un autre; de sorte qu'il fut avec le tems le brider & le réduire en telle façon, qu'il ne pouvoit plus prendre que peu de chose en comparaison de ce qu'il prenoit auparavant.

seule , qu'ils n'en avoient aux  
de tous les autres. Il uſoit  
le prudence dans ſa conduite,  
l'n'ufa jamais ni de fourbe , ni  
eſſe, ni d'artifice. Le Prudent Sa bonne  
rche jamais que par des voies foi & fran-  
chise.  
s & vertueuſes ; l'Artificieux  
ntraire , par des voies obli-  
& mauvaiſes : le Prudent ne  
être que généreux & bon ; au  
iel l'Artificieux ne peut être que  
, trompeur & méchant. Or , il  
rain que toute la vie de ce  
Roi n'a été que généroſité,  
, douceur & clémence , aiant  
clination merveilleuſe à obli-  
outes fortes de perſonnes , au  
s de careſſes , de bon accueil ,

## 186 HISTOIRE

1590.

Sa bonté.

Il oubloit  
les injures, &  
n'avoit point  
de vengeance.  
ce.

» vers les Peuples de la campagne,  
» jusqu'à s'excuser envers eux quand  
» l'occasion s'en presentoit, des maux  
» qu'ils souffroient, & protester qu'il  
» n'en étoit point la cause, qu'il de-  
» siroit ardemment la paix que Je-  
» sus-Christ a tant recommandée aux  
» Chrétiens, & que c'étoient ses En-  
» nemis qui le forçoient de faire la  
» guerre, laquelle il détestoit comme  
» la source de tous crimes & de tou-  
» tes miseres. Il paroissoit dans son  
» visage une certaine gaieté, dans  
» son discours une vivacité & une  
» grace d'esprit particuliere, dans tou-  
» tes ses actions une résolution & une  
» promptitude, qui contentoient les  
» plus difficiles, & animoient les plus  
» froids. Bien qu'il fût encore Hugue-  
» not, il parloit avec respect du Pape  
» & des Ecclesiastiques; il traitoit les  
» Grands & les Gentilshommes com-  
» me ses compagnons, & n'ayant pas  
» assez de quoi leur donner, il les  
» flattoit de la gloire d'être le bras  
» droit de l'Etat, & de lui soutenir la  
» Couronne sur la tête. Il ne savoit  
» ce que c'étoit que de vengeance, son  
» grand cœur étoit sans aucun fiel, il  
» pardonnoit les injures, & même les

## DE HENRI LE GRAND. 187

» oublioit facilement , pourvu qu'il  
 » reconnût que l'on s'en repentoit ,  
 » & qu'on avoit disposition à bien fai-  
 » re , ou du moins à ne plus faire de  
 » mal. C'est avec ces armes , plutôt  
 » qu'avec l'épée, qu'il vainquit ses plus  
 » cruels Ennemis, qu'il força les cœurs  
 » les plus durs & les plus envenimés  
 » à l'aimer , & que des Ligueux les  
 » plus passionnés , il fit ses plus fi-  
 » deles Serviteurs ; estimant que c'é-  
 » toit un procédé convenable à la  
 » grandeur & à la bonté d'un Souve-  
 » rain , de ne pas perdre ceux qu'on  
 » pouvoit acquérir , & de les retirer  
 » de la faute plutôt que de les abî-  
 » mer. Voilà donc comme il suivoit  
 » des routes toutes contraires à celles  
 » que son Prédécesseur avoit tenues. »

Depuis le départ du Duc de Parme ,  
 les deux Partis , celui du Roi & celui  
 de la Ligue , demeurèrent quelque  
 temps dans une assez grande foiblesse ,  
 & tous deux furent également tour-  
 mentés par le mal des divisions & des  
 jalousies ; avec cette différence néan-  
 moins , que celles du Parti du Roi fu-  
 rent étouffées par sa bonne conduite ,  
 & que celles de la Ligue allèrent tou-  
 jours en croissant.

1590.

Cela lui ré-  
 conquit son  
 Roiaume plu-  
 tôt que son  
 épée.

1591.

Divisions  
 & jalousies  
 dans le Parti  
 de la Ligue  
 & dans celui  
 du Roi.



1591.

Il y avoit une furieuse jalousie entre le Duc de Nemours & le Duc de Mayenne, Freres utérins. Elle n'étoit pas moindre entre le Duc de Mayenne & le Duc de Lorraine ; & plus grande de beaucoup entre le même & les Espagnols, qui lui suscitoient mille traverses par le moïen des Seize. Car comme il ne pouvoit les souffrir pour compagnons, ils ne pouvoient le souffrir pour maître, & desiroient sur toutes choses que la Ligue eût un autre Chef que lui.

Dans le Parti  
du Roi trois  
factions, des  
Huguenots,  
des Catholi-  
ques & des  
Serviteurs de  
Henri III.

Dans le Parti du Roi semblablement il y avoit trois ou quatre factions. La premiere, celle des Huguenots rigides & opiniâtres, qui ne vouloient point que le Roi parlât de se faire instruire, menaçoient de l'abandonner s'il y songeoit, & pour cet effet l'observoient sans cesse, & trouvoient à dire à toutes ses démarches. La seconde, celle des Catholiques, qui étoient zélés, ou qui feignoient de l'être : ceux-là tâchoient de l'éloigner des Huguenots, & murmuroient lorsqu'il leur vouloit donner des charges, ou des emplois, ou qu'il les entretenoit en particulier. La troisiéme, celle des Serviteurs & Courtisans de

## DE HENRI LE GRAND. 189

Henri III, à qui l'humeur de notre  
Henri déplaisoit, parce qu'il ne leur  
monnoit pas tout ce qu'ils vouloient,  
qu'il ne se laissoit point mener à  
sa fantaisie. Ceux-là étoient la plu-  
part Athées & Libertins, & néanmoins  
communiquoient avec les Catholi-  
ques, & causoient beaucoup d'inquié-  
tude au Roi.

De ces deux dernières factions join-  
tes ensemble, il s'en forma une, qu'on  
nomma le Tiers-Parti. Charles Car-  
dinal de Bourbon, qu'on avoit appel-  
lé le Cardinal de Vendôme, tandis  
que le vieux Cardinal de Bourbon vi-  
voit, en étoit le Chef. Ce Prince vain  
& ambitieux, s'imaginant que la Cou-  
ronne lui seroit déférée, si Henri IV.  
son Cousin en étoit exclus, suscita les  
Catholiques de presser sa conversion,  
sans la croïance qu'il avoit que la  
conscience de ce Roi & ses affaires  
n'y étant pas encore disposées, il n'y  
pourroit pas entendre, & que par  
conséquent il le feroit, par ces fourdes  
menées, passer pour un Hérétique opi-  
niâtre, & obligerait les Catholiques  
l'abandonner, puis à se tourner de  
son côté. Cette faction fut la plus  
angereuse affaire que notre Henri

1591.

Des deux  
dernières se  
forma le  
Tiers-Parti.

1591.

eût jamais à démêler, quoiqu'il fit semblant de la mépriser, & qu'il nomma ceux qui en étoient, *les Tiercelles*. Elle n'éclata point à masque levé, & ne se sépara point ouvertement de lui; mais pour cela même elle en étoit plus à craindre. Elle produisit enfin ce bien, qu'il fut contraint de se faire instruire tout de bon, & de se convertir.

Quant aux Huguenots, comme ils virent qu'il prêtoit l'oreille aux Docteurs Catholiques, ils s'aviserent, afin de l'envelopper de telle sorte qu'il ne leur pût échapper, qu'il falloit solliciter puissamment la Reine Elisabeth, & les Princes Protestans d'Allemagne, de lui envoyer de grandes forces, par le moyen desquelles ils croïoient le faire venir à bout de la Ligue, après quoi il n'auroit plus besoin de se convertir, & que cependant ils le tiendroient toujours obsédé par ces Troupes étrangères. En effet, Elisabeth, qui avoit une extrême ardeur pour sa Religion Protestante, s'intéressa fort dans la cause de ce Roi, l'assista toujours généreusement, & sollicita avec chaleur les Princes d'Allemagne d'y concourir avec elle.

Les Huguenots sollicitent les Protestans d'envoyer de puis sans secours à Henri IV, afin de l'empêcher de se faire Catholique.

qu'il le vérifiât qu'avec ces  
*par provision seulement*, le mon-  
Ennemi de cette fausse Re-  
qu'il l'étoit des factions de la

ant ce tems le Pape Sixte V <sup>Mort du</sup>  
laissant dans le trésor de l'E- <sup>Pape Sixte</sup>  
ving millions d'or, qu'il avoit  
Il étoit fort dégoûté de la  
& tendoit les bras tant qu'il  
à notre Henri pour le rap-  
dans l'Eglise, au lieu que la  
efforçoit de lui en fermer les  
afin de l'exclure de la Roïau-  
xte succeda Urbain VII, qui ne  
iége que 13 jours. Et à cet Ur-  
grégoire XIV, lequel étant vé- <sup>Election</sup>  
, & Espagnol d'inclination, <sup>de Grégoire</sup> XIV.

## 192 HISTOIRE

1591.

Entreprise  
des Ligueurs  
sur S. Denis,  
où le Cheva-  
lier d'Auma-  
le fut tué.

Entreprise  
du Roi sur  
Paris, qu'on  
appella la  
Journée des  
Farines.

une sur S. Denis. Le Chevalier d'Aumale, l'un de leurs Chefs, qu'on appelloit le Lion rampant de la Ligue, y fut tué au milieu de la Ville, comme il s'en étoit presque rendu le maître. Le Roi de son côté en tenta une autre sur Paris. On la nomma la Journée des Farines, parce qu'il devoit surprendre la Ville, sous prétexte d'un convoi de Farines qu'on y amenoit; mais elle fut découverte, & obligea le Duc de Mayenne, sur les véhémentes crieries que firent les Seize, de recevoir quatre mille hommes de Garnison Espagnole; ce qui retarda de plus d'un an la réduction de Paris.

Il est bon de savoir que l'un & l'autre Parti n'ayant pas de fonds, ne pouvoient pas tenir continuellement leurs Troupes sur pié, & ne faisoient, pour ainsi dire, la guerre que par intervalles. Quand elles avoient été trois mois ensemble, elles se retiroient, puis se rassembloient à quelques tems de là, & selon qu'elles étoient les plus fortes ou les plus foibles, elles faisoient des entreprises.

Chartres as-  
siégé & pris  
par le Roi.

Le Roi, ayant ramassé les siennes, assiégea la Ville de Chartres, où la Bourdaisiere,

## DE HENRI LE GRAND. 193

surdaisiere commandoit. Il y avoit  
de gens de guerre dedans ; le siége  
annmoins fut long , difficile & meur-  
er. Sa longueur donna sujet au tiers  
parti de remuer quantité d'intrigues  
et dangereuses : mais la prise de  
cette Place les réprima pour quelque  
temps. Il en rendit le Gouvernement  
Chiverni, Chancelier de France ,  
si l'avoit eu avant que la Ligue s'en  
faisse.

Après cela le Duc de Mayenne , qui  
se voïoit pas en trop bon état ,  
ayant le conseil du Duc de Parme ,  
noua une Conférence pour la paix ,  
si s'étant séparée sans rien faire ,  
les Princes Lorrains & les principaux  
chefs de la Ligue tinrent une Assem-  
blée générale à Reims. Il y fut résolu  
d'étant tous ensemble trop foibles  
pour résister au Roi , & aiant manque  
d'argent, il falloit nécessairement nouer  
avec l'Espagne , plus fort qu'on n'a-  
voit pas fait : & pour cela ils dépê-  
cherent le Président Janin vers Phi-  
lippe second. Ce Président étoit hom-  
me de forte cervelle & bon Fran-  
çois , qui travailloit pour la Ligue &  
pour le Duc de Mayenne ; mais qui  
voulait sauver l'Etat en sauvant la

---

1591.

Le Président  
Janin va en  
Espagne de  
la part de la  
Ligue.

1591.

L'Espagnol  
a pour but de  
de profiter  
du débris de  
la France.

Religion ; tellement qu'il tâchoit bien de se servir des Espagnols , mais il ne vouloit point les servir , ni procurer leur avancement. Il ne faut pourtant pas douter que comme il avoit ses fins , ils n'eussent aussi les leurs , & qu'ils ne pensassent à se dédommager des frais qu'ils faisoient pour la Ligue , sur le Roïaume de France.

L'Espagnol avoit pour aide & second dans son dessein , le nouveau Pape Grégoire XIV , qui alloit encore plus vîte & avec plus de chaleur que lui. Car , sans avoir égard ni aux Lettres que Monsieur de Luxembourg , depuis Duc de Piney , lui écrivoit de la part des Princes & Seigneurs Catholiques qui étoient dans le Parti du Roi , ni aux soumissions & très-humbles remontrances que lui faisoit le Marquis de Pisany , qui étoit à Rome député de leur part , il embrassa fortement les intérêts de la Ligue ; il entretint correspondance avec les Saïze , recevant des Lettres d'eux , & leur en écrivant , & qui plus est , il déploya prodigalement le Trésor que Sixte V avoit amassé , pour lever une Armée de douze mille hommes qu'il

Contre le Pape d'excommu- d'excommu-  
n contre les Prélats qui sui- nication con-  
le Roi , & l'envoïa par Mar- tre les Pré-  
Landriane son Nonce , avec lats qui sui-  
é d'argent pour distribuer le vcient le  
le Paris & aux Chefs des ca- Roi , & de  
Seize.  
ans les grandes Villes.

Parlement de Tours , aiant eu  
ce Monitoire , le fit lacérer  
main du Boureau , & décerna  
e corps contre le Nonce. Celui  
s au contraire cassa cet Arrêt ,  
étant donné, disoit-il, par gens  
ouvoir , & ordonna qu'on obéît  
t Pere & à son Nonce.

Es tout , ces Bulles ne produi- Tout cela ne  
pas grand effet d'abord , & le fit pas grand  
mal.  
al de Bourbon se tourmenta en  
our faire soulever l'Assemblée



1591.

Il n'en alla pas de même du côté de notre Henri. Il fut utilement servi par le Vicomte de Turenne.

Il n'en arriva pas de même des Troupes que le Roi avoit fait lever en Allemagne par le Vicomte de Turenne. Elles servirent beaucoup aux affaires du Roi, & lui donnerent de notables avantages. En récompense il honora ce Seigneur du Bâton de Maréchal de France, pour le rendre plus capable d'épouser Charlotte de la Mark, Duchesse de Bouillon & Dame Souveraine de Sedan, laquelle quoique Huguenote, avoit été puissamment recherchée d'amitié & de force, par le Duc de Lorraine, qui desiroit la marier à son Fils aîné le Marquis du Pont. Le Roi fit ce mariage pour mettre un homme en tête au Duc de Lorraine, qui aidoit à soutenir la Ligue. De quoi le nouveau Maréchal s'acquitta fort bien, ayant entr'autres beaux exploits surpris Stenay la nuit précédente de ses noces.

Et par le Duc de Lefdiguières.

Le Roi avoit un autre grand Capitaine en Dauphiné; c'étoit Lesdiguières, qui contenoit ce Pais-là, ayant réduit la Ville de Grenoble, & qui lui sauva la Provence, dont le Duc de Savoie pensoit s'emparer & démembrer cette piece de la Couronne. Ce Duc étant Gendre de Philippe II Roi

## HENRI LE GRAND. 197

10, la puissance de son Beau-  
oit son ambition & son cou-  
lui faisoit oublier l'affection  
hement que ses Prédécesseurs  
presque toujours eu pour la  
jusqu'à se tenir fort honorés  
nfonnaires de nos Rois. Mais  
ite & la vaillance de Lesdi-  
firent échouer tous ses hauts  
spécialement par les batailles  
n-de-Palieres & de Pont-  
ù ce Duc reçut autant de perte  
onfusion.

ce tems-là notre Henri con-  
la passion pour Gabrielle  
qui étoit parfaitement bel-  
ine très-noble Maison ; &  
tion alla si fort en augmen-  
e tandis qu'elle vécut, elle  
ncipale place dans son cœur,  
à qu'en aiant eu trois ou  
nfans, il avoit quasi résolu  
user, quoiqu'il ne l'eût su  
avec de grands embarras &  
ultés fort dangereuses. Aiant  
'ille de Noyon, il en donna  
rnement au Comte d'Estrées,  
ette Belle, & peu après en-  
harge de Grand-Maître de  
ie, qui avoit déjà été tenue

---

1591.

Il conçoit  
de la passion  
pour la belle  
Gabrielle.

1591.

par Jean d'Estrées, l'an mil cinq cens cinquante.

Le Duc de  
Guise se sau-  
ve de la pri-  
son.

Raisonne-  
ment bien  
judicieux de  
Henri IV sur  
l'évasion du  
Duc de Gui-  
se.

Comme il se reposoit un peu après le siège de Noyon, il apprit l'évasion du Duc de Guise, qui après plusieurs autres tentatives, s'étoit sauvé en plein midi du Château de Tours, où il étoit en prison depuis la mort de son pere. La nouvelle d'abord n'en toucha pas moins le Roi, qu'elle le surprit. Il redoutoit ce grand nom de Guise qui lui avoit tant fait de peine. Il avoit peur que ce jeune Prince ne recueillit l'amour des Peuples, que son Pere avoit possédé à un si haut point; & il regrettoit d'avoir perdu un gage qui lui pouvoit servir à beaucoup de choses. Toutefois après qu'il y eut un peu rêvé, il diminua ses appréhensions, & dit à ceux qui étoient autour de lui, qu'il avoit plus de sujet de s'en réjouir, que de s'en mettre en peine, parce qu'il arriveroit, ou que le Duc de Guise se rangeroit auprès de lui, auquel cas il le traiteroit comme son Parent, ou qu'il se jetteroit dans la Ligue, & qu'alors il seroit impossible que le Duc de Mayenne & lui pussent demeurer long-tems ensemble sans se brouiller, & devenir Ennemis.

## DE HENRI LE GRAND. 199

Ce prognostic fut très-véritable. Le Duc de Mayenne aiant vu les réjouissances que toute la Ligue témoignoit de cette nouvelle, les feux de joie qu'en firent les grandes Villes, les actions de graces que le Pape en avoit rendues à Dieu publiquement, & les espérances que les Seize concevoient de voir ressusciter en ce Prince, la protection & les qualités de son Pere, dont ils avoient été idolâtres; le Duc de Mayenne, dis-je, voiant tout cela, fut frappé d'une forte jalousie; & quoiqu'il lui envoiât de l'argent, avec prieres qu'ils pussent s'entrevoir, néanmoins il ne le comptoit pas comme un nouveau renfort, mais comme un nouveau sujet d'inquiétude & de fâcherie pour lui.

1591.

Le Duc de Mayenne devint jaloux de son Neveu.

En effet ce jeune Prince noua aussitôt une grande liaison avec les Seize, & leur promit de prendre leur protection. Par ce moyen-là & par l'appui des Espagnols, ils s'enhardirent de telle sorte, qu'ils résolurent de perdre le Duc de Mayenne, ne cessant le décrier sa conduite parmi les Peuples. On assure qu'il y en eut quelques-uns d'entr'eux qui écrivirent une Lettre au Roi d'Espagne, par la-

Les Seize s'appuient du Duc de Guise, & veulent perdre le Duc de Mayenne.

Ils écrivent au Roi d'Espagne.

1591.

Ils chassent  
le Cardinal  
de Gondy &  
plusieurs au-  
tres de Paris.

quelle ils se jettoient entre les bras ; & le supplioient , s'il ne vouloit régner sur eux , de leur donner un Roi de sa Race , ou de choisir un Gendre pour sa Fille , qu'ils recevroient avec toute obéissance & fidélité. Ils s'avisèrent outre cela de dresser un nouveau formulaire de serment pour la Ligue , qui excluait les Princes du Sang , afin d'obliger tous les Suspectés qui ne voudroient pas jurer une chose si contraire à leur sentiment , de sortir hors de la Ville , & de leur abandonner leurs biens. Par cet artifice ils chasseront plusieurs personnes , entr'autres le Cardinal de Gondy , Evêque de Paris , qu'ils avoient pris en haine , parce qu'avec quelques Curés de la Ville , il travailloit adroitement à disposer les Peuples en faveur du Roi.

Il ne leur restoit qu'à se défaire du Parlement , qui les veilloit jour & nuit , & qui arrêtoit leurs entreprises. Ils avoient poursuivi la condamnation d'un nommé Brigard , parce qu'il avoit correspondance avec les Roialistes ; le Parlement l'ayant absous , ils en furent si irrités , que les plus passionnés d'entr'eux , de complot

## DE HENRI LE GRAND. 201

fait, & de leur autorité privée, aïans fait prendre les armées à ceux de leur faction, allèrent se saisir des personnes du Président Brisson, de Larcher

1591.

& de Tardif, Conseillers. Ils les menèrent prisonniers au Châtelet, où après quelques formalités, l'un d'eux leur prononça la Sentence de mort; en exécution de laquelle ils les firent pendre tous trois à la fenêtre de la chambre, puis le lendemain porter à la Grève, afin d'émouvoir le Peuple en leur faveur. Mais la plupart eurent horreur d'un si damnable attentat, & les plus zélés même de ce Parti-là demeurèrent muets, ne sachant s'ils devoient l'approuver ou le blâmer.

Par un horrible attentat ils font pendre le Président Brisson, & deux Conseillers.

Il se trouva quelques-uns de ces Seize assez déterminés pour vouloir passer plus avant. Ils disoient qu'il falloit achever la Tragédie, & se défaire du Duc de Mayenne, s'il approchoit de Paris, il étoit pour lors à

Quelques-uns vouloient aussi tuer le Duc de Mayenne, mais le cœur leur manqua.

Laon; qu'après cela ils pourroient s'assurer de la Ville, élire un Chef qui dépendit d'eux, rétablir le Conseil des Quarante, aboli par ce Duc, & demander l'union des grandes Villes. Et certes il y a apparence qu'aïant la Bastille dont Bussy étoit Gouver-

1591.

Sur cela ce Duc vient à Paris, & en faire pendre quatre ; ce qui abbat entièrement la faction des Seize.

neur, le menu Peuple & la Garnison Espagnole pour eux, ils eussent pu se rendre maîtres de Paris, & après cela traiter tout à leur aise, ou avec le Roi, ou avec le Duc de Guise, ou avec les Espagnols ; mais ils manquèrent de résolution. Cependant le Duc de Mayenne aiant hésité deux jours s'il viendrait à Paris, parce qu'il craignoit qu'ils ne lui en fermaient les portes, s'y rendit avec quelques gens de guerre, & voyant que le Parlement n'osoit entreprendre de faire le procès à ces gens-là, il se résolut à les châtier lui-même, quelque chose qui en pût arriver ; ainsi sans forme de procès, dans son cabinet, il en condamna neuf à mort. On n'en put attrapper que quatre, qu'il fit pendre dans le Louvre ; les cinq autres se sauvèrent en Flandres. Le plus remarquable de ces cinq étoit Buffy le Clerc, qui avoit été contraint de rendre la Bastille aux gens du Duc. On l'a vu traîner sa misère dans la Ville de Bruxelles, & conserver toujours sa haine contre les François, jusqu'au dernier soupir de sa vie, qui finit peu avant la dernière déclaration de la guerre entre les deux Couronnes.

## DE HENRI LE GRAND. 203

Ce terrible coup aiant mis bas entièrement la faction des Seize, le Duc fit quatre Présidens au Parlement, où il n'y en avoit plus; car Brissou étoit resté seul, les autres étant allés à Tours. Mais il montra bien qu'il entendoit mal ses intérêts; car, à mon avis, il est impossible que le Parlement & la Noblesse demeurent long-tems séparés d'avec le Roi; & la force d'un Parti contraire à la Roiauté ne peut consister qu'en deux choses, ou au Peuple, ou aux gens de guerre.

Lorsque le Roi eut reçu le secours d'Angleterre & celui des Protestans d'Allemagne, il assiégea la Ville de Rouen. Ce fut un des plus mémorables sièges de ce tems-là. Villars, Gentilhomme Provençal, qui en étoit Gouverneur, y fit des actions merveilleuses. Le Duc de Parme venoit à son secours, & avoit joint pour cela le Duc de Mayenne; mais Villars, qui craignoit qu'ils ne vinssent pas à tems, & même que le Duc de Mayenne ne lui ôtât son Gouvernement s'il entroit le plus fort dans la place, fit un effort pour se secourir lui-même, & par une sortie, qu'on pouvoit quasi nommer une bataille, écarta les Assiégeans

---

1591.

Il fit aussi quatre Présidens au Parlement.

1592.

Le Roi assiége Rouen, où Villars étoit Gouverneur.

Grande & mémorable sortie.



\_\_\_\_\_

**Le Roi leve  
le siége , &  
se retire au  
Pont de l'Ar-  
che**

rage des Bourgeois s'affoiblist  
 fut contraint de leur écrire  
 hâtassent de le venir délivr  
 Ducs, sur un avis si chaud, ra  
 rent leurs Troupes en un jour  
 ferent la Somme, & march  
 bagage, firent plus de trente l  
 quatre jours, quoiqu'il y eût  
 chemin quatre rivières à passer

Etant arrivés à une lieue de  
ils se mirent en bataille dans un  
à côté de Dernetal. Le Roi  
allé à Dieppe, trouvant à fo  
son Armée trop affoiblie & d  
gée pour résister à ceux de d  
de dehors, leva le siège à so  
regret, & les attendit à une l  
là douze heures durant en l

## DE HENRI LE GRAND. 205

opiniâtra qu'il falloit prendre Caudebec pour déboucher la Seine, & avoir des vivres pour Rouen. Il fallut que le Duc de Parme se rendît à son avis.

Ils prirent Caudebec en vingt-quatre heures, mais Parme y fut blessé au bras, d'une mousquetade, & quelques jours après le Duc de Mayenne tomba malade; de sorte que les deux Généraux étoient tout-à-la-fois sur la li-  
tiere.

Le Duc de Parme prend Caudebec, y est blessé, & le Duc de Mayenne y tombe malade.

Cependant dans cinq ou six jours l'Armée du Roi se grossit de trois mille chevaux, & de six mille fantassins accourus à son secours des Provinces circonvoisines; en sorte qu'il étoit plus fort que les Ennemis d'environ cinq mille hommes. Alors la chance tourna. Il se met à les chercher, il les enferme près d'Yvetot, & leur coupe les vivres; si bien qu'ils sont contraints de déloger de nuit, & de se venir poster près de Caudebec. Les deux Généraux étant encore au lit, & leurs Troupes fort consternées, le Maréchal de Biron leur enleva un quartier, & ensuite défit leur Cavalerie légère. L'Infanterie du Roi se préparoit au même tems de donner sur l'Infanterie Wallonne, qui sans doute, dans la

L'Armée du Roi grossit, & il pour-  
suit les deux  
Ducs.

Biron leur enleve un quartier, mais ne veut pas les défaire entièrement.

1592.

fraiseur où elle étoit , eût demandé quartier ; mais Biron la rappella , de peur , disoit-il , qu'elle ne s'engageât entre deux quartiers des Ennemis. On crut qu'il le faisoit ainsi pour ne pas achever une guerre , où il avoit le principal commandement. En voici une preuve assez grande. Une autre fois le Baron de Biron son fils , qui depuis fut aussi Maréchal , lui ayant demandé cinq cens chevaux & autant d'Arquebusiers en croupe , pour aller investir le Duc de Mayenne , qui étoit en beau début ; comme le Pere eût vu en effet que cette entreprise étoit infailible , il le regarda d'un œil de colere , & lui dit en jurant , *Quoi donc, Maraut ; nous veux-tu envoyer planter des choux à Biron ?* » On peut connoître par-là d'où vient que les guerres durent si long-tems ; c'est que les Chefs ont intérêt de les prolonger , parce qu'ils y trouvent leur avantage ; tout de même que les gens de Pratique trouvent le leur à prolonger les procès. »

Il veut faire  
durer la  
guerre.

Quelques jours après , le Duc de Parme s'étant levé , repassa dans son esprit toutes les inventions & tous les stratagèmes , qu'il avoit appris par

## DE HENRI LE GRAND. 207

un long usage & par une profonde méditation, pour se tirer d'un si mauvais pas. Il ne trouva point d'autre issue que de passer la rivière, & de se retirer vers Paris en diligence. Il fit bâtir pour cet effet deux Forts vis-à-vis l'un de l'autre sur les deux bords de la Seine, avec des redoutes, qui commandoient sur l'eau, & de grands dehors, qui s'avançoient vers l'Armée du Roi. A la faveur de ces Forts, il passa, durant une nuit obscure, Bagage, Cavalerie, Infanterie & Artillerie, sur des pontons, & sur des bateaux couverts de planches, qu'il fit descendre de Rouen, sans que le Roi, qui en effet s'en aperçut trop tard, pût l'en empêcher. Lorsqu'il eut passé, il prit sa marche par les Plaines de Neufbourg, & fit telle diligence qu'il arriva au Pont de Charenton en quatre jours, n'ayant su dormir de bon somme, ainsi qu'il l'avoua depuis, qu'il ne fût dans la Brie.

Après cela il ramena ses Troupes aux Païs-bas, étant tout couvert de gloire, d'avoir pour la seconde fois fait lever le siège à un grand Roi, lorsqu'il y avoit le moins d'apparence, & d'avoir à sa vue, trompant sa

1592.

Merveilles  
se retraite  
Duc de Pa  
me, sans q  
le Roi la  
puisse emp  
cher.

» l'admirer, & l'estimer plus qu'  
» se que le gain de deux batailles  
» connoissant que le chef - d'  
» d'un grand Capitaine n'est pa  
» de combattre & de vaincre, co  
» de faire ce quil a entrepris  
» hasarder le combat. »

Il ne faut pas oublier que la  
miere fois que le Duc de Parm  
vança pour le secours de Rou  
Roi alla au-devant de lui ave  
partie de son Armée jusqu'à Au  
tant pour l'empêcher de passer l  
tit ruisseau qui y est, que po  
reconnoître ; & qu'avec quatr  
cinq cens Carabins seulement ,  
rêta long-tems sur cul toute l'A  
ennemie par deux ou trois ch  
très-vigoureuses. Le Duc de F

## DE HENRI LE GRAND. 209

tenus de la Cavalerie légère. Le Roi, voyant les siens si pressés qu'ils ne pouvoient plus résister, fit deux vigoureuses charges, pendant lesquelles on tira la plus grande partie du bagage hors du Bourg. Mais tout le gros de la Cavalerie du Duc survenant, le Roi y perdit beaucoup de son monde, & lui-même courut grand risque d'y être tué, ou fait prisonnier. Dieu permit qu'il n'y fut que blessé d'un coup de pistolet dans les reins, lequel eût été mortel si la balle eût eu plus de force, mais elle ne perça que les habits & la chemise, & effleura seulement la peau. Sa valeur & sa bonne fortune contribuèrent toutes deux également à le tirer d'un si mauvais pas, & à mettre, ensuite de cet échec, la personne & ce qui lui restoit de Troupes en sûreté.

Le Duc de Parme admira cette action, mais loua davantage le courage que notre Henry avoit témoigné, que sa prudence; car comme il lui eut envoyé demander ce qui lui sembloit de cette retraite, il répondit : *Qu'en effet elle étoit fort belle; mais que pour lui, il ne se mettoit jamais en lieu d'où il fût contraint de se retirer. C'étoit ta-*

1592.

Belle & périlleuse action du Roi à Aumale, où il sauve son arrière-garde.

Grave réponse du Duc de Parme, sur l'action du Roi.

1592.

citement lui dire, qu'un Prince  
un Général doivent mieux se  
ger. Aussi tous les bons Serviteu  
rent dès le soir même le supp  
vouloir épargner sa personne  
dépendoit le salut de la France  
Reine d'Angleterre, sa plus  
Amie, le pria par Lettres de se  
conserver, & de demeurer au  
dans les termes d'un grand Cap  
qui ne doit aller aux coups, qu  
la dernière extrémité.

Après la levée du siège de  
la plus grande partie de l'Armée  
Roi passa en Champagne à la  
suite du Duc de Parme, & mit  
ge devant la Ville d'Espernay

Biron Pere  
né à Esper-  
nay.

prit. Le Maréchal de Biron y  
d'un coup de fauconneau, qui l  
porta la tête, en reconnoissant  
ce. Son Fils aîné, qu'on nomme  
Baron de Biron, aussi grand C  
ne que le Pere, & fort chéri du  
fut peu après honoré de la même  
ge de Maréchal de France ;  
perdit la tête, comme nous ve  
un peu moins glorieusement c  
Pere.

1593.

Le Duc de Mayenne & le  
Parme s'étant séparés mal satisfaits

## DE HENRI LE GRAND. 211

e l'autre , il ne fut pas mal aisé de enouer les Conférences entre le premier & les Roïalistes. Toutefois la chose n'étoit pas encore mûre. Il y eut seulement jetté des semences, qui porteront leur fruit à quelque tems d'ici. Car le Roi consentit qu'il se feroit instruire dans six mois par des moïens qui ne fissent point de tort à sa dignité, & à sa conscience. Il permit aussi aux Seigneurs Catholiques de son Parti, de députer vers le Pape, pour lui faire entendre le devoir auquel il se mettoit, & pour le supplier d'y apporter son autorité ; & que cependant on traiteroit toujours la Paix.

Le Duc de Mayenne & les siens demandoient des conditions si avantageuses , qu'elles faisoient mal au cœur ; & à dire le vrai , bien des choses dans cette conjoncture faisoient de l'embarras à notre Henri. Celle , qui lui caufoit le plus de peine , étoit que le Duc de Mayenne vivement pressé par les instances du Pape & du Roi d'Espagne, par les remontrances des grandes Villes qui suivoient son Parti, & même par la nécessité de ses affaires, avoit convoqué les Etats gé-

1593.

Conférences  
renouées.

Le Roi promet de se faire instruire dans six mois, & permet de députer vers le Pape.

Le Duc de Mayenne convoque les Etats à Paris pour élire un Roi.



néraux à Paris, afin de procéder à la nomination d'un Roi.

1593.

L'élection  
d'un Roi eût  
été la ruine  
de Henri IV  
& de la France.

Or cette nomination eût été la ruine indubitable de la France, & peut-être l'entière expulsion de notre Henri. Car il y a bien de l'apparence que tous les Potentats Catholiques de la Chrétienté eussent reconnu le Roi que les Etats eussent élu: que le Clergé en eût fait autant, & que la Noblesse & le Peuple, qui ne suivoient Henri IV que parce qu'il avoit le titre de Roi, n'eussent peut-être pas fait conscience de le quitter pour un autre, à qui les Etats l'eussent déferé.

Expédient  
que trouve  
le Roi pour  
empêcher  
cette élec-  
tion.

Afin donc d'empêcher ce coup mortel, il s'avisa sagement de faire proposer une Conférence des Seigneurs de son Parti, avec ces prétendus Etats. Le Duc de Mayenne fut très-aise de cet expédient, parce qu'il voïoit bien que le Roi d'Espagne désiroit que celui qui seroit élu épousât sa Fille Isabelle-Claire-Eugenie, & qu'ainsi cette élection ne le pouvoit regarder, puisqu'il étoit marié, & qu'il avoit des Enfants. Mais aussi de peur qu'on ne s'accoutumât à reconnoître le Roi Henri IV, il suscita sous main quelques Docteurs à dire que cette Con-

## DE HENRI LE GRAND. 213

france avec un Hérétique étoit illicite ; & en vertu de cet avis , il fit en sorte que les Etats arrêterent qu'on ne conféreroit point avec lui , ni directement , ni indirectement , touchant son établissement , ni touchant la doctrine de la Foi ; mais que l'on pouvoit conférer avec les Catholiques tenant son Parti , pour le bien de la Religion , & le repos public.

Le Légat , connoissant bien où cela aboutiroit , fit tout son pouvoir pour empêcher l'effet de cette délibération des Etats ; mais à la fin il fut contraint d'y donner les mains , La Conférence fut donc nouée , & les Députés de part & d'autre s'assemblerent au Bourg de Surène , près Paris.

1593.

Conférence  
de Surène.

Les Etats étoient assemblés dès le mois de Janvier de cette année mil cinq cens quatre-vingt treize , & se tenoient dans la salle haute du Louvre. Il y avoit peu de Noblesse , grand nombre de Prélats , & assez bonne quantité de Députés du tiers Etat ; mais la plupart créatures du Duc de Mayenne , ou païés par le Roi d'Espagne. Ce Prince , désirant à quelque prix que ce fût avoir la Couronne

Etats de la  
Ligue assem-  
blés à Paris.

Il étoit donc tems que notre L  
 ri se déterminât à dire hautem  
 qu'il vouloit persévérer dans sa  
 ligion, sans vaciller ; auquel c  
 falloit se résoudre à une guerre,  
 peut-être il n'eût jamais vu la  
 ou qu'il se réduisît au sein de l'E  
 Catholique.

1593.  
 Il étoit tems  
 que le Roi se  
 convertit.

Les Ligueurs Espagnolisés a  
 hendoient sur-tout ce changement  
 leur eût ôté tout prétexte : les  
 Catholiques le souhaitoient ar  
 ment ; ils avoient peur seulement  
 sa conversion ne fût feinte ; les  
 guenots rigides s'efforçoient de  
 détourner, jusqu'à le menacer de  
 gemens de Dieu, s'il abandon  
 disoient-ils le Parti de la vérité é  
 gélique. Mais tous les Politiqu  
 l'une & de l'autre Religion lui  
 seilloient de ne plus différer. I  
 disoient que de tous les canons  
 canon de la Messe étoit le me  
 pour réduire les Villes de son R  
 me ; ils le supplioient de s'en vo  
 servir ; & à leurs prieres ils ajout  
 des menaces de l'abandonner ,  
 se retirer chez eux , pour ce  
 étoient ennuyés de se consumer  
 service, pour le caprice & l'os

## DE HENRI LE GRAND. 217

treté de quelques Ministres Prédicans ,  
qui l'empêchoient d'embrasser la Re-  
ligion de ses Prédécesseurs.

15. 3.

Outre ces motifs humains , Dieu , Enfin Dieu  
le touche , &  
il se convertit.  
qui ne manque jamais à ceux qui le  
recherchent avec soumission , lui éclai-  
ra l'entendement par ses saintes lu-  
mieres , & le rendit capable de rece-  
voir les instructions salutaires des  
Prélats Catholiques. Cette résolution  
prise , il en donna incontinent avis  
aux Députés de la Ligue dans la Con-  
férence de Surène. On peut penser  
quel fut leur étonnement , & com-  
bien le Duc de Mayenne fut surpris ;  
car ils ne s'attendoient point du tout  
à cette nouvelle.

Les Espagnols & le Légat , aiant Les Espa-  
gnols & le  
Légat pres-  
sent les Etats  
d'élire un  
Roi.  
eu le vent qu'il s'alloit convertir ,  
presserent plus fort les Etats d'élire  
un Roi ; & voiant que les François  
n'en vouloient point qui ne fût de  
leur Nation , ils proposerent que leur  
Roi nommeroit un Prince François ,  
lequel régneroit solidairement & par  
indivis avec l'Infante Isabelle.

Quand le Parlement eut appris ce-  
la , & que les Etats ne s'éloignoient Grand Ar-  
rêt du Parle-  
ment de Paris  
pour la Loi  
Salique.  
pas de cette proposition , ce grand  
Corps , quoique captif & estropié , se

1593.

souvenant de son ancienne vigueur ; ordonna que remontrances seroient faites au Duc de Mayenne , à ce qu'il maintînt les Loix fondamentales de l'Etat , & qu'il empêchat que la Couronne , dont on lui avoit commis la Lieutenance , ne fût transférée aux Etrangers. De plus, il déclaroit nuls tous les Traités faits & à faire , qui seroient contraires à la Loi de l'Etat.

Témoignage  
avantageux  
de Villeroy  
en faveur du  
Parlement.

On soupçonna que cet Arrêt étoit donné par collusion avec le Duc de Mayenne : mais Villeroy , le plus grand homme d'Etat de ce regne-là , rend ce témoignage au Parlement , qu'il prit ce conseil de lui-même ; *N'ayant point d'autres motifs que ceux de l'honneur & du devoir , comme gens qui aimoient mieux perdre la vie , que de manquer à l'un & à l'autre , en connivant au renversement des Loix du Roïaume dont par leur institution ils sont Protecteurs & obligés de les maintenir , par le serment qu'ils font , à leur réception.* Ces paroles font tout-à-fait mémorables.

Le Roi prend  
Dreux.

La vigueur de cet Arrêt fit reprendre cœur à ce qu'il y avoit de bon François à Paris & dans les Etats ; &

## DE HENRI LE GRAND. 219

au même tems la prise de Dreux ,  
que l'Armée du Roi força, causa grand  
étonnement aux plus passionnés Li-  
gueurs. Néanmoins les Espagnols ne  
cessèrent point de poursuivre leur des-  
sein. Le Duc de Mayenne, pensant les  
arrêter, leur fit des demandes exces-  
sives, avant qu'on procédât à l'élec-  
tion d'un Roi. Mais afin de le faire  
venir à leur point, ils lui accorde-  
rent tout; & enfin ils déclarèrent aux  
Etats que leur Roi nommoit le Duc  
de Guise, auquel il donneroit sa Fille  
en mariage, & toutes les forces qu'il  
faudroit pour lui assurer la Couron-  
ne, s'ils trouvoient à propos de lui  
donner leurs suffrages & de l'élire.

Jamais homme ne fut plus étonné  
que le Duc de Mayenne, quand il vit  
qu'il seroit contraint d'obéir à son  
Neveu, & que son autorité s'en alloit  
finir. Sa Femme, encore plus impatien-  
te que lui, ne put s'empêcher de faire  
paroître son dépit & sa jalousie, &  
plutôt que de souffrir qu'on désérât  
la Couronne à ce jeune Prince, elle  
conseilloit à son Mari de faire la Paix  
avec le Roi, à quelque prix que ce  
fût. Il étoit en effet résolu de tout  
faire, plutôt que d'élever son Neveu

Les Espa-  
gnols prome-  
terent aux  
Etats d'être  
Roi. Le Duc  
de Guise,  
avec le quel  
l'acte.

Le Duc de  
Mayenne en-  
coura, & sa  
Femme en-  
core plus.

1593.

Il fait trêve  
avec le Roi.

Le Roi vient  
à S. Denis,  
& se fait in-  
struire.

Son argu-  
ment très-  
subtil contre  
les Ministres.

au dessus de lui. C'est pourquoi il  
ploïa toutes sortes de moïens p  
l'empêcher; & pour cet effet il c  
clut une trêve avec le Roi, non  
tant les oppositions du Légat &  
Espagnols.

Ensuite de cette trêve, le Roi  
à Saint Denis, où se rendirent  
sieurs Prélats & Docteurs, par les  
desquels il s'étoit fait instruire.  
Historien rapporte que le Roi fai  
faire devant lui une conférence e  
des Docteurs de l'une & de l'a  
Eglise, & voïant qu'un Ministre  
boit d'accord qu'on se pouvoit sau  
dans la Religion des Catholiques.  
Majesté prit la parole, & dit à  
Ministre: *Quoi ? tombez-vous d'ac*  
*qu'on puisse se sauver dans la Reli*  
*de ces Messieurs là ?* Le Ministre  
pondant qu'il n'en doutoit pas, pe  
vu qu'on y vécut bien, le Roi  
partit très-judicieusement: *La p*  
*dence veut donc que je sois de leur*  
*ligion, & non pas de la vôtre, p*  
*qu'étant de la leur, je me sauve s*  
*eux & selon vous, & étant de la vô*  
*je me sauve bien selon vous, mais*  
*pas selon eux. Or la prudence veut*  
*je suivre le plus assuré.* Ainsi, après

## DE HENRI LE GRAND. 221

longues instructions, dans lesquelles il voulut amplement être éclairci de tous ses doutes, il abjura son erreur, fit profession de la Foi catholique, & reçut l'absolution dans l'Eglise Abbatiale de S. Denis, au mois de Juillet, par le ministère de Renaud de Beaune, Archevêque de Bourges.

1593.  
il abjura son  
erreur, &  
fit Catho-  
que.

Dès le jour même on vit toute la campagne, depuis Paris jusqu'à Pontoise, éclairée de feux de joie; & grand nombre de Parisiens, qui étant accourus à S. Denis pour voir cette cérémonie, remportèrent à Paris une entière satisfaction, & remplirent toute la Ville d'estime & d'affection pour le Roi; tellement qu'on ne l'y appela plus le Béarnois, comme auparavant, mais absolument le Roi.

Les Etats de Paris ne subsisterent pas long-tems après cela. Le Duc de Mayenne congédia les Députés, qui s'en retournerent la plupart mal satisfaits dans leurs Provinces, & où ils ne servirent pas peu à les disposer à se réduire sous l'obéissance de leur légitime Souverain.

Le Duc  
Mayenne  
congédia les  
Etats.

Il ne restoit plus aucun prétexte à la Ligue, sinon que le Roi n'avoit pas l'absolution du Saint Pere; & qu'ainsi



1593.

Le Roi en-  
voie le Duc  
de Nevers à  
Rome pour  
avoir l'absol-  
ution du Pa-  
pe.

il n'étoit point encore dans le giron de l'Eglise, & qu'ils ne le pouvoient reconnoître qu'il n'y fût entré par la grande porte. Il avoit envoié le Duc de Nevers à Rome, pour négocier cette affaire auprès du Pape, qui étoit fort en colere de ce que les Prélats de France avoient entrepris de l'absoudre, quoiqu'ils ne l'eussent absous que par provision, *ad cautelam* seulement. Car il disoit que lui seul avoit droit de réhabiliter les Relaps, comme aiant le souverain pouvoir de lier & de délier. Voilà pourquoi il se rendit si difficile, & ne put être fléchi, que lorsqu'il vit que le Parti de la Ligue étoit tout à fait à bas.

Le Pape se  
montra si  
difficile.

1554.

La Ligue  
tombe par  
terre en  
moins d'un  
an.

Or depuis que la vie & les actions du Roi eurent fait voir que sa conversion étoit sans feinte; la Ligue, n'aïant plus de valable prétexte, fut sapée, pour ainsi dire, par les fondemens; si bien qu'avant la fin de l'année elle tomba par terre, & il ne lui resta qu'un fort petit nombre de Places dans les extrémités du Roïaume, les autres Chefs n'aïant pas voulu courir jusqu'au bout de la fortune du Duc de Mayenne. Ce Prince étoit fort irrésolu, & ne savoit ce qu'il

## DE HENRI LE GRAND. 223

devoit faire, tant à cause de sa lenteur naturelle, que pour le regret qu'il voioit de renoncer à l'autorité souveraine qu'il avoit entre les mains, & pour la crainte aussi de ne pouvoir trouver de sûreté auprès du Roi.

1594

Cependant Vitry désirant être le premier à rentrer sous l'obéissance, comme il avoit été le premier à s'en séparer, ramena la Ville de Meaux, & le Comte de Carces celle d'Aix en Provence. Lyon s'y remit de lui-même, dont le Duc de Mayenne fut

Meaux  
Aix, Lyon  
Orléans,  
Bourges  
rendent au  
Roi.

causé en partie, pour avoir voulu se rendre maître de cette Ville, & l'arracher au Duc de Nemours, son Frère utérin, qui pensoit se bâtir une petite Souveraineté en ce Pais là. Afin de venir à bout de son dessein, il voioit par de secrètes menées, fait lever les Bourgeois contre ce jeune Prince; tellement qu'ils s'étoient mis de sa personne, & l'avoient mis prisonnier au Château de Pierre-Enfer. Mais il se trouva qu'il avoit en cela plus travaillé pour le Roi, que pour lui même; parce que les Bourgeois qui avoient arrêté le Duc de Nemours, craignant que les Freres ne s'accordassent entre eux à leur préju-

1594.

Réduction  
de Paris.

dice , traiterent secretement avec le Colonel Alfonse d'Ornane , Lieutenant général pour le Roi dans le Dauphiné , & s'étant barricadés , prirent l'écharpe blanche , & crièrent , *vive le Roi*. La Châtre semblablement se remit dans le devoir avec les Villes d'Orléans & de Bourges. La Réduction de Paris arriva le vingt - deuxième de Mars : le Parlement , le Prevôt des Marchands & les Echevins aiant disposé cette grande Ville , y reçurent le Roi , malgré les vains efforts de quelque reste de la faction des Seize. Le Duc de Mayenne étoit allé en Picardie ; & Brissac , à qui il avoit confié le Gouvernement de Paris , depuis quelques mois , l'aïant ôté au Comte de Belin , lui manqua de foi , croïant qu'il la devoit plutôt au Roi qu'à lui.

Le Roi est  
sacré à Char-  
tres.

Le Roi un peu auparavant s'étoit fait sacrer à Chartres avec l'ampoule de S. Martin de Tours. La Ville de Reims étoit encore entre les mains de la Ligue , & il ne vouloit pas différer davantage son Sacre , parce qu'il connoissoit que cette cérémonie étoit absolument nécessaire pour lui concilier l'affection & le respect des Peuples.

## DE HENRI LE GRAND. 225

Ce fut presque un miracle comment aiant quatre ou cinq mille Espagnols de garnison dans Paris, & dix douze mille Factieux restans de la balle des Seize, qui tous haïssient tellement le Roi, il pût néanmoins se rendre le maître, sans coup fêlé : & sans répandre de sang, sinon de quelques six mutins qui sortirent dans les rues pour crier aux armes. Ses troupes s'étant saisies par intelligence des Portes, Remparts & Places publiques, il entra triomphant dans la Ville par la Porte neuve, par où Henri III s'étoit malheureusement enfui ans auparavant, & alla droit à Notre-Dame entendre la Messe, & se chanter le *Te Deum*. Puis de là revint au Louvre, où il trouva ses officiers, & son dîner prêt, comme s'il eût toujours demeuré.

L'après-dîné il donna à la garnison espagnole un sauf-conduit, & bonne escorte pour la conduire jusqu'à l'arsenal de Guise en toute sûreté. Ceux qui l'avoient introduit dans la Ville, avoient ainsi désiré. Cette garnison partit sur les trois heures du même jour de son entrée, avec vingt ou trente des plus obstinés Ligueurs, qui

1594.

Ce fut presque un miracle comment il put se rendre maître de Paris.

1594.

Il voit sortir la garnison Espagnole, & ce qu'il lui dit.

aimerent mieux suivre le Prince que d'obéir à leur Prince national. Il le voulut voir sortir, & les regarfer d'une fenêtre d'au dessus de la porte de Saint Denis. Ils le saluèrent le chapeau fort bas, & avec une profonde inclination; il rendit le salut à tous les Chefs avec grande confiance, ajoutant ces paroles: *Redez moi bien à votre Maître, vous en à la bonne heure, mais venez plus.*

Le même jour qu'il entra dans Paris, le Cardinal de Pellevé Arriva de Sens, Ligueur passionné, résida dans son Hôtel de Sens. Le Cardinal de Plaisance, Légat du Pape, eut sauf-conduit pour se retirer, il mourut par les chemins. Le Cardinal de Pellevé, pour récompense, eut le bâton de maréchal, & une place de Cardinal honoraire au Parlement; faveur qui étoit très-rare en ce tems-là. D'Orléans le devoit toujours être. D'Orléans mis dans le Gouvernement de Paris, qu'il avoit eu sous Henri III; n'en jouit pas long-tems, étoit peu après. La partie du Parlement qui étoit à Tours, fut rappelée à Paris.

La partie du Parlement qui étoit à Tours, est rappelée à Paris.

## DE HENRI LE GRAND. 227

elle avoit été interdite ) & toutes deux réunies pour servir conjointement le Roi. 1594.

Dès le midi du jour que notre Henri fut reçu à Paris, la Ville fut entièrement paisible, les Bourgeois se familiariserent dans un moment avec les Soldats, les Artisans travaillèrent dans leurs Boutiques ; en un mot, le calme fut si profond, que rien ne l'interrompit que le carillon des cloches, les feux de joie, & les danfes qui se firent par toutes les rues jusques à minuit. Il est certain que ce qui causa cette joie & cette merveilleuse tranquillité, fut la grande opinion que le peuple avoit conçue de la généreuse bonté de ce Prince, & les ordres qu'il donna pour contenir ses gens de guerre.

On remarque deux actions qu'il fit le jour même qu'il entra dans Paris, qui sont d'une bonté, d'une justice, & d'une politique admirable. Deux belles actions du Roi.

La premiere est, qu'il souffrit que le bagage de la Noue, l'un de ses principaux Chefs, entrant dans Paris, fut arrêté par des Sergens pour des dettes que son Pere avoit contractées pour son service ; & quand la Noue

ciens , au lieu du bagage qu'avoient saisi. Fut-il jamais un merveilleuse bonté , & une plus te justice ?

L'autre de  
politique.

La seconde est, que dès le fo  
me il joua aux cartes avec la D  
se de Montpensier , qui étoit  
Maison de Guise , & la plus for  
gueuse qu'il y eût dans le Parti.  
on rien voir de plus politique.

Réduction  
de Rouen ,  
d'Abbeville,  
de Troyes, de  
Scns , &c.

Depuis cette réduction de  
les autres Villes & leurs Gouve  
se hâterent aussi de conclure  
Traités. Villars fit le sien pour F  
moïennant le Gouvernement  
de cette Ville & Bailliage , &  
lui du Pais de Caux, avec la C  
d'Amiral, qu'il fallut tirer des

## DE HENRI LE GRAND. 229

l'Auvergne, Agen, Marmande & Villeneuve d'Agenois, se mirent dans obéissance, & leurs Gouverneurs eurent du Roi sans contestation tout ce qu'ils lui demanderent. La Ville de Poitiers, & le Pais d'alentour, traita aussi par le moïen de ses principaux Magistrats; & le Marquis d'Elbeuf, qui en étoit Gouverneur pour la Ligue, voyant qu'il ne pouvoit pas empêcher cette résolution, s'y laissa entraîner, & composa avec le Roi, qui lui laissa le Gouvernement de la Province.

1594.  
D'Agen, de  
Marmande.

De Poitiers,  
& du Mar-  
quis d'El-  
beuf.

Cependant le Comte de Mansfeld entra dans la Picardie, pour essayer de soutenir la Ligue, qui s'abaissoit fort, & prit la Cappelle. Le Roi en revanche mit le siège devant Laon, & le prit par capitulation, nonobstant tous les efforts que fit le Duc de Mayenne pour le secourir.

La Cappelle  
prise par  
Mansfeld.

Laon pris  
par le Roi en  
même tems.

Balagny, avec sa Ville de Cambrai, renonça aussi à la Ligue, & promit service au Roi. Il se disoit Souverain de cette Ville, & la tenoit en propre depuis que le Duc d'Alençon, Frere du Roi Henri III, l'avoit usurpée sur le Baron d'Inchi, lequel dans le grand soulèvement des Pais-bas,

Balagny se  
remit dans le  
Parti du Roi  
avec la Ville  
de Cambrai,



— nommé Pierre Barriere , & celle de  
 1595. Jean Châtel.

De Pierre  
 Barriere

Le premier étoit un Soldat âgé de vingt-sept ans , lequel aiant été découvert à Melun , en l'an mil cinq cens quatre-vingt-treize , comme il cherchoit à exécuter son détestable coup , fut condamné à avoir le poing droit brûlé , tenant le couteau dont il avoit dû frapper le Roi , puis à être tenaillé avec des tenailles ardentes , & rompu tout vif.

Et de Jean  
 Châtel.

Le second étoit un jeune Ecolier , âgé de dix-huit ans , Fils d'un Marchand Drapier de Paris , demeurant devant le Palais. Ce Malheureux , sur la fin de l'année mil cinq cens quatre-vingt-quatorze , s'étant coulé avec les Courtisans dans la chambre de Gabrielle d'Estrées , où étoit le Roi , le voulut frapper d'un coup de couteau dans le ventre ; mais de bonne fortune le Roi s'étant baissé en ce moment pour saluer quelqu'un , il ne l'atteignit qu'au visage , lui perça la levre d'en haut & lui rompit une dent.

On ne savoit d'abord qui l'avoit frappé ; mais le Comte de Soissons voiant ce jeune homme effaré , l'arrêta par le bras. Il confessa effromé :

, tant on lui avoit tortement  
dans l'esprit qu'il feroit un  
agréable à Dieu d'ôter du  
un Prince relaps & excommu-  
Pere de ce Misérable fut ban-  
aïson de devant le Palais dé-  
& une Pyramide érigée en la

ésuites , sous lesquels ce Mé-  
voit étudié , furent aussi-tôt  
de l'avoir imbu de cette per-  
Jésuites ex-  
lés du Roïa-  
me.

Doctrine ; & comme ils  
beaucoup d'Ennemis , le Par-  
oannit toute la Société du  
e , par le même Arrêt de leur

Ces Peres ne manquerent  
obstant que le tems leur fût  
e , de travailler à soutenir  
neur . & firent plusieurs écrits

1595.

nées de là le Roi révoqua l'Arrêt du Parlement, & les rappella, comme nous le dirons bientôt.

Les succès de la guerre déclarée à l'Espagne furent bien différens de ceux que le Roi eut contre la Ligue, & firent bien voir que c'est autre chose de s'attaquer un Etranger égal en puissance, sur lequel il n'y a rien à gagner que par la force des armes, que d'avoir affaire à des Sujets rebelles, & dans son propre País, où les intrigues & les intelligences font plus de la moitié des entreprises.

Réduci-nde  
Beaune, Au-  
xerre, Dijon,  
&c.

Cette Année, les Villes de Beaune, d'Autun & d'Auxonne, se réduisirent sous l'obéissance du Roi. Celles de Mâcon & d'Auxerre y étoient revenues dès l'année précédente. La Ville de Dijon suivit leur exemple, & se barricada contre le Château, que Biron alla assiéger. Mais cependant le Connétable de Castille descendit avec une grande Armée, du Milanois en Bourgogne par la Franche-Comté, & passa la Saone à Gray, avec le Duc de Mayenne.

Le Roi va en  
Bourgogne  
contre l'Ar-  
mée Espa-  
gnole.

Le Roi, qui étoit allé en ce País-là, eut l'assurance de s'avancer jusqu'à Fontaine-Françoise. Ce fut là qu'avec

## DE HENRI LE GRAND. 235

cinze cens hommes seulement il tint  
à cette grande Armée , & fit un  
ploit de guerre qui n'est pas imagi-  
ble. Villars-Oudan , & Sanfon ,  
ux des principaux Chefs de l'Armée  
nemie , donnerent impétueusement  
à ses Troupes ; Villars chargea un  
ux, commandé par le Maréchal de  
iron , & Sanfon un autre qui étoit  
côté. Ils les enfoncerent tous deux ,

leur firent passer carrière jusqu'à  
vue de celui du Roi. On dit que  
illars aiant su qu'il étoit-là , tant  
nom de Roi est puissant , n'osa l'at-  
quer , & se retira sur la gauche. Mais  
nfon ne fut pas si heureux ; car le  
oi n'aiant avec lui que cent che-  
ux , mais véritablement tous gens  
élite , ou de marque , & montés à  
avantage , donna à lui l'épée à la  
fin , se méla tout au travers , & le  
lla en pièces. Sanfon essaiant de  
lier ses gens perdit la vie en ac-  
frant beaucoup d'honneur.

Le péril fut si grand pour le Roi  
is ce combat , qu'il disoit que dans  
autres occasions , où il s'étoit trou-  
il avoit combattu pour la victoi-  
mais qu'en celle-ci il avoit com-  
u pour la vie.

1595.

Journée de  
Fontaine-  
Françoise ,

Où le Roi  
fait paroître  
sa valeur ,  
mais est en  
danger de sa  
vie.

Mayenne désespéré, se veut retirer en Savoie.

Le Roi en a pitié, & lui offre un accommodement, & un lieu de retraite.

tant de mauvais succès, & ne sif plus où donner de la tête, avoulu de se retirer à Sommerive voie, d'où il vouloit envoier deder sureté en Espagne, pour aller dre compte de ses actions au Roi lippe II. Mais la bonté du Roi soinn de le détourner de ce précc & de le remettre dans les voies commodement. Il envoia pour effet querir Lignerac son Consl l'entretint de la bonne volonté avoit toujours eue pour ce Du témoigna qu'il avoit pitié de lufura qu'il étoit toujours dispos recevoir en ses bonnes graces, permit de se retirer en toute sif Châlons sur Saone, tandis qu'on

## DE HENRI LE GRAND. 237

La plûpart des gens du Conseil du Roi, qui confidéroient les longueurs & les artifices dont il avoit usé depuis 1595.  
ix ans, aiant commencé cinquante traités sans jamais conclure, étoient d'avis de ne lui plus accorder de sur-  
veillance, & de le pousser à bout. Mais la prudence & la bonté du Roi ne s'accordoient pas à ce sentiment; parce qu'il n'ignoroit pas deux maximes qui sont très-vraies; *L'une, que les Rois peuvent toujours, quand ils veulent, remettre les plus rebelles dans leur devoir; l'autre, qu'il est très-dangereux de désespérer de braves gens, & sur tout des gens de la qualité du Duc de Mayenne.* Voilà pourquoi de son propre mouvement, & contre l'avis de son Conseil, il lui accorda une trêve. Ce qui suivit peu après montra bien comme ce sage Prince avoit eu plus de lumières que tous ses Ministres, & combien il eût été préjudiciable à ses intérêts de faire le contraire.

Cependant de trois Villes, que nous avons dit qui restoient à la Ligue en Picardie, la Fere, Ham & Soissons; le Gouverneur de la première, nommé Colas, l'avoit livrée aux Espagnols; & d'Orvilliers avoit

La Fere & Ham livrées aux Espagnols. Sont tuillés en pièces à Ham: Humieres est tué.

rent tous hachés en pièces ; mais  
mieres y fut tué , & plus de deu  
braves hommes avec lui.

Cette perte excita tellement  
gnation des bons François con  
Ligueurs , que la plupart de c  
étant désespérés , s'enfuirent au  
bas & en Espagne , où ils trou  
d'abord un accord très-favorab  
de bons appointemens , pour le  
ils firent de très-grands mau

France. Entr'autres un vaillan  
pitaine , nommé Rône , qui s'i  
nant qu'on alloit traiter à la de  
rigueur tous ceux qui n'avoient  
de Places pour faire leur Paix ,  
solut de faire si bien la guerre  
les Espagnols eussent sujet de

## DE HENRI LE GRAND, 239

Il lui persuada , pour faciliter cette grande entreprise , de prendre Dourlens auparavant , afin que les François n'y pussent mener de secours en corps d'Armée. Ce fut aussi par son conseil que Fuentes alla au-devant du Duc de Nevers , du Maréchal de Bouillon , & de l'Amiral de Villars , qui venoient au secours de Dourlens ; qu'il les combattit & les fit avec grand carnage de la Noblesse François , & fit tuer Villars de sang froid , l'un des plus braves hommes de ce tems-là ; puis étant revenu devant Cambrai , il le prit par famine , & dépouilla ainsi Balagny de sa prétendue Principauté , tandis que le Roi étoit occupé du côté de la Bourgogne.

1595.

Journée de Dourlens, où Villars est tué.

Cambrai pris par les Espagnols.

Une nouvelle très-importante , & long-tems attendue , consola le Roi de ces deux grandes pertes de Dourlens & de Cambrai. C'est qu'on lui manda qu'enfin le Saint Pere passant par-dessus toutes les difficultés & les oppositions que formoient les Espagnols , lui avoit donné l'absolution le seizième de Septembre , par la négociation & les poursuites de d'Ossat & du Perron , ses Procureurs en Cour de

Le Pape donne l'absolution au Roi.



1595.

Rome, qui depuis furent honorés  
deux du chapeau de Cardinal, à  
recommandation.

Le Duc de Mayenne  
fait enfin son  
Traité avec  
le Roi,

Après cela le Duc de Maïe  
n'ayant plus d'excuses, ni plus d'  
espérance de pouvoir subsister, se re-  
fut de traiter. Il étoit bien tard  
il ne pouvoit attendre qu'une dern  
rigueur, si la générosité du Roi n  
été plus grande que son obstinat  
Il est vrai aussi que la belle Gabr  
le, fort officieuse à tous ceux qui  
clamoient sa faveur, & d'ailleurs  
geant à se faire des amis & du  
port, pour parvenir au mariage  
Roi où elle aspirait, n'aida pas  
à lui obtenir un accommodement  
favorable. Certes, les termes de  
dit que le Roi lui accorda & les co  
tions sont si honorables, que ja  
Sujet n'en a eu de plus avantage  
de Roi de France. Mais elles l'e  
été davantage, si avant que son  
fût défilé, il eût traité pour les g  
des Villes qu'il tenoit encore co  
leur Chef, & que par ce moïen i  
eût toujours tenues attachées à se  
térêts.

A des condi-  
tions très-a-  
vantageuses.

Il vint à  
Monceaux le  
saluer.

Quelque tems après il vint à M  
ceux saluer le Roi ; lequel le v  
saluer.

## HENRI LE GRAND. 241

ns une allée où il se prome-  
vança vers lui de quelques  
c toute la gaieté & le bon ac-  
ssibles , l'embrassa étroitement  
fois , l'assura qu'il l'estimoit  
homme d'honneur , qu'il ne  
point de sa parole , & le trai-  
autant de franchise que s'il  
ours été attaché à son service.

comblé de ses bontés , dit au  
e là , » que c'étoit alors seu-  
it que le Roi avoit achevé de  
ncre. Aussi demeura-t-il tou-  
ans le devoir d'un très - fidele  
comme le Roi se montra très-  
ince , & exact observateur de  
le.

même temps que le Duc avoit  
son traité , & obtenu un Édit  
qui le confirmoit , le nouveau  
Nemours , son frere utérin , &  
toit appelé Marquis de Saint-  
du vivant du brave Duc de  
rs son aîné , se reconcilia aussi  
moyen de sa mere , avec le Roi,  
ena à l'obéissance quelques pe-  
laces qu'il tenoit encore dans  
nnois & dans le forez.

frere aîné , l'un des plus no-  
des plus généreux courages

1595.

Le Duc  
de Nemours  
se reconcilia  
aussi.

Son frere aîné  
étoit mort  
d'une étran-  
ge maladie.

1595.

que l'on eût jamais vus, étoit mort l'année précédente d'une étrange maladie, qui de temps en temps, lui fit verser par la bouche & par tous les pores, jusqu'à la dernière goutte de son sang; soit que ce mal lui fût venu de l'extrême douleur, qu'il eut après s'être sauvé du château de Pierre-En-cise, d'apprendre la reddition de Vienne, qui étoit sa plus sûre retraite; soit qu'il fût causé par un poison âcre & caustique, qu'on disoit lui avoir été donné par ceux qui redoutoient son ressentiment. Il mourut sans avoir été marié; & son frere puîné dont nous parlons, étoit pere de Messieurs de Nemours, que nous avons vus mourir ces années dernières,

1596.

Le Duc de Joyeuse fait son Traité avec le Roi.

Le Duc de Joyeuse, qui après la mort de son jeune frere, tué en la bataille de Villemur, près de Montauban, avoit quitté l'habit de Capucin, pour se faire Chef de la Ligue en Languedoc, & avoit maintenu la Ville de Toulouse & les Contrées voisines dans ce parti, prit aussi ce temps de faire son accommodement, & obtint des conditions très-favorables, par le moyen du Cardinal de Joyeuse son autre frere. Il eut entr'autres

## DE HENRI LE GRAND. 243

choses le bâton de Maréchal de France. Le Seigneur de Boisdaufin eut pareille récompense, quoiqu'il ne tint plus que deux petites Villes dans les Pays du Maine & d'Anjou; ſçavoir, Ablé & Château-Gontier; le Roi lui faisant ce bon traitement, plutôt en confidération de ſa perſonne, que de ſes Places.

Il n'y avoit plus à réduire que le Duc de Mercœur & Marseille. Cette Ville étoit dominée par Charles de Caſaux, Conſul, & par Louis d'Aix, Viguier, qui y avoient uſurpé toute l'autorité. Comme ces deux hommes étoient ſur le point de la livrer aux Eſpagnols, un Bourgeois nommé Libertat, avec une bande de ſes amis, ſe ſoulever les Habitans contr'eux, & ayant tué de Caſaux & chaffé Louis d'Aix, la mit en pleine liberté ſous obéiſſance du Roi.

Quant au Duc de Mercœur, le Roi lui accorda la prolongation de la trêve; car il n'étoit pas en pouvoir d'aller ſiôt le dépoſſéder du reſte de la Bretagne, étant fort empêché au ſiège de la Fere, où il étoit en perſonne, auquel il n'avoit guere avancé en ſix ou quatre mois. D'ailleurs il ar-

1596.

Le Seigneur de Boisdaufin auſſi.

Réduction de Marseille.

Le Roi accorde une trêve au Duc de Mercœur.

par l'Archiduc Albert.

Prise de la Fère par Henri IV.

Belle remarque.

L'Archiduc prend encore Guines & Ardres.

pitaine, ayant pris d'abord le Risban & de Nieulé, les E  
forcerent la Place le vingt-q  
Avril, & y passerent tout  
l'épée. Peu après le Roi prit  
qui se rendit faute de vivres  
pagnols ayant fait le Traité,  
lurent pas d'ôtages de lui, dis  
» savoient qu'il étoit Prince  
» & de bonne foi : témoign  
tant plus glorieux pour lui,  
toit de la bouche de ses enn  
La douleur qu'il avoit de  
de Calais, fut redoublée par  
Villes de Guines & d'Ardres  
rent encore prises par l'indul  
valeur de Rône; lequel en  
fait d'autres, si quelques m

## HENRI LE GRAND. 245

is; & les Emissaires d'Espagne, —————  
urs suppositions & artifices, ex- 1596.

it autant qu'ils pouvoient de  
lles semences de division dans  
rits, se servant pour cela de  
sortes de prétextes, & sur tout  
ui de l'oppression des Peuples.  
blement elle étoit grande : mais  
ouvenoit des pillages de la guer-  
de la nécessité des affaires, non  
la faute du Roi, qui n'avoit  
de plus ardent desir, que de  
er au plutôt le soulagement de  
ets; ainsi que nous le verrons.  
le jetta dans l'affliction & dans  
rras, parce qu'il n'avoit point  
ds pour continuer la guerre,  
prévoyoit bien, aux murmures  
voit déjà excités, que s'il fou-  
vantage les Peuples, il s'éleve-  
ntre lui une nouvelle tempête.

cette peine il eut recours au  
d remede qu'on a accoutumé  
atiquer quand la France est en  
er : c'est la convocation des  
Généraux, très - utile quand

libre, & qu'elle est sans fac-  
t parce que la nécessité pres-  
e lui donnoit pas le temps de  
mbler en corps, il convoqua

Le Roi pour  
avoir de l'ar-  
gent, con-  
voque l'As-  
semblée des  
Notables, à  
Rouen.

1596. — seulement les Notables d'entre Grands de son État, des Prélats la Noblesse, & des Officiers de Judicature & de Finances.

Ordre de la séance.

Il desira que l'assemblée se fît à Rouen dans la grande salle de la baye de Saint Ouen. Au milieu de laquelle il étoit assis dans une chaise élevée en forme de Trône solennel : à ces côtés étoient les Evêques & Seigneurs ; derrière , les quatre Secrétaires d'État ; au-dessous des premiers Présidens des Cours souveraines , & les Députés des Ordres de Judicature & de Finances. Le Roi fit l'ouverture par une harangue d'un véritable Roi , » lequel dit : « croire que sa grandeur & son autorité ne consistent pas seulement en une puissance absolue , mais en la bonté de son État , & au salut de son peuple.

Il y fait une belle harangue.

*Si je faisois gloire , leur dit-il , de passer pour excellent Orateur , j'apporterois ici plus de belles paroles & de bonnes volontés ; mais mon ambition ne tend à quelque chose de plus haut que de bien parler , j'aspire aux titres de Libérateur & de Restaurateur de la France. Déjà , par la*

# DE HENRI LE GRAND. 247

*En Ciel, par les conseils de mes fideles  
serviteurs, & par l'épée de ma brave  
généreuse Noblesse, (de laquelle je  
me distingue point mes Princes; la qua-  
rité de Gentilhomme étant le plus beau  
titre que nous possédions) je l'ai tirée  
de la servitude & de la ruine. Je de-  
viens maintenant la remettre en sa pre-  
miere force & en son ancienne splen-  
deur. Participez, mes Sujets, à cette  
gloire, comme vous avez par-  
ticipé à la premiere. Je ne vous ai  
jamais ici appelés, comme faisoient mes  
prédécesseurs, pour vous obliger d'ap-  
prouver aveuglément mes volontés; je  
vous ai fait assembler pour recevoir vos  
conseils, pour les croire, pour les sui-  
vre, en un mot, pour me mettre en  
votre main. C'est une en-  
treprise qui ne prend guere aux Rois, aux  
Généralistes, & aux victorieux comme  
moi: mais l'amour que je porte à mes  
Sujets, & l'extrême desir que j'ai de con-  
server mon Etat, me font trouver tout  
utile & tout honorable.*

*L'Assemblée émue jusqu'au fond  
du cœur par de si tendres paroles,  
vailla avec affection à trouver de  
son pouvoir continuer la guerre, &  
pour cet effet elle ordonna qu'on re-*

1596.

On lui accor-  
de un fonds  
pour faire la  
guerre.



1696.

culeroit d'une année le payement des gages des Officiers, & que, pour deux ans seulement, il seroit imposé un sol pour livre sur toutes les marchandises, qui entreroient dans les Villes closes, excepté sur le bled, qui est la nourriture des Pauvres. Ce dernier moyen causa beaucoup de bruit dans les Provinces d'au-delà la Loire; mais Rôni, que le Roi avoit depuis quelques mois fait Surintendant, non moins habile que fidele, ainsi que nous le dirons ailleurs, joignit à ce fonds une grande somme de deniers, que les Financiers avoient détournée, & qu'il fit revenir dans les coffres du Roi.

1697.

Le Roi d'Espagne desiroit la paix.

Cependant le Roi d'Espagne, se tant diminuer les forces de son corps & de son esprit, par une langueur qui dégénéra en une horrible maladie, craignoit que sa foiblesse ne causât des révoltes dans ses Pays, si éloignés les uns des autres. D'ailleurs il avoit épuisé ses Finances, & il souhaitoit avec passion de donner les Pays bas à sa très chere fille Isabelle. Voilà pourquoi il avoit fait connétre au Saint Pere, qu'il desiroit la paix; & sa Sainteté avoit envoyé le Gré-

ral des Cordeliers vers lui pour l'y  
disposer plus particulièrement.

1597.

Lorsqu'elle étoit bien acheminée, il  
survint un incident qui la retarda de  
plus d'un an. Hernand Teillo, Gou-  
verneur pour l'Espagnol de Dourlens,  
averti du mauvais ordre que les Bour-  
geois d'Amiens tenoient à la garde de  
leur Ville, la surprend un matin sur  
les neuf heures, comme on étoit au  
dormon, c'étoit en Carême; ayant  
fait embarrasser une porte par une  
barrette chargée de noix, dont un sac  
se délia exprès, afin d'amuser les Sol-  
lats qui étoient au corps de garde.  
Une si fâcheuse nouvelle étonna d'au-  
tant plus le Roi, qu'il étoit alors en  
réjouissance & se divertissoit à Paris.  
Il vouloit que ses paquets impor-  
tans vinssent droit à lui, & non  
point à d'autres, & que l'on les lui  
apportât à quelque heure que ce  
fut; tellement que comme il étoit  
dans un profond sommeil, après  
avoir fait danser un ballet, un Cour-  
tier le vint éveiller pour lui dire  
cet accident.

Surprise d'A-  
miens par les  
Espagnols; ce  
qui retarda la  
Paix.

Aussitôt il saute hors du lit, &  
men de deux ou trois de ses plus con-  
fidents, pour s'entretenir avec eux,

1597.

Ils jugeoient tous que cela ar-  
dans une méchante conjoncture  
ce que le Duc de Mercœur ét  
puissant en Bretagne , que les  
des factions étoient encore ca  
sous les cendres; que les Hug  
faisoient des cabales , & qu'en  
consternation étoit extraordinair  
Paris, qui se voyoit par-là d  
frontiere. Mais ce courage hère  
que tant de périls n'avoient su  
vanter , ne fut point ébranlé p  
lui-là; au contraire, il résol  
l'affronter d'abord : & d'aller p  
rement investir Amiens, avant  
Espagnols s'y fussent plus aff

Le Roi  
se résout ,  
malgré son  
Conseil, d'al-  
ler assiéger  
Amiens.

Ses plus grands Capitaines n'é  
point de cet avis. Mais nono  
cela , lui qui avoit plus de g  
lumieres & plus de fermeté  
tous, l'entreprit courageusemen  
pas tant , disoit-il, sur les moye  
mains, que sur la confiance qu'i  
en Dieu, qui lui avoit toujou  
la grace de l'assister.

Dieu l'as-  
siste visible-  
ment.

Et véritablement on peut di  
l'assista encore plus visiblement  
cette occasion , qu'il n'avoit  
fait. Car il découvrit plusieurs  
pirations sur sa personne , e

Il décou-  
vre plusieurs  
conspira-  
tions.

## HENRI LE GRAND. 251

un Religieux qu'un Agent du Roi  
igne, à ce qu'on disoit, avoit vou-  
ter à le tuer, & de très-dange-  
cabales, que l'argent de ce mé-  
di entretenoit à Paris, lesquelles  
roient toutes ses démarches, &  
ent un jour le faire enlever de  
l'hâteau de Saint Germain en

1497.

illeurs ses peuples répondant, <sup>Les Peu-  
ples contri-  
buent volon-  
tiers, & les  
Ligueux le  
servent fort  
bien.</sup>  
e ils devoient, à son affection  
elle, ne lui dénierent rien de  
e qu'il leur demanda pour hâ-  
siegé. Puis le Duc de Mayenne  
s les Ligueux desirant lui té-  
ner leurs ressentimens pour tou-  
s bontés, le servirent si fidele-  
& si chaudement en cette occa-  
indis que les autres chanceloient  
tenoient à quartier, qu'il fut  
de dire qu'il connoissoit bien  
plupart de ces gens-là n'avoient  
été ennemis de sa personne,  
eulement de la Religion Hu-  
te.

siegé fut fort long, difficile &  
ux; & si le Roi d'Espagne y eût  
employer toutes ses forces, ja-  
e Roi n'en fût venu à bout. Mais  
t devenu fort chagrin, il ne

1597.

L'Archiduc vient au secours d'Amiens.

Son arrivée & ses attaques mettent l'Armée du Roi en désordre.

desiroit que le repos, & ne se soucioit plus de conquêtes ; si bien qu'il ne donna aucune des assistances que l'Archiduc lui demandoit. L'Archiduc ne laissa pas pourtant de faire le plus grand effort qu'il pût pour faire lever le siège. Il vint se présenter au quartier de Long-pré, un jour qu'on ne s'y attendoit pas, avec de très-grandes forces ; cela mit le désordre & l'épouvante parmi nos François, en telle sorte que s'il eût su se servir de l'occasion, & ne pas perdre le temps à consulter, il eût sans doute jetté les trois mille hommes dans la place qu'il avoit destinée pour cela.

Le Roi, revenant de la chasse, où il étoit allé, trouva un effroi général dans son Armée, & quelques-uns même des principaux Chefs tout éperdus. Dans un si grand danger, le cœur

Le Roi la rassure.

ni la tête ne lui manquèrent pas : il dissimula sa crainte, donna les ordres sans s'émouvoir, & se fit voir partout avec un visage aussi gai, & des discours aussi fermes, qu'après une victoire. Il fait promptement marcher ses Troupes au champ de bataille, qu'il avoit choisi trois jours devant, à

# DE HENRI LE GRAND. 253

ait cens pas de-là les lignes. De cet droit ayant considéré le bel ordre de l'Armée d'Espagne, le peu d'assurance de la sienne, & la foiblesse de son poste, où il n'avoit pas eu le loisir de fortifier, il fut un peu ému, & pensa du succès de la journée. Alors appuyé sur l'arçon de la selle, ayant chapeau à la main, & les yeux levés au Ciel, il dit à haute voix : *Ah ! Seigneur, si c'est aujourd'hui que tu me veux punir, comme mes péchés le méritent, j'offre ma tête à ta justice ; n'épargne pas le Coupable. Mais Seigneur, par ta sainte miséricorde, prend pitié de ce pauvre Royaume, & ne frappe pas le troupeau pour la faute du Berger.*

1597.

Paroles dignes d'un Chrétien & d'un bon Roi.

On ne peut exprimer de quelle efficace furent ces paroles ; elles furent portées en un moment dans toutes les troupes, & il sembla qu'une vertu du Ciel eût rendu le courage à tous les François.

L'Archiduc les ayant donc trouvés solus & en bonne contenance, n'osa passer outre. Quelques autres tentatives qu'il fit ensuite, ne lui réussirent pas, & il se retira la nuit dans le Pays d'Artois, où il licencia ses

L'Archiduc se retire en Flandres.

Troupes. Enfin Hernand Teillo ayant été tué d'un coup de mousquet, les 1597. Affiégés capitulerent, & le Roi établit Le Roi A- Gouverneur dans la Ville le Seigneur reprend A- de Vic, homme de grand ordre & miens. d'exacte discipline, qui par son commandement, commença d'y bâtir une Citadelle.

Au partir d'Amiens, le Roi mena Il va jus- son Armée jusqu'aux portes d'Arras, qu'aux por- pour visiter l'Archiduc. Il y demeura tes d'Arras, & défit les Espagnols. trois jours en bataille, & salua la Ville de quelques volées de canons; puis voyant que rien ne paroissoit, il se retira du côté de France, mal satisfait, disoit-il galamment de la courtoisie des Espagnols, qui n'avoient pas voulu s'avancer d'un pas pour le recevoir, & avoient refusé de mauvaise grace l'honneur qu'il leur faisoit.

Le Maréchal de Biron servit admirablement bien à ce siège. Aussi le Roi, lorsqu'il fut de retour à Paris, & que ceux de la Ville lui eurent fait une réception véritablement royale, leur dit en leur montrant ce Maréchal: *Messieurs, voilà le Maréchal de Biron que je présente volontiers à mes amis & à mes ennemis.*

## DE HENRI LE GRAND. 255

Il n'y avoit plus aucun reste appa-  
rent de la Ligue en France, que le  
Duc de Mercœur encore cantonné  
dans la Bretagne. Le Roi lui avoit  
souvent accordé des treves, & offert  
de grandes conditions: mais il étoit  
entêté de l'ambition de se faire Duc  
de ce Pays-là, qu'il prenoit toujours  
de nouveaux délais pour conclure, se  
jurant que le temps lui ameneroit  
quelque révolution favorable, & se  
attant de je ne sais quelles prophéties,  
qui l'assuroient que le Roi mourroit  
dans deux ans.

1597.

Le Duc de  
Mercœur re-  
culait toujours  
à conclure  
son Traité.

Enfin, le Roi ennuyé de tant de re-  
fusés, tourna la tête de ce côté-là, ré-  
solu de châtier son opiniâtreté, com-  
me elle le méritoit. Il étoit perdu sans  
effort, s'il ne se fût avisé, pour se  
sauver, d'offrir sa fille unique au fils  
légitime de Gabrielle, Duchesse de Beau-  
fort.

1598.

Le Roi va  
en Bretagne  
résolu de le  
châtier.

Ses Députés n'avoient pu d'abord  
obtenir autre chose, sinon qu'il sorti-  
roit tout à l'heure de la Bretagne, &  
qu'il remettroit toutes les Places qu'il  
y tenoit, moyennant quoi Sa Majesté  
lui accorderoit un oubli du passé, &  
qu'il recevrait en ses bonnes grâces,



1598.

» sont incompatibles, quand le Prince  
 » n'est pas juste & ménager, ou qu'il  
 » laisse manier son argent à d'autres,  
 » sans prendre garde soigneusement à  
 » ses comptes.

On travail-  
 le à la paix  
 générale, &  
 les deux Rois  
 la souhaitent.

Le calme fut ainsi rendu à la France pour le dedans, après dix ans de guerres civiles, par une grace particulière de Dieu sur ce Royaume, par les soins laborieux, par la bonté & par la valeur du meilleur Roi qui fût jamais. On travailloit cependant sérieusement à la paix entre les deux Couronnes de France & d'Espagne. Les deux Rois la desiroient également; notre Henri, parce qu'il souhaitoit avec passion soulager la France, & lui faire reprendre ses forces après tant de saignées & de violentes agitations; & Philippe, parce qu'il sentoit bien qu'il arrivoit à la fin de ses jours, & que son fils Philippe III n'étoit point capable de soutenir le faix de la guerre contre un si grand Roi.

Les Députés  
 s'assembloient  
 à Vervins.

Les Députés de part & d'autre étoient assemblés pour cela depuis trois mois dans la petite Ville de Vervins, avec le Nonce du Pape. Ceux de France étoient Pomponne de Bellièvre,

**HENRI LE GRAND. 259**

las Brûlard de Sillery, tous  
onseillers d'État, & le dernier  
Président au Parlement ; les-  
sissant de concert & sans ja-  
vuiderent les articles les plus  
s en fort peu de temps ; & sur  
qu'ils en reçurent du Roi, fi-  
la paix le deuxieme jour de  
douzieme du même mois elle  
liée à Vervins.

oit trop long de rapporter ici <sup>Substance</sup>  
articles du Traité : je dirai <sup>du Traité de</sup>  
nt qu'ils portoient en gros que <sup>Vervins.</sup>  
agnols rendroient toutes les  
u'ils avoient prises en Picar-  
Blavet qu'ils tenoient encore  
agne. Que le Duc de Savoie  
ompris en ce Traité, pourvu  
ndît au Roi la Ville de Be re  
noit en Provence. Et pour le  
at de Saluces, que ce Duc  
rvahi sur la France vers la fin  
e de Henri III, qu'il seroit  
u jugement du Saint Pere,  
ideroit cette question dans

ublication de la paix se fit en <sup>La paix est</sup>  
e jour par toutes les Villes <sup>publiée.</sup>  
ce & des Pays-bas, avec des  
nces, dont le bruit éclata

1598.

» de les LOIX de la Nature et  
» tianisme de faire la guerre  
» pour de la guerre, un Prin  
» tien ne devoit jamais refuse  
» si elle ne lui étoit tout-à-f  
» vantageuse.

*Fin du Tome premier*



**HISTOIRE**  
**DU ROI**  
**HENRI**  
**LE GRAND,**  
**COMPOSÉE**

par Messire HARDOUIN DE PEREFIXE,  
Evêque de Rodez, ci-devant  
Précepteur du Roi.

*révisée, corrigée & augmentée par l'Auteur,*

**TOME SECOND.**

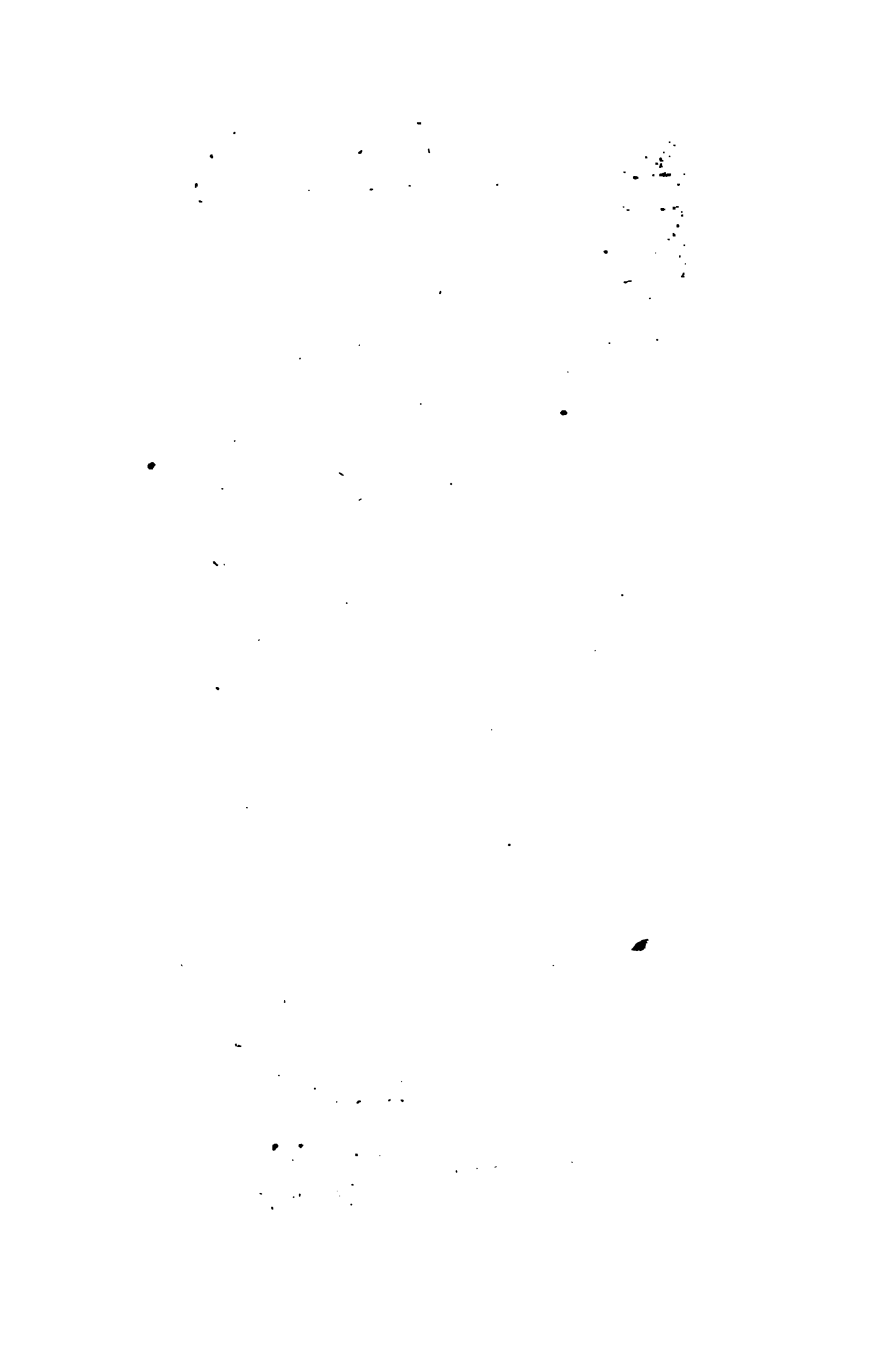


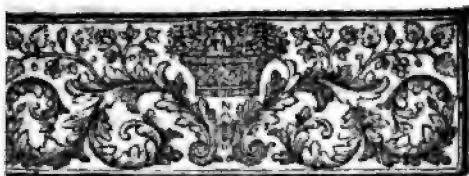
**A PARIS,**  
**PAR LA COMPAGNIE,**

---

**M. DCC. LXVII.**

*Avec Approbation & Privilège du Roi.*





# TROISIEME PARTIE

## DE LA VIE

DE

# HENRI LE GRAND,

*CONTENANT SOMMAIREMENT  
ce qu'il fit depuis la Paix de  
Vervins , faite en mil cinq cens  
quatre - vingt - dix - huit , jusqu'à  
sa mort arrivée en mil six cens  
dix.*

**J**USQUES-ici nous avons suivi la fortune de notre Héros , par des chemins extrêmement difficiles & raboteux , au travers des rochers & des précipices , durant des temps fort fâcheux & pleins d'orages & de tempêtes ; maintenant nous l'allons suivre par des routes plus aisées & plus

1598.

*La troisième  
partie de la  
vie de Henri  
le Grand fut  
plus calme  
que les au-  
tres , & plus  
dans la paix.*

la Royauté, ou enfin parmi  
vertissemens, il fera son  
plaisir de ses plus nécessaires  
importantes occupations.

Il fut Capi-  
taine par né-  
cessité, &  
politique par  
inclination.

Dans les deux premières  
sa vie, que nous avons vues  
par nécessité homme de guer-  
campagne, dans cette dernière  
inclination, homme de cabinet  
politique; mais dans toutes  
ble & infatigable.

Il faut qu'un  
Roi sache la  
guerre; mais  
outre cela il y  
a bien d'au-  
tres fonctions  
de la Roiauté

Le vrai devoir d'un Souverain  
siste principalement à protéger  
Sujets. Il faut qu'il les défende  
contre les Étrangers, & qu'il repousse  
actions & les attentats des rois  
c'est pour cela qu'il a le  
des armes entre les mains,  
lui est avantageux d'entendre

## DE HENRI LE GRAND. 3

aire par des Lieutenans ; Qui doute  
que le Prince le plus heureux ne soit  
celui qui met ses affaires en tel état ,  
qu'il n'a pas besoin de tirer l'épée ,  
mais est assez puissant pour rendre la  
justice , pour punir les Méchans , &  
pour honorer & élever les gens de  
bien ; qui fait distribuer les graces  
& les récompenses , entretenir le  
bon ordre & les loix , & maintenir  
ses Provinces dans la tranquillité ;  
qui a soin de s'informer souvent &  
soigneusement de ce qui s'y passe ,  
de soutenir sa réputation & sa gran-  
deur , par sa bonne conduite , de  
se faire redouter par ses Ennemis ,  
& estimer par ses Alliés ; qui s'ac-  
coutume à présider dans son Con-  
seil en Souverain , à écouter les  
Ambassadeurs , & leurs répondre ,  
& à démêler les grandes affaires par  
traités & négociations ; qui veille  
incessamment , pour prévenir le mal  
& mettre les Méchans & les Enne-  
mis dans l'impuissance de nuire ,  
pour rendre l'État riche , florissant  
& abondant , par le moyen du com-  
merce , par la culture des Sciences  
& des beaux Arts , pour y faire venir  
l'opulence de tous les endroits de la

158.

Quelles sont  
ces fonc-  
tions.



1528.

» terre , & sur-tout pour y procurer  
 » la gloire & le service de Dieu ; en-  
 » sorte que ce soit comme un Para-  
 » dis de délices , & un séjour de fé-  
 » licité. Ce sont , à mon avis , les  
 » emplois dignes d'un puissant Roi ,  
 » d'un Roi sage & chrétien ; qui étant  
 » le Pasteur de ses Peuples , c'est ainsi  
 » qu'Homere appelle souvent le grand  
 » Roi Agamemnon ) ne doit pas seu-  
 » lement savoir chasser les Loups ,  
 » j'entends faire la guerre , mais plus  
 » encore savoir conduire son trou-  
 » peau , le préserver de toutes mala-  
 » dies , l'engraisser , & le faire multi-  
 » plier.

La Paix est  
 jurée par le  
 Roi , & par  
 l'Archiduc  
 Albert.

La Paix aiant été publiée avec une  
 réjouissance incroyable des François,  
 des Flamands & des Espagnols , elle  
 fut solennellement jurée le vingt-  
 unieme Juin , par le Roi , dans l'E-  
 glise de Notre-Dame , sur la Croix  
 & sur les saints Evangiles , en pré-  
 sence du Duc d'Arscot , & de l'Admi-  
 rant d'Arragon, Ambassadeurs du Roi  
 d'Espagne pour cet effet. Et puis le  
 Cardinal Archiduc Albert, Gouver-  
 neur des Pais-bas pour ce Roi , la  
 jura aussi le vingt sixième du même  
 mois , dans la Ville de Bruxelles , y

# DE HENRI LE GRAND. 3

ant le Maréchal de Biron, que le  
voit honoré nouvellement de la  
té de Duc & Pair, vérifiée en  
ment, tant pour donner plus d'é-  
cette Ambassade, que pour ré-  
enser les grands services que ce  
neur lui avoit rendus dans la guer-

1598.

Biron est  
fait Duc &  
Pair, va pu-  
rer la Paix  
aux Pais-bas.

ce Voïage, les Espagnols n'é-  
reient aucunes caresses ni louan-  
vers ce nouveau Duc, pour lui  
er l'orgueil & la vanité, & l'en-  
ent tellement de la bonne opinion  
i-même, qu'il se mit dans la  
ue le Roi lui devoit plus qu'il  
roit jamais lui donner, & que  
vertu n'étoit assez honorée en  
ce, il trouveroit bien ailleurs qui  
etroit à plus haut prix. Ce qui  
ira tantôt de très-mauvais ef-

Les Espa-  
gnols l'en-  
vrent de pré-  
sompction.

isieurs d'entre les François, qui  
voient pas au vrai le pitoïable  
ù étoit le Roi d'Espagne & ses  
es, ne pouvoient comprendre  
ent ce Prince avoit acheté la Paix  
er, que de rendre six ou sept  
es Places, entr'autres Calais &  
t, qu'on pouvoit nommer les  
le la France. Les Espagnols au

Ce que les  
François &  
ce que les Es-  
pagnols di-  
soient de la  
Paix de Ver-  
vins.

1558.

Pourquoi le  
Roi avoit dé-  
siré la Paix.

Beiles paro-  
les.

contraire, qui voïoient que leur Roi étoit moribond, ses Finances épuisées, les Païs-bas ébranlés, le Portugal & ses terres d'Italie sur le point de se révolter, le Fils qu'il laissoit, bon Prince à la vérité, mais qui aimoit bien le repos, s'étonnoient que les François, aiant si bravement repris Amiens, & réuni toutes leurs forces, après le Traité du Duc de Mercœur, n'eussent pas poussé dans les Païs bas, parce qu'apparemment ils les eussent emportés ou fort ébrechés. Le Roi répondoit que s'il avoit désiré la Paix, ce n'étoit pas qu'il s'ennuïât des incommodités de la guerre, mais pour donner moïen à la Chrétienté de respirer : » Qu'il savoit bien que dans la conjoncture où étoient les choses, il en eût pu tirer de grands avantages; mais que la main de Dieu renversoit souvent les Princes dans leurs plus grandes prospérités, & qu'un Sage ne devoit jamais, pour l'opinion de quelque favorable événement, s'éloigner d'un bon accord, ni se fier trop sur l'apparence du bonheur présent; qui peut changer par mille accidens imprévus; étant arrivé bien souvent qu'un homme

## DE HENRI LE GRAND. 7

« atterré & fort bleffé, a tué celui qui  
« lui vouloit faire demander la vie.

1593.

On reconnut dans peu de tems  
que le Roi Philippe II avoit beau-  
coup plus besoin de cette Paix, que la  
France. Car son mal se redoubla plus  
fort. Il eut vingt-deux jours durant un  
perpétuel flux de sang par tous les  
conduits de son corps; & un peu de-  
vant sa mort, il lui vint quatre apof-  
tumes en la poitrine, d'où il sortoit  
une continuelle fourmilliere de ver-  
mine, que tout le soin de ses Officiers  
ne pouvoit tarir.

Mal de  
strange, &  
mort de Phi-  
lippe II, Roi  
d'Espagne.

Dans cette étrange maladie sa con-  
stance fut merveilleuse, & il n'aban-  
donna point les rênes de son Etat jus-  
qu'au dernier soupir de sa vie. Car il  
prit soin, avant que de mourir, de trai-  
ter le mariage de son Fils avec Mar-  
guerite, Fille de l'Archiduc de Grats;  
& celui de sa chere Fille Isabelle, avec  
le Cardinal Archiduc Albert, de mê ne  
sang qu'elle, & lui donna pour dot  
les Païs bas, & la Comté de Bour-  
gogne, à la charge de réversion, si elle  
mouroit sans Enfans.

Avant que  
de mourir il  
prend soin de  
faire mariage  
son Fils, &  
sa Fille.

Il avoit bien signé les articles de la  
Paix; mais sa maladie mortelle ne lui  
permit pas de prêter le serment avec

La maladie  
de Philippe  
II l'empêcha  
de jurer la  
Paix.

## 10 HISTOIRE

De plus , aiant appris que d  
 1598. les troubles il s'étoit fait quanti  
 faux Nobles qui, s'exemptoient  
 Taille , il ordonna qu'il en fero  
 recherche ; & il ne les confirma  
 dans leur usurpation pour une  
 d'argent , comme on fait quelque  
 au grand préjudice des autres  
 taillables , mais il voulut qu'ils f  
 réimposés à la Taille , afin qu  
 ce moïen ils aidassent aux plus  
 vres à porter une bonne part  
 fardeau , comme étant les pl  
 ches.

Il fait re-  
 chercher le  
 faux Nobles  
 & renvoyer  
 à la Taille.

Il désiroit encore avec beau  
 d'affection faire du bien à sa  
 Noblesse , & la dédommager d  
 penes qu'elle avoit faites à son  
 vice ; mais ses coffres étoient vi  
 & d'ailleurs tout l'or du Pérou  
 pas été suffisant pour satisfaire l  
 tit & le luxe de tant de gens.  
 Roi Henri III avoit , par son  
 ple & par celui de ses Mignons  
 ré la dépense si haut , que le  
 gneurs vouloient vivre en Prince  
 les Gentilshommes en Seigne  
 falloit pour cela qu'ils aliénass  
 possessions de leurs Ancêtres , &  
 changeassent ces vieux Châ

## DE HENRI LE GRAND. 11

marques illustres de leur Noblesse, en clinquans, en dorures, en train & en chevaux. Puis, lorsqu'ils s'étoient endettés par-de-là leur crédit, ils retomboient ou sur les coffres du Roi, demandant des pensions, ou sur le dos du pauvre Peuple, l'écorchant par mille brigandages. Le Roi voulant donc remédier à ce désordre, déclara hautement à sa Noblesse, qu'il vouloit qu'ils s'accoutumassent à vivre chacun de son bien; & pour cet effet qu'il seroit bien-aise, puisqu'on jouissoit de la Paix, qu'ils allassent voir leurs maisons, & donner ordre à faire valoir leurs terres. Ainsi il les soulageoit des grandes & ruineuses dépenses de la Cour, en les renvoyant dans les Provinces, & leur apprenoit que le meilleur fond que l'on puisse faire, est celui du bon ménage. Avec cela, sachant que la Noblesse Française se pique d'imiter son Roi en toutes choses, il leur montrait, par son propre exemple, à retrancher la superfluité des habits. Car il alloit ordinairement vêtu de drap gris, avec un pourpoint de satin ou de taffetas, sans découpure, passément, ni broderie. Il louoit ceux qui se rétoient

1598.

Il retrancha  
le luxe de la  
Noblesse, &  
les renvoya  
tous dans  
leurs maisons  
aux champs.

Leur exemple  
par son  
exemple, à  
modérer ses  
habits.

1598.

de la sorte , & se rioit des autres ; qui portoient , disoit-il , leurs moulins & leurs bois de haute furaie sur leurs dos.

Il tombe  
malade & en  
gère.

Sur la fin de l'année il fut atteint d'une subite & violente maladie à Monceaux, dont il pensa mourir. Toute la France en eut le frisson ; on le tint pour désespéré , & le bruit qui en couru pensa rallumer les factions. Mais il fut sur pié au bout de dix ou douze jours ; & il sembla que Dieu ne lui avoit envoyé ce mal , que pour lui découvrir ce qu'il y avoit encore de mauvaise volonté dans le Roïaume , & pour lui donner la satisfaction de sentir , par les regrets qu'il faisoient ses Peuples , le plaisir qu'il y a d'être aimé.

Voilà d'un  
No.

Dans le plus fort de sa maladie, il disoit à ses Amis ces belles paroles : *Je n'apprehende nullement la mort, je l'ai affrontée dans les plus grands périls ; mais j'avoue que j'ai regret de sortir de cette vie sans avoir pu remettre ce Roïaume dans la splendeur que je m'étois proposée, & sans avoir témoigné à mes Peuples, en les gouvernant bien & les soulageant de tant de subsides, que je les aime comme si c'étoient mes Enfants.*

## DE HENRI LE GRAND. 13

Au sortir de-là continuant ses louables desseins de mettre ordre à ses affaires, il vint à Saint Germain en Laye pour y résoudre les Etats de la dépense, tant de sa Maison, que de la garde des Places, entretien des Troupes, Artillerie, Marine, paiement des Officiers, & plusieurs autres charges. Il avoit pour lors en son Conseil, comme nous dirons à cette heure, de très grands hommes, & fort renommés en toute sorte de matieres; mais il se monroit encore plus habile qu'eux & plus éclairé. Il examina & discuta tous les articles de dépenses, avec un jugement & des lumieres d'esprit merveilleuses, retrancha & ménagea tout ce qui se pouvoit retrancher, & conserva tout ce qui étoit nécessaire. Entr'autres choses, il re-  
 trancha beaucoup de superfluités pour la dépense des tables de sa Maison; non pas tant pour épargner pour lui-même, que pour obliger ses Sujets à modérer leur friandise, & afin d'empêcher qu'ils ne ruinaissent leurs maisons, pour y vouloir entretenir une trop grande cuisine. » En effet, par l'exemple du Roi, qui a toujours plus de force que les Loix, ni que la cor-  
 Bujj

1598.

Il trava  
aux Etats  
ses dépen

retranche  
les superfl  
tés de ses  
bles.



1558.

» rection , le luxe fut bientôt con-  
 » verti en frugalité, fort nécessaire à  
 » l'Etat.

Afin de favoir si bien tout le fond  
 de ses Finances , qu'il ne pût se trom-  
 per dans ses mesures , ni être trom-  
 pé par ceux qui les manioient , il avoit  
 dans son cabinet un état de sa Mai-  
 son , un de la Marine , un de l'Artil-  
 lerie , un des gages des Officiers de  
 Justice & de Finances , un de tout  
 ce qui se levoit en chaque Province,  
 & des charges qui étoient dessus , &  
 généralement de toutes les choses ,  
 sur lesquelles il jettoit souvent les yeux  
 & les examinoit , pour y ajouter ou  
 retrancher , non point selon la fan-  
 taisie ou les importunités des autres ,  
 mais selon le besoin , la raison & l'é-  
 quité.

Qui étoient  
 ses Conseil-  
 lers ou Mi-  
 nistres.

Il y avoit pour lors dans son Con-  
 seil de très-habiles & fideles Minis-  
 tres , comme Chiverny , Bellievre ,  
 Sillery , Sancy , Jeannin , Villeroy &  
 Rôny. Je ne parle point des grands  
 hommes pour la guerre , comme le  
 Maréchal de Biron, Lesdiguières Gou-  
 verneur de Dauphiné , le Duc de  
 Mayenne , le Connétable de Mont-  
 morency , le Maréchal de la Chastre ,

## DE HENRI LE GRAND. 19

e Maréchal d'Aumont, Guitry, la Noue, & plusieurs autres, desquels il ne se servoit point pour l'administration de l'Etat, quoiqu'il s'entre-tint souvent avec eux, & que par honneur il leur communiquât quelque-fois les grandes affaires, & leur en demandât leurs avis; comme il faisoit aussi à quelques gens de robe, qu'il connoissoit fort habiles & fort affectionnés, entr'autres Achilles de Harlay, premier Président au Parlement, & Jacques Auguste de Thou, aussi Président dans la même Compagnie, qu'il emploïa en plusieurs négociations très-importantes.

Le Chancelier de Chiverny, qui avoit été élevé à cette charge sous le regne de Henri III, étoit homme froid, dissimulé, & avisé; mais, à ce qu'en disoient ses Ennemis, il étoit meilleur Praticien, que bon Conseiller d'Etat.

Il mourut l'année suivante, & en sa place le Roi mit Pomponne de Bellievre, fort consommé dans la science des droits & des intérêts de la France, & fort adroit Négociateur, comme il le montra bien au Traité de Ver vins. Il étoit vieux quand le Roi lui donna cette charge: aussi disoit-il,

1598.

CHIVERNY.

BELLEVRE.

1798.

qu'il n'y étoit entré que pour en sortir. Il porta le Roi à faire un sévère Edit contre les Duels: il établit un fort bon ordre dans le Conseil, & ordonna qu'il ne seroit point reçu de Maître des Requêtes, qui n'eût été dix ans entiers dans quelque une des Compagnies souveraines, ou seize ans en d'autres Sièges subalternes.

**SILLERY.**

Nicolas Brûlard-de-Sillery, Président au Mortier au Parlement de Paris, qui avoit été son compagnon à Vervins, étoit un esprit doux, facile & accort, mais qui pénétoit plus avant qu'il ne vouloit qu'on le crût. On dit que le Public ne vit jamais aucune émotion sur son visage ni en ses discours.

**SANCY.**

Harlay-Sancy étoit un homme franc, hardi, intrépide, qui ne craignoit personne quand il s'agissoit du service du Roi; mais il étoit un peu brusque, & lui parloit trop librement; témoin ce qu'il lui dit touchant Madame Gabrielle, qui fut bien le lui rendre.

Quand à Jeannin, Président au Parlement de Bourgogne, & Villeroy, premier Secrétaire d'Etat, ils avoient tous deux été dans le Parti de la Li-

# DE HENRI LE GRAND. 17

2, & y avoient très-utilement servi  
Roi & la France, en ce qu'agissant  
lement pour la défense de la Re-  
ion catholique, & non par esprit  
faction, ils avoient empêché que

1598.

Espagnols n'empiétassent sur ce  
iaume, & que le Duc de Mayen-  
ne se jettât absolument entre leurs  
as, comme souvent le désespoir de  
affaires l'y portoit. Ils convenoient  
as deux en ce point, qu'ils aimoient  
tat & la Roïauté avec passion, &  
ils avoient un grand jugement ;  
is du reste leurs humeurs étoient  
ez différentes.

Jeannin étoit un vieux Gaulois, JEANNIN.  
i vouloit mener les affaires par les  
mes anciennes suivant les Loix &  
Ordonnances, bon Jurisconsulte,  
me & résolu, qui alloit droit au  
it, qui ne savoit point prendre de  
tours, & qui aimoit fort le bien-  
blic.

Villeroy étoit un des plus sages, &  
s plus adroits Courtisans qu'on ait  
nais vus ; il avoit un esprit clair &  
t, qui développoit avec une in-  
ôtable facilité les affaires les plus  
brouillées, qui les expliquoit si  
réablement, & si intelligiblement

VILLER-  
ROY.

1598.

que rien plus, & qui leur donnoit le tour qui lui plaisoit. Il étoit merveilleusement actif, & avec cela très-fécond en expédiens, prenant une affaire par tant de biais, qu'il étoit malaisé qu'elle lui échappât.

Le Roi conféroit souvent avec ces  
Conseillers, ainsi, & non pas Ministres, comme  
on a fait depuis trente-cinq ans. Il  
leur parloit de ses affaires, quelque-  
fois pour en être instruit, & quelque-  
fois pour les instruire eux-mêmes; ce  
qu'il faisoit, ou dans son cabinet, ou  
à la promenade dans les allées des  
Tuileries, de Monceaux, de Saint  
Germain, & de Fontainebleau. Il  
s'entretenoit souvent avec eux sépa-  
rément, les appelant les uns après  
les autres; & il en ufoit ainsi, ou  
pour les obliger à lui parler avec plus  
de liberté, ou pour ne leur pas dire  
lui-même, à tous ensemble, ce qu'il  
ne vouloit dire qu'à quelques Parti-  
culiers, ou pour quelque autre raison,  
qui étoit sans doute d'une fort bonne  
Politique. Il disoit qu'il n'en trouvoit  
point parmi eux, qui le satisfissent  
comme Villeroy, & qu'il vuidoit plus  
d'affaires avec lui en une heure, qu'a-  
vec les autres en un jour.

## DE HENRI LE GRAND. 19

Quant à Maximilien de Berhuc, 1598.  
 Baron de Rôny, & depuis Duc de RÔNY;  
 Sully, ayant été nourri assez jeune depuis Duc  
 auprès du Roi, dans la Religion Hu- de Sully.  
 guenote, le Roi avoit reconnu sa ca-  
 pacité & son affection en diverses  
 affaires de conséquence, mais sur-tout  
 qu'il avoit le génie porté au manie-  
 ment des Finances, & qu'il avoit tou- Il avoit du  
 tes les qualités requises pour cela. En génie pour  
 effet il étoit homme d'ordre, exact, les finances.  
 bon ménager, gardoit sa parole point  
 prodigue, point fastueux, point por-  
 té à faire de folles & vaines dépenses ;  
 ni au jeu, ni en femmes, ni en fes-  
 tins, ni en meubles somptueux, ni  
 en bâtimens trop superbes, ni en au-  
 cunes des choses qui ne conviennent  
 pas à un homme élevé dans cet em-  
 ploi. De plus, il étoit vigilant, labo-  
 rieux, expéditif, qui donnoit presque  
 tout son tems aux affaires, & peu à  
 ses plaisirs. Avec cela il avoit le don  
 de pénétrer les matieres, jusques au  
 fond, & de développer les entortille-  
 mens & les nœuds dont les Financiers,  
 quand ils ne sont pas de bonne foi  
 s'étudient à cacher leurs griveleries.  
 Sur tout il n'entra jamais dans les  
 Traités, ni dans les Fermes, sous des

1598.

noms empruntés, ce qui sans doute est un vol manifeste, & très-punissable, étant certain que, qui est intéressé à une affaire, au lieu de la porter aussi haut qu'elle devoit aller, la rabaisse tout autant qu'il peut.

Nous avons dit comme le Roi désiroit sur toutes choses de pourvoir à l'économie de ses Finances, & les raisons pour lesquelles il avoit été obligé de laisser François d'O dans la charge de Surintendant. Après que cet homme fut mort, il en donna la charge à cinq ou six personnes, qu'il en crut capables, & gens de bien. Il s'étoit persuadé qu'il en seroit mieux servi que d'un seul, s'imaginant qu'ils s'entreveilleroient & qu'ils se serviroient de Controlleurs les uns aux autres. Mais tout le contraire arriva; chacun se déchargeoit sur son compagnon; rien ne s'avançoit; & si quel qu'un d'eux vouloit agir, tous les autres ne manquoient point de le traverser par leurs jalousies, de sorte qu'ils ne s'accordoient qu'en ce point, que chacun d'eux se faisoit bien paier de ses appointemens, qui coutoient six fois plus au Roi, que s'il n'y eût eu qu'un seul Surintendant, sans qu'il

Après la mort de François d'O, le Roi commit ses Finances à cinq ou six, qui s'en acquitterent fort mal.

## DE HENRI LE GRAND. 21

retirât aucun profit de cette multitude.

1598.

Lorsqu'il eut donc reconnu que tant de gens ne faisoient qu'embrouiller ses Finances, il les remit toutes en la main d'un seul, qui fut Sancy. Mais quelque tems après l'aïant reconnu plus propre à d'autres emplois qu'à celui-là, il lui donna Rôny pour compagnon, & puis enfin fit Rôny seul Surintendant.

Voyant cela, il fait Sancy seul Surintendant.

Et fôrt peu de tems après Rôny.

Rôny, avant qu'il entrât en cette charge, s'étoit pourvu de toutes les connoissances nécessaires pour s'en bien acquitter; il savoit parfaitement tous les revenus du Roïaume, & toutes les dépenses qu'il y falloit faire. Il communiqua tout ce qu'il en savoit au Roi, qui de son côté avoit aussi si bien étudié toutes ces choses, qu'on ne pouvoit pas dépenser cent écus, sans qu'il fût s'ils avoient été bien ou mal employés. » Comme c'est » l'avantage d'un mauvais Dispensateur, que son Maître soit ignorant, » & qu'il ne voie goutte dans ses affaires; aussi est-ce celui d'un Serviteur utile & fidele, qu'il soit bien instruit, & qu'il y voie clair, afin qu'il sache estimer dignement ses services.

Qui connoissoit parfaitement les Finances.

Le Roi le savoit si bien, qu'il ne pouvoit y être trompé.



1598.

Il désira de  
Rôny qu'il  
ne prit aucun  
pot de vin ,  
ni présent ,  
sans l'en  
avertir.

Au reste, son humeur s'accordoit parfaitement bien avec celle du Roi. Lorsqu'il lui confia ses Finances, il désira de lui qu'il ne prît jamais aucun pot de vin, ni aucun présent, sans l'en avertir. Et quand Rôny l'en avertissoit, il y consentoit aussi-tôt, & même étoit si aise, qu'en le servant bien il trouvât son compte, que bien souvent il y ajoutoit des dons du sien, pour lui donner courage de le servir toujours de mieux en mieux. Mais Rôny ne les recevoit jamais, qu'ils ne fussent dûment vérifiés à la Chambre des Comptes, afin que tout le monde fût les libéralités que lui faisoit son Prince, & qu'on n'eût point à lui reprocher qu'il se servoit de la faveur à épuiser les coffres.

Il commença  
par établir  
un ordre  
constant &  
certain dans  
les Finances.

Sous l'administration de ce Surintendant, la première loi que le Roi donna aux affaires de cette nature, ce fut la constance immuable de l'ordre, lequel ne s'y doit jamais altérer, depuis qu'il a été une fois arrêté & résolu. Car comme les choses les plus déplorées se redressent sous une conduite ferme & certaine, aussi les plus assurées se dissipent par une tête légère, qui fait, défait, &

## DE HENRI LE GRAND. 23

fait sans cesse, & qui révoquera demain ce qu'elle a ordonné aujourd'hui. 1598.

Rôny donna bientôt des preuves indubitables de sa capacité; car ayant visité quatre Généralités seulement, il fit en peu de tems revenir un million & demi des deniers qui étoient garés. Puis après la surprise d'Amiens par les Espagnols, il fit trouver promptement un fond pour dresser une grande Armée, & fournir aux frais du siège; si bien qu'il fut un des principaux instrumens du recouvrement de cette grande Ville.

Il est bon de marquer un expédient qu'il trouva entre plusieurs, pour empêcher les griveleries des Financiers; car cela est nécessaire en tout tems. Il savoit qu'il y avoit quelques personnes dans le Conseil du Roi, qui étoient de part avec les Traitans & les Fermiers, & qui faisoient adjuger au Conseil les Fermes & les Traités à vil prix, & souvent leur faisoient donner de grandes diminutions. Pour empêcher que ces gens-là ne mangeassent ainsi le gâteau entr'eux, il ferma la main aux Fermiers généraux, défendant aux Sous-Fermiers

Effets du bon ménage de Rôny.

Expédient pour empêcher que les gens du Conseil ne grivelaient avec les Fermiers, & les Traitans.

les deux tiers plus que ne me  
les Traités & les Baux géné  
ménagea aussi de telle forte  
penſe, qu'il n'étoit point be  
prêts, qui conſument les plu  
deniers du Roi, & le tienn  
jours dans la néceſſité; & s'il o  
les Fermiers à faire des avan  
toit ſans aucunes remiſes.

Financiers  
aboient fort  
contre Rôny,  
mais il s'en  
moque.

Ces gens du Conſeil, qui  
vilainement intéreſſés dans les  
& dans les Partis, du commen  
crierent fort contre ſa condu  
tendirent mille pièges, & lu  
rent mille traverses; mais  
tems il les amena à la raiſon  
blablement tous ceux qui n  
aucun droit de lui demander

is nous sommes un peu ar-  
ur ce point des Finances,  
it que c'est le plus impor-  
tous, celui par lequel on  
it, sans lequel on ne sau-  
en faire, & d'où dépend le  
ement ou l'accablement des  
s, & tous les bons ou les  
is succès des desseins & des  
ises.

Henri eut bien désiré en  
ms de pourvoir à la réfor-  
u Clergé, qui véritablement  
grand désordre, tant pour  
orel, les biens en aiant été  
urant les guerres par les Hu-  
& par les mauvais Catholi-  
ie pour le spirituel, la plû-

Le Roi ne  
peut encore  
pourvoir à  
la réforma-  
tion du Cler-  
gé.

1598.

Il abuse des  
Bénéfices.

voient bien servi, le contraignoit de tolérer les abus, & même de les continuer, disposant des Bénéfices comme autrefois avoit fait Charles Martel. Car il les donnoit à des gens incapables, à des gens mariés, à des Hommes d'épée, à des Enfans, même à des Femmes, pour récompenser la perte de leurs Maris tués, ou ruinés à son service.

Je n'ai pas entrepris d'excuser ce défaut, parce qu'il n'y peut jamais avoir de sujet légitime de prostituer les biens du Sanctuaire aux Profanes, & d'emploier les trésors du Crucifix à d'autres services qu'à celui de l'Autel. Je fais bien néanmoins que beaucoup d'Ecclésiastiques mêmes en usent tout autrement; mais qui doute que ces gens-là ne soient pires que les Juifs, qui jouoient aux dez sur la Robe sacrée de Jesus Christ?

Remontrance de l'Assemblée générale du Clergé au Roi.

Sur la fin de cette année, l'Assemblée générale du Clergé se tenant à Paris fit une grande remontrance au Roi, par laquelle les Prélats le prioient de faire publier le Concile de Trente en France; de ne point charger la conscience des nominations aux Evêchés, Abbaïes & autres Bénéfices.

. aiant

ayant charge d'ame ; de ne point mettre de pensions sur les Bénéfices pour des personnes laïques ; de ne plus permettre que les Eglises & les lieux saints fussent profanés , comme ils l'étoient , mais de faire en sorte qu'on les réparât , & qu'on y rétablît le service divin.

Pour ce qui est du Concile de Trente , il faut savoir qu'il étoit reçu en France ; quant aux articles qui concernent la Foi , mais non pas généralement pour ceux qui touchent la police & la discipline ; parce qu'il sembleroit à plusieurs que ces derniers sont pour la plupart contraires aux libertés de l'Eglise Gallicane , & aux droits du Roi. C'est pourquoi quelque effort que les plus zélés aient pû faire , jamais ils n'en ont su venir à bout , les Parlemens s'y étant toujours fortement opposés.

A la Harangue du Clergé le Roi Belle réponse du Roi. répondit éloquemment , mais en peu de mots , *qu'il reconnoissoit que ce qu'ils lui avoient dit touchant les nominations des Bénéfices étoit véritable , mais qu'il n'étoit pas l'Auteur de cet abus , & qu'il l'avoit trouvé ; qu'étant parvenu à la Couronne durant l'embrasement des guerres civiles , il avoit*

1598.

*couru où il voïoit le plus grand pour l'éteindre ; que maintenant avoit la Paix , il tâcheroit de les deux colomnes de la France sont la Piété & la Justice : que , aidant , il remettrait l'Eglise en état qu'elle étoit du tems de XII. Mais , leur disoit il , conty , je vous prie , de votre côté ; fai vos bons exemples que le Peuple faisant incité à bien faire , qu'il en ci devant détourné. Vous m'avez hôté de mon devoir , je vous en du vôtre ; faisons bien , à l'envi les autres. Mes Prédécesseurs vous donné de belles paroles , mais moi ma jaquette grise , je vous donne bons effets. Je suis tout gris au dedans , mais je suis tout d'or au dedans. J'ai vos cahiers , & y répondrai favorablement qu'il me sera possible.*

Il avoit besoin de grande adresse pour se conduire avec le Pape & avec les Huguenots.

Il n'avoit pas trop de toute sagesse & de toute son adresse , se gouverner de sorte que les Cardinaux & le Pape fussent contents de sa conduite , & que les Huguenots fussent pas sujet de s'en allarmer & de se cantonner. Son devoir & sa conscience le portoit à l'assistance des premiers ; mais la raison d'Etat , &

## DE HENRI LE GRAND. 31

, & de Madame Renée de France, car cette Anne, en premières noces, avoit épousé François Duc de Bretagne, & en secondes, Jacques Duc de Nemours. Le Roi d'Espagne aussi avoit couru sous main, ne désirant que le Pape s'aggrandit en Italie par la réunion de ce Duché. Mais Henri le Grand ne manqua pas de saisir cette occasion d'offrir son épée aux forces au Saint Pere. Les Allemands & les Français, l'ayant su, en furent extrêmement refroidis, & lui contrainquirent à capituler avec le Pape, auquel il restitua tout le Duché de Ferrare. Il ne resta que les Villes de Modène & de Reggio, que l'Empereur maintint être de l'Empire, & dont il lui donna la seigneurie. De-là viennent les Ducs de Modène d'aujourd'hui.

La chaleur que le Roi avoit tenue en cette occasion pour les intérêts du Saint Siège obligea sensiblement le Pape, celle qu'il faisoit voir

1599.

Le Roi offre  
son épée au  
Pape.

César quitte  
le Duché de  
Ferrare, &  
demeure Duc  
de Modène.



1599.

Plusieurs Huguenots se convertirent.

Le Roi retire le jeune Prince de Condé des mains des Huguenots, & le fait élever dans la Religion catholique.

tables. Mais ce qu'il y avoit de plus important, c'est qu'il avoit retiré le jeune Prince de Condé d'entre les mains des Huguenots, qu'il gardoient soigneusement à Saint Jean d'Angely, depuis la mort de son Pere, arrivée l'an mil cinq cens quatre-vingt-sept, & le nourrissoient dans leur fausse Religion, avec grande espérance d'en faire quelque jour leur Chef & leur Protecteur. Le Roi, considérant combien il seroit préjudiciable au salut de ce jeune Prince, & à ses propres intérêts, de le laisser là plus long tems, fut si bien gagner les principaux du Parti, qu'ils souffrirent qu'on l'amènât à la Cour. Il lui donna pour Gouverneur Jean de Vivonne, Marquis de Pisani, Seigneur d'un rare mérite & d'une sagesse sans reproche: lequel n'oublia rien pour le bien élever dans la Religion Catholique, & dans les plus beaux sentimens de l'honneur & de la vertu. Il n'avoit encore que sept à huit ans: lorsqu'il en eut neuf, le Roi lui donna le Gouvernement de Guienne, l'aimant tendrement, & le nourrissant, comme son Successeur présomptif.

Dans le calme de la Paix on ne

## DE HENRI LE GRAND. 33

roloit que de réjouissances , de fêtes

de mariages. Celui de l'Infante

Espagne Isabelle-Claire-Eugénie, &

l'Archiduc Albert , se solemnisa

ns les Païs bas , & celui de Mada-

Catherine , Sœur du Roi , avec

enri Duc de Bar , Fils aîné de Char-

II, Duc de Lorraine, à Paris.

Catherine étoit âgée de quarante

s, plus agréable que belle, aiant une

ne un peu courte. Elle étoit assez

rituelle, aimoit les Belles-lettres ,

savoit beaucoup pour une femme ;

is étoit opiniâtement Huguenote.

Roi appréhendoit qu'elle n'épousât

elque Prince Protestant, lequel , par

moïen , fût devenu Protecteur des

iguenots , & comme un autre Roi

France. A cause de cela il la don-

au Duc de Bar , pensant d'ailleurs

gner plus de créance parmi les Ca-

bliques , en s'alliant avec la Maison

Lorraine. Avant cela il fit tout son

ssible pour la convertir, jusqu'à y

ploïer les menaces ; & n'en aiant

venir à bout, il dit un jour au Duc

Bar : *Mon Frere , c'est à vous à la*

*mpster.*

Il y eut de la difficulté pour le lieu

pour la cérémonie de la célébra-

C iv

1599.

Mariages de  
l'Infante  
d'Espagne, &  
de Catheri-  
ne, Sœur du  
Roi.

Qualités de  
Catherine,  
& pourquoi  
le Roi la ma-  
rie au Duc de  
Bar.

## 34 HISTOIRE

1599.

Le Mariage  
se fait dans  
le cabinet du  
Roi.

tion de ce mariage. Le Duc vouloit qu'il se fît à l'Eglise, & la Fiancée, qu'il se fit au Prêche. Le Roi trouva un milieu: il le fît faire dans son Cabinet, où il amena sa Sœur par la main, & ordonna à son Frere naturel, qui étoit Archevêque de Rouen, il y avoit environ deux ans, de les marier. Ce nouvel Archevêque en fit du commencement quelque refus, alléguant les Canons qui le défendoient; mais le Roi lui représenta que son Cabinet étoit un lieu sacré, & que sa présence suppléoit au défaut de toutes solemnités: après quoi le pauvre Archevêque n'eut pas la force de résister.

Le Pape se  
facha contre  
le Duc de  
Bar, de ce  
mariage.

Ce mariage s'étant fait pour le bien de la Religion Catholique, il semble que le Pape en devoit être bien aise; néanmoins, comme il ne vouloit point souffrir un mal, quelque bien qui en pût arriver, il déclara que le Duc de Bar avoit encouru excommunication, pour avoir, sans dispense de l'Eglise, contracté avec une Hérétique, & tint ferme long-tems pour ne lui point donner l'absolution, quelque instance que le Duc lui en pût faire.

## DE HENRI LE GRAND. 35

Outre les solemnités de toutes ces fêtes, plusieurs autres choses entretenoient la Cour. Deux changemens notables, l'un du Duc de Joyeuse, l'autre de la Marquise de Belle-Isle, lui causerent de l'étonnement.

Le Duc de Joyeuse avoit quitté l'habit de Capucin, il y avoit quatre ou cinq ans, avec dispense du Pape, pour être Chef de la Ligue en Languedoc : un beau jour, sans en rien communiquer à personne, il alla se reposer dans son Couvent de Paris, & reprit l'habit. Peu de jours après, on fut bien étonné de voir, avec cet habit de pénitence, prêcher dans la chaire, celui qu'on avoit vu la semaine précédente danser au Bal, comme l'un des plus Galands. On dit que les saintes exhortations de sa Mere, qui de fois à autre le faisoit souvenir de son Dieu, & certains mots ambigus, que le Roi lui jecta en quelque conversation, lui firent penser qu'il ne pouvoit plus être dans le monde avec sûreté de conscience, ni avec honneur.

La Marquise de Belle-Isle, Sœur du Duc de Longueville, & Veuve du Marquis de Belle-Isle, Fils aîné du Maréchal de Retz, aiant eu quelque se-

Le Duc de Joyeuse rentre dans les Capucins, & reprend l'habit.

La Marquise de Belle-Isle se fait Feuillantine.

1599.

cret déplaisir , y renonça aussi , & s'alla enfermer dans le Couvent des Feuillantines à Toulouse , où elle prit le voile , & y acheva ses jours.

Duel de Crequy contre Philippin , Bâtard de Savoie.

Il vint après cela des nouvelles à la Cour, que Philippin, Bâtard du Duc de Savoie , avoit été tué en duel par le Seigneur de Crequy ; duquel on peut dire sans flatterie , qu'il étoit un des plus galands hommes , & des plus braves de son tems. L'histoire de ce combat se trouve écrite en tant d'endroits , & est encore si fort dans le souvenir de tous ceux qui portent l'épée , qu'il seroit superflu d'en rapporter les particularités.

L'Apparition du Grand Veneur au Roi , qui chassoit à Fontainebleau.

La chasse étoit alors le plus ordinaire divertissement du Roi. On raconte que chassant dans la Forêt de Fontainebleau, accompagné de plusieurs Seigneurs , il entendit un grand bruit de cors , de Veneurs & de Chiens , qui sembloit être fort loin , puis tout-à-l'instant s'approcha tout près d'eux. Quelques-uns de sa compagnie s'avancant vingt pas, virent un grand Homme noir, parmi des halliers , qui les effraya tellement , qu'ils ne purent dire ce qu'il devint : mais entendirent qu'il leur crioit d'une voix rauque &

# DE HENRI LE GRAND. 37

épouvantable , *M'attendez-vous* , ou *m'intendez-vous* , ou , *amendez-vous*. Les Bucherons & Païsans d'alentour de cette Forêt disoient que ce n'étoit point chose extraordinaire , & qu'ils voïoient quelquefois ce grand Homme noir , qu'ils nommoient le *Grand Veneur* , avec une meute de Chiens , qui chassoit à beau bruit , mais qui ne faisoit mal à personne.

1599.

Il se fait une infinité de contes, dans tous les Païs du monde, de pareilles illusions de ces Chasseurs. S'il faut y ajouter quelque foi , on peut croire que ce sont , ou des jeux de Sorciers , ou de quelques malins Esprits , à qui Dieu donne cette permission , pour convaincre les incrédules, & leur faire voir qu'il y a des substances séparées , & quelque Etre au-dessus de l'Homme.

Ce que ce peut être que ces Phantomes.

Or si les prodiges sont les signes , comme l'on dit , de quelques grandes & funestes aventures , on peut croire que celui-là présagea la mort étrange de la Duchesse de Beaufort , qui arriva quelques jours après. L'amour que le Roi avoit pour elle , au lieu de s'éteindre par la jouissance , s'éroit accru jusqu'à tel point , qu'elle avoit bien

La belle Gabrielle de Mandé au Roi qu'il l'épouse . & qu'il légitime ses enfans.

1599.

Il le lui fai-  
loit espérer.

osé lui demander qu'il reconnut sa faute, & qu'il légitimât ses Enfans par un mariage subséquent : & il n'avoit pas osé lui refuser absolument cette grace, mais l'entretenoit toujours d'espérance.

Ceux, qui aiment la gloire de ce grand Roi, ont de la peine à croire qu'il eût jamais pu faire une telle action, qui sans doute l'eût jetté dans le mépris, & du mépris l'eût fait retomber dans la haine de son Peuple. Toutefois il étoit à craindre que les appas de cette Femme, qui avoit trouvé son foible, avec la flatterie des Courtisans, qu'elle avoit presque tous gagnés à force de présens & de caresses, n'engageassent ce pauvre Prince dans le deshonneur : & sans mentir, il avoit l'ame trop tendre du côté de Dames. Il étoit maître de toutes ses autres passions, mais il étoit Esclave de celle-là. On ne sauroit justifier sa mémoire, de ce reproche ; & s'il est admirable quasi en toutes les autres parties de sa vie, il ne doit pas être imité en ce point-là.

Cependant Gabrielle, se flattant tous jours de l'espoir d'être bien-tôt sa Femme, sur les espérances qu'il lui et

## DE HENRI LE GRAND. 39

avoit données, fit si bien qu'elle l'obligea de demander au Pape des Commissaires pour juger du divorce d'entre lui & la Reine Marguerite ; & le Roi, afin de trouver faveur auprès du Saint Pere, & le rendre plus facile à ses intentions, lui faisoit dire sous-main, par Sillery son Ambassadeur, qu'il épouserait Marie de Médicis; dont on croit néanmoins qu'il n'avoit pour lors aucune envie.

1599.

Enfin elle l'obligea de demander des commissaires au Pape, pour juger de la nullité de son mariage.

Aussi le Pape, soit qu'il se défât de son intention, soit qu'il vît que la Reine Marguerite n'y donnoit pas les mains, faisoit traîner l'affaire, & ne rendoit que des réponses ambiguës. On dit même que se voyant un jour fort pressé par le Cardinal d'Osat, & par Sillery, de donner contentement à leur Maître, à faute de quoi, disoient-ils, se pourroit faire qu'il passeroit outre, & qu'il épouserait la Duchesse, il fut si étonné de ce discours, qu'il remit aussi-tôt la conduite de cette affaire en la main de Dieu, ordonna un jeûne à toute la Ville de Rome, & se mit en oraison lui même, pour demander à Dieu qu'il lui inspirât ce qui seroit le mieux pour sa gloire, & pour le bien de la Fran-

Le Pape tiroit l'affaire en longueur.



cette Duchesse,

Le Roi cependant s'impatiente de ces longueurs ; & quelques-uns craignoient que le dépit méprisé ne le jettât dans les inconvéniens , où il avoit jeté Henri VIII , Roi d'Anglois ou bien que par le conseil de quelques Flatteurs, forçant la bonté de son cœur, il ne se portât à se défaire de la Reine Marguerite , de quelque manière que ce fût.

Gabrielle alors étoit grosse de son quatrième Enfant. Comme la Pâques approchoit , le Roi , pour faire ses dévotions le jour de Pâques , & éviter le scandale , la renvoya à son château de Fontainebleau , & la conduisit jusques à mi-avril. Elle eut grand peine à se faire

## DE HENRI LE GRAND. 41

avoir dîné chez lui , & ensuite avoir  
entendu Ténèbres au petit Saint An-  
toine ( c'étoit le Jeudi Saint ) comme  
elle étoit de retour au logis , & qu'elle  
se promenoit dans le jardin , elle  
se sentit frappée d'une apoplexie au  
cerveau. Le premier accès étant pas-  
sé , elle ne voulut plus demeurer en  
cette maison , mais se fit transporter  
chez Madame de Sourdis sa Tante , près  
de Saint Germain l'Auxerrois ; &  
là tout le reste du jour , & le lende-  
main elle eut de fois à autre des syn-  
copes , & des convulsions dont elle  
mourut le Samedi matin.

1599.

Elle y meurt  
d'une façon  
fort étrange.

On parla diversement des causes de  
sa mort. Mais après tout , ce fut un  
bonheur pour la France , en ce qu'elle  
ôta au Roi un objet pour lequel il  
s'alloit perdre , lui & son Etat. Sa dou-  
leur fut aussi grande que l'avoit été son  
amour. Toutefois comme il n'étoit pas  
de ces ames foibles , qui se plaisent à  
perpétuer leurs regrets , & à se bai-  
gner dans leurs larmes , il n'en reçut  
pas seulement les consolations , il les  
chercha. Mais il conserva toujours , à  
l'endroit des Enfans , particulièrement  
du Duc de Vendôme , l'affection qu'il  
avoit eue pour la Mere.

Le Roi s'en  
console , &  
cependant  
conserve  
toujours une  
extrême ten-  
dresse pour  
ses Enfans.

1599.

La Reine  
Marguerite  
présente sa  
requête au  
Pape , ten-  
dante à dis-  
soudre son  
mariage.

Les bons François désiroient avec passion , qu'un si bon Roi pût laisser des Enfans légitimes. Ils n'avoient pas osé le trop presser de prendre une femme capable de lui en donner , tandis que Gabrielle vivoit , de peur qu'il ne l'épousât ; & dans la même crainte la Reine Marguerite n'avoit point voulu aussi prêter son consentement à dissoudre son mariage. Mais lorsque Gabrielle fut morte , elle y donna volontiers les mains , & adressa une requête au Saint Pere , pour demander elle-même cette dissolution , se fondant principalement sur deux causes de nullité. La première étoit le défaut de consentement ; car elle alléguoit qu'elle avoit été forcé de l'épouser par le Roi Charles IX son Frere. La seconde étoit la proximité de Parenté qui se trouvoit entr'eux au troisième degré , dont elle disoit qu'il n'y avoit point eu de dispense valable.

Les Se-  
igneurs & le  
Parlement  
supplient le  
Roi de pren-  
dre Femme.

Semblablement les Seigneurs du Roïaume , & le Parlement , supplierent Sa Majesté par de solempnelles députations , de vouloir songer à prendre Femme , lui représentant les inconvéniens & le danger où la France se trouveroit , s'il venoit à mourir sans

## DE HENRI LE GRAND. 43

Enfans. Ces Députations là ne sembleront pas étranges à ceux qui savent notre ancienne Histoire ; car on voit que les Rois ne se marioient , ni eux , ni leurs Enfans , que de l'avis de leurs Barons ; & cela passoit presque à ce tems là pour une Loi fondamentale de l'Etat.

Le Roi , touché des justes supplications de ses Sujets , adressa sa requête au Pape , contenant les mêmes raisons que celles de la Reine Marguerite , & chargea le Cardinal d'Osat , & Silley son Ambassadeur extraordinaire , qu'il avoit envoyé à Rome pour suivre le jugement du Pape sur la restitution du Marquisat de Saluces , de solliciter instamment cette affaire.

La cause rapportée au Consistoire , le Pape donna commission à des Prélats de la juger sur les lieux , selon les droits de cette Couronne , qui ne souffrent point que l'on traduise les François pour pareille nature d'affaires de-là les Monts , où il leur seroit presque impossible de faire aller les témoins & les preuves nécessaires. Ces Prélats furent le Cardinal de Joyeuse , le Nonce du Pape , & l'Archevêque d'Arles ; lesquels aiant interrogé

1599.

Il présente sa requête au Pape , comme avoit fait la Reine Marguerite.

Le Pape accorde des Commissaires , qui prononcent la dissolution du mariage.

1599.

les deux Parties, vu les preuves produites de part & d'autre, & la réquisition des trois Etats du Roïaume, déclarerent ce mariage nul, & leur permirent de se marier où bon leur sembleroit.

Après cela  
la Reine Marguerite vient  
à Paris.

Ses inclina-  
sons.

La Reine Marguerite, qui depuis plusieurs années avoit quitté le Roi, & après diverses aventures s'étoit enfermée volontairement au fort Château d'Usson en Auvergne, eut permission de venir à Paris, de l'argent pour païer ses dettes, de grandes pensions, la jouissance du Duché de Valois, & de quelques autres Terres, & droit de porter toujours le titre de Reine. Elle vécut encore plus de quinze ans, & bâtit un Palais près du Pré-aux-Clers, qui depuis a été vendu pour païer ses dettes, & démoli pour bâtir d'autres maisons. Elle aima fort les bons Musiciens, parce qu'elle avoit l'oreille très-délicate, & les Hommes savans & éloquens, parce qu'elle avoit l'esprit beau & l'entretien fort agréable. Au reste, elle étoit libérale jusqu'à la prodigalité, pompeuse & magnifique; mais elle ne savoit ce que c'étoit que de païer ses dettes. » Ce qui est sans doute le plus grand

## DE HENRI LE GRAND. 45

de tous les défauts dans un Prince, parce qu'il n'y a rien qui soit si fort contre la justice, dont il doit être le protecteur & le modele.

1599.

Ce mariage étant dissous, Bellièvre Villeroy, appréhendant que le Roi s'engageât en de nouvelles amours, ne se prit à quelqu'un des filets que les plus belles de la Cour lui tendoient, portèrent, par plusieurs grandes raisons d'Etat, à se fixer en la recherche de Marie de Médicis. Elle étoit Fille de François, Grand Duc de Toscane, qui étoit mort dès l'an mil cinq cens quatre-vingt-huit, & n'ayant que des filles, avoit eu pour Successeur son frere Ferdinand, qui par conséquent étoit Oncle de Marie, & tenoit pour lors le Duché.

Le Cardinal d'Osset & Sillery firent entendre son intention au Grand Duc Ferdinand son Oncle; & Alinour, Fils de Villeroy, qu'il avoit employé pour remercier le Saint Pere de sa bonne & brève justice, touchant la dissolution susdite de son mariage, eut ordre de lui témoigner que le Roi ayant jetté les yeux sur toutes les Filles des Maisons souveraines de la Chrétienté, n'avoit point trouvé de

1600.

On demanda de Marie de Médicis pour Henri IV.

rence, & les  
nôces t'y  
font par Pro-  
cureur.

les Ambassadeurs, le quatri  
mois d'Avril de l'an mil six  
Alincour, dans sept jours, lui  
porta les nouvelles à Fontai  
Il assistoit pour lors à la fameu  
fERENCE ou Dispute d'entre  
David du Perron, Evêque d'E  
depuis Cardinal, & Philippe du  
Mornay, dans laquelle la vérité  
pha hautement du mensonge.

Il y a des Relations parti  
des solemnités qui se firent à  
ce, des magnificences du Grai  
des cérémonies des fiançailles  
nôces de cette Reine, de son  
quement, & de sa conduite  
Galeres de Malte & de Flore  
de sa réception à Marseille, à A  
or à Turenne & ainsi de suite.

## DE HENRI LE GRAND. 47

Il faut savoir que Marie Touchet, qui avoit été Maîtresse du Roi Charles X, d'où étoit issu le Comte d'Auvergne, avoit été mariée au Seigneur Entragues, & en avoit eu plusieurs enfans ; entr'autres une fort belle fille, nommée Henriette, qui par conséquent étoit Sœur utérine du Comte d'Auvergne. Ce Comte étoit âgé pour lors de quelques trente ans, & elle le quelques dix huit.

» On ne fait que trop qu'il n'y a que les Flatteurs & les lâches Complaisans qui gâtent tout dans la Cour des Grands, & qui corrompent même leurs personnes. Ce sont eux qui sucent le poison, qui enhardissent le Prince à mal faire, en lui ôtant la honte du mal, qui le familiarisent avec le vice, qui lui en recherchent & facilitent les occasions, & qui font, pour ainsi dire, le métier de Satan & de Tentateur. Il est impossible de purger la Cour, de ces Pestes : elles s'insinuent malgré qu'on en ait dans les Palais des Grands, se rendent agréables par de nouveaux divertissemens, gagnent l'oreille par des louanges flatteuses, par de bons contes, par des liâbleries plaisantes ;

1600.

*Réflexion importante sur les Flatteurs.*



1600.

» puis, quand elles tiennent les entrées,  
 » elles font glisser subtilement le ve-  
 » nin dans le cœur, & empoisonnent  
 » les ames les plus innocentes.

Notre Henri, tout grand Prince qu'il étoit, avoit de ces gens-là auprès de lui; lesquels aiant reconnu son foible pour les Femmes, au lieu de le fortifier & de le retenir, comme véritables Amis, n'oublioient rien pour le pousser plus fort dans le penchant, & faisoient leur fortune de son défaut. Ce furent eux qui louerent tellement les beautés, les gentilleses, l'esprit, l'entretien divertissant & enjoué de Mademoiselle d'Entragues, qu'ils lui firent venir l'envie de la voir & de l'aimer. Ils ne pouvoient jamais rendre de plus mauvais office à leur Maître, que celui-là. Elle avoit certainement beaucoup de charmes, mais elle n'avoit pas moins d'esprit & d'adresse. Ses refus & sa modestie irritèrent plus fort la passion du Roi. Bien qu'il ne fût point prodigue, il lui fit porter cent mille écus tout en un coup. Elle ne les refusa pas, & témoigna réciproquement beaucoup d'amour & d'impatience pour un si grand Roi; mais elle fit adroitement intervenir son Père

Le Roi donna cent mille écus à Mademoiselle d'Entragues.

## DE HENRI LE GRAND. 49

sa Mere à la traverse , pour l'observer de si près , qu'elle ne pût pas i donner la commodité entiere de lui rler.

1609.

Sur cela , elle lui fit entendre qu'elle  
oit au désespoir de ne lui pouvoir  
nir parole ; qu'il falloit avoir le con-  
ntement de ses Pere & Mere , &  
elle y travailleroit de son côté.  
uis , après plusieurs longueurs & re-  
ises , elle lui dît qu'ils ne pouvoient  
re amenés à un point si délicat , si  
n'étoit que pour mettre leur conf-  
ence à couvert envers Dieu , & leur  
onneur envers le monde , Sa Majesté  
ulut lui faire une promesse de ma-  
age ; qu'elle n'avoit nulle envie de  
servir de cet écrit , & que quand  
le voudroit s'en servir , elle savoit  
en qu'il n'y avoit point d'Official,  
ni osât faire citer un homme qui  
roit cinquante mille hommes de  
erre à son commandement ; mais  
ie ces bonnes gens le désiroient ainsi ,  
qu'il ne devoit point faire de dif-  
culté de guérir leur fantaisie , puis-  
qu'il ne s'agissoit que de lui donner  
un petit morceau de papier en échan-  
ge de la chose la plus précieuse qu'el-  
eût au monde. Enfin elle fut si

Son adres-  
se pour le me-  
ner au point  
qu'elle vou-  
loit.

1600.

Elle tire  
une promesse  
de mariage  
de lui.

bien tourner son esprit, qu'il lui fit une promesse de sa main, par laquelle il s'obligeoit de l'épouser dans un an, pourvû que dans cetems-là elle lui fît un Enfant mâle.

Sully la déchire, mais le Roi en fait une autre.

Toute cette intrigue se voit dans les Mémoires de Sully, où il dit que le Roi, l'aïant mené seul dans la premiere Galerie de Fontainebleau, lui montra cette promesse écrite de sa main, & lui en demanda son avis; qu'au lieu de répondre formellement sur cela, il la déchira en deux morceaux; que le Roi en demeura tout étonné, & lui dit en colère: *Comment, je crois que vous êtes fol? Et qu'il lui répondit; Il est vrai, Sire, je suis fol; & je voudrois l'être si fort, que je le fusse tout seul en France*: qu'au sortir de la Galerie, le Roi entra dans son Cabinet, & demanda une plume & de l'encre, & qu'il croit que c'étoit pour en récrire une autre. Quoi qu'il en soit, cette promesse causa bien de l'embarras depuis; car la Dameselle la voulut bien faire valoir, comme nous dirons.

Il poursuit à Rome la décision du Marquisat de Saluces.

Au même tems que le Roi pour-  
suivoit la dissolution de son premier  
mariage à Rome, il faisoit aussi in-  
tance

## DE HENRI LE GRAND. 57

tance envers le Saint Pere, qu'il eût à vuider le différend de la restitution du Marquisat de Saluces, dont la décision lui avoit été déferée par le Traité de Vervins.

1600.

Pour bien entendre ceci, il faut savoir que ce Marquisat étoit un Fief mouvant du Dauphiné, duquel le Roi François I s'étoit refaisi par droit de réversion, faute d'ensans mâles dans la succession des Seigneurs qui le tenoient. Or, en mil cinq cens quatre-vingt-huit, durant les Etats de Blois, le Duc de Savoie, aiant avis que la Ligue se rendoit la plus forte en France, & qu'apparemment cette Monarchie s'alloit démembrer, s'empara de ce Marquisat, sans avoir aucun sujet de querelle. Il pallia seulement cette usurpation de ce beau prétexte, qu'il ne s'en faisissoit que de peur que Lefdiguieres ne s'en emparât, & que par ce moïen il n'établît le Huguenotisme au milieu de ses Terres.

Comment ce Marquisat lui appartenoit.

Comment le Duc de Savoie s'en étoit emparé.

Sept ans après, savoir l'an mil cinq cens quatre-vingt-quinze, le Roi étant allé à Lyon après le combat de Fontaine François, le Duc, qui prévoïoit bien qu'il voudroit ravoir le

On parle d'accommodement.

**Marquisat**, lui fit proposer quelque  
 1600. accommodement pour cette piece. Le  
 Le Roi offrit de la donner à un de ses  
 Fils pour la tenir à foi & hommage,  
 avec quelques autres conditions; mais  
 le Duc la demandoit sans aucune dé-  
 pendance, & ainsi cette Négociation  
 fut rompue.

Nos Ambassadeurs, traitant la Paix  
 générale à Vervins, ne manquèrent  
 pas de redemander instamment la res-  
 titution de ce Fief. Ceux du Duc,  
 qui y assisterent, alléguèrent, en fa-  
 veur de leur Maître, que cette piece  
 lui appartenoit, comme étant un Fief  
 mouvant de Savoie, & qu'il avoit  
 plusieurs Titres essentiels pour prou-  
 ver cette mouvance, lesquels il falloit  
 voir, pour vuider ce différend avec  
 connoissance de cause. Or il eût fallu  
 bien du tems pour les faire venir de  
 Savoie; & le Nonce du Saint Pere  
 pressoit fort la Paix, de peur qu'il  
 n'arrivât, durant ces remises, quelque  
 accident qui la reculât. Tellement que  
 pour ne la point retarder, on jugea à  
 propos de remettre au Pape la déci-  
 sion de cette affaire; à la charge qu'il  
 la termineroit dans un an.

Les François, durant ce tems-là,

solliciterent fort à Rome pour la faire vuidier. Les Savoïards ne se défendirent qu'à l'extrémité, & seulement de peur de perdre leur cause par défaut. Les uns & les autres produisirent leurs Titres: ceux des François étoient fortifiés d'une possession paisible de plus de soixante ans, qui étoit plus que suffisante pour acquérir prescription. L'année étant expirée, le Pape demanda au Roi une prolongation de deux mois, pour pouvoir rendre sa Sentence arbitrale, & que cependant le Marquisat seroit mis en sequestre entre ses mains. Le Roi y consentit volontiers: mais le Duc entra en défiance, que le Pape ne le vouût avoir pour un de ses neveux; tellement que son Ambassadeur lui aiant témoigné cette défiance, le Pape se déporta de se plus mêler du dépôt, ni de l'arbitrage.

1600.

Pourquoi est-ce que le Pape se déporte de cet arbitrage.

Le Duc s'imaginait qu'il n'avoit qu'à pousser le tems avec l'épaulé, & qu'il arriveroit, ou que les François s'ennuieroient de poursuivre cette affaire, ou qu'il en surviendrait quelque autre plus importante, qui détournerait ailleurs les pensées du Roi. De plus, comme il y avoit encore

Le Duc de Savoie ne vouloit que gagner le tems.

1600.

plusieurs esprits mélancholiques, qu'on n'avoit pu guérir de cette opinion que le Roi étoit toujours Huguenot dans l'ame, & avec cela quelques Ennemis cachés & dangereux, de sorte qu'il n'y avoit point d'années qu'il ne se fît plusieurs conspirations contre la vie; il se pouvoit faire qu'il y en auroit enfin quelqu'une qui réussiroit. En effet, cette année là on en avoit découvert trois, dont celle qui fit le plus de bruit, fut d'une femme, qui alla offrir au Comte de Soissons de l'empoisonner; mais le Comte la défera, & elle fut brûlée toute vive en Grève.

Il veut venir en France  
conférer avec  
le Roi.

Afin donc de gagner du tems, il désira de venir en France lui même, aiant si bonne opinion de son esprit & de ses ruses, qu'il s'assuroit d'obtenir du Roi ce Marquisat en don, ou du moins prétendoit faire de telles propositions, & d'emploier tant d'artifices, qu'il se passeroit plus d'un an avant qu'on les pût démêler. Il disoit que son Ambassadeur lui avoit mandé, qu'il avoit entendu dire au Roi, que s'ils étoient ensemble, ils vuideroient bien ôt ce différend à l'amiable, & que c'étoit cette bonne parole.

## DE HENRI LE GRAND. 55

, qui l'avoit embarqué en son Voïage. Mais plusieurs soupçonnoient avec apparence qu'il le faisoit à dessein de gagner quelques gens dans le Conseil du Roi, de sonder les affections, de remarquer & de réveiller les mécontentemens, de jeter des semences de corruption & de division, & de renouveler les intelligences qu'il pouvoit avoir à la Cour. D'autres s'imaginoient qu'il étoit mal content de l'Espagne, parce que Philippe II n'ayant donné les Païs bas en dot à sa fille puînée, n'avoit laissé à son aînée, femme du Duc, qu'un Crucifix & une image de Notre-Dame. D'ailleurs, il étoit en effet reçu quelques déplaiss des Ministres d'Espagne; & il faisoit courir le bruit, soit qu'il fût vrai ou non, qu'il avoit entrepris ce Voïage sans en rien communiquer à Philippe III son Beau frere. Enfin chacun en jugeoit à sa fantaisie; & peut-être que pas un ne devinoit le secret de ses pensées, n'y aiant jamais eu d'ince moins pénétrable, & plus caché que celui-là. Aussi disoit-on de lui, que son cœur étoit couvert de montagnes, aussi bien que ses Païs; & qu'il étoit bossu, comme la Sainte est toute montueuse. D iij

1600.

Quels pour-  
voient être  
les motifs de  
ce Voïage.



## 36 HISTOIRE

1600.

son train.

Il voulut amener un train, qui marquât son rang & sa puissance. Il avoit douze cens chevaux ; mais tous les Officiers étoient vêtus de deuil , à cause de la mort de sa Femme ; ce que plusieurs des siens prirent à mauvais présage. Le Roi , désirant le recevoir selon sa dignité , ordonna aux Villes & aux Gouverneurs de lui rendre tous les mêmes honneurs qu'à sa propre personne.

Le Roi le  
fait bien re-  
cevoir par-  
tout.

Il passe par  
Lyon.

Il descendit à Lyon par la rivière du Rhône , & y fut reçu par la Guiche, Gouverneur de cette Ville. Mais le Chapitre de Saint Jean ne lui donna pas la place de Chanoine & Comte de cette Eglise , parce qu'il ne possédoit plus la Comté de Villars , en vertu de laquelle les Comtes de Savoie y avoient été reçus autrefois ; joint qu'il n'avoit pas ses Titres , & qu'il ne vouloit point se donner le tems d'y faire preuve de sa Noblesse dont ce Chapitre-là ne dispense qui que ce soit, que nos Rois.

Arrivé à Fon-  
tainebleau ,  
où étoit le  
Roi.

De Lyon il vint à Roanne , descendit par eau à Orléans , & puis en poste à Fontainebleau , où étoit le Roi. Il arriva le vingtième de Décembre , courant avec soixante & dix

## DE HENRI LE GRAND. 57

aux. D'abord , pensant acquérir  
confiance auprès de lui , il se  
mit hautement des Espagnols, lui  
ouvrit ou feignit de lui découvrir  
les secretes pensées , & un des-  
qu'il avoit de les chasser d'Italie.

1600.

Son adresse  
pour gagner  
d'abord la  
confiance du  
Roi.

dit ses Amis , ses Moïens & ses  
ligences pour cela. Il voulut lui  
croire qu'il lui ouvroit son cœur,  
étoit tout François , & qu'il dé-  
s'attacher aux intérêts de la Fran-  
ns réserve. Le Roi l'écouta avec  
tion , & le remercia de ses bons  
nens; mais après tout , il finit par-

Qui est au  
fin que lui.

*suis d'avis que nous vuidions pre-  
nent les affaires que nous avons  
ble , puis nous parlerons du reste.*

jours après , le Roi s'en alla à  
, où ils devoient parler plus am-  
ent du sujet qui l'avoit amené en-  
e.

Et l'amene à  
Paris.

cela commença la dernière an-  
u quinzième siècle , que l'on  
toit mil six cens , célèbre par le  
centenaire , qui s'ouvrit à Ro-  
s'y trouva vingt-quatre mille  
ois , les uns mûs de dévotion ,  
tres de curiosité , entre lesquels  
oit bon nombre de Huguenots,  
rient allés voir cette grande cé-

Ouverture  
du Jubilé  
centenaire à  
Rome.

1600.

rémonie. Ils le pouvoient avec toute liberté ; car durant l'année du grand Jubilé l'Inquisition cesse à Rome , où d'ailleurs elle est bien moins rigoureuse qu'en Espagne. Le Duc de Bar se trouva en habit inconnu à cette ouverture : il y étoit allé pour demander la dispense de son mariage , & l'absolution au Saint Pere ; il obtint l'absolution en la maniere que le Cardinal d'Offat le dit dans ses Lettres : mais quelque grande que fût sa soumission , il ne put pour lors obtenir la dispense ; elle ne lui fut accordée qu'à trois ans de - là , & même elle n'arriva que quelques jours après que sa Femme Madame Catherine fut morte.

Grandes démonstrations d'amitié entre le Roi & le Duc.

Le commencement de cette année vit le Roi & le Duc de Savoie vivre avec tant de privautés & tant de preuves d'amitié , qu'on eût cru que ce n'étoit qu'un même cœur. La civilité & la courtoisie Françoisse obligeoient le Roi de faire toute sorte de bons traitemens au Duc , & le désir, qu'avoit le Duc d'obtenir de lui le Marquisat , le portoit à une extrême complaisance , & à chercher tous les moïens de se rendre agréable à un si

## DE HENRI LE GRAND. 59

rand Roi. La Cour de France avoua  
u'elle n'avoit jamais vu de plus par-  
it Courtisan ; les Dames , de plus  
gréable Galand ; les Officiers du Roi  
des Grands , de Prince plus libéral.

1600.

favoit se conduire de telle sorte  
près du Roi , qu'il ne faisoit ni le  
compagnon , ni le valet ; & s'il vou-  
oit bien paroître inférieur en gran-  
eur , il s'efforçoit de paroître supé-

Comment le  
Duc vivoit  
avec le Roi ;  
son adresse ,  
ses libéralité.

eur en générosité & en libéralité. Il  
onnoit à pleines mains , même aux  
rincipaux de la Cour. Le Roi leur  
permettoit d'accepter ses présens , &  
e son côté en donnoit de fort grands

u Duc. Il le traitoit , & le faisoit trai-  
r par les Principaux de sa Cour , &  
ous les jours , lui faisoit voir quelque  
ouveau sujet de divertissement. En-

Le Roi lui  
fait toutes  
sortes de  
bons traite-  
mens.

'autres choses il désira qu'il vît son  
arlement , que nos Rois ont toujours  
ontré aux Princes étrangers , com-  
e un abrégé de leur grandeur , & le

Lui fait  
voir son Par-  
lement , où  
ils entendent  
plaider une  
cause.

eu où leur Majesté réside avec plus  
éclat. Ils se mirent ensemble dans  
lanterne de la Grand'chambre , où  
s entendirent avec ravissement plai-  
er une cause fort singulière , qu'on  
voit choisie exprès , & prononcer  
Arrêt par Achilles de Harlay pre-

1600.

mier Président, personnage si grave & si difert, que tout ce qui sortoit de sa bouche, sembloit sortir de celle de la Justice même.

Mais ne se  
relâche point  
pour son  
marquisat.

Le Duc tâ-  
che en vain  
de lui don-  
ner le chan-  
ge.

Il n'y avoit point de civilité, ni de courtoisie que le Roi ne fît au Duc; mais après tout, il ne se relâchoit point pour son Marquisat. Le Duc tournoit l'affaire en toutes sortes de sens: tantôt il offroit de le tenir en hommage de la Couronne, tantôt il proposoit au Roi de grands desseins sur le Milanois & sur l'Empire; tantôt il mettoit sur le tapis le plan d'une puissante Ligue pour détruire l'Espagnol en Italie. Mais le Roi étoit trop habile pour prendre le change: il répondoit qu'il n'avoit point d'ambition de conquérir le bien d'autrui, mais seulement de recouvrer le sien; qu'il ne vouloit point parler de cette affaire avec le Duc, & qu'il falloit remettre cela à leur Conseil. En effet, ils nommerent quelques personnes qui en conférèrent ensemble: mais ceux du Roi insistant toujours à la restitution, & le Duc tâchant à s'en exempter, on ne conclut rien.

Toutes espérances étant donc manquées au Duc, de pouvoir rien ob-

## DE HENRI LE GRAND. 61

tenir, il ne perdoit pas courage pour cela, mais se fioit en des intelligences secretes qu'il avoit nouées avec quelques Grands de la Cour. particulière-  
ment avec le Duc de Biron. Plusieurs

1600.

croient qu'il commença pour lors à le débaucher, & qu'il se servoit pour cet effet de l'entremise d'un nommé Laffin, Gentilhomme Bourguignon, de la Maison de Beauvais la Noële, mais le plus pernicieux & le plus traître qu'on eût su trouver en la France. Il faisoit métier de porter & rapporter les paroles de part & d'autre. Le Roi le connoissoit bien; & sachant qu'il voïoit Biron bien familièrement, il eut la bonté de dire plus d'une fois à ce Maréchal: *Ne laissez point approcher cet homme-là de vous; c'est une peste, il vous perdra.*

N'y pouvant réussir, on croit qu'il travailla à débaucher Biron, par l'entremise de Laffin.

Le Duc savoit que Biron aimoit le Roi, pour ce qu'il l'avoit élevé aux plus grandes dignités de son Roïaume, & que ce Prince l'honoroit aussi de sa bienveillance. Il falloit donc lui faire perdre cette affection, pour le rendre capable de quelque mauvais dessein.

Biron étoit sans doute brave & vaillant au dernier point, mais si en-

Biron devient insupportable par ses vanités & fanfaronneries.

1600.

Il s'estimoit  
plus que le  
Roi.

Lequel en  
prit du dépit.

Belle & im-  
portante ré-  
flexion.

flé de sa bravoure, qu'il ne pouvoit souffrir que personne s'égalât à lui. Depuis la Paix de Vervins, n'ayant plus rien à faire, il vantoit sans cesse ses belles actions; à son dire il avoit tout fait, & il s'enivroit tellement de ses louanges, qu'il mettoit sa vaillance au dessus de celle du Roi. Il croïoit qu'il lui devoit sa Couronne, qu'il ne lui pouvoit rien refuser, & qu'il alloit le gouverner absolument. Ces fanfaronneries ne plaisoient point au Roi; il se fâchoit que son Sujet s'égalât à lui en valeur, & plus encore qu'il eût la présomption de le vouloir gouverner, lui qui avoit dix fois plus de cervelle & de bon sens que ce Maréchal.

» C'est certes une noble ambition,  
» & qui non seulement sied bien, mais  
» qui est tout-à fait nécessaire à un  
» Roi, de croire qu'il n'y a aucun  
» de ses Sujets qui vaille mieux que  
» lui. Quand il n'a pas cette bonne  
» opinion de soi-même, il ne manque  
» point de se laisser conduire par celui  
» qu'il croit plus habile homme, &  
» par-là il tombe aussi-tôt en capti-  
» vité. Ainsi, dût-il se tromper, il  
» faut qu'il s'estime toujours plus ca-

## DE HENRI LE GRAND. 63

» pable que toute autre , de gouverner  
» son Roïaume. Je dis bien plus , il  
» ne sauroit se tromper en cela , d'au-  
» tant qu'il n'y a personne plus pro-  
» pre que lui à régir son Etat , Dieu  
» l'aïant destiné à cette fonction , lui  
» & non pas un autre , & les Peuples  
» étant toujours disposé à recevoir  
» les commandemens , lorsqu'ils sor-  
» tent de sa bouche sacrée.

1600.

Henri le Grand avoit donc pris quelque dégoût du Maréchal de Biron , à cause de sa vanité : de sorte que le Duc de Savoie lui louant un jour les belles actions & les grands services des Biron Pere & Fils, le Roi lui répondit , » qu'il étoit vrai qu'ils  
» l'avoient bien servi ; mais qu'il avoit  
» eu beaucoup de peine à modérer  
» l'ivrognerie du Pere , & à retenir  
» les boutades du Fils. Le Duc recuei-  
lit ces paroles , & les fit rapporter par  
Laffin à Biron ; lequel , touché en la  
partie la plus sensible , s'emporta là-  
dessus , à cent extravagances , & aïant  
perdu le respect , perdit ce qui lui  
restoit d'affection pour le Roi. On  
soupçonne que dès lors il s'abandon-  
na à toutes sortes de mauvais des-  
seins , & qu'il promit d'entrer dans

Le Duc fait  
rapporter à  
Biron quel-  
ques paroles  
désavanta-  
geuses du  
Roi.



1600.

une Ligue que le Savoïard devoit faire, avec le Roi d'Espagne, moyennant qu'il lui donnât sa Fille en mariage, & qu'on lui aidât à se faire Duc de Bourgogne.

Après que le Duc de Savoie eut demeuré plus de deux mois à la Cour de France, faisant, comme dit le proverbe, bonne mine à mauvais jeu, & couvrant toujours son chagrin d'une joie apparente, mais ne sachant ni comment se retirer sans honte, ni comment demeurer plus long-tems sans aucun fruit; le Roi ne voulut pas lui donner sujet de dire qu'on l'avoit traité à la dernière rigueur. Il lui fit savoir que si le Marquisat l'accommodoit si fort, qu'il ne le pût restituer sans une notable incommodité, il se contenteroit de prendre la Bresse en échange. Cette condition ne sembloit guere moins dure au Duc, que celle de la restitution du Marquisat; toutefois pour avoir quelque prétexte de se retirer avec honneur, il ne s'en éloigna pas, & il fut dressé alors quelques articles, lesquels il témoigna n'avoir pas désagréables: mais il demanda du tems pour songer à l'alternative de la restitution ou de

Le Roi fait proposer au Duc l'échange du Marquisat avec la Bresse.

Le Duc se n't de ne s'en pas éloigner, mais demanda de trois mois pour choisir.

## DE HENRI LE GRAND. 65

l'échange, & pour prendre l'avis des Grands de son Etat, sur une chose si importante. On lui accorda pour cela trois mois de tems tout entiers. C'étoit à la fin de Février de l'année mil fix cens.

1600.

Peu de jours après, il prit congé du Roi, qui le conduisit jusqu'au Pont de Charenton, & donna ordre au Baron de Lux & à Praslin, de l'accompagner jusqu'à la Frontiere. Il s'en retourna par la Champagne & la Bourgogne, d'où il entra en Bresse, & alla à Bourg. Il eut grande joie de s'y voir arrivé, parce qu'il avoit eu peur d'être arrêté en France. En effet, quelques-uns avoient donné conseil au Roi de le retenir, jusqu'à ce qu'il eût restitué le Marquisat ; mais le Roi s'offensa fort de cette proposition, & répondit en colere ; *Qu'on le vouloit deshonorer, & qu'il aimeroit mieux avoir perdu sa Couronne, que de tomber dans le moindre soupçon d'avoir manqué de foi, même au plus grand de ses Ennemis.*

Il prend congé du Roi, qui le conduisit jusqu'au Pont de Charenton.

Quelques-uns avoient conseillé au Roi de l'arrêter.

Belle réponse du Roi.

Les trois mois étant expirés sans que le Duc eût satisfait à sa promesse, le Roi se fâche, & veut qu'il se résolve à l'une ou à l'autre alternative. Le Duc prend de nouveaux délais,

Les trois mois expirés, le Roi presse le Duc de choisir, ou l'échange, ou la restitution.

1600.

Le Duc  
presse le Cor-  
seil d'Espa-  
gne de le se-  
courir.

Le Comte  
de Fuentes  
vient pour  
cela au Mi-  
lanois, mais  
tard.

Le Roi pres-  
se le Duc de  
choisir ou  
l'échange, ou  
la restitu-  
tion.

& promet toujours qu'il le satisfera. Cependant il faisoit remontrer au Conseil d'Espagne le péril où il étoit, que la perte du Marquisat le mettroit hors d'état de pouvoir servir les Espagnols; qu'elle ouvreroit une porte aux François, pour aller troubler l'Italie, & que cette tempête après avoir désolé ses Terres, iroit fondre sur le Milanois. Le Conseil d'Espagne en comprenoit bien l'importance; mais comme il agit fort lentement, il fut assez long-tems à se résoudre. Enfin le Comte de Fuentes, Gouverneur du Milanois, eut ordre, mais deux mois plus tard qu'il ne falloit, d'assister puissamment ce Prince. Il se rendit, pour cet effet, dans le Milanois, où avec deux millions d'or, qui étoient tout prêts, il commença de faire de grands préparatifs.

Après que le Duc, par divers artifices, eut fait traîner la Négociation près de deux autres mois, le Roi, étant ennuié de toutes ses remises, se prépara de lier ce Protée, qui se changeoit en toutes sortes de formes, & de le forcer à rendre une réponse certaine. Il s'avança, pour cet effet, jusques à Lyon, où il avoit envoie son

## DE HENRI LE GRAND. 67

Conseil devant. Le Duc, sachant qu'il approchoit, eut recours à d'autres inesses. Il lui envoya trois Ambassadeurs, qui proposerent conjointement un Acte, par lequel ils déclaroient, que leur Maître étoit prêt à accomplir le Traité fait à Paris, & qu'il promettoit de remettre le Marquisat; mais celui des trois qui avoit le secret, fit refus de signer les articles qu'on dressoit sur ce sujet, que premièrement le Duc ne les eût montrés à son Conseil, & signés. Par ce détour le Duc gagna encore sept ou huit jours de tems; mais le Roi, résolu de le pousser jusques au bout, le suivoit toujours à la trace, démêloit toutes ses ruses, & ne lui laissoit plus de subterfuge. Il falloit donc qu'il répondît positivement, & il promit de rendre le Marquisat dans le seizième d'Août.

1600.

Il promet positivement de rendre le Marquisat.

Sur cette assurance, le Roi fit avancer le Bourg-l'Espinaffe, vieux Colonel d'Infanterie, avec des Troupes Suisses, pour prendre possession du Marquisat. Comme il en approchoit, le Duc leva le masque, & dit nettement qu'aux conditions qu'on lui avoit proposées, la guerre lui étoit moins dure que la Paix. Ainsi le Roi fut

Mais quand le Roi y envoïe des Troupes, il leva le masque & le refuse.

1600.

Le Roi lui  
déclare la  
guerre.

obligé d'en venir au point où il avoit bien prévu qu'il en faudroit venir, c'est-à-dire, à une guerre ouverte. Il la lui déclara donc l'onzième du mois d'Août, mais avec ces termes exprès, que c'étoit seulement pour le Marquisat, & sans préjudice du Traité de Vervins, lequel il désiroit observer inviolablement.

Il en rend  
raison aux  
Princes voi-  
sins.

En même tems il donna avis de cette rupture à tous les Princes voisins, & leur fit entendre les justes sujets qu'il en avoit. Ce grand Roi savoit bien qu'entre les Chrétiens, l'infraction de la Paix est extrêmement odieuse, & que sans des raisons qui convainquent fortement les esprits, il ne faut jamais rien faire qui trouble la tranquillité publique.

Il étoit pour lors à Grenoble, où il n'avoit, pour commencer cette guerre, que trois ou quatre Compagnies d'ordonnance. Quelqu'un lui proposa de faire avancer le Régiment des Gardes : il répondit qu'il ne le vouloit pas éloigner de lui ; que c'étoit la dixième Légion, qui ne combattoit point \* sans César. Mais dans peu de tems, la Noblesse Françoisé & les

\* Jules César  
ne vouloit pas  
que la dixième  
Légion,  
combattit sans

## DE HENRI LE GRAND. 69

Avanturiers accoururent de tous côtés auprès de lui, comme à la Nôce & au Bal.

1600.

Le Maréchal de Biron, quoique déjà dégouté, aiant amassé quelques Troupes, entama le Pais de Bresse en plusieurs endroits. Du Terrail y pétarda la Ville de Bourg; mais la Citadelle se garda mieux, & elle fit presque la seule difficulté de cette guerre. Crequy entrant en Savoie y emporta la Ville de Montmélian sur la mi-nuit, mais non pas le Château.

Biron con-  
quiert toute  
la Bresse.

Le Pape, alarmé par les premières étincelles de cet incendie, & aiant peur qu'il n'embrasât toute l'Italie, s'emploia tout aussi-tôt, pour l'éteindre. Il dépêcha un Prélat, qui portoit le titre de Patriarche de Constantinople, vers le Roi, pour lui remontrer les inconvéniens de cette rupture, & pour le conjurer au nom de Dieu de ne point passer outre. Le Roi l'assura qu'il n'avoit nul dessein de troubler la Paix d'Italie; qu'il étoit Prince Chrétien & juste; que Dieu lui avoit donné un assez beau Roïaume pour s'en contenter; mais qu'il désiroit avoir ce qui étoit de sa Couronne; que

Le Pape, al-  
larmé de cet-  
te guerre,  
envoie vers  
le Roi.

Belle ré-  
ponse du Roi  
au Pape, &  
bien chré-  
tienne.

1600.

s'il avoit eu d'autres plus vastes desseins , il auroit fait de plus grands préparatifs.

Le Roi entre  
lui-même  
dans la Sa-  
voie , &  
prend Cham-  
berry par ca-  
pitulation ,  
& quelques  
Châteaux.

Peu de jours après il partit , & entra lui-même dans la Savoie. Sa présence étonna tellement la Ville de Chamberry , qu'il en fit sortir la garnison par une prompte capitulation. Il se rendit maître des avenues de la Tarentaise & de la Morienne , en prenant dans deux ou trois jours le Château de Conflans & celui de la Charbonniere , qui jusques-là avoient passé pour imprenables.

Le Duc de  
Savoie ne  
s'en remuoit  
point.

Le Duc de Savoie ne se remuoit point , pour toutes ces pertes ; il en étoit si peu touché , qu'il chassoit & qu'il dansoit , tandis qu'on le dépouilloit de ses Provinces. Il ne sembloit pas qu'il fût l'Adversaire , mais le Spectateur. Ses Sujets , pareillement , ne s'étonnoient guere des progrès du Roi ; ils disoient que s'il prenoit quelque Place en Savoie , leur Duc en prendroit bien d'autres en France. On ne pouvoit deviner d'où procédoit cette grande sécurité. Il y en avoit qui

Il se fioit à  
quelques vaines  
prédic-  
tions d'As-  
trologues ,

croïoient que le Duc s'assuroit , sur je ne fais quelles prognostications d'Astrologues , qui lui avoient prédit que

## DE HENRI LE GRAND. 71

ns le mois d'Août, il n'y auroit point

1600.

Roi en France ; ce qui se trouva  
rt vrai , parce qu'en ce tems-là le  
oi étoit victorieux au milieu de la  
voie. D'autres croïoient que le  
uc se fondeit encore sur les intel-  
gences qu'il avoit avec le Maréchal

Biron , dont la fidélité aïant été  
rt ébranlée par ses artifices , tandis  
il étoit en France , venoit d'être  
tièrement débauché par de nou-  
aux sujets de mécontentement que

On au Maré-  
chal de Bi-  
ron, qui étoit  
fort irrité  
contre le  
Roi.

Maréchal avoit reçus depuis cet-  
guerre. Car le Roi ne témoignoît  
us se fier tant à lui : il ne le traitoit  
us avec la même franchise qu'au-  
ravant , & il commettoit la princi-  
de direction de cette conquête à  
esdiguieres , qui en effet , savoit  
ieux le País & la maniere de faire  
guerre dans ces Montagnes , que  
i. Cette préférence irritoit furieuse-  
ent un esprit altier , qui croïoit  
on ne pouvoit & qu'on ne devoit  
en faire sans lui. Puis , le refus que  
le Roi de lui donner le Gouverne-  
ent de la Citadelle de Bourg , le  
it tout-à-fait hors du sens. Depuis  
la , il n'eût plus que des pensées ex-  
avagantes & criminelles , & il com-



1600.

mença , disoit-on , de traiter une Ligue avec le Savoïard pour rallumer la guerre civile en France. Je ne puis marquer les particularités de ce dessein , parce qu'on ne les a jamais bien sues.

Le Duc de Savoie croïoit ses Fortereſſes de Montmélian en Savoie , & de Bourg en Bresse, imprenables, & se reposoit de la sûreté de son Païs là-dessus. Il fut bien surpris d'apprendre que le Marquis de Brandis , Gouverneur de la premiere , avoit capitulé de la rendre dans certain tems.

Enfin le Duc se met en campagne , mais ne fait rien.

Sur cela, il se mit aux champs , & fit tous ses efforts pour être en état de le secourir. Il eut recours à l'assistance des Espagnols ; mais le Comte de Fuentes , qui désiroit engager les affaires encore plus avant , lui refusa des Troupes dans son besoin ; & cependant , le terme de la capitulation étant échu , il perdit Montmélian , au grand étonnement de ses Sujets , & à la honte de Brandis. La disette de vivres & de munitions lui fit aussi perdre , à quelques semaines de-là , la Citadelle de Bourg , dont le Gouverneur soutint le siège jusqu'à l'extrémité.

La Citadelle de Montmélian prise.

Puis celle de Bourg.

Le Roi , étant passé du côté de Ge-

## DE HENRI LE GRAND. 75

nève; soumit le Païs de Chablais & de  
Faußigni. Les Habitans de Genève  
prirent le Fort Sainte Catherine, que  
les Savoïards avoient bâti pour les  
matter, & le démolirent. Après cette  
prise il voulut visiter Genève, si céle-  
bre pour être un des Remparts de la  
Religion Protestante. Théodore de  
Bèze, le premier en âge comme en  
doctrine, de tous les Ministres Hugue-  
nots, lui fit une harangue en peu de  
paroles. Le Maréchal de Biron aiant  
considéré la Place, que les Habitans  
fortifioient depuis quarante ans avec  
beaucoup de soin & de dépense, soit  
pour se faire estimer grand Capitai-  
ne, soit pour montrer beaucoup de  
zele à la Religion Catholique, se van-  
ta qu'il la pourroit prendre en vingt  
jours. Ce que le Roi ne trouva pas  
bon, d'autant que la France l'avoit pri-  
se sous sa protection dès le regne de  
François I, & s'étoit obligée de la dé-  
fendre contre le Duc de Savoie, qui  
prétend que la Seigneurie lui en ap-  
partient.

Cependant le Pape, désirant sur tou-  
tes choses, éteindre le feu de cette  
guerre, avoit dépêché, vers le Roi &  
vers le Duc, son Neveu, le Cardinal

1600.

Puis le Fort  
Sainte Ca-  
therine.

Le Roi visita  
Genève.

Le Pape s'en-  
tremet de la  
Paix, & en-  
voie pour ce-  
la son Neveu  
Légit.

1600.

Aldobrandin, lequel travailloit incessamment à moïenner la Paix. Sa plus grande peine étoit de trouver des nœuds assez sûrs & assez forts pour attacher le Duc de Savoie ; car ceux de ses promesses & de sa foi étoient si incertains & si coulans , que l'on ne s'y pouvoit fier.

Le Roi vint  
à Lyon où la  
Reine l'at-  
tendoit.

Au même tems le Roi , à qui la guerre n'avoit pas interrompu les pensées de son mariage , s'embarqua sur le Rhône, & descendit à Lyon, où la Reine sa nouvelle Epouse étoit arrivée , & l'attendoit.

Le Légat y  
vint aussi, &  
les Ambassa-  
deurs de Sa-  
voie.

Le Légat n'avoit point discontinué le Traité de la Paix : il étoit venu à Lyon pour cela, où il fit son entrée quinze jours après la Reine. Les Ambassadeurs de Savoie l'y suivirent ; mais leur pouvoir étoit conçu en tels termes, que le Duc avoit moïen de les défavouer. Toutefois, quand ils virent la Citadelle de Bourg à l'extrémité , ils sollicitèrent instamment le Légat de reprendre les premiers seremens du Traité. Mais il n'en voulut rien faire, qu'ils ne lui eussent donné par écrit, qu'ils l'en avoient prié pour le bien des affaires de leur Maître.

Comme

## DE HENRI LE GRAND. 75

Comme les articles furent dressés & accordés, on les signa de part & d'autre, & la Paix fut publiée à Lyon le dix-septième de Janvier mil six cens un, par laquelle le Duc cédoit au Roi & à tous ses Successeurs, Roi de France, les Païs & Seigneuries de Bresse, Bugey, & Veromey, & généralement tout ce qui lui appartenoit le long de la riviere du Rhône, depuis la fortie de Geneve, comme aussi le Bailliage & Baronnie de Gex. Et cela en échange du Marquisat de Saluces, que le Roi lui délaissoit entièrement pour lui & pour les siens. Le Traité portoit aussi, que toutes les Places que le Roi avoit prises sur le Duc de Savoie lui seroient rendues ; mais seroient réservés au Roi tous les droits prétendus contre ledit Duc, suivant qu'il étoit contenu aux Traités de Cateau en Cambresis, & de Vervins.

Dans cet échange l'un & l'autre gaignoient également. Le Roi, pour un Marquisat de peu d'étendue, éloigné de ses Terres, enclavé dans celles de Savoie, & lequel il ne pouvoit conserver que par de grosses garnisons, qui consumoient deux fois plus que le revenu qu'il en tiroit, acquéroit

1601.

Le Traité de Paix se fait, se signe, & se publie à Lyon.

Articles de ce traité, portant que la Bresse sera au Roi, & le Marquisat au Duc.

Ils gaignent l'un & l'autre à cet échange.

1601.

un Païs de plus de vingt-cinq lieues d'étendue, qui étoit Continent aux siens, qui élargissoit sa Frontiere, auquel il y avoit huit cens Gentilshommes, & qui étoit très-fertile & très-abondant, principalement en pâcages pour nourrir des Harras. Le Duc, en s'appropriant le Marquisat, se tiroit une fâcheuse épine du pié, ou plutôt une épée qui lui traversoit le corps, & se mettoit en sûreté. Car tandis que les François le tenoient, il n'osoit sortir de Turin qu'accompagné de trois ou quatre cens chevaux d'escorte : & il falloit qu'il entretînt de grosses garnisons au milieu de son Païs.

Après cela  
le Roi part  
de Lyon pour  
Paris, où la  
Reine le suit.

Il la mène  
voir les Bâti-  
mens,

Le Traité étant signé, le Roi partit de Lyon en poste pour revenir à Paris, où la Reine le suivit à petites journées. Quelque tems après qu'elle y fut arrivée, il la mena voir les Bâtimens de Saint Germain-en Laye.

» C'étoit un de ses plaisirs, & certes  
» fort innocent, & qui sied si bien à un  
» puissant Prince, quand il a païé  
» ses plus grandes dettes, & qu'il a  
» soulagé ses Peuples du plus gros far-  
» deau des impositions. Car, en éle-  
» vant ces superbes édifices, il laisse

## DE HENRI LE GRAND. 77

» de belles marques de sa grandeur  
 » & de ses richesses, à la postérité ; il  
 » embellit son Roïaume, attire l'ad-  
 » miration des Peuples, fait connoître  
 » aux Etrangers que ses coffres regor-  
 » gent d'argent, donne la vie & du  
 » pain à quantité de pauvres Mancœu-  
 » vres, travaille utilement pour sa  
 » commodité & pour celle de ses Suc-  
 » cesseurs, & enfin fait florir l'Architec-  
 » ture, la Sculpture & la Peintu-  
 » re, lesquelles ont toujours été infini-  
 » ment estimées de toutes les Nations  
 » du monde les plus polies.

1601.

Le Roi Henri le Grand ne prenoit  
 de divertissement que pour se délasser  
 l'esprit de ses travaux, & non pas  
 pour se l'occuper ; » car il avoit l'ame  
 » trop grande, & le génie trop élevé  
 » pour se donner tout entier à des  
 » choses si médiocres, encore moins  
 » pour s'attacher à de vains amuse-  
 » mens. Il est vrai qu'il bâtissoit, qu'il  
 » chassoit, qu'il jouoit, mais c'étoit  
 » sans se détourner trop de ses af-  
 » faires, & sans abandonner le timon  
 » de son Etat, lequel il tenoit aussi  
 » ferme & aussi soigneusement du-  
 » rant le calme, que durant la tem-  
 » pête.

Il se divertif-  
 soit aux Bâti-  
 mens, mais  
 ne s'y occu-  
 poit pas.

*Belle réflexion, & qu'un  
 Roi ne sauroit  
 trop faire.*

1601.

Le Comte de  
Fuentes veut  
surprendre  
Marseille,  
pour rompre  
la Paix.

D'ailleurs, il n'avoit garde de s'en dormir durant la bonace, qui est souvent trompeuse ; &, outre qu'il n'y a pas moins à travailler pour un bon Roi, au-dedans de l'Etat, pendant la Paix, qu'au-dehors, pendant la guerre, il savoit que l'Espagnol & le Savoïard grondoient toujours, & qu'ils couvoient dans le cœur quelque entreprise contre lui. Le Comte de Fuentes aiant levé une grande Armée pour assister le Savoïard, se faisoit que la Paix lui avoit ôté l'occasion de l'emploïer. Quelques Places qu'il avoit prises en Picardie, durant la guerre entre les deux Couronnes, lui avoient donné de la vanité, & lui faisoient croire qu'il remporteroit toujours de l'avantage sur les François. Au même tems, le Roi d'Espagne avoit aussi mis en Mer une Armée navale, commandée par un Doria, laquelle avoit sans doute quelque dessein sur la Provence si la Paix ne se fût faite. Et même quoiqu'elle le fût, Fuentes ne laissoit pas de vouloir tenter une entreprise sur Marseille, pour faire rupture. Ceux, avec qui il avoit intelligence pour cela, offrirent au Roi d'attirer dans le piège six ou sept

## DE HENRI LE GRAND. 79

cens hommes, & de les retenir prisonniers, ou de les tailler en pièces. Mais le Roi ne jugea pas qu'un si petit avantage valût la peine de donner sujet aux Ennemis de rompre la Paix, & de rentrer dans une guerre, qui eût été fort dangereuse, parce qu'ils étoient puissamment armés. D'ailleurs, il craignoit qu'il n'y eût encore au dedans de son Etat du feu caché sous les cendres, & que, dans le bruit de la guerre, on n'attendât plus facilement sur sa personne. Car, pour dire le vrai, il avoit plus à craindre leurs couteaux & leurs poignards, que leurs épées. Il dissimula donc sagement cette entreprise, & répondit aux Marfeillois : *qu'il ne savoit point dérober la victoire ; que les embuscades n'étoient honnêtes que durant la guerre, & qu'il se falloit bien donner de garde de contribuer, en quelque façon que ce fût, à l'infraction que les Ennemis avoient dessein de faire.*

Enfin les Espagnols aiant reconnu que ce sage Argus avoit trop d'yeux & de vigilance pour pouvoir être surpris, de quelque côté que ce fût, se résolurent d'employer leurs armes à de pieuses & honorables entreprises.

1601.

On pouvoit attraper ses gens par une contre-intelligence, mais le Roi ne veut pas.

Le Roi d'Espagne emploie ses armes contre les Infidèles.



1601.

Le Duc de  
Mercœur y  
commande  
les Troupes  
de l'Empe-  
reur, & y  
meurt.

Une partie de leur Armée de terre passa en Hongrie, qui étoit alors attaquée par les Turcs. Le Duc de Mercœur étant allé chercher en ce Pais là une plus juste gloire, que dans les guerres civiles de France, y commandoit les Troupes de l'Empereur. Il y fit connoître aux Infideles par plusieurs beaux exploits, particulièrement par la mémorable retraite de Canise, que la valeur Françoisise est choisie de Dieu pour soutenir la Religion Chrétienne. Aussi ne fait-on point de doute qu'il ne les eût entièrement chassés de ce Roïaume-là, dont ils ont envahi plus de la moitié, s'il ne fût mort l'année suivante, d'une fièvre pourprée qui le saisit à Nuremberg, comme il alloit faire ses dévotions à Notre Dame de Lorette.

Gentilshom-  
mes de l'Amba-  
assadeur de  
France en Es-  
pagne tuent  
quelques Es-  
pagnols.

Il arriva, quelque tems après, un accident, dans lequel le Roi fut bien faire voir aux Espagnols, qu'il n'étoit pas capable de souffrir rien contre son honneur, & contre la dignité de son Etat. Rochepot étoit son Ambassadeur en Espagne; quelques Gentilshommes de sa suite, desquels étoit son Neveu, se baignant à la rivière, prirent querelle contre des Espagnols,

## DE HENRI LE GRAND. 81

& en tuerent deux , puis se sauverent chez l'Ambassadeur. Les Amis des Morts, émurent tellement le Peuple , qu'il assiégea la maison , & étoit prêt à y mettre le feu. Le Magistrat, afin de prévenir les tragiques effets de cette fureur , fut contraint de faire une injustice , & de violer la franchise de l'Hôtel de l'Ambassadeur ; car il s'y transporta avec main-forte , & emmena les Accusés en prison. Le Roi d'Espagne , fâché de ce qu'il avoit violé le droit des Gens , mais recevant ses excuses , l'envoia demander pardon à l'Ambassadeur : toutefois , ces François demeurerent toujours prisonniers.

1601.

Le Magistrat viole l'Asyle de son Hôtel pour les prendre.

On fit alors plusieurs discours & plusieurs écrits sur les droits & privilèges des Ambassadeurs. Il est vrai , disoit-on , qu'un Ambassadeur a seul droit de souveraine Justice dans son Hôtel ; mais les gens de sa suite sont sujets à la Justice de l'Etat dans lequel ils sont , pour les fautes qu'ils commettent hors de son Hôtel ; & ainsi , s'ils sont pris hors de là , on leur peut faire leur Procès. Et , bien qu'on sache que cette rigueur ne s'observe pas ordinairement , & que le respect qu'on

Discours sur la franchise de l'Hôtel des Ambassadeurs.

1601.

porte à la personne de l'Ambassadeur s'étend sur tous ceux qui le suivent; toutefois, c'est une courtoisie, & non pas un droit. Mais pour cela, il n'est pas permis d'aller chercher le Criminel dans l'Hôtel d'un Ambassadeur, qui est un lieu sacré, & comme un azye certain pour ses gens. Il ne doit pourtant pas en abuser, ni en faire une retraite de Scélérats, ou y donner asyle aux Sujets du Prince, contre les Loix & la Justice. Car en ce cas-là on s'en plaint à son Maître, lequel est obligé aussi tôt d'en faire raison.

Le Roi offensé rappelle son Ambassadeur,

Et s'en va en diligence à Calais visiter sa Frontière.

Or le Roi étant offensé, comme il devoit, de l'injure faite à la France dans son Ambassadeur, & ne jugeant pas que la satisfaction que le Magistrat lui en avoit faite fût suffisante, lui commanda de s'en revenir aussitôt; ce qu'il fit sans prendre congé du Roi d'Espagne. Il défendit aussi en même tems tout commerce avec les Espagnols; & comme il prévint que dans ces commencemens de rupture, ils pourroient entreprendre sur ses Places de Picardie, il partit en diligence de Paris pour visiter cette Frontière, & se rendit à Calais.

Les Peuples, qui commençoient à

## DE HENRI LE GRAND. 83

goûter le repos , & à labourer leurs terres en patience , frissonnerent de fraïeur , qu'une nouvelle guerre ne les exposât une autre fois à la licence du Soldat. Mais Dieu eut pitié de ces pauvres gens : le Pape , s'étant entremis de remédier au mal qui menaçoit la Chrétienté , accommoda heureusement le différend. L'Espagnol lui remit le procès & les Prisonniers, lesquels Sa Sainteté configna, quelques jours après, entre les mains du Comte de Bèthune , Ambassadeur de France à Rome , & le Roi ensuite renvoïa un Ambassadeur en Espagne , qui fut le Comte de Baraut.

1601.

Le Pape s'entremet d'accommoder ce différend , & le fait.

Comme le Roi étoit à Calais , ainsi que nous avons dit , l'Archiduc étoit devant Ostende , où il continuoit ce siège \* , le plus fameux qui ait jamais été depuis le siège de Troies. Il appréhenda avec sujet que l'approche du Roi , ne retardât le progrès de son entreprise , où il avoit déjà tant perdu d'hommes , de tems , de coups de canon , d'argent & de munitions. Il lui envoïa donc faire compliment , promettant que du côté d'Espagne on le satisferoit de la violence faite au Logis de son Ambassadeur , mais qu'il

L'Archiduc : qui assiégeoit : Ostende , envoie faire compliment au Roi.

\* Ce siège dura trois ans trois mois , & trois semaines.

1601.

Le Roi rend  
la civilité à  
l'Archiduc.

le supplioit que les Assiégés ne se prévალussent point de cette conjoncture. Le Roi qui ne se laissoit jamais vaincre par courtoisie , non plus que par les armes , lui envoïa le Duc d'Aiguillon, Fils aîné du Duc de Mayenne , l'assurer qu'il desiroit maintenir la Paix ; qu'il ne s'étoit avancé sur les Frontieres que pour dissiper quelques menées qui s'y brassoient , & qu'il espérait , de l'équité du Roi d'Espagne , qu'il lui feroit raison.

La Reine  
d'Angleterre ,  
envoie  
aussi lui faire  
complément,  
& il y répond  
par le  
Maréchal de  
Biron.

Durant qu'il fut à Calais, la Reine Elisabeth l'envoïa aussi visiter , par le Milord Edmond , son principal Confident. Pour répondre à cette civilité obligeante, il fit passer le Maréchal de Biron en Angleterre , accompagné du Comte d'Auvergne , & de l'élire de tout ce qu'il y avoit de Noblesse à la Cour , pour lui représenter le regret que le Roi avoit , se trouvant si près d'elle, de ne pouvoir pas jouir du bien de la voir.

Cette Reine s'efforça par toutes sortes de moyens de faire connoître aux François sa grandeur & sa puissance. Un jour, tenant Biron par la main, elle lui montra un grand nombre de têtes plantées sur la Tour de Londres.

## DE HENRI LE GRAND. 85

lui dit que l'on punissoit ainsi les Rebelles en Angleterre, & lui raconta les sujets qu'elle avoit eus de faire mourir le Comte d'Essex, qu'elle avoit autrefois si tendrement chéri. Ceux, qui entendirent ce discours, s'en souvinrent bien depuis, lorsqu'ils virent le Maréchal de Biron, tombé dans le même malheur que le Comte d'Essex, perdre la tête, après avoir perdu les bonnes grâces de son Roi.

1601.

Auquel elle  
fait voir la  
tête du Comte  
d'Essex.

Il ne faut pas oublier qu'avant que le Roi fît son Voïage de Calais, il avoit mené la Reine gagner le Jubilé dans la Ville d'Orléans, où le Saint Pere avoit ordonné que commençassent les Stations pour la France. Sa piété, qui étoit sincère & sans feintise, donna un bel exemple à ses Peuples, qui le voïoient aller dévotement aux Processions, & prier Dieu avec grande attention, & le cœur sur les levres. Il mit la première pierre fondamentale à l'Eglise de Sainte-Croix d'Orléans, que les Huguenots avoient misérablement abattue il y avoit près de quarante ans, & donna une somme d'argent considérable pour la rétablir.

Le Roi & la Reine gagnent le Jubilé à Orléans.

Toute la France, dans ce saint Jubi-

1601.

La Reine accouche d'un Dauphin, qui est nommé Louis, & depuis sur-nommé le Juste.

Le Roi lui donne sa bénédiction, & lui met son épée dans la main.

lé avoit instamment demandé au Ciel, qu'il lui plût lui donner un Dauphin pour la délivrer des malheurs où elle eût été plongée, si son Roi fût venu à mourir sans Enfans mâles. Ses vœux furent exaucés : La Reine accoucha heureusement d'un Fils à Fontainebleau, le jour de Saint Côme, vingt-septième de Septembre. On lui donna au Baptême le nom de Louis, si doux & si cher à la France pour la mémoire du grand Saint Louis, & du bon Roi Louis XII, Pere du Peuple. Depuis, on lui appropria le surnom de Juste ; & nous croïons aujourd'hui qu'avoir été Pere de *Louis le Sage & le Victorieux*, n'est pas le moins beau de ses Titres. Sa naissance fut précédée d'un grand tremblement de terre, qui arriva quelques jours auparavant. L'enfantement fut difficile, & l'Enfant si travaillé qu'il en étoit tout violet ; ce qui, peut être, lui ruina au-dedans les principes de la santé & bonne constitution. Le Roi, invoquant sur lui la bénédiction du Ciel, lui donna la sienne, & lui mit son épée à la main, priant Dieu, *qu'il lui fît la grace d'en user seulement pour sa gloire, & pour la défense de son Peuple.* Les Princes du

## DE HENRI LE GRAND. 87

Sang , qui étoient avec lui dans la chambre de la Reine , saluerent tous le Dauphin l'un après l'autre. J'omets comme des Courriers exprès porterent cette nouvelle par toutes les Provinces ; les réjouissances qui s'en firent par tout le Roïaume , particulièrement dans la grande Ville de Paris , qui aimoit aussi fortement Henri le Grand , qu'elle avoit haï son Prédécesseur ; les complimens que le Roi en reçut de la part de tous les Potentats de l'Europe , & le présent accoutumé du Saint Pere en pareille occasion , savoir , les langes bénits , lesquels il lui envoïa par le Seigneur Barberin , qui depuis a été Cardinal & Pape , nommé Urbain VIII.

Cinq jours auparavant , la Reine d'Espagne étoit accouchée de son premier Enfant , qui étoit une fille , qu'on nomma Anne sur les Fonts de Baptême. Les Espagnols ne s'en réjouirent pas moins que si c'eût été un Fils , parce qu'en ce País là , les Filles succèdent à la Couronne. Ceux , d'entre les François qui pénétoient le plus dans l'avenir , prenoient aussi part à cette joie , mais pour une autre raison. C'est que cette Princesse étant de même âge

Naissance de  
l'Infante  
d'Espagne ,  
nommée An  
ne , qui de  
puis , épou  
sa le Roi Lou  
XIII.



1601.

que le Dauphin, il sembloit que le Ciel les eût fait naître l'un pour l'autre, & qu'elle dût, quelque jour, être son Epouse; comme en effet Louis XIII a eu ce bonheur, & la France le possède encore; admirant en toutes occasions la rare sagesse, la piété exemplaire, & la fermeté héroïque de cette grande Princeesse.

Le Roi fait divers réglemens pour le bien de son Etat.

En reconnoissance de la grace que Dieu avoit faite au Roi, de lui donner un Dauphin, qui étoit le comble de ses souhaits, il redoubla son travail & ses soins, pour se bien acquitter de ce qu'il devoit à son Etat, & pour améliorer, ainsi qu'il disoit, la succession de son Fils. Nous rapporterons ici quelques Etablissmens & Ordonnances qu'il fit pour cela.

Il supprime les Triennaux des Officiers de Finances.

La nécessité d'argent l'avoit obligé, durant le siège d'Amiens, de créer des Officiers Triennaux en ses Finances. Quand elle fut passée, il connut qu'il n'étoit pas besoin d'avoir tant de gens, qui fouillassent dans la bourse, & qu'il ne se pouvoit qu'il n'en demeurât toujours un peu dans la main de chacun d'eux. C'est pourquoi il supprima ces nouveaux Officiers, & ordonna que l'Ancien & l'Alternatif

## DE HENRI LE GRAND. 89

rembourseroient le Triennal. De cette suppression furent exceptés les Trésoriers de l'Epargne, ceux des Paroisses Casuelles, & quelques autres.

1601.

Rôny avoit si bien bridé les Financiers & les Traitans, qu'ils ne pouvoient plus dévorer de gros morceaux, comme autrefois. Mais ce n'étoit pas encore assez : ils s'étoient tellement remplis avant qu'il fût Sur-Intendant, que le Roi ordonna, avec beaucoup de Justice, un Tribunal composé de certain nombre de Juges choisis dans les Cours souveraines ( on le nomma la Chambre royale ) qu'il chargea de faire une exacte recherche des malversations de ceux qui avoient manié les deniers roïaux. Cette Chambre fit rendre gorge à plusieurs de ces gens-là ; toutefois une grande partie trouverent moien de se mettre à couvert, les uns par la considération de leurs alliances, les autres à force d'argent, gagnant ceux qui approchoient le Roi, principalement les Maîtres-juges, ou corrompant les Juges mêmes ; » Tant il est vrai que l'or pénètre partout, & que rien n'est à l'épreuve de ce pernicieux métal. Il ne faut donc pas s'étonner si ces gens-là rem-

Il établit une  
Chambre de  
Justice, pour  
la recherche  
des Financiers.

1601.

» plissent leurs coffres le plus qu'ils  
 » peuvent, puisque plus ils en ont,  
 » plus leur justification leur est facile.

L'unique remede contre leur avidité, c'est que le Roi voie ses comptes.

Jel'ai déjà dit, & je le dis encore,  
 ( car on ne sauroit le marquer en trop  
 d'endroits, ni trop fortement ) il n'y  
 a point de remede pour empêcher ce  
 désordre, qui est le plus grand de tous  
 les désordres de l'Etat, & la cause de  
 tous les autres, que la vigilance & l'ex-  
 actitude du Roi. » Il faut qu'il tien-  
 » ne lui-même les cordons de sa bour-  
 » se, qu'il ait toujours l'œil sur ses  
 » coffres, qu'il sache ponctuelle-  
 » ment ce qui entre dedans, ce qui en  
 » sort, par quelles voies viennent ses  
 » deniers, à quels usages on les em-  
 » ploie, qui sont ceux qui les ma-  
 » nient; & sur-tout il faut qu'il leur  
 » fasse rendre si bon compte, comme  
 » faisoit Henri le Grand, que s'ils  
 » sont gens de bien, ils ne puissent se  
 » corrompre, & s'ils sont méchants,  
 » qu'ils n'aient pas moïen d'exercer  
 » leurs méchancetés.

On lui avoit fait connoître qu'il y  
 avoit deux autres désordres dans son  
 Roïaume, qui l'appauvrissoient extrê-  
 mement, & en tiroient tout l'or &  
 l'argent. L'un étoit le transport que

## DE HENRI LE GRAND. 91

On en faisoit aux Païs étrangers , en Italie , en Allemagne & en Suisse , où les petits Potentats le billonnoient , & en faisoient de la monnoie à plus bas titre. L'autre étoit le luxe , qui en consuroit aussi une grande quantité en broderies , en clinquans & passe-mens sur les habits , & non moins encore en dorures de lambris , de cheminées & de divers meubles.

1601.

Il fit deux sévères Edits , qui défendoient ces deux abus. Pour le premier , il renouvela les anciennes Ordonnances sur le transport de l'or & de l'argent , y ajoutant la peine de la corde aux Contrevenans , & commandant à tous Gouverneurs , de veiller à l'observation de ses défenses , & de ne donner aucuns passeports au contraire ; autrement il les déclaroit participants de ces transports.

Le Roi défend le transport d'or & d'argent hors du Royaume.

Pour le second , il défendit sur peine de grosses amendes pour la première fois , & d'emprisonnement pour la seconde , de porter or ni argent sur les habits , ni d'en employer aux dorures. Cet Edit fut rigoureusement observé , parce qu'il n'exceptoit personne , le Roi lui-même s'étant soumis à la loi qu'il avoit faite , & étant

Défend l'or & l'argent sur les habits , & les dorures.

1601.

fait mauvais visage à un Prince du Sang, qui n'obéïssoit pas à cette réformation.

Introduit la  
Manufacture  
des Soies en  
France.

Il se dépensoit encore une prodigieuse quantité d'argent en soies, par l'achat desquelles tout notre argent étoit attiré chez les Etrangers. Le Roi voïant cela, & considérant que l'usage de ces étoffes est fort beau & fort commode, s'avisa qu'il en falloit introduire la Manufacture en France, afin qu'elle fît gagner aux François ce que gagnoient les Etrangers. Pour ce sujet, il donna ordre qu'on eût à planter quantité de mûriers blancs aux Païs où ces arbres viennent le mieux, particulièrement en Touraine, pour nourrir des Vers à soie, & qu'il y eût des gens qui apprissent à préparer les cocons, & à mettre en œuvre le travail de ces précieuses chenilles.

Si on eût eu soin après sa mort, de maintenir cet ordre, & de l'étendre aux autres Provinces, on eût épargné à la France plus de cinq millions tous les ans, qu'elle dépense au-dehors pour faire venir des étoffes de soie. On eût fait gagner la vie à un million de personnes, qui sont inutiles à d'autres travaux, comme font

## DE HENRI LE GRAND. 93

les vieilles gens, les filles & les enfans ; & on eût donné moïen à ce Peuple de païer plus facilement les Impôts & les Tailles , par le profit qu'il eût tiré de son industrie.

1601.

Il y avoit un autre mal bien plus grand, qui, pour ainsi parler, desséchoit les entrailles du Roïaume; c'étoient les usures excessives. Les mauvais Ménagers, c'est-à-dire, la plupart de la Noblesse, empruntoient de l'argent au denier dix ou douze. En cela il y avoit deux grands inconvéniens. Le premier, que les intérêts les minoient peu-à-peu, & dans sept ou huit ans, sapoient les fondemens des plus riches & des plus anciennes Maisons, qui sont comme les étais, & les arcs-boutans qui soutiennent l'E'at. Le second, que les Marchands trouvant cette commodité de mettre leur argent à si grand profit, & sans aucun risque, abandonnoient entièrement le commerce, dont les sources étant une fois taries, il y eût eu bientôt disette d'or & d'argent dans le Roïaume ; » Car la France n'a » point d'autres Mines que le trafic & » le débit de ses denrées. »

Les usures étoient excessives en France, ce qui faisoit que les meilleures Maisons se ruinoient,

Et que les Marchands abandonnoient tout à fait le commerce.

Ces considérations obligèrent le Roi

1601.

Le Roi les défend, & règle les rentes hypothèques au denier seize.

non-seulement de défendre toutes usures à peine de confiscation de la somme prêtée, & de grosses amendes; ensuite de quoi les Parlemens dépurerent des Conseillers par les Provinces, pour faire recherche des Usuriers; mais encore de réduire tous les intérêts, ou rentes hypothèques, au denier seize. Elles étoient avant cela au denier dix ou douze, comme nous avons dit. La raison étoit, que lorsqu'elles avoient été constituées, l'argent étoit bien plus rare. Or, puisqu'il s'étoit multiplié extrêmement, depuis la découverte des Indes, il étoit juste de rabaisser les intérêts; & c'est pour cette raison encore, que depuis on les a réduits au denier dix-huit, & que peut-être, on les mettra quelque jour au denier vingt.

Dans ce même dessein d'enrichir les Peuples, & de mettre l'abondance dans son Roïaume, le Roi recevoit de toutes parts des Mémoires de ce qui pouvoit servir à faire le Commerce meilleur & plus facile, à apporter de la commodité à ses Sujets, à cultiver & fertiliser les lieux les plus infructueux. Il vouloit rendre, tout autant qu'il lui étoit possible, les rivières

Ses grands soins pour enrichir son Roïaume.

## DE HENRI LE GRAND. 93

avigables ; il faisoit rebâtir les Ponts & les Chaussées, & paver les grands hemins ; sachant bien que si on n'a oin de les entretenir, ils se gâtent si ort, que les voitures ne se font que rès-difficilement, & que le Commerce en est interrompu. D'où il arrive es mêmes désordres dans l'économie de l'Etat, qui arrivent dans celle du corps humain, quand il y a des obstructions, & que le passage du sang & des esprits n'est pas libre.

1601.

Quand il alloit par Pais, il regardoit curieusement toutes choses, s'instruisoit des nécessités & des désordres, & y remédioit tout aussi - tôt avec grand soin. Sous sa faveur & sa protection, il s'établit en plusieurs endroits du Roïaume, des Manufactures de toiles, de tapissieries, de draperies, de dentelles, de clinquailleries, & de plusieurs autres choses.

Il favorise  
l'établisse-  
ment des Ma-  
nufactures.

A son exemple, les Bourgeois répa- roient leurs maisons, que la guerre avoit ruinées. Les Gentilshommes aiant pendu les armes au croc, & n'aiant qu'une houffine à la main, s'adonnoient à ménager leur bien & augmenter leurs revenus. Tout le Peuple étoit attentif au travail, & c'étoit

A son exem-  
ple tout le  
monde tra-  
vailloit à fai-  
re valoir son  
bien.



1601.

une merveille de voir ce Roïaume, qui, cinq ou six ans auparavant, étoit, pour ainsi dire, une tanriere de serpens & de bêtes venimeuses, étant rempli de Voleurs, de Larrons, de Vauriens, de gens de sac & de corde, avoir été si bien purgé de tous ces maux par ce grand Roi, & comme changé en une ruche d'abeilles innocentes, qui s'efforçoient à l'envi de donner des preuves de leur industrie, & d'amasser de la cire & du miel. L'oïfiveré y étoit honteuse, & une espèce de crime : « aussi est-elle, comme dit le proverbe, la Mere de tous vices. Un esprit qui ne prend pas la peine de s'occuper sérieusement à quelque chose, est inutile à soi-même, & pernicieux au Public ». Voilà pourquoi de cetems-là, les Prevôts recherchoient les Fainéans, les Vagabonds & gens sans aveu. & les envoïoient servir le Roi en ses Galeres, afin de les obliger à travailler malgré eux.

L'oïfiveré  
punie.

1602.

Le Roi remédie à deux choses, qui étoient capables de bouleverser la France.

Il n'est point de bonheur si stable & si assuré, qui ne puisse être facilement troublé. Il arriva cette année deux choses, qui eussent bouleversé toute la France, si le Roi n'y eût obvié de bonne heure.

L'Assemblée des Notables de Rouen, qui s'étoit tenue l'an mil cinq cens quatre-vingt-seize, pour trouver un fonds au Roi, afin de continuer la guerre & acquitter ses dettes, lui avoit octroyé, comme nous avons déjà dit, l'imposition du sol pour livre sur toutes les denrées des Villes closes. » L'Etat, ce dit Tacite, le plus grand Politique d'entre les Historiens, ne se peut entretenir sans Troupes, ni les Troupes sans paiement, ni le paiement se trouver sans impositions. Par conséquent elles sont nécessaires; & il est juste que chacun contribue pour les dépenses d'un Etat dont il fait partie, & des commodités & protection desquelles il jouit. Mais il faut que ces impositions soient modérées; qu'elles soient proportionnées aux forces de chacun; que tout le monde en porte sa part; avec cela qu'elles soient faciles à percevoir; qu'elles ne ruinent point le Commerce & la liberté; que les frais, qu'on fait à les lever, n'excèdent point le principal; qu'elles se prennent sur des choses qui ne soient pas odieuses, comme sont les denrées,

1602.

Imposition  
du fol pour  
livre fâcheu-  
se.

» qui nourrissent les Pauvres ; qu'en-  
» fin ce soit du sang qu'on tire des  
» veines, non pas de la moëlle qu'on  
» arrache des os ». Or l'imposition du  
fol pour livre n'étoit pas de cette  
nature. Elle étoit fort fâcheuse ; car  
à chaque Ville on fouilloit les Mar-  
chands, on débaloit les marchandises,  
on voïoit ce que chacun portoit ; ainsi  
il n'y avoit plus de liberté dans le  
Roïaume pour les Marchands, ni pour  
les Voïageurs. D'ailleurs, elle étoit  
excessive : car telles marchandises  
qu'il y a, se vendant dix ou douze  
fois, il se trouvoit qu'elles païoient  
presque autant d'impôts qu'elles va-  
loient. Et de plus, il y avoit de fort  
grands frais à la lever ; car il falloit  
y emploïer tant de Commis, qu'on  
eût pu en composer une Armée ; les-  
quels voulant tous faire les opulens,  
aussi-bien que leurs Maîtres, com-  
mettoient une infinité de vexations  
sur les Marchands, qui en étoient  
comme désespérés. Et, ce qui est bien  
étrange, il y avoit dans le Conseil du  
Roi des gens qui étant Pensionnai-  
res de ces Fermiers, ou intéressés avec  
eux, les supportoient dans leurs vio-  
lences, & rejettoient bien loin toutes

## DE HENRI LE GRAND. 99

les plaintes qu'on faisoit de leurs malversations.

1602.

Les Peuples sont dans cette erreur criminelle, de croire que quand on leur dénie la justice, ils ont droit de se la faire, & d'avoir recours à la force; quand leurs supplications ne servent de rien. C'est-là presque la cause de toutes les séditions; & c'est ce qui fit que tous ceux de delà la Loire s'étoient si fort échauffés sur cette imposition nouvelle, qu'ils avoient donné la chasse aux Commis, &, qui pis est, en avoient tué quelques-uns. Il y eut même des Villes avec leurs Magistrats qui prirent les armes. Les Fermiers, d'autre côté, aigrissoient le mal par de furieuses menaces qu'ils faisoient, qu'on démanteleroit les Villes rebelles, qu'on y bâtiroit des Citadelles pour les tenir en bride; & je crois qu'ils l'eussent bien désiré de la sorte, non pas tant peut-être pour l'amour de l'autorité du Roi, que ces gens ont toujours à la bouche, que pour leur propre vengeance, & pour leur avantage particulier.

Cause des  
émotions  
dans les Pro-  
vinces.

Le Roi, aiant avis de ces émotions, craignit qu'elles ne fussent suscitées par les Emissaires de la faction du Duc

Le Roi pour  
les appaiser  
va à Poi-  
tiers.

*Tome II.*

F

1602.

Sage & équitable réponse qu'il fait aux Députés de Guienne.

\* Il vendoit les Terres de son patrimoine.

Il calme les séditions, & révoque le loi pour li-  
vres.

de Biron, laquelle il venoit de découvrir. C'est pourquoi un peu après Pâques, il partit de Fontainebleau, se rendit à Blois, & delà à Poitiers. Là il écouta favorablement les plaintes de ses Peuples, remontra aux Députés des Villes de Guienne : *que les impôts qu'il levoit n'étoient point pour enrichir ses Ministres & ses Favoris, comme avoit fait son Prédécesseur, mais pour supporter les charges nécessaires de l'Etat. Que si son Domaine eût été suffisant pour cela, il n'eût rien voulu prendre dans la bourse de ses Sujets ; mais puisqu'il y employoit le sien tout le premier* \*, qu'il étoit bien juste qu'ils y contribuassent du leur. Qu'il desiroit avec passion le soulagement de son Peuple, & que jamais aucun de ses Prédécesseurs n'avoit tant souhaité leurs prières envers Dieu que lui, pour bénir les années de son règne. Que les allarmes qu'on leur vouloit donner, qu'il avoit dessein de bâtir des Citadelles dans les Villes, étoient fausses & séditieuses, & qu'il n'en desiroit point avoir d'autres, que dans le cœur de ses Sujets.

Par ces douces remontrances, il calma toutes les séditions, sans qu'il fût besoin d'aucun châtiment, sinon

## DE HENRI LE GRAND. 101

que l'on déposa les Consuls de Limoges , & que la Pancarte fut établie ; on appelloit ainsi le sol pour livre. Mais ce ne fut que pour l'honneur de l'autorité roïale ; car aussi-tôt ce Prince, le plus juste & le meilleur qui fût jamais , connoissant les vexations extrêmes qu'elle caufoit , la révoqua & l'abolit tout-à-fait.

1602.

La seconde chose , qui lui donnoit encore plus d'inquiétude , & qui étoit capable de bouleverser l'Etat , s'il n'y eût remédié , c'étoit la conspiration du Maréchal de Biron. Il faut savoir que Laffin avoit été le principal instrument des intelligences d'entre ce Maréchal & le Duc de Savoie. Il avoit porté & rapporté toutes les Lettres , & avoit eu quelques Conférences avec le Duc , & avec le Comte de Fuentes : de sorte qu'il savoit toute l'intrigue. Or voïant qu'il n'y avoit point d'assurance aux paroles du Savoïard , & que Biron sembloit chanceler , il résolut de découvrir cette menée au Roi ; soit qu'il eût peur que traînant trop long - tems , elle fût éventée d'ailleurs ; soit qu'il espérât par ce service tirer quelque grande récompense , & se remettre bien au-

Conspira-  
tion du Ma-  
réchal de  
Biron.

Laffin la  
découvre au  
Roi.

près du Roi , où il étoit fort mal.

1602.

Ayant ce dessein , il emploïa le Vicaire de Chartres son Neveu , pour obtenir du Roi sa grace & abolition du passé , à la charge de lui découvrir les Complices de la conspiration , & de lui en fournir les preuves. Il avoit retenu plusieurs Lettres qu'il gardoit ; mais elles n'en disoient pas assez , & ne parloient pas si clairement qu'elles pussent faire conviction. Pour l'avoir toute entiere , voicj ce qu'il fit.

Comment  
il fit pour  
avoir les mé-  
moires écrits  
de la main  
de Biron,

Biron avoit quelques Mémoires écrits de sa propre main , où la conspiration étoit couchée par articles. Laffin lui remontra que c'étoit une imprudence de les garder & de les communiquer , parce que son écriture étoit trop connue ; qu'il seroit plus sûr d'en faire une copie , & de brûler l'original. Biron trouva cela bon , & les lui bailla pour les transcrire. Il les transcrivit en effet , tandis que Biron étoit couché sur son lit , puis , lui rendit la copie , & chiffonnant l'original fit semblant de le jeter dans le feu ; mais par une adresse préméditée , il y jeta quelques autres papiers , & retint ceux-là. Une chose de cette conséquence méritoit bien que Biron les

# DE HENRI LE GRAND. 103

brûlât lui-même ; & ne l'aïant pas fait , parce que Dieu le permit ainsi , cette négligence lui coûta la vie , comme nous le verrons.

1602.

Après cela Laffin , continuant ses intrigues , pour essayer de tirer encore quelques secrets plus particuliers , fut à Milan , travesti , & conféra avec Fuentes : mais cet Espagnol habile & rusé sentit bien qu'il les vouloit trahir , & se montra plus retenu. On dit que Laffin aïant reconnu cette défiance , eut peur qu'on ne se défît de lui , & qu'il s'en revint par des chemins écartés. Le Duc de Savoie averti de cela par Fuentes , retint prisonnier le Secrétaire de Laffin , nommé Renazé , de peur qu'il n'allât servir de témoin contre Biron.

Le Duc de Savoie retient Renazé Secrétaire de Laffin.

Dans leurs Conférences ils avoient proposé de démembrer le Roïaume de France ; que le Duc de Savoie auroit la Provence & le Dauphiné ; Biron la Bourgogne & la Bresse , avec la troisième Fille de ce Duc en mariage ; & cinquante mille écus de dot ; quelques autres Seigneurs , d'autres Provinces avec la qualité de Pairs ; que tous ces petits Souverains releveroient du Roi d'Espagne ; que pour parve-

Les propositions faites entre Biron , le Duc de Savoie , & le Comte de Fuentes.



1602.

nir à ce dessein, les Espagnols jetteroient une puissante Armée dans le Roïaume, & le Savoïard une autre; que l'on feroit remuer les Huguenots, qu'en même tems on réveilleroit plusieurs Malcontens en divers endroits, & que l'on fusciteroit & animeroit les Peuples, qui étoient fort irrités par la Pancarte.

Biron en avoit demandé pardon au Roi, puis étoit retombé.

Toutes ces propositions, ce disoit-on, s'étoient faites du tems de la guerre de Savoie; & le Maréchal de Biron, outré du refus que le Roi lui avoit fait de lui donner la Citadelle de Bourg, y avoit prêté l'oreille, & s'étoit engagé bien avant en ces damnables menées. Toutefois il sembloit s'en être repenti; car il les avoit avouées au Roi, en se promenant avec lui dans le Cloître des Cordeliers de Lyon, & lui en avoit demandé pardon: mais il avoit négligé d'en prendre abolition, contre le conseil que lui avoit donné le Duc d'Espernon, qui étoit plus sage & plus avisé que lui.

Or peu après, se repentant de s'être repenti, il étoit retourné à sa première faute, & entretenoit encore quelque correspondance avec les

## DE HENRI LE GRAND. 105.

Etrangers. Avec cela il parloit du Roi avec peu de respect , abaissoit la gloire de ses belles actions , élevoit la sienne , & se vantoit de lui avoir mis la Couronne sur la tête , & d'avoir sauvé la France ; enfin , tous ses discours n'étoient que bravoures , rodomontades & menaces.

1602.

Il parloit mal du Roi , & se vantoit excessivement.

On rapportoit tout cela au Roi ; on lui disoit qu'il déprimoit ses beaux faits , qu'il vantoit la puissance du Roi d'Espagne , qu'il louoit la sagesse du Conseil de ce Prince , sa libéralité à récompenser les bons services , & son zèle à défendre la vraie Religion. Le Roi disoit adroitement & prudemment à ceux qui lui faisoient ces rapports : *qu'il connoissoit le cœur de Biron , qu'il étoit fidele & affectionné ; qu'à la vérité sa langue étoit intemprante : mais qu'il lui pardonnoit ses mauvais discours en faveur des bonnes actions qu'il avoit faites.*

Or deux choses acheverent de le perdre , & obligerent le Roi d'approfondir tout-à-fait ses mauvais desseins. La premiere fut le trop grand nombre d'Amis , & l'affection des gens de guerre dont il faisoit parade , comme s'ils eussent été absolument dépendans de

Deux choses acheverent de le perdre.

1602.

ses commandemens, & capables de faire tout ce qu'il eût voulu. La seconde, qu'il avoit amitié très-particulière avec le Comte d'Auvergne, Frere utérin de Mademoiselle d'Entragues, qu'on nommoit la Marquise de Verneuil. Car, par l'une il donna de la jalousie à son Roi, & se voulut faire craindre; & par l'autre, il se rendit odieux à la Reine, qui s'imagina, peut-être non sans sujet, qu'il feroit un Parti dans le Roïaume pour maintenir cette Rivale & ses Enfans, à son préjudice.

Laffin vient  
en Cour, &  
revele tout  
au Roi.

Or le Roi, desirant de pénétrer le plus avant qu'il pourroit dans cette affaire, manda Laffin, qui se rendit à Fontainebleau, plus d'un mois avant que le Roi partit pour le Poitou. Il eut premièrement des entretiens fort secrets avec lui, puis il en eut d'assez publics, & lui donna quantité de papiers, entr'autres ce Mémoire écrit de la main de Biron, dont nous avons parlé. Ce que Laffin révéla au Roi, lui jetta de grandes inquiétudes dans l'esprit: desorte que dans tout le Voïage de Poitiers, on le vit extrêmement rêveur; & la Cour, à son exemple, étoit plongée dans un triste éton-

nement, fans que perſonne en pût deviner la cauſe.

---

 1602.

A ſon retour de Poitiers à Fontainebleau, il manda au Duc de Biron de le venir trouver. Biron héſite, & ſ'en excuſe ſur quelques mauvaiſes raiſons. Il le preſſe, & lui envoie d'Eſcures, puis le Préſident Janin, lui porter parole qu'il n'auroit point de mal. Cela ſe devoit entendre, pourvû qu'il ſe mît en état de recevoir grâces, & qu'il n'aggravât pas ſon crime par ſon orgueil, & par ſon impénitence.

Le Roi mande à Biron de ſe rendre en Cour, mais il ſ'en excuſe d'abord.

Biron ſavoit bien que Laffin avoit fait un Voïage à la Cour; mais il ſe tenoit aſſuré de cet homme-là plus que de ſoi-même. D'ailleurs, le Baron de Lux ſon Confident, qui ſ'y étoit trouvé alors, lui diſoit que Laffin avoit eu bonne bouche, & qu'il n'avoit rien révéélé qui lui pût nuire. De Lux le croïoit ainſi, parceque le Roi après avoir entretenu Laffin, lui avoit dit avec un viſage gai : *je ſuis bien aïſé d'avoir vu cet homme, il m'a ôté beaucoup de défiances & de ſouſçons de l'eſprit.*

Cependant les Amis de Biron lui écrivoient qu'il ne fût pas ſi fol que

1602.

Enfin Biron  
y vient.

d'apporter sa tête à la Cour ; qu'il étoit plus sûr de se justifier par Procureur, qu'en personne. Mais nonobstant cet avis, & malgré les remors de sa conscience, après avoir délibéré quelque tems, il prend la Poste, & se rend à Fontainebleau, alors que le Roi ne l'attendoit plus, & qu'il se préparoit pour l'aller querir.

Les Histoires de ce tems-là, & diverses Relations, racontent exactement toutes les circonstances de l'emprisonnement, du procès & de la mort de ce Maréchal. Je me contenterai d'en rapporter seulement le gros.

On ne peut assez admirer l'insolence & l'aveuglement de ce Malheureux ; ni au contraire assez louer la bonté & la clémence du Roi, qui tâchoit de vaincre son endurcissement.

» L'aveu de la faute, est la première » marque de la repentance ». Le Roi le prenant en particulier, le conjura instamment de lui vouloir déclarer ce qui étoit de ces intelligences, & des Traités qu'il avoit faits avec le Duc de Savoie, lui engageant sa foi qu'il enseveliroit tout cela dans un éternel oubli ; qu'il en savoit assez toutes les particularités, mais qu'il desiroit les

Le Roi le  
conjure pour  
la première  
fois de lui di-  
re la vérité.

entendre de sa bouche , lui jurant que quand sa faute seroit la plus grande de tous les crimes, sa confession seroit suivie d'une grace entiere. Biron, au lieu de la reconnoître, ou du moins de s'excuser avec modestie en parlant à son Roi, qui étoit offensé, lui répondit insolemment qu'il étoit innocent, qu'il n'étoit pas venu pour se justifier, mais pour apprendre les noms de ses Calomniateurs, pour en demander justice, autrement qu'il se la feroit lui-même. Encore que cette réponse trop altiere aggravât beaucoup son offense, le Roi ne laissa pas de lui dire bien doucement, qu'il y pensât mieux, & qu'il espéroit qu'il prendroit un meilleur conseil.

1602.

Il s'empore, & se cabre.

Le même jour après souper, le Comte de Soissons l'exhorta encore, de la part du Roi, de lui confesser la vérité, & conclut sa remontrance par cette Sentence du Sage : *Monsieur, sachez que le courroux du Roi est le Messager de la mort.* Mais il lui répondit encore avec plus de fierté qu'il n'avoit répondu au Roi.

Le Roi prie le Comte de Soissons de l'exhorter à confesser son crime.

Il s'opiniâtre plus fort.

Le lendemain matin, le Roi se promenant en ses allées, le conjura pour la seconde fois de lui avouer la conf-

Le Roi lui en reparle pour la seconde fois, mais inutilement.

1602.

piration : mais il n'en put tirer autre chose que des protestations d'innocence , & des menaces contre ses Accusateurs.

Il a de la peine à se résoudre à ce qu'il doit faire.

Sur cela le Roi se sentit agité jusques au fond de l'ame de diverses pensées , ne sachant ce qu'il devoit faire. D'un côté, l'affection qu'il lui avoit portée , & ses grands services , retenoient son juste courroux ; & d'autre part, son crime atroce , son orgueil & son endurcissement , lâchoient la bride à sa justice , & l'incitoient à punir le Criminel. Joint que le péril dont son Etat & sa Personne étoient menacés , sembloit ne pouvoir être prévenu , qu'en écrasant le Chef d'une conspiration , dont on ne voïoit pas bien le fond.

Il demande conseil à Dieu en le priant.

Dans cette peine d'esprit il se retira dans son Cabinet , & se mettant à genoux prie Dieu de tout son cœur , de lui vouloir inspirer une bonne résolution. Il avoit accoutumé d'en user ainsi dans toutes les grandes affaires : » Dieu étoit son plus sûr Conseiller , » & sa plus fidele assistance ». Au sortir de sa priere , comme il l'a dit depuis , il se sentit entierement délivré de l'agitation où il étoit , & se résolut

## DE HENRI LE GRAND. 111

de remettre Biron entre les mains de la Justice, si son Conseil trouvoit que les preuves, qu'on avoit par écrit, fussent si fortes qu'il n'y eût point de doute à sa condamnation. Il choisit pour cela quatre personnes de ceux qui le composoient, Bellievre, Ville-roy, Rôny & Sillery, & leur montra les preuves. Ils lui dirent tous, d'une voix qu'elles étoient plus que suffisantes.

1602.

Il résout de le mettre entre les mains de la Justice.

Après cela il voulut faire une troisième tentative sur ce cœur orgueilleux. Il emploïa pour la dernière fois les remontrances, les prières, les conjurations, & les assurances de pardon, pour l'obliger de lui avouer son crime; mais il répondit toujours de la même sorte, & ajouta que s'il connoissoit ses Calomniateurs, il leur romproit la tête.

Mais tente pour la troisième fois de tirer de lui la vérité.

Enfin le Roi ennuyé de ses rodомontades & de son opiniâtreté, le quitta-là, lui disant pour dernières paroles : *Hé bien il faudra apprendre la vérité d'ailleurs. Adieu, Baron de Biron.* Ce mot fut comme un éclair, avant-coureur de la foudre qui l'alloit terrasser : le Roi le dégradant par-là de tant d'éminentes dignités dont il

Il n'en peut rien tirer, & le quitte-là.



1602.

l'avoit honoré, montroit qu'il l'alloit abaisser beaucoup plus qu'il ne l'avoit élevé.

Biron & le Comte d'Auvergne sont arrêtés prisonniers.

Au sortir de la chambre de la Reine, où il jouoit à la Prime, Vitry, Capitaine des Gardes-du-Corps, lui demande son épée, & l'arrête prisonnier. Praslin, aussi Capitaine des Gardes, s'assure du Comte d'Auvergne; & le lendemain il les mettent dans des bateaux sur la Seine, & les conduisent, avec bonne escorte par eau, à la Bastille.

Ses Parens intercedent pour lui.

Biron avoit un très-grand nombre d'Amis; mais en cette occasion, où il étoit accusé d'avoir conspiré contre la personne du Roi, tous demeurent muets & perclus. Ses Parens qui se trouverent à la Cour, allèrent se jeter à genoux devant le Roi, non pour lui demander justice, mais pour implorer sa miséricorde. Le Seigneur de la Force, qui depuis a été Maréchal de France, portoit la parole pour tous. Si Biron eût parlé du commencement avec autant d'humilité & de soumission qu'ils firent, il eût sans doute obtenu sa grace; mais il étoit trop tard, la clémence n'avoit plus de lieu, elle avoit fait place à la Justice.

## DE HENRI LE GRAND. 113

Le Roi commanda à son Parlement de lui faire le Procès , & envoya commission particuliere au Premier Président , au Président Potier Blancmesnil , & à deux Conseillers , pour en dresser l'instruction , à la requête de son Procureur général.

1602. 7

Le Parlement lui fait son Procès.

Les preuves étoient fortes , & la défense de Biron très-foible. Il fit bien voir dans une affaire où il s'agissoit de la vie , qu'il avoit moins de cervelle que de cœur. Car il reconnut d'abord son écriture , sur laquelle il eût pu chicaner , & gagner quelques jours , qu'il eût fallu employer à la vérifier. Cette Piece avoit été écrite du tems de la guerre de Savoie , & il prétendoit que le Roi étant à Lyon , lui avoit pardonné toutes ses escapades. Le Roi envoya des Lettres du grand Sceau à son Parlement , par lesquelles il révoquoit cette grace. Mais on ne fit pas grande considération là-dessus ; car , premierement , la grace qu'il lui avoit accordée , n'étoit que verbale ; & en second lieu , le Parlement tient pour maxime qu'il y a des crimes que le Roi ne peut pardonner , comme ceux de lèze-Majesté divine & humaine , & ceux qui

Il se défend mal.

Lettres du Roi , révoquant le pardon qu'il lui avoit accordé à Lyon.

1602.

Il ne repro-  
che point  
Laffin.

sont d'un horrible scandale, ou d'un grand préjudice au Public. Quand on vint au recollement & confrontation des Témoins, & qu'on présenta Laffin à Biron, au lieu de le reprocher, comme c'étoit un homme que cent reproches rendoient incapable de portertémoignage, il le reconnut pour Homme de bien, & brave Gentilhomme. Puis lorsqu'il eut entendu lire sa déposition, il se mit à le charger d'injures, à l'appeller Traître, Magicien & Méchant; mais il n'étoit plus tems; ses reproches n'étoient plus valables.

Renazé pa-  
roit devant  
lui, dont il  
est fort éton-  
né.

Dépositions  
de Laffin &  
de Renazé.

Il croïoit que Renazé fût encore prisonnier en Piémont; il s'étoit fauvé quelques jours auparavant, & voilà qu'on le représente devant lui. Il croit voir un Fantôme, il demeure étonné & muet, & sans lui faire aucun reproche, entend sa déposition, qui étoit conforme à celle de Laffin. Ils déposent, outre ce que nous avons dit, qu'il avoit comploté avec le Gouverneur du Fort Sainte Catherine, de faire tuer le Roi lorsqu'il iroit reconnoître la Place, où Biron l'eût accompagné, & eût marché un peu devant lui, vêtu d'une certaine façon, afin d'être connu. Ils disoient encore

## DE HENRI LE GRAND. 115

qu'il y avoit une autre entreprise pour enlever le Roi , lorsqu'il seroit à la Chasse, ou ailleurs mal accompagné , & le mener en Espagne.

1602.

L'instruction du Procès ainsi faite dans la Bastille , par quatre Commissaires , on le conduisit au Palais par la rivièrè , bordée du Régiment des Gardes. Il fut oui en Parlement, assis sur la Sellette, toutes les Chambres assemblées, mais les Pairs n'y étant pas, quoiqu'ils y eussent été appelés. Puis il fut reconduit à la Bastille.

Il est conduit par la rivièrè au Parlement, où il est oui.

Le lendemain, dernier de Juillet, on alla aux opinions , & de cent cinquante Juges , il n'y en eut pas un qui ne conclût à la mort. Il fut déclaré *atteint & convaincu du crime de lèse-Majesté pour les conspirations faites par lui sur la Personne du Roi , entreprises sur son Etat , prodicions & Traités avec ses Ennemis , étant Maréchal de l'Armée dudit Seigneur Roi. Pour réparations de ces crimes , privé de tous états , honneurs & dignités , & condamné à avoir la tête tranchée en Place de Greve ; ses biens , meubles & immeubles , acquis & confisqués au Roi ; sa Terre de Biron pour jamais privée du Titre de Pairie ; cette*

Son Arrêt de condamnation à mort.

1602.

*Terre , & toutes ses autres , réunies au  
Domaine de la Couronne.*

Le lieu du  
supplice est  
commué à la  
Bastille.

On lui propo-  
nonce son  
Arrêt.

Le Roi , sous prétexte de faire gra-  
ce à ses Parens , mais craignant en  
effet quelque tumulte , parce qu'il étoit  
fort aimé des gens de guerre , & avoit  
grand nombre d'Amis à la Cour, com-  
mua le lieu de l'exécution , & voulut  
qu'elle se fît dans la Bastille. Le Chan-  
celier y étant allé avec le premier  
Président , le fit mener à la Chapelle ,  
où , sur les dix heures du matin , on  
lui prononça son Arrêt , qu'il enten-  
dit un genou en terre , avec assez de  
patience , hormis quand ce vint à ces  
paroles ; *Conspirations sur la Personne  
du Roi.* Pour lors il se leva & s'écria ;  
*Il n'en est rien , cela est faux , ôtez  
cela.* Ensuite le Chancelier , selon les  
formes , lui redemanda le Collier de  
l'Ordre , sa Couronne Ducale , & le  
Bâton de Maréchal. Il n'avoit pas les  
deux derniers avec lui , mais seule-  
ment le premier , qu'il tira de sa po-  
che & le rendit.

Il seroit inutile de rapporter tous  
ses discours , ses reproches , ses empor-  
temens , ses plaintes , ses exclama-  
tions , & cent extravagances , ( car on  
les peut nommer ainsi ) auxquelles il  
s'emporta.

## DE HENRI LE GRAND. 117

Sur les cinq heures du soir il fut  
mené sur l'échaffaut, où il eut la tête  
tranchée. On remarqua qu'elle bondit  
par trois fois, poussée par l'impétuosité  
des esprits qui s'y étoient transportés,  
& qu'il en sortit plus de sang que du tronc  
du corps. Il fut portée en l'Eglise de Saint Paul,  
où on l'inhuma sans aucune cérémonie,  
mais avec un merveilleux concours de Peuple,  
qui avoient tous les larmes aux yeux,  
& plaignoient ce brave courage,  
qu'une détestable ambition, & un orgueil  
trop emporté, avoient amené à une fin si  
malheureuse.

1602.

Il a la tête tranchée.

Il est enterré à S. Paul.

Il est bon de savoir que ce Maréchal  
étoit fort ignorant, mais extrêmement  
curieux des prédictions des Astrologues,  
Devins, Géomantiens, & autres Affronteurs.  
On tient même que Laffin avoit gagné  
ses bonnes grâces, sur ce qu'il lui faisoit  
croire qu'il parloit au Diable, & qu'il  
l'avoit assuré qu'il seroit Souverain. On  
dit encore, qu'étant jeune il alla un  
jour, déguisé, voir un Diseur de bonne  
aventure, qui lui prédit qu'il seroit  
fort grand Seigneur, mais qu'il auroit  
la tête coupée, dont il se fâcha & le  
battit outrageusement; qu'un autre

Il étoit fort ignorant, mais fort amateur de toutes sortes de prédictions.

1602.

Devin lui prédit qu'il seroit Roi, si un coup d'épée par derriere ne l'en empêchoit; & un autre, qu'il mourroit par l'épée d'un Bourguignon, & qu'il se trouva que le Bourreau, qui lui trancha la tête, étoit natif de Bourgogne.

On-en conte encore beaucoup d'autres: mais à dire vrai, la plupart de ces prédictions se font d'ordinaire après coup; & quand elles auroient effectivement précédé l'événement, il faut croire que c'est par hasard, & non point par science; les Prognostiqueurs disant tant de hableries, qu'il est impossible qu'il n'en arrive quelque-une. » C'est donc une grande fa-  
 » gesse de se désabuser l'esprit de ces  
 » sortes de curiosités: car outre qu'el-  
 » les n'ont aucun fondement dans la  
 » raison, on offense Dieu d'y croire,  
 » & on donne prise à se laisser infatuer & mener par le nez. Aussi les  
 » habiles gens n'y ajoutent jamais foi;  
 » mais quelquefois ils s'en servent pour  
 » persuader les Simples.

*Réflexion né-  
cessaire aux  
Grands.*

Laffin & Renazé obtiennent leur abolition.

Laffin & Renazé eurent leur abolition. Un nommé Hébert, Secrétaire du Maréchal de Biron, souffrit la

## DE HENRI LE GRAND. 119

question ordinaire & extraordinaire , sans rien confesser ; toutefois , il fut condamné à une prison perpétuelle. Peu de tems après , le Roi le fit mettre en liberté ; mais le ressentiment de ce qu'il avoit souffert étant plus fort sur lui que celui de la grace , il passa en Espagne , où il acheva ses jours.

1602.

Le Baron de Lux , Confident de Biron , vint en Cour , sur la parole du Roi. Il lui dit tout ce qu'il savoit , & peut-être encore davantage ; moien-  
nant quoi il obtint son abolition en telle forme qu'il voulut , & fut confirmé en ses Charges , & aux Gouvernemens du Château de Dijon & de la Ville de Beaune. Le Roi retint le Gouvernement de Bourgogne pour Monsieur le Dauphin , & en donna la Lieutenance à Bellegarde , lequel depuis en fut Gouverneur en Chef.

Comme aussi le Baron de Lux , & la conservation de ses Charges.

Montbarot , Seigneur Breton , fut mis dans la Bastille , sur quelques indices qu'il y avoit contre lui ; mais s'étant trouvé innocent , on lui ouvrit aussitôt les portes.

Montbarot emprisonné , puis mis en liberté.

Le Baron de Fontanelles , Gentilhomme de très-bonne Maison , n'eut pas le même sort ; car , pour avoir

Fontanelles rompu sur la roue.



1602.

trempe dans la conspiration , & outre cela avoir traité de son chef avec les Espagnols , de leur livrer une petite Isle sur les Côtes de Bretagne, il fut rompu sur la roue en Greve, par Arrêt du grand Conseil. Le Roi, en considération de sa Maison qui est fort illustre, accorda aux Parens que dans l'Arrêt il ne seroit point appelé de son nom propre , mais l'Histoire ne l'a pu taire.

Le Maréchal  
de Bouillon  
mêlé dans la  
conspiration  
de Biron.

Le Duc de Bouillon , se trouvant aussi un peu impliqué dans l'affaire de Biron , jugea à propos de se retirer en sa Vicomté de Turenne. Le Roi aiant avis qu'il y tramoit encore quelque chose , lui manda qu'il le vînt trouver pour se justifier. Au lieu d'y venir, il lui écrivit une Lettre fort éloquente , par laquelle il lui représenta qu'aiant appris que ses Accusateurs étoient très-méchans & très-artificieux , il le supplioit de le dispenser d'aller à la Cour , & de trouver bon que pour satisfaire à Sa Majesté , à toute la France , & à son honneur propre , son Procès lui fût fait à la Chambre de Castres, en vertu du Privilège qu'il avoit accordé à tous ceux de la Religion prétendue , & qu'on

Le Roi le  
mande en  
Cour: au lieu  
de venir , va  
se présenter à  
la Chambre  
de Castres.

## DE HENRI LE GRAND. 121

voulût y envoïer les Accusateurs & les accusations. Aussi-tôt il se rendit à Castres, se présenta à la Chambre, & prit acte de sa comparution. Le Roi n'eut point cette réponse agréable; il blâma même le procédé des Juges de Castres qui lui en avoient donné acte, & lui manda qu'il n'étoit point encore question de le mettre en Justice, & qu'il eût à venir au plutôt.

Comme il fut averti, par les Amis qu'il avoit à la Cour, de la résolution du Roi, lequel lui-avoit envoïé le Président de Commartin, pour lui faire entendre sa volonté, il partit de Castres, alla à Orange, passa par Genève, puis se retira à Heidelberg chez le Prince Palatin; disant en sage Politique, comme il étoit, » qu'il ne » falloit ni capituler avec son Roi, » ni s'approcher de lui tandis qu'il » étoit en colere. Cette affaire couva quelques années; nous verrons, en son lieu, comme elle se termina.

Il faut avouer que la faveur de Rôny servoit en ce tems-là, de prétexte presque à tous les mécontentemens & à toutes les conspirations des Grands.

1602.

Puis se retira à Genève, & de là à Heidelberg chez le Prince Palatin.

La faveur de Rôny servoit de prétexte aux mécontentemens des Grands.

1602.

Le Roi ne  
lui donnoit  
pourtant pas  
trop de pou-  
voir ;

Car il le  
retenoit pour  
lui-même.

Vérité très-  
importante.

Le Roi l'avoit véritablement élevé par trois ou quatre belles Charges, parce qu'il croïoit ne pouvoir assez récompenser les services qu'il lui rendoit : & en cela ce Prince ne mérite que louange, d'autant qu'un bon Maître ne peut faire trop de bien à un bon Serviteur. Mais si les Brouillons & les Malcontens se plaignoient qu'il lui donnoit trop de Charges & d'Emplois ; au moins ne pouvoient-ils pas se plaindre qu'il lui donnât trop de pouvoir , & qu'il n'en donnât qu'à lui seul. Car il est vrai de dire que Rôny n'avoit pas la liberté de faire la moindre grace de son chef. Il falloit pour toutes choses s'adresser directement au Roi. Il vouloit distribuer lui-même toutes les graces & les récompenses, à des gens qu'il en connoît dignes, qui lui en eussent obligation, & qui n'eussent dépendance que de lui. Ce grand Prince savoit bien ,

» QUE CELUI QUI DONNE TOUT, PEUT  
» TOUT ; ET QUE CELUI QUI NE DONNE  
» RIEN , N'EST RIEN QUE CE QU'IL  
» PLAÎT A CELUI QUI DONNE TOUT.

Il avoit trop de courage & trop de gloire pour souffrir qu'un autre fît la plus noble fonction de son autorité  
roïale

roïale quelque faveur , & quelque familiarité qu'on eût auprès de lui , si on eût manqué de lui garder un profond respect , de lui parler & d'agir avec lui autrement qu'on ne le doit avec son Maître & avec son Roi , on fût tombé sans doute aussitôt en disgrâce : Et ce fût , comme nous avons remarqué , une des causes de la perte de Biron. Jugez donc si celui qui ne vouloit point qu'on fît en rien du monde le compagnon avec lui , eût enduré qu'on y eût fait le Souverain. Jugez s'il se fût contenté que ses Ministres eussent simplement pris son agrément sur une affaire , & qu'ils ne lui eussent parlé des choses que par maniere d'acquiescement , après les avoir résolues d'eux-mêmes. Non sans doute ; il vouloit que les résolutions partissent de sa tête , & de son mouvement ; que le choix fût de lui , qu'il eût seul la puissance d'élever & d'abaisser , & que personne que lui ne fût arbitre de la fortune de ses Sujets. Ce n'est pas qu'il ne considérât , comme il est juste , les recommandations des Grands de son Etat & de ses Ministres , dans la collation qu'il faisoit des Bénéfices , des Emplois & des Charges ; mais c'é-

1602.

toit toujours de telle façon , qu'il faisoit connoître à celui à qui il les donnoit, qu'il ne devoit les tenir que de lui. L'exemple suivant le montre bien.

*Exemple mé-  
morable , que  
le Roi n. ré-  
féroit pas trop  
à ses Minis-  
tres.*

L'Evêché de Poitiers étant venu à vaquer , Rôny le supplia instamment de considérer en cette occasion Pierre Fenouillet , réputé savant Homme, & grand Prédicateur. Le Roi nonobstant cette recommandation , le donna à l'Abbé de la Rocheposai , qui en son particulier avoit beaucoup de bonnes qualités, & outre cela étoit Fils d'un Pere qui l'avoit également bien servi de son épée pendant la guerre, & de son esprit dans les Ambassades. A quelque tems de - là , l'Evêché de Montpellier vint à vaquer : le Roi, de son propre mouvement envoie chercher Fenouillet , & lui dit qu'il le lui donnoit , mais à condition qu'il n'en auroit obligation qu'à lui seul. On voit par-là comme il considéroit en quelque sorte la recommandation de Rôny ; mais on voit aussi comme étoit bornée la puissance de ce Favori , qui donnoit de la jalousie à tout le monde. Je l'appelle Favori ; à cause qu'il avoit les Emplois les plus éclatans ; quoi qu'à dire vrai, il n'avoit au-

une prééminence sur les autres du Conseil. Car Villeroy & Jeanin étoient plus considérés que lui pour les négociations & pour les affaires étrangères : Bellièvre & Sillery pour la Justice, la Police, & le dedans du Roïaume. Et il ne faut pas s'imaginer que ces gens-là dépendissent, en aucune façon, de lui : il n'y avoit qu'un Chef dans l'Etat, qui étoit le Roi, lequel faisoit mouvoir tous les Membres, & duquel seul ils recevoient les esprits & la vigueur.

Sur la fin de cette année le Duc de Savoie, pensant se venger, & se dédommager de la perte de son Marquisat de Saluces, sur la Ville de Genève, essaïa de la surprendre par escalade. L'entreprise avoit été formée par les conseils du Seigneur d'Albigny, & le Duc avoit passé les Monts, la croïant infallible. D'Albigny conduisit deux mille hommes destinés pour cela, jusqu'à demi-lieue de la Ville ; mais s'étant chargé de la conduite de cette action, il ne jugea pas à propos de s'engager dans la Place, & en laissa l'exécution à d'autres. Le commencement en fut assez heureux. Plus de deux cens hommes monte-

1632.

Entreprise  
du Duc de  
Savoie sur  
Genève ;  
elle avorte.

1652.

Treize des  
Entrepre-  
neurs pen-  
das.

rent par des échelles, gagnèrent les remparts, & coururent par toute la Ville sans être apperçus. Cependant les Bourgeois furent éveillés par les cris des fuyards d'un corps de garde, qui découvrit les Entrepreneurs, & qui aussi tôt se vit chargé par eux ; & le Petardier qui devoit rompre une porte par dedans , pour faire entrer ceux de dehors , vint malheureusement à être tué. Après quoi ils furent accablés de tous côtés ; la plupart essaierent de regagner leurs échelles ; mais le canon de la Courtine les aiant brisés, ils furent presque tous tués, ou se rompirent le col en sautant dans le fossé. Il en fut pris treize en vie, presque tous Gentilshommes ; entr'autres, Attrignac, qui avoit servi de second à Dom Philippin, Bâtard de Savoie. Ils se rendirent , sur l'assurance qu'on leur donna , de les traiter en prisonniers de guerre ; mais les cris furieux de la Populace , qui représentoit le danger où leur Ville avoit été des massacres , des violens , d'un incendie universel , & d'une servitude perpétuelle , forcèrent le Conseil de cette petite République à les condamner à la mort in-

## DE HENRI LE GRAND. 127

de la Potence, comme des vo-

On attachâ leurs têtes avec cinq  
quatre autres de celles des tués,  
sur fourches patibulaires, & on  
les exposa dans le Rhône.

Duc de Savoie, tout confus d'un Le Duc de  
Savoie s'ex-  
cuse envers  
les Suisses.  
mauvais succès, & encore plus des  
échecs que toute la Chrétienté lui  
fit d'avoir tenté une telle entre-  
prise en pleine paix, repassa les Monts  
Jura, laissant ses Troupes près de  
Vevey, & tâcha de s'excuser envers  
les Suisses de ce qu'il avoit voulu sur-  
prendre cette Ville, qui étoit sous  
protection, aussi bien que sous  
de France; disant qu'il ne l'avoit  
fait pour troubler le repos des Li-  
guriens mais pour empêcher que Les-  
clercs ne s'en emparât, pour la re-  
mettre au Roi.

Les Ducs de Savoie ont depuis De qui re-  
leve la Ville  
de Genève,  
tous prétendu que cette Ville  
leur Souveraineté, & que les  
Comtes, qui en ont porté le titre de-  
puis, & en ont été Seigneurs du-  
quelque tems, relevoient d'eux,  
pourtant ce que les Evêques  
jamais avoué, aiant toujours  
dit qu'ils dépendoient immé-  
diatement de l'Empire. La Ville, de



1602.

son côté, soutient qu'elle est Ville libre, qui n'est point sujette pour le temporel, ni à ses Evêques, lesquels elle chassa entièrement l'an mil cinq cens trente-trois, lorsqu'elle renonça malheureusement à la Religion Catholique, ni au Duc de Savoie; mais seulement à l'Empire, dont elle a toujours les Aigles arborées sur ses portes. Il n'est pas besoin de rapporter ici les titres des uns ni des autres; mais pour lors la Ville de Genève étoit en possession de sa pleine liberté il y avoit plus de soixante ans, & s'étoit alliée avec les Cantons des Suisses. Or les Suisses étoient compris dans le Traité de Vervins, comme Alliés de la France, par conséquent la Ville de Genève y étoit aussi, & le Roi l'avoit assez déclaré au Duc de Savoie. Il ne laissa pas pourtant de tenter l'entreprise que nous venons de dire, espérant que si elle réussissoit, le Roi d'Espagne & le Pape le soutiendroient, & que le Roi, pour si peu de chose, ne voudroit pas rompre la Paix.

Elle étoit alliée des Suisses, & sous la protection de France.

Les Genevois font la guerre au Duc de Savoie.

Les Genevois furieusement animés commencerent de lui faire la guerre, & entrant courageusement sur ses Terres, lui prirent quelques petites bico-

ques. Ils pensoient que le Roi & les Suisses seconderoient les mouvemens de leur ressentiment, & que tous les Potentats d'Allemagne accourroient pour les assister. Mais le Roi désiroit observer la Paix, & étoit trop prudent pour souffrir qu'il s'allumât une guerre, dans laquelle il n'eût pas pu accorder ensemble la Religion & la Politique, & ajuster l'honneur & les intérêts de la France, obligée à protéger ses Alliés, avec les bonnes grâces du Pape porté par son devoir à la ruine des Huguenots. Il leur envoya donc de Vics les assurer de sa protection; mais avec ordre de leur faire connoître que la Paix leur étoit nécessaire, & la guerre si ruineuse, qu'ils devoient se porter à embrasser l'une, & fuir l'autre. Comme ils avoient peu de force pour tant de colere, & qu'ils ne pouvoient rien sans son assistance, ils furent contraints de se relâcher, & d'entrer dans un Traité avec le Savoïard; par lequel il fut dit, qu'ils étoient compris dans le Traité de Vervins, & que le Duc ne pourroit bâtir aucune Forteresse à quatre lieues de leur Ville.

Mais le Roi  
les oblige à  
faire la Paix.

Il arriva presque au même tems,  
G iv

1602.

Affaire de  
Metz, où les  
Habitans se  
barricadent  
contre Sobole  
le leur Gouverneur.

que la Ville de Metz se souleva contre le Gouverneur de la Citadelle. Il s'appelloit Sobole, lequel y aiant été mis Lieutenant par le Duc d'Espéron, à qui Henri III avoit donné ce Gouvernement en chef, s'étoit depuis détaché de ce Duc, je ne fais point par quelle considération, & avoit pris des provisions du Roi. Il avoit un Frere qui le secondoit dans les soins de ce Gouvernement.

Le Duc d'Espéron allume le feu plus fort.

Durant la dernière guerre contre l'Espagne, ces deux Freres avoient accusé les principaux Habitans de Metz, d'avoir conjuré de livrer la Ville aux Espagnols. Il y en eut plusieurs d'emprisonnés, quelques uns de mis à la question; mais pas un ne fut trouvé coupable: desorte que tous les Bourgeois, croiant avec sujet que ce fût une calomnie, prirent les Soboles en haine, & dresserent des cahiers de plaintes contr'eux, les accusant de quantité d'exactions & de cruautés. Le Duc d'Espéron, qui, sans doute, soutenoit ces Bourgeois à la Cour, y fut envoyé par le Roi pour accommoder ce différend. Les Soboles, qui l'avoient offensé, ne se fioient point en lui; ils ne voulurent point le laisser

## DE HENRI LE GRAND. 131

entrer dans la Citadelle le plus fort ,  
 ni faire sortir la garnison au-devant  
 de lui ; tellement qu'étant justement  
 animé il enflamma la plaie au lieu de  
 la guérir , & échauffa de telle sorte les  
 Habitans , qu'ils se barricaderent con-  
 tre'eux. Le Roi , qui savoit que les  
 moindres bluettes étoient capables de  
 causer un grand embrasement , ne se  
 contenta pas d'y envoyer la Varen-  
 ne , mais s'y achemina lui-même ;  
 étant d'ailleurs bien aise de visiter  
 cette Frontiere. Sobole lui remit la  
 Place entre les mains , & il la donna  
 à Arquien, Lieutenant Colonel du Ré-  
 giment des Gardes, avec la qualité de  
 Lieutenant de Roi , pour y comman-  
 der en l'absence du Duc d'Espéron  
 Gouverneur, lequel n'y eut pas grand  
 pouvoir , tant que le Roi vécut.

1602.

Le Roi y vut  
 lui-même.  
 Sobole lui  
 rend la Pla-  
 ce , & il la  
 met entre les  
 mains d'Ar-  
 quien.

Le Roi passa les Fêtes de Pâques à  
 Metz. Tandis qu'il y fut, il écouta la  
 Requête que les Jésuites lui firent pour  
 leur rétablissement. Il remit à leur  
 faire justice quand il seroit de retour  
 à Paris, & permit au Pere Ignace Ar-  
 mand, & au Pere Coton, de s'y ren-  
 dre pour solliciter leur Cause. Ils n'y  
 manquerent pas ; & le Pere Coton ,  
 qui étoit d'un entêtement extrêmement

1603.

Les Jésuites  
 présentent  
 Requête au  
 Roi pour  
 leur rétablis-  
 sement.

1603.

Le Roi les  
rétablit bien  
glorieuse-  
ment.

doux & accord, & fort célèbre Prédicateur, gagna aussi-tôt les bonnes graces de toute la Cour, & plut si fort au Roi, qu'il obtint de Sa Majesté le rappel de la Société en France, malgré même les avis de quelques-uns de son Conseil. Il les rétablit donc par un Edit qu'il fit vérifier en Parlement, & fit abattre ensuite cette Pyramide qui avoit été dressée devant le Palais, en la place de la Maison de Jean Châtel, sur laquelle il y avoit plusieurs écrits en vers & en prose très-sanglans contre ces Peres. Ainsi leur bannissement fut glorieusement réparé sur-tout le Roi aiant retenu auprès de lui le Pere Coton en qualité de son Prédicateur ordinaire, & de Confesseur & Directeur de sa conscience. Cela ne s'accomplit qu'en l'an mil six cent quatre.

1602.

&amp;

1603.

Il visita sa  
Sœur à Nan-  
cy.

Il renouvelle  
alliance avec  
les Suisses &  
les Grisons.

Dans ces deux années de mil six cent deux & mil six cent trois, nous avons encore à remarquer trois ou quatre choses importantes. La première, que le Roi au sortir de Metz alla à Nancv visiter sa Sœur, la Duchesse de Bar, laquelle mourut l'année suivante, sans Enfants. La seconde, qu'il renouvella l'alliance avec

## DE HENRI LE GRAND. 133

les Suisses, & à quelques mois de là avec les Grisons, nonobstant les obstacles que tâcha d'y apporter le Comte de Fuentes, Gouverneur du Milanez. La troisième, que s'en retournant à Paris, il reçut la nouvelle de la mort d'Elizabeth, Reine d'Angleterre, l'une des plus illustres & des plus héroïques Princesses qui aient jamais régné, & laquelle régît son Etat avec plus de conduite & plus de vigueur qu'aucun Roi de ses Prédécesseurs n'avoit jamais fait.

1603.

Il apprend la mort d'Elizabeth, Reine d'Angleterre.

Elle étoit Fille du Roi Henri VIII, & de cette Anne de Boulen, pour l'amour de laquelle il avoit quitté Catherine d'Arragon, Tante de l'Empereur Charles-Quint, sa première Femme. Il ne manqua presque rien au bonheur de son Règne que la Religion Catholique, qu'elle bannit d'Angleterre; & on eût pu lui donner le nom de Bonne aussi bien que celui de Grande, si elle n'eût pas traité si inhumainement, comme elle fit, sa Cousine germaine Marie Stuart, Reine d'Ecosse, qu'elle tint dix-huit ans Prisonnière, & puis lui fit couper la tête, à cause de quelques conspirations que les Serviteurs & Amis de cette pauvre

Elle avoit chassé la Religion Catholique d'Angleterre, & fait mourir Marie Stuart sa Cousine.

Princesse avoient faites contre sa personne.

1603.

Jacques VI  
Roi d'Ecosse,  
Fils de Ma-  
rie, succède  
au Roiaume  
d'Angleter-  
re.

Le Fils de cette Marie, nommé Jacques VI Roi d'Ecosse, étant le plus proche du sang d'Angleterre, comme l'eût été le fils de Marguerite d'Angleterre; Fille du Roi Henri VII, & Sœur du Roi Henri VIII, mariée à Jacques IV, Roi d'Ecosse, succéda à Elizabeth, qui avoit fait mourir sa Mere. Il voulut s'appeler Roi de la grande Bretagne, pour unir sous un même titre les deux Couronnes d'Angleterre & d'Ecosse, qui en effet ne font qu'une même Isle, jadis appelée par les Romains, *Magna Britannia*.

Il n'étoit que  
Jacques I. du  
nom entre les  
Rois d'Angle-  
terre.

Ambassa-  
deurs de  
France &  
d'Espagne,  
pour avoir  
son amitié.

L'alliance d'un si puissant Roi pou-  
voit faire pencher la balance du côté  
qu'il se fût tourné, ou de France,  
ou d'Espagne; c'est pourquoi l'une &  
l'autre l'envoierent aussi-tôt saluer  
par de magnifiques Ambassades, cha-  
cun tâchant de l'attirer à soi. Ce fut  
Rôny qui y passa, de la part de Hen-  
ri le Grand: il eût toutes les au-  
diences qu'il voulut fort favorables,  
& après quelques difficultés, la con-  
firmation des anciens Traités d'entre  
la France & l'Angleterre. L'Ambassa-  
deur d'Espagne ne trouva pas tant de

## DE HENRI LE GRAND. 135

facilité en sa négociation, les Anglois  
tinrent ferme. Il fallut que le lieu du  
Traité fût pris en Angleterre, que les  
Espagnols leur accordassent le Com-  
merce par toutes leurs Terres, même  
aux Indes, & qu'ils leur donnassent li-  
berté de conscience en Espagne; en-  
sorte qu'ils ne seroient point sujets à  
l'Inquisition, ni obligés de saluer le  
Saint Sacrement par les rues, mais  
seulement de se détourner.

1603.

*La pitié cede  
à l'intérêt.*

La France étant dans une profon-  
de paix, tant au-dehors, par le renou-  
vellement de ses alliances avec les  
Suisses & avec l'Angleterre, qu'au  
dedans, par la découverte des conspi-  
rations, qui avoient été entièrement  
dissipées, le Roi jouissoit d'un repos  
digne de ses travaux, & ses peines  
passées rendoient ses plaisirs plus doux.  
Il n'étoit pas néanmoins oisieux, on  
le voïoit toujours dans l'occupation,  
& il s'emploïoit avec autant de soin  
à conserver la Paix, cette divine Fille  
du Ciel, qu'il avoit apporté de cou-  
rage & d'ardeur à faire la guerre.

*Le Roi tra-  
vaille à en-  
treenir la  
Paix.*

On lui a souvent oui dire, » que  
» quand il eût pu rendre la Maison de  
» France aussi puissante en Europe,  
» qu'est celle des Ottomans en Asie,

*Bélles paro-  
les, & bien  
dignes d'un  
grand Roi.*



1603. & conquérir en un moment tous les Etats de ses Voisins, il ne l'auroit pas voulu faire au deshonneur de sa parole, obligée à l'entretien de la Paix.

Ses divers  
tiffemens.

Ses plus ordinaires divertissemens pendant ce tems-là, étoient la chasse & les bâtimens. Il avoit des Manœuvres en même tems à Sainte Croix d'Orléans, à Saint Germain-en-Laye, au Louvre & à la Place roïale.

Occupation  
de la No-  
blesse Fran-  
çoise.

La Noblesse Françoisë aiant la Paix, ne pouvoit aussi demeurer sans rien faire; les uns passoient le tems à la chasse, les autres auprès des Dames; quelques-uns à apprendre les Belles-lettres & les Mathématiques; d'autres à voïager dans les Païs étrangers, & d'autres à continuer l'exercice de la guerre sous le Prince Maurice en Hollande. Mais plusieurs à qui les mains démangeoient, & qui cherchoient à signaler leur valeur sans partir de leurs Maisons, devenoient pointilleux, & pour le moindre mot, ou pour un regard de travers, mettoient l'épée à la main. Ainsi la manie des duels entra bien avant dans les esprits des Gentilshommes; & ces combats

Duels trop  
fréquens.

## DE HENRI LE GRAND. 137

étoient si fréquens , que la Noblesse verfoit presque autant de sang sur le pré par ses propres mains , que les Ennemis lui en avoient fait perdre dans les batailles. 1603.

Le Roi pour cela fit un second Edit fort sévère , qui défendoit les Duels , & confisquoit le corps & les biens de ceux qui se portoient sur le pré. D'abord , cette défense refroidit un peu l'ardeur des plus échauffés : mais parce qu'il donnoit souvent grâce de ce crime , sa bonté ne pouvant la refuser à des gens , qui l'avoient fidèlement servi dans son besoin , il arriva que dans peu de tems le mal reprit son cours presque aussi fort comme auparavant.

Comme il recevoit de tous côtés des avis pour accommoder & enrichir son Roïaume , il apprit qu'il y avoit en divers endroits de la France d'assez bonnes Mines d'or & d'argent , de cuivre & de plomb , & que si on y faisoit travailler , on n'auroit pas besoin d'en acheter des Etrangers ; que même , quand il n'y auroit pas grand profit à les fouiller , on en tireroit toujours cet avantage , que l'on y emploieroit quantité de Fainéans , & aussi

Le Roi fait un Edit contre cette manie.

Il fait des Ordonnances pour travailler aux Mines d'or , d'argent & de cuivre.

1603.

ceux des Criminels, qui ne méritoient pas la mort, lesquels eussent pu y être condamnés pour quelques années. Il fit donc un Edit, qui renouvelloit les anciennes Ordonnances touchant les Officiers, Directeurs, & Ouvriers des Mines; & l'on commença d'y travailler dans les Pyrennées, où il est certain qu'il y en avoit autrefois d'or & d'argent, & qu'il y en a encore. Desorte que si on eût voulu continuer ce travail, il y a bien de l'apparence qu'on en eût tiré de notables avantages; mais, ou la négligence des Directeurs, ou leur peu d'intelligence, & d'ailleurs l'impatience des François, qui se rebutent aussi tôt si une chose ne leur réussit pas avec facilité le firent discontinuer.

On entre-  
prend de fai-  
re joindre la  
Loire, & la  
Seine.

On en entreprit un autre, de fort grande commodité pour Paris. C'étoit de joindre la riviere de la Loire à la Seine par le canal de Briare. Rôny y faisoit travailler avec beaucoup de dépense, & y emploïa près de trois cens mille écus; mais l'ouvrage fut interrompu, je ne fais pourquoi. On l'a repris sous le Regne de Louis XIII, & amené à sa perfection.

On en proposa encore un autre;

## DE HENRI LE GRAND. 139

qui étoit de faire communiquer les deux Mers, l'Océan & la Méditerranée, en joignant ensemble la Garonne qui va dans l'Océan, & l'Aude qui tombe dans la Méditerranée au dessous de Narbonne, par des canaux qu'on devoit tirer par de petites rivières, qui sont entre ces deux grandes. Le País de Languedoc offroit d'y contribuer. Mais il se trouva des difficultés qui empêcherent cette entreprise.

1603.

Autre dessein  
de joindre  
les deux  
Mers.

La Navigation s'étant rétablie par le bon ordre que le Roi avoit donné de tenir ses Côtes en sûreté, & de punir sévèrement les Pirates quand on les attrapoit, nos Vaisseaux ne se contentoient pas de trafiquer aux lieux ordinaires, mais entreprenoient aussi d'aller au nouveau Monde, dont ils avoient presque oublié la route depuis l'Amiral de Coligny. Un Gentilhomme Xaintongeois, nommé du Gas, commença, avec Commission du Roi, les Voïages de Canada, ou depuis fut établi le Commerce des Castors, qui sont des peaux d'un certain Animal amphibie, presque semblable aux Loutres de ce País-ci.

Navigation  
en Canada,  
& commerce  
des Castors.

Parmi tous ces établissemens, il ne

1603.  
Etablis-  
sement de Reli-  
gieux & Re-  
ligieuses.

faut pas oublier ceux de quantité de nouvelles Compagnies religieuses, qui se firent dans Paris. On y vit pour la première fois des Récollets, qui est une branche de l'Ordre de Saint François d'une nouvelle réforme; des Capucines & des Feuillantes, des Carmeli'es, lesquelles y furent amenées d'Espagne; des Carmes d'échauf-fés, qui vinrent aussi du même Païs; des Freres de la Charité, vulgairement appelés Freres Ignorans, venus d'Italie; & tous eurent bientôt bâti leurs Couvens des aumônes & charités des personnes.

Au milieu de ce grand calme, dont le Roi jouissoit, & durant toutes ces belles occupations, qui étoient si dignes de lui, il ne laissoit pas de sentir des chagrins & des ennuis qui le fâchoient fort. Il n'y en avoit point de plus cuisant, ni de plus continuel, que celui qui lui venoit de la part de sa Femme & de ses Maîtresses.

Le Roi don-  
ne Verneuil  
à Mademoi-  
selle d'Entra-  
gues.

Nous avons vu comme Mademoi-selle d'Entragues l'avoit engagé. Il lui avoit donné la Terre de Verneuil près de Senlis, & pour l'amour d'elle l'avoit érigée en Marquisat. Depuis qu'il avoit été marié, il ne laissoit pas

## DE HENRI LE GRAND. 141

d'avoir le même attachement pour elle, de la mener en ses Voïages, & de la loger à Fontainebleau.

1603.

Ces désordres scandaleux offensoient extrêmement la Reine; & d'ailleurs, la fierté de la Marquise l'outrageoit furieusement. Car elle parloit toujours d'elle avec des termes, ou injurieux, ou méprisans, jusqu'à dire quelquefois, que si on lui faisoit justice, elle devoit tenir sa place.

Elle méprisoit, & offensoit la Reine

La Reine, aussi de son côté, s'emportoit avec raison contre elle, & en faisoit ses plaintes à tout le monde. Mais ce n'étoit pas le moïen de gagner l'esprit du Roi: il eût peut être mieux valu qu'elle eût sagement dissimulé son déplaisir, & que par ses caresses elle se fût rendue Maîtresse d'un cœur, qui lui appartenoit légitimement. Le Roi aimoit à être flatté, il aimoit le doux entretien & la complaisance, il se prenoit par la tendresse & par l'affection. Le Filtre de l'amour, est l'ambur même; c'est ce qu'elle devoit emploïer auprès de lui, non pas les gronderies, les dédains, & le mauvais accueil, qui ne servent qu'à dégouter davantage un Mari, & à lui faire trouver plus de plaisir dans

Qui de son côté se rendoit fort fautive vers le Roi.

1603.

les appas d'une Maîtresse, qui prend soin d'être toujours agréable, & toujours complaisante. Au lieu de tenir cette route, elle étoit toujours en pique avec le Roi, elle l'aigrissoit à toute heure par des plaintes & par des reproches. & quand il pensoit trouver avec elle quelque douceur, pour se délasser de ses grands travaux d'esprit, il n'y rencontroit que de l'amertume & du fiel.

Elle avoit auprès d'elle une Femme de chambre Florentine, Fille de sa Nourrice, nommée Léonora Galigai, créature extrêmement laide, mais fort spirituelle, & qui avoit su si adroitement s'insinuer dans son cœur, & s'en emparer, de sorte qu'elle la gouvernoit tout-à-fait. On dit, je ne fais ce qui en est, que cette Femme craignant que la Reine sa Maîtresse ne l'aimât moins si elle aimoit parfaitement le Roi son Mari, l'éloignoit de lui tant qu'elle pouvoit, afin de la posséder plus à son aise. Depuis, afin d'avoir un second dans ses desseins, elle se maria & épousa un Florentin, Domestique de la Reine, qui s'appelloit Conchini, un peu de meilleure extraction qu'elle, étant Petit-

Léonora & Conchini son mari, l'en tenoient à ses maudises humeurs.

## DE HENRI LE GRAND. 143

s d'un Baptiste Conchini, qui avoit  
é Secrétaire de Côme, Duc de Flo-  
nce.

1603,

L'opinion commune est que ces  
ux personnes travaillèrent conjoin-  
ment, tant que le Roi vécut, à en-  
tenir des aigreurs dans l'esprit de

Reine, & à la rendre toujours fâ-  
cheuse & de mauvaise humeur envers  
i, desorte que sept ou huit ans du-  
nt, s'il y avoit un jour de calme &  
plaisir dans ce ménage, il y en  
oit deux de mécontentement & de  
cherie. En cela, véritablement, la  
ute du Roi étoit la plus grande, pour  
qu'il donnoit sujet à ces troubles,  
que le Mari étant, comme dit Saint  
aul, le chef de la Femme, doit lui  
onner l'exemple, & avoir plus étroi-  
union avec elle.

Nous avons remarqué cela une  
is pour toutes. Mais on ne sau-  
oit assez souvent faire cette réfle-  
on. » Que le péché est la cause du  
désordre, & que pour un petit plai-  
sir, il cause mille ennuis, & mille  
maux, dès ce monde ici même. Le  
oi n'étant âgé que de cinquante ans  
stement, commença d'avoir cette an-  
se quelques légères atteintes de goutte.

1604

Les débau-  
ches du Roi  
lui causèrent  
la goutte.



1604.

tes, qui peut-être, étoient les effets douloureux de son excessive volupté, aussi bien que de ses fatigues.

La Reine  
menace la  
Marquise de  
Verneuil.

Pour revenir à la Marquise, il arriva un jour que la Reine, étant fort offensée de ses discours, la menaça qu'elle sauroit bien réprimer sa méchante langue. La Marquise se mit à faire la triste & la dolente, à fuir le Roi, & à lui faire entendre qu'elle le supplioit de ne lui plus parler, pour ce qu'elle avoit peur que la continuation de ses faveurs ne lui fût trop préjudiciable, à elle & à ses Enfants. Son dessein étoit d'enflammer plus fort sa passion en se montrant plus difficile. Or comme elle vit que son adresse n'avoit pas tout l'effet qu'elle espéroit, & que d'ailleurs la colere de la Reine s'étoit accrue à tel point, qu'il y avoit en effet quelque danger pour elle & pour les siens, elle s'avisa d'une autre chose. D'Entragues son Pere demanda permission au Roi de l'emmener hors du Roiaume, pour éviter la vengeance de la Reine. Le Roi lui accorda sa demande plus facilement qu'elle ne pensoit, dont étant outrée au dernier point, son Pere & le Comte d'Auvergne, son

Et son Pere  
lui demande  
congé de se  
retirer avec  
elle hors de  
France.

## DE HENRI LE GRAND. 145

Frere utérin, se mirent à traiter secretement avec l'Ambassadeur d'Espagne, pour avoir retraite sur les Terres de son Roi, & se jeter entièrement eux & les Enfans entre ses bras.

L'Ambassadeur crut que cette affaire seroit fort avantageuse à son Maître, & qu'en tems & lieu il se pourroit servir de cette promesse de mariage, que le Roi avoit donnée à la Marquise. Ainsi il leur accorda facilement tout ce qu'ils demanderent, & y ajouta toutes les belles promesses, dont des esprits foibles & légers se peuvent enivrer.

Le Roi leur avoit accordé permission de se retirer hors de France, sans emmener pourtant les Enfans, dans la croïance qu'il avoit qu'ils iroient en Angleterre devers le Duc de Lenox, & le Comte d'Aubigny de la Maison de Stuart, qui étoient leurs proches Parens; mais lorsqu'il eut appris qu'ils méditoient leur retraite en Espagne, il résolut de les en empêcher; & premièrement d'y employer les voies de douceurs. Il manda donc le Comte d'Auvergne, qui étoit lors

Clermont assez aimé dans la Province, pour croire qu'il y pouvoit de-

1604.

Ils traitent avec l'Ambassadeur d'Espagne pour s'y retirer.

Le Roi résout de les en empêcher.

Pour cet effet il mande le Comte d'Auvergne, qui est à Clermont, & qui refuse de venir.

1604.

meurer en sûreté. Il refusa de venir ; qu'auparavant il n'eût son abolition scellée en bonne forme ; de tout ce qu'il pourroit avoir fait. C'étoit une sorte de nouveau crime de capituler avec son Roi ; toutefois il la lui envoya , mais avec cette clause , *qu'il se rendroit aussi-tôt auprès de lui.*

Sa défiance ne lui permit pas d'obéir à cette condition , il demeura dans la Province , où il se tenoit sur ses gardes avec toutes les précautions imaginables. Néanmoins il ne put être si fin que le Roi ne le fît attrapper , & par un artifice assez grossier. Il étoit Colonel de la Cavalerie Francoise ; on le pria d'aller voir faire montre à une Compagnie du Duc de Vendôme. Il y alla bien monté , se tenant assez éloigné pour n'être pas enveloppé ; néanmoins d'Eurre, Lieutenant de cette Compagnie , & Ne-restant l'abordant pour le saluer, montés sur des bidets, de peur de lui donner du soupçon , mais avec trois Soldats déguisés en Laquais , le jetterent à bas de son cheval , & le firent Prisonnier. On l'amena aussi-tôt à la Bastille , où il fut saisi d'une extrême fraïeur , quand il se vit logé en la

Il est arrêté  
prisonnier &  
mené à la  
Bastille.

## DE HENRI LE GRAND. 147

a même chambre où avoit été le Maître d'École de Biron son grand Ami.

1604.

Incontinent après, le Roi fit aussi arrêter d'Entragues, qui fut mené à la Conciergerie, & la Marquise, qui fut laissée dans son Logis, sous la garde du Chevalier du Guet. Puis, désiant faire connoître par des preuves bien publiques la mauvaise intention de l'Espagnol, qui séduisoit les Suets, & qui excitoit & fomentoit à tout propos des conspirations dans son Etat, il remit les Prisonniers entre les mains du Parlement. Lequel, les ayant convaincus d'avoir comploté avec l'Espagnol, déclara, par un Arrêt du premier Février, le Comte d'Auvergne, Entragues & un Anglois nommé Morgan, qui avoit été l'entremetteur de cette belle Négociation, Criminels de leze-Majesté, & comme tels les condamna à avoir la tête tranchée, la Marquise à être conduite sous bonne garde en l'Abbaye des Religieuses de Beaumont, près de Tours, pour y être récluse, & que cependant il seroit plus amplement informé contre elle, à la Requête du Procureur général.

D'Entragues & la Marquise, sont aussi arrêtés.

Arrêt du Parlement contre eux.

La Reine n'avoit point épargné ses

1604.

Le Roi leur  
pardonne, &  
fait justifier  
la Marquise.

sollicitations pour faire donner cet Arrêt, croïant que l'exécution satisferoit son ressentiment; mais la bonté du Roi se trouva plus grande que sa passion. L'amour qu'il avoit pour la Marquise n'étoit pas si fort éteint, qu'il pût se résoudre à sacrifier celle qu'il avoit si puissamment aimée. Il ne voulut pas qu'on leur prononçât l'Arrêt; & à deux mois & demi de-là, savoir, le quinzième d'Avril, il commua par des Lettres du grand Sceau la peine de mort du Comte d'Auvergne & du Seigneur d'Enragues en une Prison perpétuelle, & celle de Morgan, en un bannissement perpétuel. Quelque tems après il changea encore la Prison d'Enragues au séjour de sa Maison de Mallesherbes en Beauce. Il permit aussi à la Marquise de se retirer à Verneuil; & sept mois s'étant passés sans que le Procureur général eût trouvé aucune preuve contre elle, il la fit déclarer entièrement innocente du crime dont elle avoit été accusée.

Mais le Comte d'Auvergne demeura à la Bastille, & est dépouillé de sa Comté.

Il n'y eut que le Comte d'Auvergne, qui étant le plus à craindre, fut le plus mal traité; car, non-seulement le Roi le retint Prisonnier à la Bastille,

## DE HENRI LE GRAND. 149

où il croupit douze ans durant, mais encore lui fit ôter la propriété de la Comté d'Auvergne. Il en portoit le Titre, & en jouissoit en vertu de la donation que le Roi Henri III lui en avoit faite.

1604.

La Reine Marguerite, nouvellement revenue à la Cour, soutint que cette donation ne pouvoit être valable, pour ce que le Contrat de Mariage de Catherine de Médicis leur Mere, à laquelle cette Comté appartenoit, portoit substitution de ses Biens, & cette substitution, disoit-elle, s'étendoit aux Filles au défaut des Mâles; partant cette Comté lui revenoit après la mort du Roi Henri III, & il n'avoit pu la donner, à son préjudice.

Le Parlement ayant écouté ses raisons, & vu ses preuves, cassa la donation faite par Henri III, & lui adjugea la Comté. En récompense de cette obligation & de beaucoup d'autres qu'elle avoit au Roi, elle fit une donation entre-vifs de tous ses biens à Monsieur le Dauphin, s'en réservant seulement l'usufruit sa vie durant.

Laquelle est adjugée à la Reine Marguerite, qui donne ses biens au Dauphin.

Le Comte d'Auvergne ainsi dépouillé demeura dans la Bastille jusqu'en

1604.

l'an mil six cens seize, que la Reine Marie de Médicis, aiant besoin de lui durant quelques brouilleries, le délivra de-là, & le fit justifier. Elle voulut même qu'on tirât, des Registres du Parlement & du Greffe, l'Arrêt & les Informations, qui eussent conservé la mémoire de son crime. » Voi-  
 » là comme le tems amene toutes cho-  
 » ses, & comme il change les plus  
 » grandes haines en grandes affections,  
 » de même qu'il change les plus fortes  
 » affections en des haines mortelles.

On découvre  
 es menées  
 du Maréchal  
 de Bouillon.

En approfondissant le complot que le Pere de la Marquise avoit fait avec les Espagnols pour leur livrer sa Fille & ses Enfans, on découvrit aussi les menées du Duc de Bouillon, qui déformais étoit le seul qui pouvoit faire de la peine au Roi dans son Roïaume. Il est constant que ce grand Prince lui avoit fait des biens très considérables, lui aiant donné le Bâton de Maréchal de France, & procuré le Mariage de l'Héritiere de Sedan. Aussi ce Seigneur l'avoit très-bien servi dans ses plus grandes nécessités; mais, depuis qu'il le vit converti à la Foi Catholique, il diminua beaucoup de son affection, & étant mû en partie de zele pour la

Le Roi lui  
 avoit fait de  
 grands biens,  
 & il avoit  
 aussi très-  
 bien servi le  
 Roi.

## DE HENRI LE GRAND. 151

fausse Religion , en partie d'ambition , il conçut de vastes desseins de se faire Chef & Protecteur du Parti Huguenot , & sous ce prétexte , de se rendre Maître des Provinces de de-là la Loire. On disoit que pour cela , il avoit fort aidé à échauffer l'esprit du Maréchal de Biron , & qu'il avoit fait un Traité avec l'Espagnol , qui lui devoit fournir de l'argent à souhait , mais non pas des Troupes , de peur de le rendre odieux aux Protestans.

1604.

Il n'étoit que trop visible , que depuis la conversion du Roi , il avoit travaillé sans cesse à entretenir des dissidences & des mécontentemens dans les esprits des Huguenots , & à les unir & rallier tous ensemble , afin qu'ils fissent Corps ; se persuadant que ce Corps voudroit avoir nécessairement une tête , & qu'il n'en pouvoit choisir une autre que lui. Voilà pourquoi il s'étoit fait tant d'Assemblées , & de Synodes particuliers & généraux de ceux de la Religion , où l'on n'entendoit que des plaintes & des murmures contre le Roi , lequel ils fatiguoient sans cesse de nouvelles Demandes & Requêtes.

Mais depuis la conversion du Roi , il excitoit les Huguenots contre lui , & se vouloit faire Chef de Parti.

Outre cela , on fut que ce Duc



1604.  
Ses Enffai-  
res tâchent  
de former un  
Parti en  
Guienne.

avoit des Emissaires & des Serviteurs dans la Guienne, & particulièrement dans le Limosin & dans le Quercy, qui cabaloient parmi la Noblesse, distribuoient de l'argent, prenoient le serment de ceux qui lui promettoient service, & avoient formé des entreprises sur dix ou douze Villes Catholiques.

Le Roi y va  
pour empê-  
cher leurs  
desseins.

Le Roi, jugeant qu'il falloit couper la racine du mal avant qu'il s'étendit plus au loin, & ne sachant pas même jusques où il s'étendoit, résolut d'y aller porter le remede lui-même. Il partit de Fontainebleau au mois de Septembre, aiant envoié, devant, Jean Jacques de Mesmes, Seigneur de Roissy, qui alla à Limoges pour faire le Procès aux Coupables.

Toute cette  
conspiration  
se dissipe.

Punition de  
quelques  
Coupables.

Aussi-tôt toute cette conspiration s'en alla en fumée. Les plus avilés vinrent au devant du Roi se jeter à ses piés; les autres s'enfuirent hors du Roïaume, ou se cachèrent. Cinq ou six malheureux aiant été pris furent décapités à Limoges, leurs têtes plantées sur le haut des Portes, & leurs corps réduits en cendres, qui furent jettées au vent. Trois ou quatre autres souffrirent même supplice en

## DE HENRI LE GRAND. 153

Périgord. Il y en eut dix ou douze des plus considérables condamnés par con-  
damne & effigiés, entr'autres la Cha-  
elle-Biron & Giverfac, de la Maison  
e Cugnac. Mais dans toutes ces Pro-  
édures, il ne se trouva aucunes preu-  
es par écrit, ni même aucune dépositi-  
on bien formelle contre le Duc de  
Bouillon, tant il avoit finement &  
droitement conduit toute cette tra-  
ie.

1604.

Avant ces exécutions, le Roi aiant  
lit son entrée à Limoges, s'en retour-  
a à Paris. Il souhaitoit avec passion  
u'après cela le Duc de Bouillon se  
econnût & s'humiliâr. Car, s'il de-  
neuroit sans repentance, il étoit obli-  
é de le pousser à bout; & s'il entre-  
renoit de le pousser, il offensoit tout  
e grand Corps des Protestans, qui  
oient ses plus fideles Alliés. Il em-  
loïa donc sous main, tous les moïens  
ont il se put aviser, pour le porter à  
voir recours à sa clémence plutôt  
à l'intercession des Etrangers, la-  
elle ne peut agréer à un Souverain,  
ur son Officier & son Sujet. Le Duc  
sfiroit encore plus que lui se tirer de  
et embarras, mais il croïoit ne  
pouvoir trouver de sûreté à la Cour,

Le Roi re-  
tourne à Pa-  
ris.

Il tâche de  
faire humi-  
lier le Duc  
de Bouillon,  
mais inutile-  
ment.

1604:

Il se résout  
d'affliger Se-  
dan.

Rôny fait  
tous les pré-  
paratifs né-  
cessaires pour  
cela.

Le Roi éri-  
ge Sully en  
Duché.

Inconvé-  
niens qu'il  
y avoit d'af-  
fliger Sedan.

parce que Rôny, qui n'étoit pas son Ami, & qui avoit quelque jalousie de le voir plus autorisé que lui dans le Parti Huguenot, avoit beaucoup de crédit auprès du Roi. Tellement qu'après diverses Entremises & Négociations, le Roi se résolut de l'aller chercher à Sedan avec une Armée.

Rôny travailloit avec beaucoup de chaleur aux préparatifs de cette expédition. Le Roi se confioit en lui, & en l'honorant désiroit témoigner aux Huguenots, que s'il attaquoit le Duc de Bouillon, ce n'étoit point à leur Religion qu'il en vouloit, mais à la Rebellion. Pour ce sujet il lui érigea la Terre de Sully en Duché & Pairie; ce qui fera que nous l'appellerons désormais le Duc de Sully. Son sentiment étoit que le Roi pousât vivement le Duc de Bouillon. Villeroy & les autres étoient d'un contraire avis; ils ne vouloient point que l'on hasardât le siège de Sedan, d'autant que la longueur de cette Entreprise eût peut-être réveillé diverses factions aux autres coins du Roïaume, & eût donné le tems aux Espagnols d'attaquer la Frontiere de Picardie, au Savoïard malcontent de se jeter avec

## DE HENRI LE GRAND. 155

les forces du Milanois sur la Provence  
désarmée, & aux Huguenots & aux  
Protestans d'Allemagne d'accourir au  
secours de leur Ami.

1604.

Le Roi prévoyoit bien tous ces in-  
convéniens ; c'est pourquoi s'étant  
avancé jusques à Donchery durant  
l'absence de Sully, qu'il avoit envoie  
peut-être tout exprès querir de l'Arti-  
lerie, il traita avec le Duc de Bouil-  
lon, & le reçut en grace, moïen-  
nant qu'il s'humiliât devant Sa Ma-  
jesté, qu'il le reçût dans la Ville de  
Sedan, & qu'il lui remît le Château,  
pour le tenir avec telle Garnison qu'il  
lui plairoit, quatre ans durant.

Le Roi aime  
mieux rece-  
voir ce Duc  
en grace.

A quelles  
conditions.

C'étoient-là les conditions publi-  
ques ; mais par les Articles secrets,  
le Roi promettoit de n'être que peu  
de jours dans Sedan, & de ne mettre  
que cinquante hommes dans le Châ-  
teau, qui en fortiroient incontinent,  
à la très-humble supplication que le  
Duc lui en feroit. Toutes ces choses  
s'exécuterent fidèlement & sans au-  
cune défiance de part & d'autre. Le  
Duc vint trouver le Roi à Donchery,  
où il le supplia de lui vouloir pardon-  
ner. Le Roi le reçut aussi bien que  
s'il n'eût jamais failli, & cinq ou six

Le Duc de  
mande pas-  
don au Roi,  
qui entre  
dans Sedan,  
& puis vient  
à Paris.

1604.

jours après il entra dedans Sedan , & y en séjourna trois seulement , puis retourna à Paris. Le Duc l'accompagna jusques à Mouson , & ne passa pas plus outre : mais quelques jours après , lorsqu'il eut appris que le Parlement avoit vérifié son abolition , dans laquelle ses Amis qui avoient été condamnés par défaut à Limoges , étoient aussi compris , il se rendit à la Cour , où il reçut plus d'honneur & de caresses que jamais. » C'étoit la maniere de ce grand Roi ; il avoit un cœur de Lion contre les Orgueilleux » & contre les Rebelles , mais il se plaisoit à relever avec une bonté sans pareille ceux qu'il avoit terrassés , » lorsque leurs soumissions les rendoient dignes de recevoir sa grace. Aussi le Duc de Bouillon , qui connoissoit parfaitement son naturel , ( car ils avoient vécu & fait la guerre fort long tems ensemble ) ne manqua pas de se conduire en cette conjoncture avec toute la prudence & toute la souplesse , dont un habile Homme , comme lui , étoit capable.

*Grand exemple de générosité de notre Prince.*

*Nonobstant cela , son Regne est traversé de mille conspirations.*

Nonobstant cette grande générosité & bonté du Roi , son Regne ne laissoit pas d'être traversé par des infidélités

## DE HENRI LE GRAND. 157

& par des conspirations incroyables. Telle fut la trahison de l'Oste, l'entreprise sur la Ville de Marseille par Merargues, & une autre, sur Narbonne & sur Leucate, par les Luquisses.

1604.

L'Oste étoit Commis de Villeroi & son Filleul : l'Emploi qu'il avoit auprès de lui étoit de déchiffrer les Dépêches. Ce Malheureux faisoit savoir tout le secret des affaires du Roi à quelques Gens du Conseil d'Espagne, qui l'avoient corrompu moyennant douze cens écus de pension, qu'on lui avoit promis pendant qu'il étoit en ce País-là avec l'Ambassadeur Rochepot. Sa méchanceté étant découverte, il s'enfuit, & comme les Prevôts des Maréchaux le poursuivoient, il se noïa dans la riviere de Marne près le Bac du Fay. On peut juger si Villeroi, dont la fidélité demeurait par-là exposée aux soupçons du Roi & aux médisances de ses Ennemis, en eut un sensible déplaisir. Il eût eu sans doute beaucoup de peine à se laver de cette affaire, quelque Innocent qu'il fût, si le Roi qui le vit dans une affliction extraordinaire, n'eût eu la bonté de le visiter lui-même, de lui porter de la consolation, & de le justifier par cet

Trahison d'  
l'Oste.

Hvj

1605.

Trahison de  
Merargues.

On le sur-  
prend con-  
férant avec  
le Secrétaire  
de l'Ambas-  
sadeur d'Es-  
pagne.

Sa punition.

On arrête  
aussi le Se-  
crétaire de  
l'Ambassa-  
deur.

honneur, de toutes les calomnies que les Envieux semoient contre lui.

Merargues étoit un Gentilhomme Provençal, de fort bonne Maison, lequel aiant assurance d'être Viguiier de Marseille l'année suivante, avoit promis de livrer la Ville aux Espagnols durant sa Viguerie. Il fut si imprudent & si fou, que de découvrir son dessein à un Forçat des Galeres de Marseille, lequel en donna avis à la Cour, afin peut-être d'obtenir sa liberté. Sur cet avis, on épia si soigneusement Merargues, qui étoit pour lors à Paris, qu'on le trouva conférant avec le Secrétaire de l'Ambassadeur d'Espagne, & parlant si haut, qu'on entendit presque tout ce qu'ils disoient. On le fouilla, & on trouva sous les plis de sa jarretiere, un Mémoire contenant le Plan de son entreprise. Il fut arrêté, & eut la tête tranchée par Arrêt du Parlement de Paris du dix-neuvième Décembre. Son corps fut écartelé, les quartiers attachés à des Poteaux devant les Portes de la Ville, & sa tête portée à Marseille pour y être plantée au bout d'une Pique sur une Tour d'une des principales Portes. Le Secrétaire de l'Ambassadeur fut arrêté aussi bien

## DE HENRI LE GRAND. 159

que lui, & eût couru grand risque, si le Roi y eût voulu aller aussi vite comme lui conseilloyent ceux qui désiroient la rupture avec l'Espagne.

1605.

Cette rencontre donna sujet aux Politiques de discourir diversement sur les Droits des Ambassadeurs & de leurs Gens. Mais Henri le Grand dé-

*On discute diversement sur les droits des Ambassadeurs.*

cida lui-même la question de cette sorte. » Les Ambassadeurs, disoit-il, » sont sacrés par le droit des Gens ; » or, ils le violent les premiers quand » ils trament quelque trahison contre » l'Etat, ou contre le Prince auprès » duquel leur Maître les a envoyés ; » par conséquent ce droit ne les doit » point mettre à couvert de la recherche & de la punition. D'ailleurs, il » n'est point à présumer qu'ils soient » Ambassadeurs, & qu'ils représentent le Souverain qui les envoie, » lorsqu'ils font des lâchetés & des » infidélités, lesquelles il ne voudroit » pas faire, ni avouer. Toutefois il » y a plus de générosité à n'user point » en cela de la dernière rigueur, mais » de se réserver cet avantage de les » pouvoir châtier sans le faire. Ce fut là son sentiment ; & comme il suivoit toujours les maximes les plus gé-

*Le Roi en décide, lui-même la question.*



1605. néreuses, il défendit qu'on ne procédât point contre le Secrétaire de l'Ambassadeur, auquel les Juges alloient donner la question.

Il défend qu'on ne procede contre le Secrétaire.

L'Ambassadeur fait beaucoup de bruit, & menace du ressentiment de son Maître.

Le Roi lui répond fort froidement, & lui rend son Secrétaire, comme il avoit résolu auparavant.

Cependant l'Ambassadeur pensant couvrir cette perfidie à force de crier bien haut, vient se plaindre à lui qu'on avoit violé le droit des Gens & la dignité de l'Ambassade, protestant que le Roi son Maître en auroit le ressentiment que doit avoir un grand Prince offensé. Le Roi, lui répondant avec une sage froideur, lui représenta ce que son Secrétaire avoit fait avec Merargues. L'Ambassadeur ne voulant pas avouer son Homme, ni approuver son action, tourna l'affaire d'un autre biais, & se plaignit que le Roi avoit le premier fait infraction au Traité de Vervins, puisqu'il assistoit les Hollandois d'hommes & d'argent. Le Roi répliqua, que pour les hommes, ils n'y alloient point par ses ordres & qu'il y avoit des François au service de l'Archiduc, aussi bien qu'au service des Hollandois, mais pour son argent, qu'il étoit en son pouvoir d'en faire ce qu'il lui plairoit, & de le prêter, ou de le donner, sans qu'on y pût trouver à dire. L'Ambassadeur

## DE HENRI LE GRAND. 161

s'échauffa fort, & il y eut des paroles bien hautes de part & d'autre. Enfin le Roi lui fit rendre son Secrétaire, comme il l'avoit résolu dès auparavant qu'il lui en parlât.

1605.

Quant aux Luquisses, c'étoient deux Freres Génois d'extraction, qui avoient fait marché avec le Gouverneur de Perpignan de lui livrer Narbonne & Leucate. Il est certain qu'il n'étoit pas en leur pouvoir d'exécuter ce dessein, & qu'il y avoit plus de mauvaise volonté en eux, que de danger que la chose réussît; néanmoins ils furent pris & menés à Toulouse, où le Parlement les envoya l'un & l'autre au Gibet.

Trahison des  
Luquisses.

Il sembloit que non-seulement la malice des hommes conspirât alors contre la France, mais aussi la folie. Car le même jour que Merargues fut exécuté, un malheureux Fou attenta sur la Personne sacrée du Roi, se jeta sur lui une dague à la main, comme il passoit à cheval sur le Pont neuf en revenant de la Chasse. Les Valets de pié de Sa Majesté y aiant accouru, lui firent lâcher prise, & l'eussent assommé sur le champ, sans la défense du Roi, qui le fit mener en

Un Fou at-  
tente sur la  
Personne du  
Roi.

1605.

prison au Fort-l'Evêque. Il s'appelloit Jean de l'Isle, natif de Vineux près de Senlis. Il fut aussi-tôt interrogé par le Président Jeanin, qui n'en put jamais tirer aucune réponse raisonnable: car il étoit tout à-fait hors du sens. Il croïoit être Roi de tout le Monde, & disoit qu'Henri IV, aiant usurpé la France sur lui, il le vouloit châtier de sa témérité. Sur cela, le Roi jugeant qu'il étoit assez puni par sa folie, commanda qu'on lui fît seulement garder la Prison, où il mourut peu de tems après.

Ceux qui vouloient la guerre aigrissoient fort l'esprit du Roi sur toutes ces conspirations.

Ceux qui désiroient la guerre ne perdoient point l'occasion d'irriter l'esprit du Roi sur toutes ces conjurations & entreprises des Espagnols. Ils lui remontoient qu'il n'en devoit point attendre d'autres de ses Ennemis perpétuels; qu'aïant fait tous leurs efforts pour l'empêcher de parvenir à la roïauté, ils les continuoient toujours pour attenter sur son repos & sur sa vie; que leurs embûches étoient plus à craindre dans la paix que dans la guerre; qu'il falloit rompre avec eux, parce qu'ils auroient moins de moïens de lui malfaire quand ils ne seroient plus dans les entrailles de son

## DE HENRI LE GRAND. 163

Etat ; qu'il y avoit plus d'avantage d'agir avec eux à force ouverte , que non pas de démêler toutes les menées & pratiques qu'ils tramoient sous le Manteau de paix & d'amitié. Ils lui représentoient avec cela le mauvais état des affaires de l'Espagne, qui s'étant toute épuisée d'argent dans les guerres des Païs-bas , avoit été contrainte d'avoir recours à des moïens extraordinaires pour en recouvrer.

Mais sur-tout ils n'oublioient pas de lui mettre devant les yeux les grandes & avantageuses qualités qu'il avoit par-dessus Philippe III son Adversaire ; d'autant que l'on se porte bien plus facilement à attaquer un homme , lorsqu'on le méprise & qu'on le croit le plus foible.

Je dirai à ce propos , que ce Roi là, quoiqu'il eût l'esprit assez éclairé , & que les soins du Roi Philippe II son Pere , très-grand Politique , lui eussent donné toutes les connoissances nécessaires pour gouverner ; néanmoins par une certaine timidité , & par une défiance de lui-même , trop ordinaire à beaucoup de Grands , fuïant le travail & la peine , il s'étoit entièrement déchargé du Gouverne-

1605.

Ils lui don-  
noient même  
du mépris  
pour Philip-  
pe III Roi  
d'Espagne.

Quel étoit  
ce Prince.

1605.

ment sur le Marquis de Denia, lequel il fit bien tôt Duc de Lerne. Il seroit mal aisé d'exprimer combien celui-ci se rendit odieux, & combien l'autre fut peu estimé tandis que cela dura. Car enfin Dieu fit la grace à ce jeune Prince de lui défiller les yeux: il brisa ses chaînes; & celui qui s'étoit rendu comme son Maître, crut ne se pouvoir mettre mieux à couvert de toutes les disgraces qui lui pouvoient arriver, qu'en se faisant d'Eglise & Cardinal.

Peut on en passant, faire quelque réflexion sur le pitoïable état où se met un Souverain, qui pour ne se pas conduire, comme il doit, tombe nécessairement dans le mépris & dans l'aversion de ses Sujets? » Sans  
*Belle & utile réflexion.* » doute que le plus grand malheur qui » lui puisse arriver, est d'être regardé » comme inférieur & sujet à un autre; » d'avoir les oreilles bouchées à toutes les voix de son Peuple, qui lui » crie de tous côtés, *gouvernez-nous*; » & de s'en rapporter plutôt à cinq » ou six lâches Flatteurs, qui lui font » accroire qu'il est le Maître, quoi- » qu'en effet il n'en fasse aucune fonction, que non pas à la vérité, & au

## DE HENRI LE GRAND. 165

» sentiment de tout son Roïaume.  
 » Que s'il desire savoir & connoître au  
 » vrai, s'il est le Souverain, ou non,  
 » il n'a qu'à regarder sans se flatter, si  
 » c'est lui qui donne les Charges, les  
 » Bénéfices, les Pensions & les Ré-  
 » compenses, de son propre mouve-  
 » ment; si c'est lui qui choisit les per-  
 » sonnes; si les Officiers qu'il a au-  
 » tour de lui sont de sa main; s'il se  
 » fait des Créatures; s'il a jamais dit  
 » une bonne fois, *je veux*, dans quel-  
 » que affaire d'importance; s'il se voit  
 » toujours suivi & accompagné des  
 » Grands; si ceux qui ont des Affai-  
 » res, qui cherchent des Emplois, &  
 » qui ont besoin de faveur, sont dans  
 » son Antichambre; à qui enfin dans  
 » son Roïaume, on rend plus de res-  
 » pect & plus d'affiduité: & alors il  
 » connoîtra clairement qui est celui  
 » qui règne. Mais ce n'est pas assez  
 » que de connoître ce qui en est, il  
 » faut, à l'exemple de Philippe III, dont  
 » nous venons de parler, faire un ef-  
 » fort pour se mettre en possession de  
 » son autorité. C'est en cela que con-  
 » siste principalement le courage d'un  
 » Souverain. Car en quoi sauroit-il  
 » mieux faire connoître sa fermeté &

---

 1605.

En quoi con-  
 siste princi-  
 palement le  
 courage d'un  
 Souverain.

1605.

» sa vigueur, qu'à prendre le rang &  
 » le pouvoir que Dieu lui a donné ?  
 » N'est-ce pas le vrai point d'honneur  
 » pour un Roi, que de maintenir en  
 » sa personne les droits de la Roïauté ?  
 » Sans mentir, il y a plus de lâcheté &  
 » plus de honte pour un Souverain,  
 » de se soumettre à celui qui devrait  
 » être soumis à ses volontés, que de  
 » fuir un jour de combat, devant les  
 » Ennemis. Car les plus braves quel-  
 » quefois lâchent le pié ; & le coura-  
 » ge d'un Roi consiste beaucoup moins  
 » à combattre de sa main, qu'à gou-  
 » verner de sa tête. Que lui sert de  
 » vaincre ses Ennemis, s'il se voit au-  
 » dessous de son Sujet, qui, sous pré-  
 » texte de le servir, le réduit, lui & son  
 » Etat, dans les liens, & qui ose se re-  
 » vêtir de toute la gloire & de tout  
 » l'avantage du commandement, en  
 » lui faisant croire que c'est pour le  
 » soulager du fardeau ? »

Qu'elle étoit  
 la bonté de  
 Henri le  
 Grand.

Notre Henri n'étoit pas de même. Sa bonté étoit extrême, mais elle n'étoit point fainéante ni timide ; ses lumières & ses connoissances point inutiles, mais toujours laborieuses & agissantes. Rien n'étoit au-dessus de lui que Dieu même ; rien à côté de

## DE HENRI LE GRAND. 167

lui que la Justice & la Clémence, les deux plus fidellès Conseilleres. Le plus hardi de ses Ministres trembloit quand il lui voïoit tant soit peu froncer le sourcil. Toutes familiarités cessoient, & chacun se tenoit dans un grand respect, quand il prenoit le ton de Maître.

---

1605.

Or, ce grand Roi conservant ainsi l'éclat de Sa Majesté, il ne faut point s'étonner s'il s'estimoit au-dessus de Philippe III, qui pour lors se laissoit entierement gouverner. Ainsi parce qu'on savoit qu'il connoissoit son défaut, on croïoit qu'il seroit plus facilement persuadé de lui faire la guerre. En effet, il y étoit assez résolu; & après tant d'injures qu'il avoit reçues des Espagnols, son ressentiment n'avoit pas grand besoin d'y être poussé.

Il eût bien voulu faire la guerre aux Espagnols;

Toutefois avant que de s'engager en une si grande entreprise, il vouloit prendre toutes ses mesures si exactement; amasser tant d'argent, d'artillerie & de munitions, garnir si bien ses Places frontieres, donner si bon ordre au-dedans de son Etat, s'assurer de tant d'Amis & Alliés, lever de si puissantes Armées, & enfin faire sa partie si forte, que le succès n'en

Mais il ne jugea pas à propos de se hâter.



1605.

fût nullement douteux , & qu'en choquant cette ambitieuse Puissance , il fût assuré de la terrasser. Voilà pourquoi il ne jugea pas à propos de se tant hâter.

Il se rend  
l'Arbitre des  
différends de  
la Chrétien-  
té.

Cependant il ne négligeoit pas les autres moïens d'acquérir de la réputation , & ne tenoit pas moins glorieux de faire éclater son nom par la sagesse de ses conseils , que par la force de ses armes. Par la dernière , il avoit été victorieux des Rebelles & des Espagnols ; par l'autre , il se rendit l'Arbitre des plus grands différends de la Chrétienté , & s'acquit une supériorité d'autant plus noble , qu'on la lui déféroit sans contrainte.

1606.

Après la  
mort de Clé-  
ment VIII ,  
fait élire  
Léon XI qui  
meurt bien-  
tôt , & Paul  
V lui succe-  
de.

Le Pape Clément VIII étant mort sur la fin de l'année mil six cent cinq , il voulut emploïer son crédit pour faire un Pape de ses Amis. Le Cardinal de Joyeuse son Ambassadeur , & ses autres Agens , y travaillèrent si bien , qu'ils firent tomber les suffrages sur Alexandre de Médicis , qu'on nommoit le Cardinal de Florence. Il prit le nom de Léon XI ; mais il mourut au bout de dix-sept jours ; & ce fut à recommencer. Le Roi ne voulut pas qu'on se mît davantage en peine d'en

## DE HENRI LE GRAND. 169

faire élire un autre , & déclara que la France n'y prenoit point d'autre intérêt, finon qu'on choisît un homme de bien. Le Conclave ensuite élut le Cardinal Borghèse , qui fut nommé Paul V.

1606.

Dans les premières années de son Pontificat il se ralluma un grand différend, qui avoit commencé sous ses Prédécesseurs; lequel eût mis le feu aux quatre coins de l'Italie, & peut-être à toute la Chrétienté, si Henri le Grand n'eût pris le soin de l'éteindre. Je vous en vais dire le sujet.

Un grand  
différend  
s'allume  
entre Paul V,  
& les Vénitiens.

La Seigneurie de Venise avoit autrefois fait une Ordonnance ou Décret, qui défendoit aux Moines d'acquérir des terres dans son Domaine, au-dessus de la valeur de vingt mille ducats, & enjoignoit à quiconque en avoit acquis au dessus de cette somme, de remettre le surplus à la Seigneurie, laquelle lui rembourseroit le prix & les améliorations qu'il y auroit faites. Suivant les traces de cet ancien Décret, elle en fit un autre, qui défendoit de fonder ni bâtir de nouvelles Eglises, Couvens & Monastères, sans permission expresse de la Seigneurie, à peine de bannisse-

La République de Venise avoit autrefois fait des Ordonnances qui bornoient les acquisitions des Religieux.

1606.

ment, & de confiscation du fonds & des bâtimens.

» Il étoit véritablement de la fonction & charge des Evêques d'empêcher cette grande multiplication de Couvens; mais par négligence, ou par trop de facilité, ils en donnoient tout autant de permissions qu'on leur en demandoit : desorte que la République, au défaut des Prélats, se trouva contrainte d'y mettre la main elle-même. Autrement il fût arrivé bientôt que toutes leurs Villes n'eussent plus été que Couvents & Eglises, & que tous leurs revenus, qui doivent porter les charges de l'Estat, & qui servent à la nourriture des gens mariés, lesquels fournissent des Soldats, des Marchands & des Laboureurs, n'eussent plus servi qu'à l'entretien des Religieux & des Religieuses.

Elle en fait  
encore d'autres.

La Seigneurie fit donc encore un autre Décret, qui interdisoit toute acquisition de biens immeubles aux Ecclésiastiques, si la permission du Sénat n'y intervenoit. Et au même tems il arriva qu'un certain Abbé & un Chanoine, accusés de crimes atroces dans les Terres de la Seigneurie, furent emprisonnés de l'autorité de la Justice séculière

## DE HENRI LE GRAND. 171

féculiere ; ce qui passe pour un grand attentat de-là les Monts , parce que les Ecclésiastiques y sont en possession de n'être point justiciables des Séculiers.

1600.

Or Paul V , à son avènement au Pontificat , ne pouvant dissimuler , disoit-il , toutes ces entreprises de l'Etat séculier sur les Ecclésiastiques , dépêcha en même tems deux Brefs à son Nonce de Venise ; l'un contenant la révocation des Décrets faits par la Seigneurie touchant l'acquisition des biens temporels ; l'autre ordonnant le renvoi de l'Abbé & du Chanoine à la Cour d'Eglise. Le Nonce signifia ces Brefs à la Seigneurie. Elle répondit vertement que l'autorité étoit née avec elle , que personne qu'elle n'y avoit que voir , & qu'elle sauroit bien s'y maintenir contre tous ceux qui entreprendroient de la choquer. Les uns & les autres emploierent les meilleures plumes du tems pour défendre leurs droits , & ruiner les défenses de leur Adversaire. On vit courir par-tout une quantité de Manifestes & de Traités pleins de raisons de Droit , de passages de l'Ecriture sainte , d'autorités des Peres &

Paul V : offense de ces Ordonnances.

Il envoie des Brefs pour les faire révoquer.

Venise dé-  
clare la Sen-  
tence d'ex-  
communica-  
tion abusive  
& nulle.

jours ils ne révoquoient l  
& ne confignoient les c  
niers entre les mains du  
Seigneurie ne s'en émut  
déclara hardiment le B  
munication nul & abusive  
trouva aucun Ecclésiasti  
tes ses Terres, qui voulé  
dre de le publier, ni qu  
ver l'Interdit, ni faire ce  
ce divin. Il n'y eut que  
& les Jésuites qui se r  
sortir, & demandèrent co  
gneurie. Elle l'accorda au  
avec liberté d'y retour  
voudroient, & aux Jésui  
senses d'y rentrer jamais.

Les choses étoient do

## DE HENRI LE GRAND. 173

Car d'un côté ils échauffoient les Vénitiens, & leur mettoient le cœur au ventre pour soutenir leurs droits; & de l'autre ils ordonnoient à leurs Gouverneurs de Naples & de Milan, de servir le Saint Pere avec toutes leurs forces. Henri le Grand, plus sincere & plus désintéressé, embrassa cette occasion d'établir sa puissance en Italie, par une plus belle & plus juste manière. Il assura le Pape que, comme vrai Fils aîné de l'Eglise, il soutiendrait toujours ses intérêts, & qu'en cas de rupture, il iroit en personne à son secours avec une Armée de quarante mille hommes; mais qu'il le supplioit, avant que d'en venir là, d'agréer qu'il tentât tous les moyens possibles d'accommodement.

1607.

Le Roi ent  
prend d'ac  
commoder  
différend.

Il répondit aussi à l'Ambassadeur de Venise, qui lui demandoit assistance, qu'il la devoit au Saint Pere au préjudice de tout autre; partant qu'il exhortoit la Seigneurie de lui donner contentement, & qu'afin qu'elle le pût faire sans blesser son honneur & ses droits, il desiroit d'en être le Médiateur.

Tous deux aiant accepté sa médiation, il dépêcha le Cardinal de Joyeu-

1607.

enveia  
ur cet ef-  
fet le Cardi-  
nal de Joyeu-  
qui fit  
l'ac commo-  
dement, con-  
tenant qua-  
tre princi-  
p ux arti-  
cles.

se en Italie ; lequel , pour dire la chose en deux mots, conduisit cette Négociation avec tant d'adresse, qu'enfin il mit les Parties d'accord. Le Traité contenoit quatre principaux articles. 1o. Que la Seigneurie configneroit les deux Prisonniers entre les mains de l'Ambassadeur de France, pour les remettre à Sa Sainteté. 2. Qu'elle révoqueroit le Manifeste, & la Déclaration qu'elle avoit faite contre les Censures Apostoliques. 3o. Qu'elle rétabliroit tous les Ecclesiastiques dans leurs biens. 4o. Que le Pape lui donneroit l'absolution ; & qu'en revanche elle l'envoyeroit remercier par une célèbre Ambassade, & l'assurer de son obéissance filiale.

Le Pape révoqua l'excommunication, & donna l'absolution à la Seigneurie.

Lelendemain le Cardinal de Joyeuse se trouvant au lieu assigné par le Sénat , mais les portes fermées , en présence du Doge, de vingt-cinq Sénateurs , & de l'Ambassadeur de France , révoqua l'excommunication, & donna l'absolution à la Seigneurie. Toutes ces choses se passèrent sans que les Espagnols en eussent participation , quoiqu'ils se tuassent de se faire de fête. Ainsi toutes les deux

## DE HENRI LE GRAND. 175

Parties eurent quelque sorte de contentement par l'entremise de Henri le Grand. 1607.

Il n'y eut que l'affaire des Jésuites qui retarda le Traité de quelques mois, & qui pensa le rompre tout-à-fait ; parce que le Pape considérant qu'ils avoient été chassés pour sa cause, vouloit absolument que la Seigneurie les rétablît en leurs Maisons, & en leurs biens ; & elle s'opiniâtroit de tout risquer plutôt que d'y consentir. Enfin le Pape persuadé par l'éloquence du Cardinal du Perron, qui étoit pour lors à Rome, comprit qu'il valoit mieux se relâcher sur ce point, & ne de mettre toute la Chrétienté au hasard de se brouiller ; desorte qu'ils meurerent bannis des Terres de la Seigneurie. Le Pape Alexandre I, les y a rétablis par son intercession.

Il n'y eut que le rétablissement des Jésuites, qu'il ne put obtenir.

Si l'accommodement du différend entre le Pape & les Vénitiens ajouta grand éclat à la réputation de notre Henri, ressuscitant le crédit de la France au-delà des Monts, où il sembloit être mort, & y ravalant de beaucoup celui des Espagnols, lesquels auparavant y étoit tout-puissant ; le

1608.



1608.

Le Roi s'en-  
tremet d'ac-  
commoder le  
Hollandois  
avec l'Espa-  
gnol.

Traité qu'il moïenna entre le Roi d'Espagne & les Etats, ou Provinces-unies, ne lui en acquit pas moins parmi les Protestans & les Peuples du Septentrion. J'en ferai l'Histoire en peu de mots.

Il secourait  
sous-main les  
Hollandois  
d'hommes &  
d'argent.

Les Provinces-unies, que l'on appelle vulgairement Hollande, du nom de la Province la plus considérable des sept qui composent ce Corps, avoient quelque sujet de se plaindre de ce que le Roi avoit fait le Traité de Vervins sans leur consentement, & qu'il s'y étoit obligé de ne les point assister directement ni indirectement. Toutefois il n'avoit pas laissé de les secourir toujours d'argent, & de faire passer à leur service grand nombre de Noblesse & de Volontaires, tellement qu'il y avoit plusieurs Régimens François tout entiers. Ainsi ce n'étoit pas sans quelque raison apparente que les Espagnols erioient qu'il enfreignoit visiblement le Traité de Vervins; mais ces reproches n'étoient pas justes, parce qu'ils l'avoient rompu les premiers par cent attentats, dont nous en avons coté quelques-uns ci-devant.

Cependant le Roi qui étoit bon

## DE HENRI LE GRAND. 177

ménager d'argent, s'ennuioit d'en tant fournir aux Hollandois, & eût bien voulu les voir en état de ne lui être plus si fort à charge. Il n'y avoit qu'un seul moïen pour cela, qui étoit de leur procurer la Paix avec les Espagnols. Il résolut donc d'y travailler, & il choisit le Président Jeannin, homme de grand sens, pour ménager cette Négociation.

Les deux Parties consentirent d'abord à une Treve de huit mois; pendant laquelle les Etats, afin de pouvoir traiter avec plus de réputation & plus de sûreté, prièrent le Roi de leur accorder une Ligue offensive & défensive. Il la leur accorda volontiers. En voici les principaux articles.

Il leur promettoit de les assister & aider de bonne foi en ce qu'il pourroit, pour obtenir du Roi d'Espagne une bonne Paix & assurée. Que s'il plaïoit à Dieu de la leur faire obtenir, il la feroit observer de tout son pouvoir, & les défendrait contre tous ceux qui la voudroient enfreindre; & pour cet effet leur foudoieroit dix mille hommes de pié à ses frais, pour autant de tems qu'ils en auroient besoin. Réciproquement les

1608.

Jeanin est employé pour traiter cet accommodement.

Il convient d'abord de huit mois de Treve.

Le Roi fait Ligue offensive & défensive avec les Hollandois.

1608.

Etats s'obligeoient , s'il étoit attaqué dans son Roïaume par qui que ce fût , de le secourir aussi-tôt de cinq mille hommes de pié à leurs dépens, & ils laissoient au choix du Roi de prendre ce secours en soldats , ou en Navires équipés & fournis de tout pour combattre sur mer.

Les Espagnols s'allarmèrent de cette Ligue.

Dom Pedro de Toledo en fit grandes plaintes au Roi.

Les Espagnols s'allarmèrent extrêmement de cette Ligue. Dom Pedro de Toledo, l'un des plus grands Seigneurs d'Espagne, passant par la France pour aller aux Pais-bas , en fit de grandes plaintes au Roi ; & néanmoins plusieurs s'imaginèrent que tout le bruit qu'il menoit , ne tendoit qu'à l'obliger à moïenner au plutôt la Paix avec les Hollandois , parce que l'Espagne étoit lassée au dernier point de soutenir une guerre si longue , si ennuyeuse & si meurtrière , avec tant de dépenses & si peu de progrès.

Ce Dom Pedro , selon l'humeur de la vraie Noblesse Espagnole , renoit une morgue fiere & grave , & étoit haut & magnifique en paroles , quand il s'agissoit de l'honneur & de la gloire de sa Nation , & de la puissance de son Roi , mais hors de là fort civil & courtois , soumis & respectueux ou

## DE HENRI LE GRAND. 179

il le falloit être, galant, adroit & spirituel. Il se passa entre le Roi & lui des choses assez remarquables, qu'il ne faut pas oublier.

1608.

Comme le Roi croïoit qu'il lui apportoit des menaces de guerre, & qu'il savoit que les Espagnols faisoient courir le bruit qu'il étoit tout estropié des gouttes & ne pouvoit plus monter à cheval, il lui voulut faire connoître que sa vigueur n'étoit point diminué. Il le reçut dans la grande Galerie de Fontainebleau, & lui fit faire vingt ou trente tours à si grands pas, qu'il le mit hors d'haleine; puis lui dit: *Vous voyez, Monsieur, comme je me porte bien.*

Choses fort curieuses qui se passerent entre le Roi & ce Dom Pedre.

A cette premiere Audience, Dom Pedre portoit son Chapelet à la main. Il représenta au Roi l'Intérêt général qu'avoient tous les Princes Catholiques à la ruine ou à la conversion des Hérétiques, & les grandes guerres que son Maître avoit faites à ce dessein. Puis changeant de propos, il lui dit, que le Roi Catholique souhaitoit de s'allier plus étroitement avec lui, & de faire des Mariages entre leurs Enfants, pourvu que le Roi quittât l'alliance & la protection des Païs bas. Le

Leurs entretiens.

1608.

Roi lui répondit franchement , que ses Enfans étoient d'assez bonne Maison pour trouver Parti ; qu'il ne désiroit point des amitiés contraintes & conditionnées ; qu'il ne pouvoit abandonner ses Amis , & que ceux qui n'en voudroient pas être , se repentiroient d'avoir été ses Ennemis.

Dom Pedre là-dessus exalta la grandeur & la puissance d'Espagne. Le Roi sans s'émouvoir lui fit connoître que c'étoit la Statue de Nabuchodonosor , composée de diverses sortes de matieres , & qui avoit les piés d'Argile. Dom Pedre en vint aux reproches & aux menaces. Le Roi lui rendit bientôt son change , & lui dit que si le Roi d'Espagne continuoit ses attentats , il porteroit le feu jusques dans l'Escorial , & que s'il montoit une fois à cheval , on le verroit bientôt à Madrid. L'Espagnol lui répondit arrogamment : *Le Roi François y fut bien. C'est pour cela , repartit le Roi , que j'y veux aller venger son injure , celles de la France & les miennes.*

Réparties  
vives de part  
& d'autre.

Après quelques paroles un peu hautes , le Roi abaissant le ton de la voix , lui dit : *Monfieur l'Ambassadeur , vous êtes Espagnol , & moi Gascon , ne nous*

*échauffons point.* Ils reprirent donc les termes de douceur & de civilité.

---

 1608.

Une autrefois le Roi lui montrant ses Bâtimens de Fontainebleau , & lui demandant , que vous en semble ? Il répondit , qu'il lui sembloit qu'il avoit logé Dieu bien à l'étroit. Il n'y avoit encore pour lors que les deux Chapelles , qui sont dans la Cour en ovale , & qui sont véritablement assez petites. Le Roi ne put pas souffrir qu'il accusât sa piété , & lui répondit un peu vertement : *Vous , Messieurs les Espagnols , ne savez donner à Dieu que des Temples matériels ; Nous autres François , ne le logeons pas seulement dans des pierres , nous le logeons dans nos cœurs ; mais quand il seroit logé dans les vôtres , j'ai peur qu'il ne seroit que dans des pierres.*

De Fontainebleau ils vinrent à Paris , où le Roi lui montrant un jour sa Galerie du Louvre , & lui en demandant son avis : *L'Escorial est toute autre chose* , dit Dom Pedre. *Je le crois* , repartit le Roi ; *mais y a-t-il un Paris au bout comme à mes Galeries ?*

Un jour Dom Pedre voïant au Louvre l'épée du Roi entre les mains d'un Portemanteau , s'avança , mit un genou en terre , & la baïsa , *rendant cet*

Dom Pedre  
baïsa l'épée  
du Roi.

1603.

*honneur, disoit il, à la plus glorieuse  
épée de la Chrétienté.*

Deux obsta-  
cles au Trai-  
té des Hol-  
landois, sur-  
montés par le  
Roi.

Durant la Treve de huit mois, dont nous avons parlé, le Président Jeannin travailla sans cesse au Traité. Il y eut deux grandes difficultés ; l'une que le Roi d'Espagne ne vouloit point traiter avec les Provinces-unies, que comme avec ses Sujets, & elles vouloient qu'il les reconnût pour Païs libres & indépendans ; l'autre que le Prince d'Orange, dont la puissance & l'autorité s'affoiblissoient extrêmement par la Paix, s'y opposoit par mille artifices, étant soutenu par la Province de Zélande, qui veut toujours la guerre, & par quelques Villes de sa faction.

Ce Traité  
aboutit à une  
Treve de  
douze ans.

On surmonta enfin ces deux obstacles : l'Espagnol se relâcha sur le premier, & avoua qu'il tenoit les Etats pour Païs, Provinces & Etats libres. Et sur le second, le Roi parla si haut au Prince d'Orange, qu'il n'osa plus arrêter le cours du Traité. Il n'aboutit pourtant pas à une Paix, comme il étoit à désirer, mais seulement à une Treve de douze ans, qui étoit marchande & assuroit le Commerce de part & d'autre.

Le bruit de cet accommodement

## DE HENRI LE GRAND. 183

porta la gloire du Roi par toute l'Europe. Le Doge de Venise dit à notre Ambassadeur dans le Sénat. *Que la Seigneurie entroit en nouvelle admiration de la sage conduite du Roi, lequel ne se trompoit jamais en ses mesures, & ne jettoit jamais son coup en vain; qu'il étoit le vrai appui du repos, & du bonheur de la Chrétienté, & qu'il n'y avoit rien à désirer pour la félicité de son Regne, sinon qu'il fût perpétuel.* Eloge d'autant plus beau & plus glorieux, qu'on peut dire avec vérité que Venise a toujours été le siège de la Sagesse politique, & que les éloges qui partent de ce Sénat, sont comme autant d'oracles.

1608.

Grande louange que la République de Venise donne à notre Henri.

De tous côtés on recherchoit l'amitié ou la protection de ce grand Roi. On se remettoit de tout à son arbitrage, on imploroit son assistance; & comme il étoit également puissant & sage, aimé & redouté, il n'y avoit personne qui reclamât contre ses Jugemens, ou qui osât attaquer ceux qu'il protégeoit. Mais il étoit si juste, qu'il n'entreprendoit point sur les droits d'autrui, & qu'il ne vouloit point entretenir les rébellions des Sujets contre leur Prince naturel. Il en

De tous côtés on désiroit son amitié & sa protection.

Il ne vouloit point protéger les Sujets contre leur Souverain.



1608.

donna une belle preuve dans l'affaire des Morisques.

Qui étoient  
les Moris-  
ques.

Nous avons vu autrefois comme les Mores ou Sarrazins avoient envahi toutes les Espagnes vers l'an sept cent vingt-cinq. Les Chrétiens, avec l'aide des François, les avoient regagnées sur eux pié à pié; si bien qu'il ne leur restoit plus que le Roïaume de Grenade, qui étoit petit en étendue, mais fort riche & extrêmement peuplé, parce que tous les restes de cette Nation infidele s'étoient retirés en ce petit espace. Ferdinand Roi d'Arragon, & Isabelle Reine de Castille, acheverent de conquérir ce Roïaume - là l'an mil quatre cent quatre-vingt douze, & ainsi mirent fin à la domination des Mores, & à la Religion Mahométane en Espagne, contraignant ces Infideles de prendre le Baptême, ou de se retirer en Afrique.

Or, comme ceux qui avoient ainsi professé la Religion Chrétienne, l'avoient fait par force, ils étoient pour la plûpart demeurés Mahométans dans le cœur, ou Juifs, ( car il y avoit plusieurs Juifs parmi eux ) & nourrissoient secretement leurs Enfans dans

## DE HENRI LE GRAND. 185

leur incrédulité. A quoi la rigueur des Espagnols contribuoit encore beaucoup, mettant grande distinction entre ces nouveaux Chrétiens & les vieux. Car ils ne recevoient point les nouveaux aux Charges, ni aux Ordres sacrés : ils ne s'allioient point avec eux ; & , qui pis est , ils leur faisoient mille avanies , & les opprimoient à force d'Impôts. De sorte que ces Malheureux se voïant ainfi accablés , & étant trop foibles d'eux-mêmes pour s'affranchir de ce joug , ils avoient pensé qu'il falloit s'adresser à une Puissance étrangere , mais qui fût Chrétienne , pour ce que celle du Roi de Maroc , ou des autres Princes d'Afrique eût été trop odieuse. Pour cet effet ils eurent recours par des Députés secrets à notre Henri , lorsqu'il n'étoit encore que Roi de Navarre ; puis , en l'an mil cinq cent quatre-vingt quinze , quand ils virent qu'il avoit mis la Ligue à bout , & qu'il étoit au-dessus de ses affaires , ils implorèrent encore sa protection. Il écouta favorablement leurs propositions , envoïa des Agens inconnus en Espagne pour voir l'état de leurs affaires , & leur fit espérer qu'il les assis-

1608.

Les Espagnols les traitent mal.

Ils demandent assistance à Henri le Grand.

1602.

I la leur re-  
use.

teroit. Et véritablement il le pouvoit faire, puisqu'alors il étoit en guerre avec le Roi d'Espagne, & que l'on peut se défendre avec toutes sortes d'armes contre ses Ennemis. Or étant revenus en cette année mil six cent huit, pour le solliciter instamment d'accepter leurs propositions & leurs offres, & pour savoir la réponse de sa bouche même, il leur fit entendre nettement que la qualité de Roi Très-Chrétien qu'il portoit, ne lui permettoit pas de prendre leur défense, tandis que la Paix de Vervins subsisteroit; mais que si l'Espagnol venoit le premier à l'enfreindre ouvertement, il auroit juste sujet de les recevoir sous sa protection.

Leurs Députés aiant perdu toute espérance de ce côté là, s'adresserent au Roi d'Angleterre, qu'ils trouverent encore moins disposé que lui, à leur prêter assistance. Cependant le vent de leurs menées étant parvenu à la Cour d'Espagne, y causa de l'étonnement & de la peur; car ils faisoient près d'un million d'ames, & tenoient presque tout le Commerce, particulièrement celui des huiles, qui est fort grand en ce Pais-là.

## DE HENRI LE GRAND. 187

Le Roi Philippe III ne trouva point d'autre sûreté pour empêcher le dangereux effet de leurs conspirations, que de les bannir entièrement de ses Terres. Ce qu'il fit par un Edit du dixième de Janvier de l'an mil six cent dix, qui fut exécuté avec beaucoup de chaleur, d'inhumanité & de mauvaise foi. Car en transportant ces Malheureux en Afrique, comme ils l'avoient demandé, on en noïa une partie dans la Mer, & on dépouilla les autres; si bien que ceux qui restoient à sortir, s'étant apperçus du mauvais traitement qu'on faisoit à leurs Compagnons, se jetterent du côté de France, les uns par terre à Saint Jean de Lus, au nombre de plus de cent cinquante mille; les autres dans des Vaisseaux François, qui les amenerent en divers Ports de ce Roïaume. Mais, à dire le vrai, ceux qui vinrent par terre ne furent guères mieux traités par les François, que les autres l'avoient été par les Espagnols: car en traversant les Landes, ils furent presque tous dévalisés, & leurs Femmes & Filles violées; de sorte que trouvant si peu de sûreté dans un País où ils croïoient trouver du refuge, ils s'em-

1608.

Le Roi d'Espagne les bannit tout-à fait de son Roïaume.

Ils sont horriblement maltraités des Espagnols.

Et des François aussi.

1608. barquerent, par la permission du Roi, aux Ports de Languedoc, & traversèrent en Afrique, où ils sont devenus implacables & très-cruels Ennemis de tous les Chrétiens. Il en resta quelques Familles dans les Villes maritimes du Roïaume, comme à Bourdeaux & à Rouen, où l'on soupçonne qu'il ya encore aujourd'hui de leurs enfans, qui suivent en cachette l'obstination de leurs peres.

Grand dessein de Henri IV, pour la gloire & l'étendue de la Religion Chrétienne dans le Levant. Bien loin de vouloir prendre la protection de ces Infideles, le Roi avoit de fort grands desseins pour la gloire & pour l'étendue de la Religion Chrétienne du côté du Levant; mais il ne vouloit point se déclarer, que lorsqu'il auroit si bien ordonné les affaires de la Chrétienté, qu'il n'y eût plus d'appréhension d'aucun trouble, ni d'aucune division, & qu'elle pût lutter de toutes ses forces contre un si puissant Ennemi, qu'est le Grand-Seigneur. Dans cette pensée il avoit envoyé trois ou quatre Gentilshommes au Levant, qui, sous prétexte de voyager & de visiter les saints Lieux, reconnoissoient le País, la disposition des Peuples, l'état des forces, des Places & du Gouvernement du Turc. Ce

Il y envoie des gens reconnoître le País.

## DE HENRI LE GRAND. 117

qu'aïant bien considéré , il se promettoit que lorsqu'il auroit réglé les intérêts , & procuré l'union des Princes Chrétiens, il ruinerait cette Puissance, estimée si redoutable , dans trois ans , ou dans quatre tout au plus ; & cela , avec une Armée de trente-cinq mille hommes de pié , & de douze mille chevaux seulement ; Alexandre le Grand n'aïant pas eu davantage de forces pour détruire l'Empire des Perses , qui sans doute étoit plus grand & plus puissant que n'est celui des Turcs.

Je dirai quel étoit son grand dessein pour la réunion de la Chrétienté, lorsque j'aurai remarqué en gros quelques choses importantes, qui se passerent dans les trois ou quatre dernières années de sa vie.

Comme il travailloit soigneusement à amasser de l'argent , qui est le nerf de la guerre , il écoutoit toujours les propositions que l'on lui faisoit pour en recouvrer , d'autant plus volontiers que son dessein étoit d'abolir les Tailles & d'ôter la Gabelle. Le premier ne se pouvoit faire sans diminuer de beaucoup son revenu ; ainsi il falloit trouver quelqu'autre fonds en la place.

1117.

Il cherch  
les moyens  
d'avoir de  
l'argent sans  
souler son  
Peuple.

1608.

veut dégager son Domaine ,

ce. Or ce fonds étoit le Domaine de la Couronne , lequel il vouloit entièrement dégager , & l'accroître par quantité de nouveaux droits , entr'autres par celui des Greffes , lesquels eussent été entièrement retirés dans cinq ou six ans , & lui eussent rapporté , disoit on , quinze millions par an. Mais quand il fut mort , la Reine Marie de Médicis les rengagea plus avant qu'ils n'étoient auparavant.

Il seroit certes à souhaiter que l'on pût retirer ce sacré patrimoine de la Couronne , & que l'on travaillât à rassembler cette masse que la Loi du Roïaume & les soins de tant de sages Têtes ont faite & composée durant l'espace de tant de siècles ; ce revenu qui a entretenu si long-tems nos Rois , & pourroit encore les entretenir avec éclat & magnificence , sans être à charge à leur Roïaume , sinon dans les grandes & urgentes nécessités.

Et ôter la Gabelle en achetant les Marais salans. 1608.

Quant à la Gabelle , notre Henri le Grand avoit envie d'acheter des Particuliers tous les Marais salans de Poitou & de Bretagne ; & puis quand il les eût eus en sa main , il eût fait vendre son Sel sur les lieux , à tel prix qu'il eût voulu , à des Marchands qui l'euf-

## DE HENRI LE GRAND. 131

sent revendu par tout le Roïaume ,  
comme on y vend le blé , sans aucu-  
ne contrainte , & sans aucune imposi-  
tion. De cette sorte il n'eût point fal-  
lu tant d'Officiers , de Grenetiers , de  
Controlleurs , de Commis , d'Archers  
& de cent autres gens , qui , sans men-  
tir , sont au nombre de près de vingt  
mille , tous nourris & païés aux dépens  
du Roi & du Public , & contre les-  
quels il y a souvent de très grandes  
plaintes. On n'eût point accablé les  
pauvres Païsans que l'on impose au  
sel , les contraignant d'en prendre cer-  
taine quantité par an , veuillent ou  
non ; & il est certain que le Peuple  
l'eût eu à quatre fois meilleur marché  
qu'il ne l'a , & que le Roi en eût tiré  
beaucoup davantage d'argent qu'il ne  
fait , sans frais , sans peine & sans ve-  
rations de ses Sujets.

1608.

Or le Roi cherchant des moïens  
pour remplir ses coffres , & pour rem-  
placer le fond des Tailles , il faut  
avouer qu'il fit quelques Impôts , &  
même quelques créations d'Officiers ,  
& qu'il remua beaucoup de choses ,  
qui donnerent sujet de plainte à plu-  
sieurs personnes. Et avec cela , pour  
s'acquitter de ses anciennes dettes , &



1608.

Il est contraint pour s'acquitter, de faire quelques Impôts & créations.

pour païer les récompenses & les pensions de ceux qui l'avoient servi dans les guerres de la Ligue, il étoit contraint de passer à leur profit les avis de plusieurs partis qu'ils lui propofoient; desorte qu'il se chargeoit de l'envie & des reproches, qui devoient plus justement tomber sur ces gens-là que sur lui-même. Mais ceux qui connoissoient bien ses intentions, n'avoient garde de le blâmer, comme faisoient les autres; & ils appelloient bon ménage & sage œconomie, ce que quelques-uns appelloient avarice & soif insatiable.

Il ne se sert pas toujours de moiens innocens.

Au reste, quoique la volonté de ce Prince fût très-bonne pour le soulagement de son Peuple, & pour la grandeur de son Etat, néanmoins on ne peut nier qu'il ne se soit trompé quelquefois aux choix des moiens, & que tous ceux qu'on lui fournit pour cela n'étoient pas toujours aussi innocens que ses intentions. Il y en eut deux particulièrement, dont l'un fit bien du bruit, & ne réussit pas; l'autre a été de très-dangereuse conséquence.

Recherche des Rentes de la Maison de Ville, qui fait bien du bruit.

Le premier fut la recherche des Rentes de l'Hôtel de Ville, par laquelle on prétendoit les faire perdre;

## DE HENRI LE GRAND. 193

ceux qui les avoient mal acquises ; & cela en soi étoit fort juste. Mais comme la plûpart de ces Rentes avoient changé de main , ou avoient été partagées, & qu'il eût fallu troubler une infinité de Familles , tout Paris s'en émut, & les Rentiers eurent recours à leur Prevôt des Marchands. C'étoit Miron, qui étoit aussi Lieutenant Civil , fort zélé pour le service du Roi, comme il l'avoit bien montré en plusieurs rencontres , mais avec cela très-homme de bien, & que nul intérêt du monde ne pouvoit détacher de l'intérêt du Peuple, dont il étoit le Magistrat. En effet il le soutint fortement , il parla dans les Assemblées de l'Hôtel de Ville, il agit auprès du Sur-intendant avec pareille vigueur, & fit des remontrances au Roi. Mais dans ces remontrances, véritablement la chaleur l'emporta à faire quelques comparaisons odieuses, non pas de la Personne du Roi, mais de certaines gens de son Conseil.

1608.

Miron, Prevôt des Marchands, soutient l'intérêt du Peuple.

Le Louvre en frémit ; les gens de Cour s'écrierent qu'il avoit blasphémé ; ceux qu'il avoit notés par sa harangue, & les intéressés en ce Traité de la recherche des Rentes , firent tous leurs

On veut irriter le Roi contre lui.

1608. efforts pour mettre le feu aux oreilles du Roi, & pour lui persuader de punir rigoureusement cette audace. D'autre côté le Peuple aiant appris qu'on menaçoit son Magistrat, prend feu plus vite qu'on n'eût jamais cru ; les Bourgeois viennent en Troupes à l'entour de sa Maison pour le défendre. Miron les prie instamment de se retirer, de ne le point rendre criminel : il leur remontre qu'il n'y a rien à craindre, qu'ils ont affaire à un Roi qui étoit aussi grand & aussi sage, que doux & équitable, & qui ne se laissoit point emporter aux mouvemens des mauvais conseillers.

On conseille au Roi de le faire enlever.

Sage réponse du Roi, & digne d'un grand Politique.

Sur cela, ceux qui lui vouloient mal, emploïoient toutes leurs persuasions pour engager le Roi à l'enlever par force, & à faire valoir son autorité suprême. Mais il répondoit sagement à ces gens-là, que l'autorité ne consistoit pas toujours à pousser les choses avec la dernière hauteur ; qu'il falloit regarder & le tems, & les personnes, & le sujet ; qu'aïant été dix ans à éteindre le feu de la guerre civile, il en craignoit jusques aux moindres étincelles ; que Paris lui avoit trop coûté pour se mettre en danger de

le perdre: ce qui lui sembloit infaillible s'il suivoit leur conseil, parce qu'il seroit obligé de faire de terribles exemples, qui lui ôteroient en peu de jours la gloire de sa clémence, & l'amour de ses Peuples, lequel il prisoit autant & plus que sa Couronne; qu'il avoit éprouvé en cent autres occasions la fidélité & la probité de Miron, qui n'avoit point de mauvaise intention, mais sans doute croïoit être obligé par le devoir de sa Charge de faire ce qu'il faisoit; que s'il lui étoit échappé quelques paroles inconfidérées, il les vouloit bien pardonner à ses services passés; qu'après tout, si cet homme affectoit d'être le Martyr du Public, il ne vouloit pas lui donner cette gloire, ni s'attirer le nom de Persécuteur & de Tyran; & qu'enfin ce n'étoit pas dans des occasions si avantageuses qu'il falloit pousser un homme quand on le vouloit perdre.

Ainsi ce sage Roi sut dissimuler prudemment une petite escapade, & ne voulut pas même savoir ce qui se passoit, de peur d'être obligé à quelque coup d'autorité, qui peut-être eût eu de dangereuses suites. Il reçut donc fort humainement les excuses & les

Il ne veut pas  
qu'on poursui-  
ve cette  
affaire des  
Rentes.

~~1608.~~ très-humbles soumissions de Miron ; & au reste défendit qu'on poursuivit cette recherche des Rentes , qui avoit causé tant de bruit.

Etablis-  
ment de la  
Paulète, Le second moïen dont il se servit pour avoir de l'argent , & qui a été de très-dangereuse conséquence , c'est la Paulète, ou Droit annuel. Pour bien entendre ceci , il faut reprendre la chose de plus haut.

La Justice  
autrefois ad-  
ministrée en  
France par  
les Gentils-  
hommes, Les Offices de Judicature, de Po-  
lice & de Finances étoient autrefois exercés en France sous la première & seconde Race de nos Rois par des Gentilshommes. Car la Noblesse étoit obligée d'étudier & d'apprendre les Loix du Roïaume. On les choisissoit pour la maturité de leur âge & de leur jugement ; on les changeoit de tems en tems d'un Siège à un autre , & ils ne prenoient aucun salaire des Parties , mais seulement des gages fort modiques , que le Public leur païoit , plutôt par honneur que pour récompense. Depuis , dans la fin de la seconde

Comment  
elle est tom-  
bée entre les  
mains des  
Roturiers,  
qui l'ont  
mieux fait  
valoir à leur  
profit, Race , & au commencement de la troisième , la Noblesse étant devenue ignorante , & fainéante tout ensemble , les Roturiers & Bourgeois qui apprirent la Jurisprudence , s'élevè-

ent peu à-peu dans ces Charges, tant e Judicature que de Finances, & commencerent à les mieux faire valoir, parce qu'ils tiroient tout leur honneur & toute leur dignité de là, en aiant point d'ailleurs par leur naissance, comme avoient les Gentilshommes. Ils n'avoient pourtant guere d'emploi pour les affaires de Judicature, d'autant que les Ecclesiastiques possédoient quasi toute la Jurisdiction, avoient leurs Officiers qui rendoient Justice.

1608.

Cependant le Parlement, qui auparavant étoit comme le Conseil d'Etat du Roïaume, & un abrégé des Etats généraux, étant venu à s'embarasser de la connoissance des différends d'entre les Particuliers, au lieu qu'auparavant il ne traitoit que des grandes affaires politiques, Philippes le Bel, ou, selon quelques autres, Louis Hutin son Fils, le rendit sédentaire à Paris. Or comme cette Compagnie de Juges étoit très illustre, parce que le Roi y venoit souvent séance, que les Ducs Pairs & les Prélats du Roïaume y faisoient partie, & qu'on choisissoit qu'il y avoit de plus habiles gens pour la Judicature, afin de remplir ces

Le Parlement de France s'embarasse des affaires des Particuliers, & est rendu sédentaire à Paris.

places-là, elle mit dans sa dépendance toute la force des autres Juges roïaux, savoir des Baillifs & Sénéchaux, qui aiant été auparavant Juges Souverains, devinrent leurs subalternes.

1608.

Rend tous les autres Juges ses subalternes.

Long-tems après, nos autres Rois ont encore créé à diverses fois plusieurs autres Parlemens; mais par la seule intention de faire mieux rendre la justice & sans aucun intérêt pécuniaire; tant s'en faut, ils chargerent leurs coffres de nouveaux gages qu'il falloit païer à ces nouveaux Officiers.

Le nombre des Officiers de Parlement étoit petit.

Bonne méthode que l'on avoit de pourvoir à ces Charges.

Les Rois persuadés par les Flatteurs d'y nommer sans avoir égard à la capacité.

En ce tems-là le nombre des Officiers de Justice étoit fort petit, & l'ordre qu'on observoit pour remplir les Charges des Parlemens, parfaitement beau. On avoit accoutumé d'y tenir un registre de tous les habiles Avocats & Jurisconsultes, & quand quelque Office venoit à vaquer, on en choisissoit trois, desquels on portoit les noms au Roi, qui préféroit celui qui lui plaisoit. Mais les Favoris & les Courtisans corrompirent bientôt cet ordre, ils persuaderent aux Rois de ne point s'arrêter à ceux qu'on leur présentoit, & d'en donner un de leur propre mouvement. Ce que ces gens-

# DE HENRI LE GRAND. 199

là faisoient, pour retirer quelque présent de celui qui étoit nommé par leur recommandation ; & l'abus y étoit si grand, que souvent ces Charges étoient remplies d'Ignorans & de Faquins, à cause de quoi les gens de mérite tenoient la condition d'Avocat beaucoup plus honorable que celle de Conseiller.

1608.

Le mal croissant toujours, & les gens riches devenant extrêmement friands de ces Charges, pour le lucre, & leurs Femmes pour la vanité, ceux qui gouvernoient se mirent à fabriquer de cette marchandise pour la débiter & en tirer de l'argent. Ainsi sous Louis XII, ses coffres étant épuisés par les longues guerres d'Italie, on commença à rendre les Charges de Finances vénales. Toutefois ce bon Roi en aiant aussitôt prévu la dangereuse conséquence, avoit résolu de rembourser ceux qui les avoient achetées ; mais étant mort dans ce bon dessein, François I, duquel il avoit bien prédit qu'il \* gâteroit tout, vendit aussi celles de Judicature, puis en créa de nouvelles par plusieurs fois, afin d'en tirer de l'argent.

Comme si-  
les devinrent  
vénales.

\* Il disoit  
souvent de lui ;  
ce gros garçon  
gâtera tout.

Depuis, Henri II son Fils créa les Présidiaux, & Charles IX & Hen-

Sous Fran-  
çois I. puis  
sous Henri  
II.



1608.

ri III entassant mal sur mal , & ruine sur ruine , firent grand nombre d'autres créations de toutes sortes , pour avoir de ces denrées à débiter ; & de plus , ils vendoient les Charges quand elles vaquoient , ou par mort , ou par forfaiture ,

Comment on  
eût pu guérir  
ce mal.

Jusques-là le mal étoit fort grand ; mais il n'étoit pas incurable. Il ne falloit que supprimer une partie de ces Charges , quand elles fussent venues à vaquer , & remplir l'autre de personnes de capacité & de mérite. Ainsi dans vingt ans on eût réduit cette fourmière d'Officiers à un très-petit nombre , & de fort gens de bien.

Mais au con-  
traire on le  
rend incurable en éta-  
blissant la  
Paulette.

Mais on ne présenta pas l'affaire à Henri le Grand de ce biais-là ; on la lui fit voir d'un autre sens. On lui donna à entendre que puisqu'il ne tiroit rien des Charges vacantes , étant presque toujours obligé de les donner , il feroit bien de trouver moïen de décharger par-là ses coffres d'une partie des gages qu'il paioit à ses Officiers. Ce qu'il feroit en leur accordant la conservation de leurs Charges pour leurs Héritiers , moïennant certaine somme modique qu'ils paieroient tous les ans , sans pourtant y contraindre

# DE HENRI LE GRAND. 201

personne ; de sorte que ce seroit une grace , & non pas une vexation. Cela fut nommé le Droit annuel , ou autrement la Paulette , du nom du Traitant appelé Paulet , qui en donna l'avis & en fut le premier Fermier. Tous les Officiers ne manquerent pas de paier aussi-tôt ce droit , pour assurer leurs Charges à leurs Enfans.

1608.

Il n'est point besoin de dire les inconveniens & les maux , que cette méchante invention a causés & cause tous les jours ; les moins éclairés les connoissent assez , & voient bien que c'est un mal auquel il est fort nécessaire , mais certes très-difficile présentement , de remédier.

Qui cause de grands abus.

Je ne veux point charger cette Histoire de toutes les cérémonies & réjouissances qui se firent à la naissance , & aux Baptêmes de tous les Enfans de Henri le Grand , ni à divers mariages des Princes & Grands de la Cour , entr'autres du Prince de Condé , & du Duc de Vendôme , qui se firent au mois de Juillet de l'an mil six cent neuf.

Le Prince de Condé épousa Charlotte-Marguerite de Montmorency , Fille du Connétable , laquelle étoit

1609.

Mariage du Prince de Condé.

1609.

merveilleusement belle & avoit l'air tout-à-fait noble. Aussi le Roi l'ayant considérée, en fut plus vivement frappé qu'il n'avoit jamais été de pas une autre : ce qui causa peu après la retraite du Prince de Condé, qui l'emmena en Flandre, & de-là se retira à Milan ; non sans que le Roi eût un extrême déplaisir de voir le premier Prince de son sang se jetter entre les bras de ses Ennemis.

Mariage du  
Duc de Ven-  
sance.

Le Duc de Vendôme épousa Mademoiselle de Mercœur, laquelle il avoit fiancée dès l'an mil cinq cent quatre-vingt dix-sept, ainsi que nous l'avons dit ; & toutefois la Mere de la Fille, étant fort altiere & fort glorieuse, apportoit de grandes répugnances à l'accomplissement de ce mariage ; de sorte qu'il ne se fût jamais fait, si le Roi ne s'en fût mêlé. Ce ne fut pas une des moindres peines qu'il eut en sa vie, que de fléchir cet esprit difficile ; il n'y emploïa toutefois que les voies de douceur & de persuasion, & ne se conduisit en cette affaire que comme un Pere, qui fait l'amour pour son Fils, & non pas comme un Roi, qui veut être obéi.

Je ne parlerai point aussi de ses di-

## DE HENRI LE GRAND. 203

ristemens ordinaires, la chasse, les  
rimens, le jeu, les festins & la pro-  
nade. J'ajouterai seulement que  
ns les festins, & dans les carroufels,  
vouloit paroître aussi bon compa-  
on & aussi adroit que pas un au-

1609.

Quel étoient  
les divertis-  
semens du  
Roi.

; qu'il étoit de belle humeur le ver-  
à la main, quoiqu'il fût assez sobre;  
e sa gaieté & les bons mots fai-  
ient la plus douce partie de la bonne  
ere; qu'il ne témoignoit pas moins  
adresse & de vigueur aux combats à  
barrière, aux courses de bague &  
outes les galanteries, que les plus  
ines Seigneurs; qu'il se plaçoit mê-  
e au Bal & qu'il dançoit quelque-  
is, mais à dire le vrai, avec plus  
enjouement que de bonne grace.  
quelques-uns trouvoient à dire, qu'un  
grand Prince s'abaisât à folâtrer de  
forte, & qu'une barbe grise se plût  
core à faire le jeune homme. On  
ut dire pour l'excuser, que ses  
ands travaux d'esprit avoient besoin  
ces délassemens. Mais je ne sais pas  
qu'il faut répondre à ceux qui lui  
prochent qu'il a trop aimé le jeu des  
rtes & des dez, peu sçant à un  
and Roi, & qu'avec cela il n'étoit  
s beau Joueur, mais âpre au gain.

Il aimoit  
peu trop le  
jeu.

1609.

timide dans les grands coups , & de mauvaise humeur sur la perte. A cela je crois qu'il faut avouer , que c'étoit un défaut dans ce Roi , qui n'étoit pas exempt de taches non plus que le Soleil.

Sa fragilité étoit extrême pour les Femmes.

Il seroit à souhaiter pour l'honneur de sa mémoire qu'il n'eût eu que celui-là. Mais cette fragilité continuelle qu'il avoit pour les belles Femmes , en étoit un autre bien plus blâmable dans un Prince Chrétien , dans un homme de son âge qui étoit marié , à qui Dieu avoit fait tant de graces , & qui rouloit tant de grandes entreprises dans son esprit. Quelquefois il avoit des desirs qui étoient passagers , & qui ne l'attachoient que pour une nuit ; mais quand il rencontroit des Beautés qui le frappaient au cœur , il aimoit jusqu'à la folie , & dans ces transports il ne paroissoit rien moins que Henri le Grand.

Cette passion lui faisoit faire des choses honteuses.

La Fable dit qu'Hercule prit la quenouille , & fila pour l'amour de la belle Omphale : Henri fit quelque chose de plus bas pour ses Maîtresses. Il se travestit un jour en Païsan , & chargea un fardeau de paille sur son cou , pour pouvoir aborder Madame Ga-

## DE HENRI LE GRAND. 205

brielle; & l'on dit que la Marquise de Verneuil l'a vu plusieurs fois à ses piés essuier ses dédains & ses injures. Exemples, que les Princes doivent bien regarder, pour ne se pas laisser aveugler à cette malheureuse folie, qui abâtardit les courages les plus héroïques, & avilit les personnes les plus éminentes.

On feroit vingt Rômans des intrigues de ses diverses amours avec la Comtesse de Guiche, quand il n'étoit encore que Roi de Navarre; avec Jacqueline du Bueil, qu'il fit Comtesse de Moret, & avec Charlotte des Effarts; sans compter beaucoup d'autres Dames de toutes qualités, qui faisoient gloire d'avoir quelque charme pour un si grand Roi.

La haute estime & l'affection que les François avoient pour lui, empêchoient que l'on ne s'offensât si fort de ce libertinage scandaleux: mais la Reine sa Femme, en avoit un extrême chagrin, qui causoit à toute heure des piquoteries entr'eux, & la portoit à ses dédains & à des humeurs fâcheuses.

L'ennui & le déplaisir de ces brouilleries domestiques retardoient assuré-

1609,

Trois ou quatre de ses Maîtresses;

Cela étoit cause qu'il étoit souvent en pique avec la Reine.

Et retardoit son grand dessein.

1609.

ment l'exécution du grand dessein qu'il avoit formé pour le bien & le repos perpétuel de la Chrétienté, & pour la destruction ensuite de la Puissance Ottomane.

Quel étoit  
ce grand des-  
sein.

Plusieurs en ont parlé diversement : mais voici ce que j'en trouve dans les Mémoires du Duc de Sully. Il devoit bien en savoir quelque chose, étant aussi avant, comme il étoit, dans la confiance de ce Roi. C'est pourquoi il faut nous en rapporter à lui.

Les moyens  
dont il se ser-  
voit pour l'a-  
cheminer.

Le Roi, dit-il, desirant acheminer les projets qu'il avoit conçus après la Paix de Vervins, crut qu'il falloit premierement établir en son Roïaume une tranquillité inébranlable, en réconciliant à lui, & entr'eux, tous les esprits, & ôtant toutes les causes d'aigreur ; qu'avec cela il étoit nécessaire de choisir des gens capables & fideles, qui vissent en quoi son bien & son Etat pouvoient s'améliorer, & de s'instruire si bien en toutes ses affaires, qu'il pût prendre des conseils de lui-même, & discerner les bons & les mauvais, les entreprises faisables, ou impossibles, & celles qui étoient proportionnées à ses revenus. » Car la dé-  
« pense qui se fait au-delà, attire les

## DE HENRI LE GRAND. 207

» malédiction des Peuples , qui sont  
» ordinairement suivies de celle de  
» Dieu.

1609.

Il accorda donc un Edit aux Huguenots , pour faire vivre en paix les deux Religions. Puis il donna un ordre certain & fixe pour acquitter ses dettes , & celles du Roïaume , contractées par les désordres du tems , par les profusions de ses Devanciers , & par les paiemens & achats des hommes & des places qu'il lui avoit fallu faire durant la Ligue. Sully lui fit voir un Mémoire l'an mil six cent sept , par lequel il en avoit acquisé pour quatre-vingt-sept millions ; ce qui rétablit la réputation & la bonne foi de la France envers les Etrangers , chez lesquels elle étoit fort décriée.

Pour cet effet , il accordé un Edit aux Huguenots , & acquitte ses dettes.

Ce qui rétablit la réputation & la bonne foi de la France.

Cela fait , il travailla continuellement pour s'adjoindre dans son grand dessein , tous les Potentats Chrétiens , en leur offrant de leur donner tout le fruit des entreprises sur les Infideles , sans en réserver rien pour lui : car il ne vouloit point , disoit-il , d'autres Etats que la France.

Il s'adjoint tous les Potentats Chrétiens , en leur promettant toutes les conquêtes.

Il se proposa aussi de chercher toutes les occasions d'éteindre les discordes , & de pacifier les différends d'entre les

Les réunis , en accommodant leurs différends.



1609.

Princes Chrétiens dès aussi-tôt qu'il les verroit naître ; & cela , sans aucun intérêt , que celui de la réputation de Prince généreux , désintéressé , sage & équitable.

Les Princes  
qu'il se fait  
pour Amis.

Il commença à se faire pour Amis & Associés , les Princes & Etats qui lui sembloient les mieux disposés envers la France , & les moins-opposés à ses intérêts , comme les Etats ou Provinces-unies , les Vénitiens , les Suisses & les Grisons. Puis les aiant attachés à lui par des liens très-étroits , il se mit à ménager les trois Puissances roiales du Nord , savoir , Angleterre , Danemark & Suede ; à discuter & vuidier leurs différends , & même à tâcher de

Comment il  
eût à com-  
modé les  
Princes Pro-  
testans avec  
le Pape.

les réconcilier avec le Pape , ou du moins , obtenir une cessation de haine & d'inimitié , par quelque formulaire de la maniere qu'ils auroient à vivre ensemble ; laquelle eût été avantageuse au Pape , en ce qu'ils l'eussent reconnu pour premier Prince de la Chrétienté , quant au temporel , & en ce cas-là , lui eussent rendu tout respect. Il tâcha ensuite à faire la même chose entre les Electeurs , les Etats & les Villes Impériales , étant obligé particulièrement , disoit-il , de prendre soin

Il traite avec  
les Electeurs.

## DE HENRI LE GRAND. 209

d'un Empire qui avoit été fondé par ses Prédécesseurs. Après il fit fonder les Seigneurs de Bohême, de Hongrie, de Transylvanie & de Pologne, pour favoir s'ils ne concouroient pas avec lui dans le dessein d'ôter & déraciner pour jamais tout sujet de trouble & division dans la Chrétienté. Il traita après cela avec le Pape, qui approuvoit & louoit son entreprise, & désiroit y contribuer de sa part de tout ce qui lui seroit possible.

C'étoient là les dispositions à son grand dessein, dont je vais vous faire voir le plan raccourci.

Il désiroit réunir si parfaitement toute la Chrétienté, que ce ne fût qu'un corps, qui eût été & ce fût appelé la République Chrétienne. Pour cet effet il avoit déterminé de la partager en quinze Dominations ou États, qui fussent, le plus qu'il se pourroit, d'é-gale force & puissance, & dont les limites fussent si bien spécifiées, par le consentement universel de toutes les quinze, qu'aucune ne les pût outrepasser. Ces quinze Dominations étoient le Pontificat ou Papauté, l'Empire d'Allemagne, la France, l'Espagne, la Grande-Bretagne, la Hongrie,

1609.

Avec les Seigneurs de Bohême, Hongrie, Pologne.

Plan raccourci du grand dessein de Henri IV.

Il vouloit partager la Chrétienté en quinze Dominations égales.

1609.

la Bohême , la Pologne , le Danemark , la Suede , la Savoie ou Roïaume de Lombardie , la Seigneurie de Venise , la République Italique , ou des petits Potentats & Villes d'Italie , les Belges ou Pais bas , & les Suisses.

Savoir onze  
Roïaumes &  
quatre Répu-  
bliques.

De ces Etats il y en eût eu cinq successifs, France, Espagne, Grande-Bretagne , Suede & Lombardie ; six Electifs , Papauté , Empire , Hongrie , Bohême , Pologne & Dannemark ; quatre Républiques , deux desquelles eussent été Démocratiques , savoir les Belges & les Suisses ; & deux Aristocratiques ou Seigneuries , celle de Venise , & celle des petits Princes & Villes d'Italie.

Ce qu'eût eu  
le Pape.

Le Pape , outre les Terres qu'il possede , devoit avoir le Roïaume de Naples , & les hommages tant de la République Italique , que de l'Isle de Sicile.

La Seigneurie  
de Venise.

La Seigneurie de Venise eût eu la Sicile en foi & hommage du saint Siége , mais sans autres droits , que d'un simple baisement de piés & d'un Crucifix d'or , de vingt ans en vingt ans.

La Républi-  
que Italique.

La République Italique eût été composée des Etats de Florence , Gênes , Luques , Mantoue , Parme , Mo-

## DE HENRI LE GRAND. 211

dene, Monaco, & autres petits Princes & Seigneurs, & eût aussi relevé du saint Siège, lui payant seulement, pour toute redevance, un Crucifix d'or de la valeur de dix mille francs.

1609.

Le Duc de Savoie, outre les Terres qu'il possédoit, eut encore eu le Milanais; & le tout eût été érigé en Roïaume par le Pape, sous le titre de Roïaume de Lombardie, duquel on eût distrahit le Crémonois, en échange du Montferrat que l'on y eût joint.

Le Duc de Savoie.

On eût incorporé avec la République Helvétienne ou des Suisses, la Franche-comté, l'Alsace, le Tirol, le Pais de Trente & leurs dépendances, & elle eût fait un hommage simple à l'Empire d'Allemagne, de vingt-cinq ans en vingt-cinq ans.

La République des Suisses.

On eût établi toutes les dix-sept Provinces des Pais bas, tant les Catholiques que les Protestantes, en une République libre & souveraine, sauf un pareil hommage à l'Empire; & on eût grossi cette Domination des Duchés de Cleves, de Juliers, de Berghe & de la Mark, de Ravenstein & autres petites Seigneuries voisines.

Celle des Provinces des Pais bas.

On eût joint au Roïaume de Hongrie les Etats de Transylvanie, de Moldavie & de Valachie.

Le Roïaume de Hongrie.

1609.

L'Empire  
avec libre c-  
lection.

L'Empereur eût renoncé à s'aggrandir jamais, lui ni les siens, par aucune confiscation, deshérence, ou réversion de Fiefs masculins; mais eût disposé des Fiefs vacans en faveur de personnes hors de sa Parenté, par l'avis & consentement des Electeurs & Princes de l'Empire. On fût aussi demeuré d'accord que l'Empire désormais n'eût pu, pour quelque occasion que ce fût, être tenu consécutivement par deux Princes d'une même Maison, de peur qu'il ne s'y perpétuât, comme il faisoit depuis long-tems en celle d'Autriche.

Bohême &  
Hongrie eussent  
été électives.

Les Roïaumes de Hongrie & de Bohême eussent été pareillement électifs par les voies de sept Electeurs, savoir 1°. celle des Nobles, Clergé & Villes de ces Païs là; 2°. du Pape; 3°. de l'Empereur; 4°. du Roi de France; 5°. du Roi d'Espagne; 6°. du Roi d'Angleterre; 7°. des Rois de Suede, de Dannemark & de Pologne, qui tous trois, n'eussent fait qu'une voix.

Un Conseil  
général  
pour ces  
quinze Do-  
minations, de  
soixante per-  
sonnes.

Outre cela pour régler tous les différends, qui fussent nés entre les Con-fédérés, & les vuidier sans voie de fait, on eût établi un ordre & forme de procéder par un Conseil général

## DE HENRI LE GRAND. 213

composée de soixante personnes, quatre de la part de chaque Domination ; lequel on eût placé dans quelque Ville au milieu de l'Europe , comme Metz , Nancy , Cologne , ou autre. On en eût encore fait trois autres en trois différens endroits , chacun de vingt hommes , lesquels tous trois eussent eu rapport au Conseil général.

• 1609.

Trois autres , chacun de vingt.

De plus , par l'avis de ce Conseil général , qu'on eût pu appeller le Sénat de la République Chrétienne , on eût établi un Ordre & un Règlement entre les Souverains & les Sujets , pour empêcher d'un côté l'oppression & la tyrannie des Princes , & de l'autre , les plaintes & les rébellions des Sujets. On eût encore réglé & assuré un fond d'argent & d'hommes , auquel chaque Domination eût contribué selon la cottisation faite par le Conseil , pour aider les Dominations voisines des Infideles contre leurs attaques , savoir , Hongrie & Pologne contre celles du Turc , & Suede & Pologne , contre les Moscovites & les Tartares.

Ordre pour empêcher & la tyrannie , & les rébellions.

Et pour secourir les Provinces voisines des Infideles.

Puis , quand toutes ces quinze Dominations eussent été bien établies avec leurs Droits , leurs Gouvernemens

1609.

Trois Capitaines généraux, un par Merre, deux par Terre, pour faire la guerre au Turc.

Quelles Troupes & quel attirail.

La seule Maison d'Autriche eût souffert de cet établissement.

& leurs Limites, ce qu'il espéroit pouvoir faire en moins de trois ans, elles eussent ensemble d'un commun accord, choisi trois Capitaines généraux, deux par Terre & un par Mer, qui eussent attaqué tous à la fois la Maison Ottomane ; à quoi chacune d'elles eût contribué certaine quantité d'hommes, de vaisseaux, d'artillerie & d'argent, selon la taxe qui en étoit faite. La somme en gros de ce qu'elles devoient fournir, montoit à deux cent soixante-cinq mille hommes d'Infanterie, cinquante mille chevaux, un attirail de deux cens dix-sept pieces de canon, avec les charrois, Officiers & munitions à proportion, & cent dix-sept grands Vaisseaux & Galeres, sans compter les Vaisseaux de moyenne grandeur, les Brûlots & les Navires de charge.

Cet établissement étoit avantageux à tous les Princes & Etats chrétiens : il n'y avoit que la seule Maison d'Autriche qui en eût souffert dommage, & qui eût été dépouillée pour accommoder les autres. Mais on avoit fait le projet de la porter à y consentir de gré ou de force, en cette maniere. Premièrement, il faut supposer, que

# DE HENRI LE GRAND. 215

du côté d'Italie, le Pape, les Vénitiens & le Duc de Savoie, étoient bien informés du dessein du Roi, & qu'ils l'y devoient assister de toutes leurs forces: le Savoïard sur-tout, y étant extrêmement animé, parce que le Roi lui donnoit sa Fille aînée en mariage pour son Fils Victor Amédée; que du côté d'Allemagne quatre Electeurs, Palatin, Brandebourg, Cologne & Mayence, le savoient aussi, & qu'ils le devoient favoriser; que le Duc de Bavière avoit leur parole & celle du Roi, qu'on l'éleveroit à l'Empire, & que plusieurs des Villes Impériales s'étoient déjà adressées au Roi pour le supplier de les honorer de sa protection & de les maintenir dans leurs Privilèges, qui avoient été abolis par la Maison d'Autriche; que du côté de Bohême & de Hongrie, il avoit des intelligences avec les Seigneurs & la Noblesse, & que les Peuples y étoient si désespérés de la pesanteur du joug, qu'ils étoient prêts de le secouer, & de se donner au premier qui leur tendroit les bras.

Toutes les dispositions lui étant ainsi favorables, arriva l'affaire de Cleves, dont nous parlerons tout à cet

1609.

Du côté d'Italie, le Pape, Vénitien & Savoie, y consentirent.

D'Allemagne, plusieurs Electeurs, & on eût fait le Duc de Bavière Empereur.

De Bohême & Hongrie, les Seigneurs & la Noblesse.

Affaire de Cleves arrivée à propos pour faire éclorre ce grand dessein.



1609.

te heure, laquelle lui fournissoit une belle occasion de commencer l'exécution de ses projets. Elle devoit se faire de cette sorte.

Le Roi en marchant se fût saisi des passages de la Meuse.

Les Villes de Flandres se fussent révoltées: les Hollandois eussent occupé les Côtes.

Les Flamans eussent prié le Roi d'Espagne de les mettre en liberté.

Aiant mis sur pié une Armée de quarante mille hommes, comme il fit, il devoit tout en marchant dépêcher des Ambassadeurs vers tous les Potentats de la Chrétienté, pour leur donner part de ses justes & saintes intentions. Puis sous prétexte d'aller à Cleves, il se fût saisi de tous les Passages de la Meuse, & eût attaqué tout d'un coup Charlemont, Mastrich & Namur, qui étoient peu munis. Au même tems toutes les grandes Villes des Païs bas eussent crié liberté, les Seigneurs se fussent mis aux champs avec pareil dessein, eussent arboré le Lion Belgique avec les Fleurs de Lis. Les Hollandois eussent occupé toutes les Côtes avec leurs Vaisseaux en très grand nombre, pour fermer le Commerce de la Mer aux Flamans, comme on leur eût fermé celui de Terre du côté de France. Ce qu'on vouloit faire, afin de hâter les Peuples de secouer la domination des Espagnols, & de s'adresser au Roi & aux Princes ses Associés, pour prier le Roi d'Espa-

## DE HENRI LE GRAND. 217

grie de les vouloir mettre en liberté, & d'avoir la bonté de leur rendre la Paix, laquelle ils ne pouvoient jamais espérer, tandis qu'ils seroient sous sa domination.

---

1609.

Il y a toutes les apparences qu'à l'approche d'une si puissante Armée, par les intelligences des principaux Seigneurs, par le branle des grandes Villes, par l'amour que ces Peuples ont toujours eu pour la liberté, la Flandre se fût toute soulevée; principalement lorsqu'elle eut vu le merveilleux ordre & l'exacte discipline de ses Troupes, qui eussent vécu en bons Hôtes, païant par-tout, & ne faisant aucun outrage, sur peine de la vie, & quand on eut reconnu qu'il ne travailloit que pour le bien & le salut des Peuples, ne se réservant rien de toutes ses conquêtes, que la gloire & la satisfaction de rendre ces Provinces à elles-mêmes, sans en retenir un seul Château, ni un seul Village pour lui.

L'Armée du Roi eût vécu en bon ordre.

Le Roi ne se fût rien réservé de ses conquêtes.

Au même tems qu'il eût mis la Flandre dans un état libre, & qu'il eût accommodé le différend de la succession de Cleves, tous les Princes intéressés en cette affaire, les Electeurs que nous avons nommés & les Dépu-

1609.

Il eût avec  
les autres  
Princes prié  
l'Empereur  
de laisser les  
Villes de  
l'Empire en  
liberté.

tés de plusieurs grandes Villes devoient le venir remercier, & plus le supplier de vouloir joindre ses prieres & son autorité aux supplications qu'ils avoient à faire à l'Empereur, pour le disposer de laisser les Etats & les Villes de l'Empire en leurs anciens droits & immunités; sur-tout en la libre élection d'un Roi des Romains, sans y user plus d'aucunes pratiques, contraintes, promesses & menaces; & que pour cet effet, il fût dès l'heure résolu qu'on en éliroit un d'une autre Maison que celle d'Autriche. Ils étoient convenus entr'eux que ce seroit le Duc de Baviere. Le Pape se fût joint avec eux pour cette réquisition, & ils l'eussent faite avec tant d'instance, qu'il eût été difficile à l'Empereur, qui n'eût point été armé, de la refuser.

Bohême,  
Hongrie,  
Autriche,  
eussent fait  
même priere.

Semblable requête eût été faite au Roi & à ses Associés, par les Peuples de Bohême, Hongrie, Autriche, Stryrie & Carintie; sur-tout pour le droit qu'ils avoient d'élire eux-mêmes leur Prince, & de se mettre en telle forme de gouvernement qu'ils jugeroient la meilleure, par l'avis de leurs Ains & Alliés. A quoi le Roi con-  
descend

## DE HENRI LE GRAND. 219

dant eût usé de toutes sortes d'honnêtetés, de prières & de déférences, même au-dessous de sa dignité, pour faire voir qu'il n'entendoit point tant se servir de la force, que de l'équité & de la raison.

1639.

Après cela le Savoïard par même voie eût demandé au Roi d'Espagne, avec toutes sortes de civilités, & au nom de ses Enfans, qu'il lui plût leur donner la dot de leur Mere, aussi bonne & avantageuse que l'avoit eue leur Tante Isabelle; & en cas de refus, le Roi devoit permettre à Lefdiguieres de l'assister de quinze mille hommes de pié, de deux mille chevaux & de cent mille écus par mois pour faire la conquête du Milanois, ou Pais de Lombardie. En quoi il eût été favorisé de la plûpart des Princes d'Italie.

Le Duc de Savoie eût demandé au Roi d'Espagne le partage de sa Femme.

Cela fait, il devoit, avec ses Associés, prier le Pape & les Vénitiens d'intervenir comme Arbitres entre lui & le Roi d'Espagne pour terminer amiablement les différends qui étoient près d'éclater entr'eux, à cause de Naples, Sicile, Navarre & Roussillon. Et alors pour montrer qu'il n'avoit aucune pensée de s'aggrandir, ni

Le Pape & les Vénitiens fussent intervenus pour les différends de Navarre, Naples & Sicile.

1609. point d'autre ambition que d'affermir le repos de la Chrétienté, il se fût montré tout prêt à céder à l'Espagnol la Navarre & le Roussillon, pourvu qu'il remît Naples & Sicile; non point pour lui, car il ne vouloit point d'autre Etat que la France, mais pour le Pape & pour les Vénitiens, auxquels il eût cédé son droit sur ces Païs.

Et le Roi leur eût cédé son droit.

Enfin par un Légat Apostolique, & par les remontrances de tous ses Associés, il eût fait entendre son dessein au Roi d'Espagne & aux Princes de sa Maison, & l'eût conjuré par le sang de Jesus Christ de l'avoir agréable, comme étant saint, pieux, charitable, glorieux & utile à toute la Chrétienté. On lui eût avec cela déduit les avantages qui lui en fussent revenus à lui-même: on eût essayé de lui faire comprendre qu'il en eût été plus riche, moins inquiet & plus paisible; que dans vingt ans, l'Espagne, qui étoit presque déserte, se fût repeuplée & fût devenue le plus florissant Etat de l'Europe. Je pense bien qu'il eût été fort difficile de lui persuader cela, car l'ambition déréglée & mal entendue embrasse plutôt des chimères que des corps solides, & aime mieux posséder

On eut tâché de persuader le Roi d'Espagne: si non on l'eût forcé.

## DE HENRI LE GRAND. 227

des Païs vastes & déserts , qu'une étendue raisonnable qui soit bien cultivée & bien peuplée ; mais peut-être que les armes l'eussent convaincu , au défaut de la raison.

1609.

Au reste , le Roi avoit résolu de renoncer à toute prétention ; de ne rien retenir de tout ce qu'il conquéreroit ; de ne rien entreprendre qu'il ne l'eût fait approuver à ses Alliés , & qu'il ne les vît disposés à y contribuer ; de ne commencer point en plusieurs lieux éloignés tout à la fois , mais de faire suivre les expéditions de proche en proche , attendant toujours le succès des précédentes avant que de s'engager à d'autres ; de se montrer sans ambition , sans avarice & sans orgueil dans la distribution des logemens , des vivres , des dépouilles & des conquêtes ; de favoriser les États foibles & nécessaireux ; d'envoier toujours quelque reconnaissance honorable & utile à tous Capitaines & Soldats , qui auroient fait quelque bel exploit ; de n'entrer jamais dans aucune des partialités qui pourroient naître entre ses Amis & Alliés , mais de paroître toujours égal , équitable & commun Ami ; de traiter honorablement les gens de

Grande prudence & modération , dont le Roi eût usé en la poursuite de ce dessein.

1609.

guerre avec éloge ou avec réprimande, selon qu'ils le mériteroient, & de maintenir exactement la discipline, empêchant tous désordres, dégâts, violemens & incendies, afin qu'il fût reçu par-tout comme le Libérateur des Nations, & celui qui apportoit la paix & la liberté, non pas la ruine & la désolation.

Les préparatifs & les dispositions qu'il y apportoit.

Il prenoit ses mesures, faisoit ses préparatifs. & dresseoit ses machines pour parvenir à cette fin, avec tous les soins imaginables, depuis huit ou neuf ans: il faisoit des Amis & des Alliés de tous côtés, entretenoit des intelligences par-tout, avoit gagné le Collège des Cardinaux par de grosses Pensions, avoit attiré à son service tous les bons Capitaines en Allemagne & en Suisse, & s'étoit aussi acquis ce qu'il y avoit de bonnes plumes dans toute la Chrétienté: d'autant qu'il vouloit persuader les Peuples plutôt que les forcer, & les instruire si bien de ses intentions, qu'ils regardassent ses armes comme un secours salutaire.

Voilà le plan de son dessein; lequel sans mentir étoit si grand, qu'on peut dire qu'il avoit été conçu par une intelligence plus qu'humaine. Mais quel-

que haut qu'il fût, » il n'étoit point au-  
 » dessus de ses forces, auxquelles si les  
 » Princes ne proportionnent leurs en-  
 » treprifes, il arrive qu'ils ruinent leur  
 » Etat, de même qu'un homme qui  
 » veut entreprendre des Procès, ou  
 » faire des achats plus que sa bourse  
 » ne peut porter, est contraint à la fin  
 » de vendre son fond, & se noie de  
 » dettes & de mauvaises affaires.

1609.

Outre ses forces, qui étoient grandes  
 en nombre, mais dix fois plus en va-  
 leur, étant tous hommes choisis, &  
 parmi cela y aiant quatre mille Gen-  
 tilshommes, capables de tout à la vue  
 de leur Roi, le Prince d'Orange de-  
 voit se mettre aux champs avec quinze  
 mille hommes de pié & deux mille  
 chevaux; le Prince d'Anhalt en Alle-  
 magne eut paru avec dix mille; les  
 Electeurs & le Duc de Baviere, en  
 avoient arrhé deux fois d'avantage, qui  
 se fussent trouvés à divers rendez-vous  
 au premier coup de trompette; les Vé-  
 nitiens & le Duc de Savoie se fussent  
 déclarés chacun avec une Armée con-  
 sidérable, au premier signal qu'il leur en  
 eût donné. Pour les Suisses, outre une  
 levée de six mille, tous choisis, qui ve-  
 noient au Roi, il en eût eu encore tout

Les forces  
 qu'il avoit  
 pour cela.

Armée que le  
 Prince d'O-  
 range eût mi-  
 se sur pié.

Celle des  
 Electeurs &  
 Princes d'Al-  
 lemagne.

Celle des  
 Vénitiens &  
 du Savoïard.



1609.  
 La Succession  
 d'Anne par  
 plusieurs  
 particuliers  
 ment par  
 Brandebourg  
 & Neubourg.

sans Enfans le vingt cinquième Mars de l'an mil six cent neuf, la Succession mit en rumeur tous les Etats voisins. Il avoit quatre Sœurs ; la premiere mariée au Marquis de Brandebourg ; la seconde au Comte Palatin de Neubourg ; la troisieme au Duc des Deux-Ponts ; la quatrieme au Marquis de Burgaw. Les Enfans issus de ces mariages prétendoient la Succession, les plus proches excluant les plus éloignés, & les Fils les Filles. Le Duc de Saxe, descendant d'une Fille aînée du Duc Jean Aïeul du Duc Guillaume, disoit aussi qu'elle lui appartenoit préférablement : d'autant qu'il étoit porté dans le Contrat de mariage de cette Fille-là, qu'au cas que les Enfans mâles manquaissent dans la Maison de Ju'iers, la Succession lui reviendrait à lui & à ses Descendans. Or cela étant arrivé, il s'ensuivoit que la Succession étoit ouverte pour lui. Le Duc de Nevers prétendoit aussi au Duché de Cleves, comme portant lui seul le nom & les armes de Cleves ; & le Comte de Mautlevrier par la même raison demandoit la Comté de la Marck ; car il étoit l'aîné de la Marck ; & en cette qualité il prétendoit aussi la Duché de Bouillon

& la Seigneurie de Sedan , qui étoient tenues par le Vicomte de Turenne Maréchal de Bouillon. L'Empereur disoit que toutes les prétentions de ces Concurrens étoient mal fondées : d'autant que ces Terres-là étoient des Fiefs masculins , qui ne pouvoient échoir à des Filles , & à faute de Mâles étoient dévolues à l'Empire ; partant que c'étoit à lui d'en disposer. Et sur ce droit il en donna secrètement l'investiture à Léopold d'Autriche, Evêque de Strasbourg , & l'envoia avec des forces pour se saisir de ces Terres sous prétexte de la Régie , & cependant assigner les Parties pardevant Sa Majesté Impériale , pour dire leurs raisons.

Les poursuites du Duc de Nevers & du Comte de Maulevrier ne furent pas fort chaudes , d'autant qu'on leur fit entendre que les Fiefs qu'ils demandoient , étoient unis & ne se pouvoient démembrer. Le droit du Marquis de Brandebourg , & celui de Neubourg étant les plus apparens , la plus grande contestation fut d'abord entre eux deux. Le Landgrave de Hesse , leur Ami commun , s'étoit entremis de les accommoder , & leur avoit fait passer une transaction de vuider leur diffé-

1609.

L'Empereur  
disoit qu'il  
étoit dévoué  
à l'Empire

Il en investit  
Léopold  
d'Autriche

1609.

Laisser la  
Régence à la  
Reine, mais  
lui donner un  
bon Conseil.

Etablir de pe-  
tits Conseils  
dans les Pro-  
vinces qui  
resortissent  
au Grand.

solu d'en poursuivre lui-même le suc-  
cès, il avoit délibéré avant que de sor-  
tir de son Roïaume, d'y établir un si  
bon ordre pour le Gouvernement,  
qu'il n'y pût arriver aucun trouble.  
Pour cet effet il avoit cru que le meil-  
leur étoit de laisser la Régence à la  
Reine; mais il vouloit qu'elle fût as-  
sistée d'un Conseil composé de quinze  
personnes; savoir les Cardinaux de  
Joyeuse, & du Perron, les Ducs de  
Mayenne, de Montmorency, & de  
Montbazon, les Maréchaux de Bris-  
fac, & de Fervaques, Château-neuf,  
qui eût été Garde des Sceaux de la Ré-  
gence, ( car le Roi vouloit avoir son  
Chancelier avec lui, ) Achille de Har-  
lay, premier Président du Parlement,  
Nicolai, premier Président de la  
Chambre des Comptes, le Comte  
de Château-vieux & le Seigneur de  
Liancourt, deux sages Gentilshom-  
mes, Pontcarré, Conseiller au Parle-  
ment, Gèvres, Secrétaire d'Etat &  
Maupeou, Contrôleur des Finances.

De plus il vouloit établir un petit  
Conseil de cinq personnes dans cha-  
cune des douze Provinces de France;  
savoir une personne du Clergé, une  
de la Noblesse, une de la Justice, une

## DE HENRI LE GRAND. 231

des Finances & une des Corps des Villes; & ces douze petits Conseils eussent eu correspondance & dépendance du Grand; lequel eût pris les résolutions par la pluralité des voix, la Reine n'y aiant que la sienne. Encore n'en eut-il pu prendre aucune, que conformément à l'instruction générale que le Roi avoit dressée, ou que Sa Majesté n'en eût été avertie, si c'étoit une chose que son instruction n'expliquât pas assez clairement. Ainsi quoiqu'absent il se retenoit le Gouvernement, & lioit bien fort les mains à la Reine; de peur qu'elle ne prît trop d'autorité, & que peut-être on ne la portât à abuser du commandement.

1609.

Tandis qu'il appliquoit son esprit à ces choses, quelques personnes, entr'autres Conchini & sa Femme, mirent dans l'esprit de la Reine, qu'il falloit, pour lui acquérir plus de dignité & plus d'éclat aux yeux des Peuples, & pour autoriser davantage sa Régence, qu'elle se fît sacrer & couronner avant le départ du Roi. Pour les mêmes raisons qu'elle le désiroit, le Roi ne l'avoit pas trop agréable: joint que cette cérémonie ne se pou-

Quelques-uns mettent dans l'esprit de la Reine qu'il faut qu'elle se fasse sacrer avant le départ du Roi.

2609.

Il y confesse  
à regret,

voit faire sans beaucoup de frais & sans y perdre beaucoup de tems ; ce qui le retenoit à Paris & retardoit ses desseins. Il avoit une extrême impatience de sortir de cette Ville : Je ne fais quel secret instinct le pressoit de s'en éloigner au plutôt ; c'est pour-quoi ce Sacre le fâchoit , mais il ne put refuser cette marque de son affection à la Reine, qui le désiroit passionnément.

Sully raconte qu'il lui entendit dire plus d'une fois : *Mon Ami , ce Sacre me présage quelque malheur : ils me tueront. Je ne sortirai jamais de cette Ville , j'y mourrai , mes Ennemis n'ont autre remede qu'en ma mort. On m'a dit que je devois être tué à la premiere grande magnificence que je ferois , & que je mourrois dans un Carosse ; c'est ce qui fait que quelquefois , quand j'y suis , il me prend des tressaillemens , & que je m'écrie malgré moi.*

2610.

On lui conseilloit , pour éviter les mauvaises prophéties , de partir dès le lendemain & de laisser là ce Sacre , qui se pouvoit bien faire sans lui ; mais la Reine s'en offensa extrêmement : & comme il étoit bon & obligeant, il demeura pour la contenter. Ce Sacre se

## DE HENRI LE GRAND. 233

fit à Saint Denis le treizieme de Mai, & la Reine devoit, le seizieme du même mois, faire son entrée à Paris, où l'on dressoit de magnifiques préparatifs pour honorer cette fête.

1610.

Le Sacre de la Reine.

Déjà les Troupes du Roi avoient filé au rendez-vous, sur la Frontiere de Champagne ; déjà la Noblesse accourue de toutes parts y avoit envoyé ses équipages ; le Duc de Rohan alloit recueillir les six mille Suisses, & il étoit sorti cinquante pieces de canon de l'Arsenal. Déjà le Roi avoit envoyé demander à l'Archiduc & à l'Infante, en quelle sorte ils vouloient qu'il passât par leur Pais, ou comme Ami, ou comme Ennemi. Chaque heure de retardement lui sembloit une année, comme s'il se fût présagé son malheur à lui-même ; certes le Ciel & la Terre n'avoient donné que trop de prognostics de ce qui lui arriva. Une très-grande Eclipsé de tout le corps du Soleil, qui se fit l'an mil six cent huit : une terrible Comete, qui parut l'année précédente : des tremblemens de Terre : des monstres nés en diverses contrées de la France : des pluies de sang, qui tomberent en quelques endroits : une grande peste, qui avoit affligé Paris l'an

Quantité de prognostics qui semblent présager la mort de Henri IV.

mil six cent six : des apparitions de fantômes, & plusieurs autres prodiges, tenoient les hommes en crainte de quelque horrible événement.

On lui donne avis, de plusieurs endroits, qu'on veut attenter à sa vie.

Ses Ennemis étoient alors dans un profond silence, qui, peut-être, n'étoit pas causé seulement par la consternation & par la crainte du succès de ses armes, mais par l'attente qu'ils avoient de voir réussir quelque grand coup, qui étoit toute leur espérance. Il falloit bien qu'il y eût plusieurs conspirations sur la vie de ce bon Roi, puisque de vingt endroits on lui en donnoit avis; puisque l'on fit courir le bruit de sa mort en Espagne & à Milan par un Ecrit imprimé; puisqu'il passa un Courier par la Ville de Liège huit jours auparavant qu'il fût assassiné, qui dit qu'il portoit nouvelles aux Princes d'Allemagne qu'il avoit été tué; puisqu'à Montargis on trouva sur l'Autel un Billet contenant la prédiction de sa mort prochaine, par un coup déterminé; puisqu'enfin le bruit couroit par toute la France qu'il ne passeroit point cette année-là, & qu'il mourroit d'une mort tragique dans la cinquante-septieme de son âge. Lui-même, qui n'étoit point trop crédule, ajoutoit quel-

Il y ajoute quelque foi, & craint.

## DE HENRI LE GRAND. 235

que foi à ces prognostics , & sembloit être condamné à mort , tant il étoit triste & abbattu , quoique de son naturel il ne fût ni craintif ni mélancolique. 1610.

Il y avoit à Paris , depuis deux ans , un certain méchant Coquin , nommé François Ravaillac , natif du Pais d'Angoumois , de vile extraction , de poil rousseau , rêveur & mélancolique , qui avoit été Moine , puis aiant quitté le froc avant que d'être Profès , avoit tenu école ; & après , s'étoit fait Solliciteur d'affaires , & étoit venu à Paris. Qui étoit Ravaillac.

On ne fait s'il y avoit été amené pour faire ce coup ; ou si étant venu à autre dessein , il avoit été induit à cette exécrationnable entreprise par des gens , qui aiant connu qu'il avoit encore dans l'ame quelque levain de la Ligue & cette fausse persuasion que le Roi alloit renverser la Religion Catholique en Allemagne , le jugerent propre pour ce coup. Il est induit à tuer le Roi , mais on ne fait par qui.

Si l'on demande qui furent les Démons & les Furies , qui lui inspirerent une si damnable pensée , & qui le poussèrent à effectuer sa méchante disposition , l'Histoire répond qu'elle n'en fait rien , & qu'en une chose si im-



1610.

portante, il n'est pas permis de faire passer des soupçons & des conjectures pour des vérités assurées. Les Juges mêmes qui l'interrogerent, n'osèrent en ouvrir la bouche, & n'en parlèrent jamais que des épaules.

Mais voici comment il exécuta son malheureux dessein. Le lendemain du Sacre, quatorzieme jour de Mai, le

Le Roi sort  
du Louvre  
pour aller à  
l'Arsenal.

Roi sortit du Louvre sur les quatre heures du soir pour aller à l'Arsenal visiter Sully, qui étoit indisposé, & pour voir en passant les apprêts qui se faisoient sur le Pont Notre-Dame & à l'Hôtel de Ville pour la réception de

Quelles Per-  
sonnes é-  
toient avec  
lui.

la Reine. Il étoit au fond de son carrosse, aiant le Duc d'Espèrnon à son côté; le Duc de Montbazon, le Maréchal de Lavardin, Roquelaure, la Force, Mirebeau & Liancour, premier Ecuier, étoient au-devant & aux portieres. Son carrosse entrant de la

Son caros-  
se est arrêté  
par un em-  
baras, dans  
la rue de la  
Feronnerie.

rue Saint Honoré dans celle de la Feronnerie, trouva à la droite une charrette chargée de vin, & à la gauche une autre chargée de foin, lesquelles faisant embarras, il fut contraint de s'arrêter, car la rue est fort étroite à cause des boutiques qui sont bâties contre la muraille du Cimetiere Saint

# DE HENRI LE GRAND. 237

Innocent. Le Roi Henri II avoit autrefois ordonné qu'elles fussent abbatues, pour rendre ce passage là plus libre ; mais cela ne s'étoit point exécuté. Hélas ! que la moitié de Paris n'ait-elle été plutôt abbatue, que de voir le plus grand malheur qu'il ait jamais vu, & qui a été cause d'une infinité d'autres malheurs ! Les Valets de pié étant passés sous les Charniers de Saint Innocent pour éviter l'embaras, & n'y aiant personne autour du carosse, le Scélérat, qui depuis long-tems suivoit opiniâtement le Roi pour faire son coup, remarqua le côté où il étoit, se coula entre les boutiques & le carosse, & mettant un pié sur un des rais de la roue, & l'autre sur une borne, d'une résolution enragée, lui porta un coup de couteau entre la seconde & la troisieme côte, un peu au-dessus du cœur. A ce coup le Roi s'écria, *je suis blessé*. Mais le Méchant, sans s'effraier, redoubla & le frappa dans le cœur, dont il mourut tout-à-l'heure sans avoir pu jetter qu'un grand soupir. L'Assassin étoit si assuré, qu'il donna encore un troisieme coup, mais qui ne porta que dans la manche du Duc de Montbazon. Après cela il

1610.

Ravaillac le tue.

ne se soucia point de s'enfuir ni de cacher son couteau, mais se tint-là, comme pour se faire voir & pour se glorifier d'un si bel exploit.

Il fut pris sur le champ, interrogé à diverses fois par des Commissaires du Parlement, jugé, les Chambres assemblées, & par Arrêt tiré à quatre chevaux dans la Greve, après avoir été tenaillé aux mammelles, aux bras & aux cuisses, sans qu'il témoignât la moindre émotion de crainte ni de douleur dans de si étranges tourmens. Ce qui confirmoit bien le soupçon qu'on avoit que certains Emissaires sous le masque de piété l'avoient instruit, & l'avoient enchanté par de fausses assurances qu'il mourroit Martyr, s'il tuoit celui qu'ils lui faisoient croire être l'Ennemi juré de l'Eglise.

Le Duc d'Espéron voïant le Roi sans vie & sans parole, fit tourner le carosse & mena le corps au Louvre : où il fut ouvert en présence de vingt-six Médecins & Chirurgiens, qui lui trouverent toutes les parties si saines, que dans le cours de nature, il pouvoit encore vivre trente ans.

Ses entrailles furent envoïées dès l'heure même à Saint Denis, & enter-

## DE HENRI LE GRAND. 239

rées sans aucune cérémonie. Les Peres Jésuites demanderent le cœur, & le porterent à leur Eglise de la Flèche, là où ce grand Roi leur avoit donné sa Maison pour y bâtir le beau Collège qu'on y voit aujourd'hui. Le corps embaumé dans un cercueil de plomb, couvert d'une biere de bois, avec un drap d'or par-dessus, fut mis dans la chambre du Roi sous un dais, avec deux Autels aux deux côtés, sur lesquels on dit la Messe dix-huit jours durant. Puis il fut conduit à Saint Denis, où on l'inhuma avec les cérémonies ordinaires, huit jours après celui de Henri III son Prédécesseur. Car il faut savoir que le corps de Henri III étoit demeuré jusques-là, dans l'Eglise de Saint Cornille de Compiègne, d'où le Duc d'Espèrnon & Bellegarde grand Ecuier, jadis ses Favoris, l'amenerent à Saint Denis, & lui firent faire ses Funérailles; la bienséance désirant qu'il fût inhumé avant son Successeur.

On célébra la mort du Roi au Peuple tout le reste du jour, & jusques bien avant dans le lendemain, tandis que la Reine dispoisoit les Grands & le Parlement à lui donner la Régence. Elle

1610.

Il est  
terré à Sa  
Denis.

l'obtint sans beaucoup de difficulté ;  
 1610. aiant mené le jeune Roi, son Fils, au  
 Parlement, & le Prince de Condé &  
 le Comte de Soissons, qui seuls euf-  
 sent pu s'y opposer, étant absens. Le  
 premier étoit à Milan, comme nous  
 l'avons dit, & le second, dans la Mai-  
 son de Blandy, où il s'étoit retiré mal-  
 content, quelques jours avant le Sacre  
 de la Reine.

On fait la  
 Reine Ré-  
 gente.

Etrange dé-  
 solation dans  
 Paris, quand  
 on y fut la  
 mort du Roi.

Quand le bruit de cet accident si  
 tragique fut répandu par tout Paris, &  
 qu'on fut assurément que le Roi,  
 qu'on ne croïoit que blessé, étoit mort,  
 ce mélange d'espérance & de crainte,  
 qui tenoit cette grande Ville en sus-  
 pens, éclata tout d'un coup en de hauts  
 cris, & en de furieux gémissemens. Les  
 uns devenoient immobiles & pâmes de  
 douleur ; les autres couroient les rues  
 tout éperdus ; plusieurs embrassoient  
 leurs Amis, sans leur dire autre chose,  
 sinon, *ha, quel malheur !* Quelques-  
 uns s'enfermoient dans leurs maisons ;  
 d'autres se jettoient par terre. On  
 voïoit des Femmes échevelées, qui  
 heurloient & se lamentoient ; les Pe-  
 res disoient à leurs Enfans : *Que de-  
 viendrez-vous, mes Enfans, vous avez  
 perdu votre Pere ?* Ceux qui avoient plus

## DE HENRI LE GRAND. 241

l'apprehension pour l'avenir, & qui se souvenoient des horribles calamités des guerres passées, plaignoient les malheurs de la France, & disoient que ce funeste coup, qui avoit percé le cœur du Roi, coupoit la gorge à tous les François. On raconte qu'il y en eut plusieurs qui en furent si vivement touchés, qu'ils en moururent, quelques-uns tout sur le champ, & les autres peu de jours après. Enfin il ne sembloit pas que ce fût le deuil de la mort d'un homme seul, mais de la moitié de tous les hommes, on eût dit que chacun avoit perdu toute sa Famille, tout son bien & toutes ses espérances par la mort de ce grand Roi.

Il mourut âgé de cinquante-sept ans & cinq mois, le trente-huitieme de son regne de Navarre, & le vingt-unieme de celui de France.

Son âge &  
& le tems de  
son regne.

Il fut marié deux fois, comme nous l'avons dit; la premiere avec Marguerite de France, dont il n'eut point d'Enfans; la seconde avec Marie de Medicis, Marguerite étoit Fille du Roi Henri II, & Sœur des Rois François II, Charles IX & Henri III, d'avec laquelle il fut dé marié par Sentence les Prélats députés pour cela par le

Ses deux  
Femmes,  
Marguerite  
& Marie.

1610.

Saint Pere. Marie de Médicis, comme j'ai déjà dit, étoit Fille de François, & Niece de Ferdinand Ducs de Florence. Il en eut trois Fils, & trois Filles.

Il eut trois  
Fils de Marie,

Les Fils naquirent tous à Fontainebleau. Le premier, nommé Louis, vint au monde le vingt-septieme de Septembre de l'an mil six cent un, à onze heures du soir. Il fut Roi après lui, & porta le surnom de Juste. Le second naquit le seizieme d'Avril mil six cent sept. Il eut le titre de Duc d'Orléans, mais point de nom, parce qu'il mourut avant que la cérémonie de son Baptême eût été faite, l'an mil six cent onze. Le troisieme prit naissance le vingt-cinquieme d'Avril mil six cent huit : son nom fut Jean-Baptiste Gaston, & son titre Duc d'Anjou; mais le second Fils étant mort, on lui donna celui de Duc d'Orléans, qu'il a porté jusques à sa mort, qui arriva l'année dernière.

Et trois Filles.

L'aînée des Filles naquit à Fontainebleau le vingt deuxieme de Novembre mil six cent deux ; ainsi elle fut la seconde des Enfans. On la nomma Elizabeth, ou Isabeau. Elle a été mariée à Philippe IV, Roi d'Espagne, & est morte il y a quelques années. C'étoit

## DE HENRI LE GRAND. 243

toit une Princesse de grand cœur, & qui avoit de la vigueur & de la cervelle au-delà de son sexe. Les Espagnols disoient pour cela, que c'étoit la Fille de Henri le Grand. La seconde nâquit au Louvre à Paris, le dixieme de Février mil six cent six. On lui donna le nom de Christine. Elle épousa Victor Amédée, pour lors Prince de Piémont, & depuis Duc de Savoie, l'un des Princes du monde qui avoit le plus de capacité & de vertu. La troisieme nâquit aussi au même endroit, le vingtcinquieme de Novembre, Fête de Sainte Catherine, l'an mil six cent neuf, & eut nom Henriette Marie. C'est la Reine d'Angleterre d'aujourd'hui, veuve de l'infortuné Roi Charles Stuard, que ses Sujets ont cruellement dépouillé de la roïauté & de la vie; mais le Ciel, Protecteur des Souverains, a glorieusement rétabli son Fils le Roi Charles II.

Outre ces six Enfans légitimes, il en eut encore huit naturels, de quatre différentes Maîtresses, sans compter ceux qu'il n'avoua pas.

Il avoua huit Enfans naturels de diverses Maîtresses.

De Gabrielle d'Estrées, Marquise de Monceaux & Duchesse de Beaufort en Champagne, il eut César Duc de

Deux Fils & une Fille de Gabrielle.



## 244 HISTOIRE

1610.

Vendôme, qui vit encore, & nâquit au mois de Juin l'an mil cinq cent quatre-vingt-quatorze : Alexandre, Grand Prieur de France, qui est mort Prisonnier d'Etat ; & Henriette mariée à Charles de Lorraine, Duc d'Elbeuf.

Un Fils &  
une Fille de  
la Marquise  
de Verneuil.

De Henriette de Balsac d'Entragues, qu'il fit Marquise de Verneuil, il eut Henri, Evêque de Metz, qui vit encore ; & Gabrielle qui épousa Bernard de Nogaret, Duc de la Valette, aujourd'hui Duc d'Espernon, dont elle eut le Duc de Candale, mort depuis peu, & une Fille maintenant Religieuse Carmelite ; puis elle mourut l'an mil six cent vingt sept.

De la Comtesse de Moret un Fils.

De Jacqueline de Bueil, à laquelle il donna la Comté de Moret, nâquit Antoine Comte de Moret, qui fut tué au service de Monsieur le Duc d'Orléans à la Journée de Castelnaudary, où le Duc de Montmorency fut pris. C'étoit un jeune Prince, dont l'esprit & le courage promettoient beaucoup. Le Marquis de Vardes épousa depuis cette Jacqueline de Bueil.

De Madame des Effarts deux Filles.

De Charlotte des Effarts, à laquelle il donna la Terre de Romorantin, vinrent deux Filles ; Jeanne qui est en-

## DE HENRI LE GRAND. 245

core Abbessé de Fontevault ; & Marie Henriette , qui l'a été de Chelles.

1610.

Il aimoit tous ses Enfans légitimes & naturels avec une affection pareille , mais avec différente considération. Il ne vouloit pas qu'ils l'appellassent , Monsieur ; nom , qui semble rendre les Enfans étrangers à leur Pere , & qui marque la servitude & la sujétion ; mais qu'ils l'appellassent Papa , nom de tendresse & d'amour. Et certes dans le Vieux Testament , Dieu prenoit les noms de Seigneur , de Dieu fort , de Dieu des Armées , & autres qui marquoient sa grandeur & sa domination : mais dans la Loi Chrétienne , qui est une Loi de grace & de charité , il nous a ordonné de lui faire nos prieres comme ses Enfans , par ces douces paroles , *Notre Pere , qui es aux Cieux.*

Il aimoit tous ses Enfans , & vouloit qu'ils l'appellassent Papa.

Il nous reste maintenant de mettre ci une sommaire récapitulation de la vie de ce grand Roi , & puis de dresser un monument éternel à sa gloire au nom de la France , qui ne sauroit amais assez dignement reconnoître ses obligations immortelles qu'elle a à sa vertu héroïque.

Sommaire récapitulation de son Histoire.

Il fit sentir les premiers mouve-

mens de sa vie dans le Camp , au bruit des trompettes ; sa Mere le mit au monde avec un merveilleux courage ; son Aïeul lui inspira de la vigueur dès le moment qu'il vit le jour , & il fut élevé dans le travail dès sa plus tendre enfance.

La premiere connoissance que l'âge lui donna , fut pour regretter la mort de son Pere tué au siège de Rouen , & pour se voir environné de périls de tous côtés ; lui éloigné de la Cour , ses Amis défavorisés , ses Serviteurs persécutés , & sa perte conjurée par ses Ennemis.

Sa Mere , généreuse & habile Femme , lui donna de beaux sentimens pour la Morale & pour la Politique , mais de fort mauvais pour la Religion ; de sorte qu'il fut Huguenot par engagement , & non par élection. Aussi protesta-t-il toujours qu'il n'étoit point préoccupé , qu'il étoit prêt à s'éclaircir , & que si on lui faisoit voir un meilleur chemin que celui qu'il tenoit , il le suivroit de bonne foi : mais jusques-là qu'on le devoit tolérer , & non pas le persécuter.

A l'âge de quinze ans il se vit Chef du Parti Huguenot , & donna des avis

## DE HENRI LE GRAND. 227

si fensés, que les plus grands Chefs de guerre eurent sujet de les admirer, & de se repentir de ne les avoir pas suivis. Il passa sa premiere jeunesse, une partie dans les Armées, une partie dans les Terres de Gascogne, où il demeura jusqu'à l'âge de dix-neuf ans. Il fut alors amorcé pour venir à la Cour, par des nôces aussi illégitimes que funestes, dont, pour ainsi dire, le présent nuptial fut la mort inopinée de sa Mere; la fête, le massacre général de ses Amis; & le lendemain des nôces, sa captivité, qui dura près de quatre ans, à la merci de ses plus cruels ennemis, & dans une Cour la plus méchante & la plus corrompue qui ait jamais été. Son courage ne s'énerva point dans cette servitude, & son ame ne se put gâter parmi tant de corruptions; mais les charmes des Dames, que la Reine Catherine faisoit agir pour le retenir, lui donnerent ce foible & ce penchant, qui lui demeura toute sa vie, de ne rien refuser aux désirs que leur beauté lui inspiroit.

Pour se tirer de la servitude de la Cour, il se rejeta dans l'embarras de son ancien Parti & de la Religion

Huguenote. Il y reçut tous les ennuis & tous les chagrins qu'éprouvent les Chefs d'une guerre civile ; la dignité de Général ne le dispensant pas des fatigues & des périls de simple Soldat. Par trois fois il obligea la Cour d'accorder la Paix & des Edits à son Parti ; mais par trois fois on les viola , & il se vit à divers tems sept ou huit Armées royales sur les bras.

Sa valeur , qui avoit déjà paru en plusieurs occasions , se signala avec grand éclat à la bataille de Coutras. Ce fut le premier coup d'importance qu'il frappa sur la tête de la Ligue. Peu après , comme elle avoit assemblé les Etats de Blois , pour armer tout le Roïaume contre lui afin de l'exclure de la Couronne de France, les Guises , qu'on crut Auteurs de cette Tragédie , en furent eux-mêmes la terrible catastrophie , mais qui remplit tout , de feu , de sang & de confusion. Le Duc de Mayenne s'arma pour venger la mort de ses Freres ; & le Roi , presque abandonné & comme investi dans Tours , fut contraint d'appeller à son aide notre Héros , qui passa par-dessus toutes les craintes & toutes les défiances qu'on lui vouloit donner ,

## DE HENRI LE GRAND. 249

pour se ranger auprès de son Souverain.

Ils marchent à Paris & l'assiégent ; mais sur le point d'y entrer , Henri III est assassiné par un Moine. Le droit de succession appelant notre Henri dans le Trône , il trouve le chemin traversé de mille difficultés effroyables , la Ligue en tête , les Serviteurs du défunt Roi peu affectionnés , les Grands tendans à leurs fins particulières. La Religion se ligue contre lui ; au dehors , le Pape , les Espagnols , le Savoïard , le Lorrain ; au dedans , d'un côté les Peuples & les grandes Villes , & de l'autre les Huguenots qui le tourmentoient par leurs défiances continuelles. Il ne peut avancer un pas sans trouver un obstacle ; autant de journées , autant de combats. Ses Sujets s'efforcent de l'accabler comme un Ennemi public ; & lui s'efforce de les regagner comme un bon Père. Dans son Cabinet , dans son Conseil , ce ne sont que déplaisirs & amertumes causées par une infinité de mécontentemens , d'infidélités , de pernicioeux desseins , qu'il découvre de moment en moment contre sa personne & contre son Etat. Chaque jour , double com-

bat, double victoire ; l'une contre les Ennemis, l'autre contre les siens, usant de prudence & d'adresse, quand la générosité ne lui pouvoit servir.

Il fait voir à Arques qu'il ne peut être vaincu ; à Yvri qu'il fait vaincre. Par-tout où il paroît, tout cede à ses armes ; la Ligue perd tous les jours des Places & des Provinces ; elle est battue par ses Lieutenans au loin, comme elle l'est par lui-même dans le cœur du Roïaume. Il eût forcé Paris, s'il eût pu se résoudre à le perdre ; en l'épargnant, il le gagna tout-à-fait, non par les murailles, mais par les cœurs.

Le Duc de Parme arrêta un peu ses progrès, mais il n'en put changer le cours. La Vertu & la Fortune, ou plutôt, la Providence divine, s'étoient alliées ensemble pour le couronner de gloire. Dieu l'assistoit visiblement en toutes ses entreprises, & le préservoit d'une infinité de trahisons & d'attentats horribles, qu'on formoit d'heure à autre sur sa vie. Enfin il renversa le dessein du Tiers-parti, & prévint les résolutions des États de la Ligue, en se faisant instruire dans la Religion Catholique, & rentrant dans le giron de la sainte Eglise.

## DE HENRI LE GRAND. 251

Quand le prétexte de la Religion eut manqué à ses Ennemis, tout le Parti de la Ligue se défila : Paris & toutes les grandes Villes le reconnurent ; le Duc de Mayenne, quoique bien tard, fut contraint de devenir Sujet, & de se ranger à son devoir ; & tous les Chefs de la Ligue traitèrent séparément. Ce fut un grand coup d'adresse & de prudence au Roi de les avoir ainsi disjoint ; parce que, s'ils eussent tous ensemble fait un Traité d'un commun accord, le Parti eût par ce moïen conservé sa liaison, & n'eût pas été abbatu, mais seulement appaisé.

Lorsqu'il fut au-dessus de ses affaires, qu'il se fut réconcilié avec le Pape, & que ses Sujets furent réconciliés avec lui, le mauvais conseil des Huguenots, qui désiroient toujours le voir embarrassé, le porta à déclarer la guerre aux Espagnols. Ce fut alors qu'il pensa retomber dans un état pire que jamais. Ils lui enleverent Dourlens après le gain d'une Bataille ; Calais & Ardres presque d'emblée, & Amiens par surprise. Les restes de la Ligue, qui se cachotent sous la cendre, se rallumèrent ; les mécontentemens des Grands se découvrirent ; il se forma des conf-



pirations de tous côtés ; ses Serviteurs étoient étonnés ; ses Ennemis prenoient de l'audace. Mais sa vertu , qui sembloit s'endormir dans la prospérité , se releva contre ses adversités : il encouragea les siens par son exemple , reprit Amiens , & força l'Espagnol de faire la Paix par le Traité de Vervins.

Le Duc de Savoie pensant éluder la restitution du Marquisat de Saluces , & soulever des factions dans le Roïaume , qui empêchassent le Roi de lui demander raison , connut qu'il avoit affaire à un Prince ; qui savoit aussi bien démêler ses ruses , que défaire ses Troupes. Il fut donc forcé dans ses Rochers , où il disoit qu'il n'avoit rien à craindre que les foudres du Ciel , & on le contraignit de rendre honteusement ce qu'il avoit injustement usurpé.

Au même tems le Roi songea , pour la sûreté & tranquillité de la France , & pour la sienne propre , à procréer des Enfans par un bon mariage. Le Ciel lui en donna six , & avec cela un calme de dix années , qui ne fut troublé que légèrement , par la conspiration de Biron , par les menées du Maréchal de Bouillon , & par quel-

## DE HENRI LE GRAND. 253

ques émotions populaires contre le Sol pour livre , ou Pancarte.

Durant tout cela il travailla principalement à deux choses : l'une étoit son grand dessein , dont nous avons parlé , pour lequel il fit des Amis & des Alliés de tous côtés : éclaircit ses Finances , païa ses dettes de bonne foi , comme feroit un Marchand ; amassa de l'argent , & pacifia tous les différends , qui étoient entre les Princes qu'il se vouloit associer. L'autre étoit de réparer les dommages & les ruines que la guerre civile avoit causés depuis quarante ans dans la France ; d'ôter les divisions qui aigrissoient & partageoient les esprits ; de réformer les désordres qui défiguroient la face de l'Etat , & de le rendre florissant , abondant & riche , afin que ses Sujets pussent vivre heureusement à l'abri de sa protection & de sa justice.

Cependant lui même n'étoit pas exempt de troubles , d'ennuis & de fâcheries. Ses Maîtresses lui caufoient mille peines au milieu de ses plaisirs ; il trouvoit des épines jusques dans sa Maison , & dans la mauvaise humeur de sa Femme ; & Eléonor Galigay avec

son Mari lui caufoient des chagrins ; de même qu'un Moucheron âpre & piquant inquiete & agite furieusement un Lion.

Comme il étoit près de monter à cheval pour commencer son grand dessein par le secours de ses Alliés, il perdit la vie par le plus détestable Parricide qui se soit jamais commis. Ainsi celui que tant de piques, de mousquets & de canons, tant d'escadrons & de bataillons, n'avoient pu endommager dans les tranchées & dans le champ de bataille, fut tué avec un couteau, par un lâche & traître Coquin, au milieu de sa Ville capitale, dans son carosse, & en un jour d'allégresse publique. Malheureux coup ! qui mit fin à toutes les joies de la France, & qui ouvrit une plaie, qui a saignée jusques à cette heure.

Henri étoit de médiocre stature, dispos & agile, endurci au travail & à la peine. Il avoit le corps bien formé, le tempéramment bon & robuste, & la santé parfaite, hormis que par delà l'âge de cinquante ans, il avoit eu quelques légères atteintes de gouttes, mais qui passoient promptement, & ne laissoient aucune débilité. Il avoit

## DE HENRI LE GRAND. 255

le front large, les yeux vifs & assurés, le nez aquilin, le teint vermeil, le visage doux & auguste, & néanmoins la mine guerrière & martiale, le poil brun & assez épais. Il portoit la barbe large & les cheveux courts. Il commença à grisonner dès l'âge de trente cinq ans; sur quoi il avoit accoutumé de dire à ceux qui s'en étonnoient, *c'est le vent de mes adversités qui a donné là.*

» En effet, à bien considérer toute sa vie depuis sa naissance, on trouve Parallèle de ses adversités, & de ses prospérités.  
 » vera peu de Princes qui en aient tant souffert que lui; & il seroit bien mal aisé de dire s'il eût plus de traverses, ou plus de prospérités. Il naquit Fils d'un Roi, mais d'un Roi dépouillé. Il eut une Mère généreuse & de grand courage; mais Huguenote & Ennemie de la Cour. Il gagna la bataille de Coutras; mais il perdit peu après le Prince de Condé son Cousin, & son bras droit. La Ligue éveilla sa vertu & le fit connaître; mais elle pensa l'accabler. Elle fut cause que le Roi l'ayant appelé à son secours, il se trouva aux portes de Paris, comme si Dieu l'y eût amené par la main; mais Paris

## 256 HISTOIRE

» s'arma contre lui, & toutes ses espé-  
» rances furent presque dissipées par  
» la dissipation de l'Armée qui assié-  
» geoit cette Ville. Ce fut sans doute  
» un rare bonheur que la Couronne  
» de France lui échut, n'y aiant ja-  
» mais eu de succession plus éloignée  
» que celle-là en aucun Etat hérédi-  
» taire; car il y avoit dix à onze dé-  
» grés de distance de Henri III à lui:  
» & quand il naquit, il y avoit neuf  
» Princes du Sang devant lui; savoir  
» le Roi Henri II & ses cinq Fils, le  
» Roi Antoine de Navarre son Pere,  
» & deux Fils de cet Antoine, Freres  
» aînés de notre Henri. Tous ces  
» Princes moururent pour lui faire  
» place à la succession; mais elle étoit  
» si embrouillée, qu'on peut dire qu'il  
» souffrit une infinité de peines, de  
» fatigues & de hasards, avant que  
» de recueillir les beaux fleurons de  
» cette Couronne. Jeune, il épousa la  
» Sœur du Roi Charles, qui sembloit  
» un parti fort avantageux pour lui;  
» mais ce mariage fut un piège pour  
» l'attraper, lui & ses Amis. Depuis,  
» cette Femme au lieu d'être sa conso-  
» lation, fut son plus grand embarras,  
» & bien loin de lui apporter de l'hon-

## DE HENRI LE GRAND. 257

neur, ne lui fit que de la honte. Sa  
 » seconde Femme lui donna de beaux  
 » Enfans dont il avoit bien de la joie ;  
 » mais ses gronderies & ses dédains  
 » lui caufoient mille déplaisirs. Il  
 » triompha de tous ses Ennemis & de-  
 » vint l'Arbitre de la Chrétienté ; mais  
 » plus il se rendoit puissant , plus leur  
 » haine s'envenimoit , & plus elle em-  
 » ploïoit de moïens pour le perdre ;  
 » de telle sorte , qu'après avoir tramé  
 » une infinité de conspirations contre  
 » sa vie , ils trouverent enfin un Ra-  
 » vaillac , qui exécuta ce que tant  
 » d'autres \* avoient manqué.

\* On compte  
 plus de cin-  
 quante conspi-  
 rations contre  
 sa vie.

» Du reste , il faut avouer que toutes  
 » les adversités qu'il souffrit , aiguise-  
 » rent son esprit & son courage ; &  
 » qu'enfin il fut un très grand Roi ,  
 » parce qu'il ne parvint à la Couron-  
 » ne que par beaucoup de difficultés  
 » & dans un âge fort mûr.

Ses adversi-  
 tés lui aiguise-  
 rent l'es-  
 prit & le cou-  
 rage.

» Et certes il est très-difficile & très-  
 » rare , que ceux , qui sont nés dans la  
 » pourpre & nourris dans la prochai-  
 » ne attente de monter dans le Trône  
 » après la mort de leur Pere , ou qui  
 » s'y trouvent élevés de trop bonne  
 » heure , apprennent bien l'Art de ré-  
 » gner , si ce n'est qu'ils soient assez

Pourquoi  
 les Princes  
 Porphyrogé-  
 netes , & qui  
 viennent jeu-  
 nes à la Cou-  
 ronne , n'ap-  
 prennent  
 presque ja-  
 mais bien  
 l'art de ré-  
 gner.

## 258 HISTOIRE

» heureux d'être élevés par les soins  
 » d'une Mere aussi verueuse & aussi  
 » bien intensionnée, que cette grande  
 » Reine qui a si soigneusement fait  
 » instruire le Roi Louis XIV son Fils,  
 » dans tous les bons sentimens, &  
 » dans toutes les maximes de la Poli-  
 » tique Chrétienne ; & de rencontrer  
 » un Ministre aussi sage & aussi affec-  
 » tionné pour leur bien, que ce jeu-  
 » ne Monarque en a trouvé un dans  
 » la personne du grand Cardinal Ma-  
 » zarini.

» Les raisons de cela sont, que pour  
 » l'ordinaire les personnes, entre les  
 » mains desquelles ils tombent dans  
 » leur bas âge, désirant se conserver  
 » l'autorité & le gouvernement, au  
 » lieu de les obliger & même de les  
 » contraindre à appliquer leur esprit  
 » à des choses solides & nécessaires,  
 » font adroitement ensorte qu'ils ne  
 » s'occupent qu'à des bagatelles indi-  
 » gnes d'eux, & ils les y amusent avec  
 » tant d'artifice, qu'il est impossible  
 » qu'un jeune Prince le puisse recon-  
 » noître. Au lieu de leur mettre sans  
 » cesse devant les yeux la vraie gran-  
 » deur des Rois, qui consiste dans l'ex-  
 » ercice de leur autorité, ils ne les re-

## DE HENRI LE GRAND. 259

» paissent que des apparences & des  
» images de cette grandeur, comme  
» sont les pompes & les magnificen-  
» ces extérieures, où il n'y a que du  
» faste & de la vanité. Enfin, au lieu  
» de les instruire soigneusement dans  
» ce qu'ils doivent savoir & de ce qu'ils  
» doivent faire, ( car toute la science  
» des Rois se doit réduire en pratique )  
» ils les entretiennent dans une profon-  
» de ignorance de toutes leurs affaires,  
» afin d'en être toujours les Maîtres, &  
» qu'on ne puisse jamais se passer d'eux.  
» De là il arrive qu'un Prince lorsqu'il  
» est grand, connoissant sa foiblesse,  
» se juge incapable de gouverner; &  
» du moment qu'il est imbu de cette  
» opinion, il faut qu'il renonce à la  
» conduite de son Etat, si ce n'est que  
» ses qualités naturelles soient bien ex-  
» traordinaires, & qu'il ait un cœur  
» véritablement roïal. Avec cela ces  
» personnes se saisissent de toutes  
» les avenues, & empêchent que les  
» gens de bien n'approchent point  
» ces oreilles tendres; ou s'ils ne  
» leur en peuvent pas empêcher les  
» approches, ils ne manquent point  
» de les leur rendre suspects, & de leur  
» ôter toute créance dans l'esprit de



## 360 HISTOIRE

» ces jeunes Princes , les faisant passer  
 » auprès d'eux , ou pour leurs Ennemis ,  
 » ou pour mal intentionnés , ou pour  
 » ridicules & impertinens. Puis ils ont  
 » certains Emissaires qui les infatuent  
 » avec des flatteries , des louanges ex-  
 » cessives & des adorations , qui ne  
 » leur font jamais rien entendre que  
 » ce qui sert à leurs fins ; qui cultivent  
 » leurs défauts par de continuelles  
 » complaisances ; qui leur font croire  
 » qu'ils ont une parfaite intelligence  
 » de tout , quoiqu'ils ne sachent rien ;  
 » qui leur font concevoir que la  
 » roïauté n'est qu'une souveraine fai-  
 » néantise , que le travail ne sied pas  
 » bien à un Roi , & que les fonctions  
 » du gouvernement étant pénibles , sont  
 » par conséquent basses & serviles. De  
 » cette sorte on les dégoûte de bonne  
 » heure du commandement ; on les ac-  
 » coutume à avoir des Maîtres , parce  
 » qu'ils n'ont pas encore ni assez de  
 » connoissance ni assez de force pour  
 » l'être. Ainsi ces pauvres Princes n'é-  
 » tant point contredits , mais toujours  
 » adorés , n'aïant aucune expérience  
 » par eux-mêmes , & n'aïant jamais  
 » souffert ni peine ni nécessité , devien-  
 » nent souvent présomptueux & abso-

Et que rare-  
 ment ils sont  
 habiles &  
 bons Princes.

## DE HENRI LE GRAND. 261

» plus dans leurs fantaisies , & croient  
» que leur puissance doit aller de pair  
» avec celle de Dieu. On en voit qui  
» ne considerent que leur passion, leur  
» plaisir & leur caprice, comme si le  
» Genre humain n'avoit été créé que  
» pour eux, au lieu qu'ils n'ont été  
» créés que pour conduire & gouver-  
» ner sagement le Genre humain ; qui  
» laissent faire profusion & litiere des  
» biens & de la vie de leurs Sujets ,  
» & qui avec une insensibilité sans pa-  
» reille , n'écoutent non plus leurs  
» plaintes & leurs gémissemens , que  
» les cris d'un bœuf que l'on égorge.

» Au contraire, ceux qui viennent Ceux qui  
viennent de  
plus loin à la  
Couronne, &  
dans un âge  
plus mûr ,  
sont plus ca-  
pables &  
meilleurs.  
» de plus loin à la Couronne, & dans  
» un âge plus avancé, sont presque  
» toujours bien plus instruits de leurs  
» affaires. Ils s'appliquent bien plus  
» fort à gouverner leur Etat ; ils veu-  
» lent toujours tenir le timon ; ils sont  
» plus justes, plus tendres & plus mi-  
» séricordieux ; ils savent mieux mé-  
» nager leurs revenus ; ils conservent  
» avec plus de soin le sang & le bien  
» de leurs Sujets ; ils entendent plus  
» volontiers les remontrances & font  
» mieux justice ; ils n'usent pas avec  
» tant de rigueur de cette puissance

## 262 HISTOIRE

» absolue, qui désespere quelquefois  
 » les peuples & qui cause d'étranges  
 » révolutions.

Les raisons  
 de cela.

» Si l'on cherche les raisons pour-  
 » quoi ils sont tels, c'est qu'ils ont été  
 » en un poste, où ils ont souvent en-  
 » tendu la vérité, où ils ont appris  
 » qu'elle ignominie c'est à un Prince  
 » de ne pas jouer lui même son Per-  
 » sonnage & de le laisser faire à un  
 » autre; ou, s'ils ont eu quelques Flat-  
 » teurs, ils ont eu aussi des Ennemis  
 » découverts, qui leur ont résisté en  
 » face, & qui en censurant leurs dé-  
 » fauts, les ont portés à les réformer;  
 » où ils ont oui blâmer les fautes du  
 » gouvernement sous lequel ils étoient,  
 » & les ont blâmées eux mêmes: tel-  
 » lement qu'ils se sont obligés à mieux  
 » faire, & à ne pas suivre ce qu'ils  
 » ont condamné; où ils ont étudié à  
 » se conduire sagement, parce qu'ils  
 » étoient dépendans, & craignoient  
 » d'être châtiés; où ils ont souvent  
 » oui les plaintes des Particuliers,  
 » & vu les miseres des Peuples; en-  
 » fin, où ils ont appris en souffrant,  
 » ce que c'est que du mal, & d'avoir  
 » pitié de ceux à qui on fait injusti-  
 » ce, parce qu'ils ont eux-mêmes

## DE HENRI LE GRAND. 263

» éprouvé la rigueur d'une domina-  
» tion trop rude & trop haute. Nous  
» en avons deux beaux exemples dans  
» Louis XII, surnommé le Pere du  
» Peuple, & dans notre Henri, deux  
» des meilleurs Rois, qui, en ces der-  
» niers siècles, aient porté le Sceptre  
» des Fleurs de Lys.

Maintenant qui pourroit recueil-  
lir, & dignement arranger, toutes les  
vertus héroïques, les belles actions  
& les qualités éminentes de Henri le  
Grand, lui feroit une Couronne bien  
plus précieuse & plus éclatante, que <sup>Couronne</sup>  
celle dont sa tête fut ornée le jour <sup>mystique à la</sup>  
de son Sacre. Ce fond de franchise <sup>gloire de</sup>  
& de sincérité, pur & exempt de ma- <sup>Henri le</sup>  
lice, de fiel & d'aigreur, en feroit la <sup>Grand.</sup>  
matiere plus précieuse que l'or. Sa  
renommée & sa gloire, qui ne finira  
jamais, en feroit le cercle. Ses Victoi-  
res, de Coutras, d'Arques, d'Yvry, de  
Fontaine françoise; ses négociations,  
de la Paix de Vervins, de l'accommo-  
dement des Vénitiens avec le Pape,  
de la Treve d'entre les Espagnols &  
les Hollandois, & de cette grande Li-  
gue avec tous les Princes de la Chré-  
tienté pour l'exécution du dessein que  
nous avons marqué, en feroient les

branches. Puis sa valeur guerrière , sa générosité , sa constance , sa bonne foi , sa sagesse , sa prudence , son activité , sa vigilance , son œconomie , sa justice & cent autres vertus , en feroient les pierreries. Entre lesquelles cet amour paternel & cordial qu'il avoit pour ses Peuples , jetteroit un feu brillant & vif comme une escarboucle ; la fermeté de son courage toujours invincible dans les périls , y auroit le prix & la beauté du diamant ; & sa clémence sans pareille , qui releva ses Ennemis , que sa vaillance avoit terrassés , y paroîtroit comme une émeraude qui répand la gaieté & la joie dans la vue de tous ceux qui la regardent. Pour continuer la métaphore , je dirai encore que tant de sages Réglemens qu'il fit pour la Justice , pour la Police & pour les Finances , tant de beaux & utiles établissemens de toutes sortes de Manufactures , qui produisoient à la France un profit de plusieurs millions par an , tant de superbes Bâtimens , comme les Galeries du Louvre , le Pont neuf , la Place royale , le Collège royal , les Quais de la rivière de Seine , Fontainebleau , Monceaux , Saint Germain ,

## DE HENRI LE GRAND. 265

tant d'ouvrages publics, de pont, de chauffées, de grands chemins réparés, tant d'Eglises rebâties en plusieurs endroits du Roïaume, en feroient comme les gravures & les embellissemens.

Couronnons donc de mille louanges la mémoire immortelle de ce grand Roi, l'amour des François, & la terreur des Espagnols, l'honneur de son siecle & l'admiration de la Postérité; faisons le vivre dans nos cœurs & dans nos affections, malgré la rage des Méchans qui lui ont ôté la vie; poussons autant d'acclamations à sa gloire, qu'il a fait de biens à la France. Ce fut un Hercule, qui coupa les têtes de l'Hydre, en terrassant la Ligue. Il fut plus grand qu'Alexandre, & plus grand que Pompée, parce qu'il fut aussi vaillant, & qu'il fut plus juste; qu'il ne gagna pas moins de victoires, & qu'il gagna plus de cœurs. Il conquit les Gaules aussi bien que Jules César; mais il les conquit pour leur rendre la liberté, & César les subjugua pour la leur ôter: il les enrichit, & César les pillâ.

Que son nom soit donc élevé au-dessus de celui des Hercules, des Alexandres, des Pompées & des Césars; que son Regne

*Souhaits des  
gen. de bien  
& des bons  
François.*

soit le modele des bons Regnes, & ses exemples, de clairs flambeaux, qui puissent illuminer les yeux des autres Princes; que sa postérité soit éternellement couronnée de Fleurs de Lys; qu'elle soit toujours auguste, toujours triomphante; & pour comble de nos souhaits, que Louis le Victorieux son Petit-fils, lui ressemble, & s'il se peut même, qu'il le surpasse.

F I N



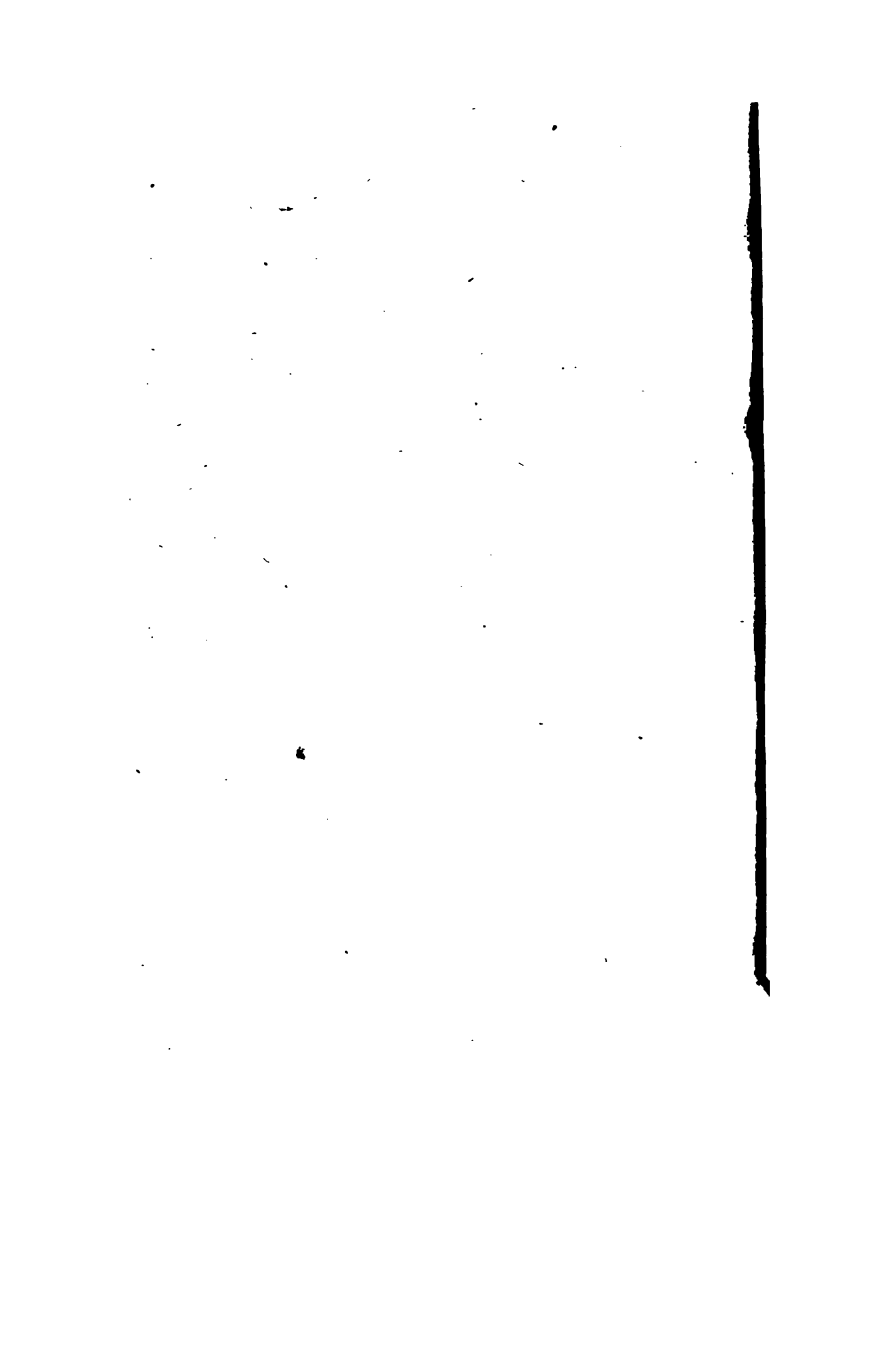
RECUEIL

**RECUEIL**  
**DE QUELQUES**  
**BELLES ACTIONS**  
**ET**  
**PAROLES MÉMORABLES**  
**DU ROI**  
**HENRI LE GRAND:**

*Tome II.*

**N**







AU ROI.

SIRE,

*COMME je fais que le soin  
que V. M. a pris de lire le*

N ij

## ÉPI TRE.

*sommaire de la vie de HENRI  
LE GRAND , lui a donné quel-  
que satisfaction , & causé beau-  
coup de joie à toute la France ,  
qui voit son Roi marcher sur  
de si glorieuses traces , j'ai cru  
que je devois y ajouter ce petit  
Recueil que j'ai fait de quel-  
ques-unes des plus belles ac-  
tions & des paroles les plus  
mémorables de cet auguste Mo-  
narque , afin que le portrait que  
j'en donne à V. M. soit plus  
achevé & plus accompli. En  
effet , SIRE , toutes ces par-  
ticularités représentent l'inté-  
rieur de son ame , & expriment  
son génie & ses inclinations  
plus fortement que ne fait tout*

## ÉPITRE.

*ce qu'il y a de plus éclatant  
en son Histoire ; & au même  
tems découvrant le fond de  
son cœur & de son esprit , elles  
nous font voir que ce géné-  
reux Prince étoit tel au dedans  
qu'il se montrait au dehors , &  
qu'il ne ressembloit pas à ceux  
qui n'ont rien de bon que  
l'extérieur , & qui cachent de  
dangereux vices , sous de belles  
apparences. Mais , SIRE , il  
faut avouer que vous faites  
mieux son portrait en votre  
personne & en votre conduite ,  
que ne sauroient faire tous les  
pinceaux & toutes les plumes  
du monde. Aussi comme V. M.  
n'a pas désagréable que j'aie*

## ÉPI TRE.

*l'honneur de demeurer auprès d'Elle , & tout ensemble la joie de voir d'assez près ses grandes & glorieuses actions ; je me sens obligé de prendre le soin de les écrire , pour en rendre un jour mon témoignage à toute l'Europe & à la postérité. De sorte que je crois que quand le Public aura vu l'Histoire que je lui en veux donner , il avouera que le parallele de V. M. avec Henri le Grand , sera fort juste , & que même la gloire de l'Aieul aura reçu un nouvel éclat de celle de son Petit-fils. Je ne serai point en peine de rechercher des artifices & de faux*

## ÉPI TRE.

*ornemens pour embellir cet Ouvrage ; je n'aurai besoin d'y employer que la candeur & la vérité toute simple ; & si j'ai alors quelque reproche à craindre , ce sera d'en avoir moins dit que la Renommée. En effet , SIRE , voyant cet air si noble , & cette profonde sagesse avec laquelle V. M. agit , j'ose prédire hardiment & sans flatterie , que vos vertus héroïques surpasseront bientôt celles d'Auguste , de Charlemagne & de Henri le Grand ; & j'espere aussi que le Ciel vous continuant ses faveurs , je verrai votre gloire & vos prospérités égaler les souhaits*

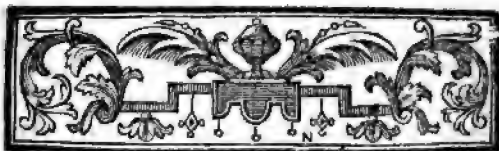
**EPITRE.**

*que j'en fais tous les jours,  
avec le zèle que doit avoir,*

*SIRE,*

*De Votre Majesté,*

**Le très-humble, très obéissant, très-  
fidele & très obligé Serviteur &  
Sujet, HARDOUIN, E. de Rodez.**



## RECUEIL

*De quelques belles actions & paroles  
mémemorables du Roi HENRI LE  
GRAND, lesquelles n'ont point  
été inférées en fa vie.*

**L**E travail feroit infini & ennuieux à qui ne voudroit rien omettre de ce qu'il y a de beau dans la Vie de HENRI LE GRAND. Plus de cinquante Hiftoriens, & plus de cinq cens Panégyriftes, Poètes & Orateurs y ont travaillé, & n'en ont pas recueilli la moitié de ce qui s'en pouvoit recueillir. Parmi une fi abondante variété, nous choifirons encore quelques fleurs, non pas peut-être des plus belles, mais de celles qu'il aimoit le mieux ; & nous les rapporterons ici fans ordre & fans art, la confufion des chofes agréables aiant fa beauté auffi bien que l'agencement.

Quelques-uns ont remarqué que ce



grand Roi avoit surpassé l'Empereur Auguste en bonté & en clémence, & qu'après de longues guerres civiles, il avoit comme lui refermé les plaies de l'Etat, calmé toutes les tempêtes qui l'agitoient & rendu la force aux Loix, l'autorité aux Magistrats & la discipline aux Troupes.

Plusieurs aussi ont comparé le commencement de son regne à celui de David, pour les grandes traverses qu'il éprouva; le milieu à celui de Salomon, pour les ordres & les beaux réglemens, & pour l'abondance qu'il mit dans son Roïaume; & sa fin lamentable à celle de Josias. C'étoient trois des meilleurs & des plus religieux Rois du Peuple de Dieu.

D'autres l'ont mis en parallele avec Cyrus, Fondateur de l'Empire de Perse, avec Alexandre le Grand, avec les Empereurs Constantin I, Charlemagne, Othon I & Henri IV. Certes il n'y en a pas un de tous ces Princes à qui on ne le puisse égaler, & peut-être qu'il y en a qu'il a surpassés de beaucoup.

C'est une curieuse remarque; que jamais Prince n'étoit venu d'un degré si éloigné à la succession d'une Cour

# DE HENRI LE GRAND. 277

ronne , & n'avoit tant vu mourir de Princes du Sang avant lui : mais c'en est encore une plus importante , que jamais Roi de France n'avoit tant uni de belles Terres au Domaine , comme il fit. Il y en a apporté plus lui seul , que n'avoient fait Philippe de Valois , Louis XII & François I. qui avoient été comme lui de Ligne collatérale.

Il y unit la partie qui lui restoit du Roïaume de Navarre , la Souveraineté de Béarn , les Duchés d'Alençon , de Vendôme , d'Albret , de Beaumont le Vicomte ; je ne sais combien de riches Comtés , Foix , Armagnac , Bigorre , Rouergue , Périgord , la Fere , Marle , Soissons , Limoges , Conversan , & tant d'autres Terres , que le dénombrement en seroit ennuieux.

Il seroit bien aisé de dire quelle étoit la passion dominante de ce Prince , mais non pas quelle étoit sa plus haute vertu ; car il les avoit presque toutes au souverain degré. Quant à sa

La vaillance & vertu guerrière , peut-être qu'il seroit impossible de trouver aucun Souverain , ni même aucun Capitaine , qui l'ait fait paroître en tant d'occasions que lui. On disoit de l'Empereur Henri IV , qu'il s'étoit trouvé

en soixante & deux batailles , ou grands combats ; mais notre Henri avoit signalé son courage héroïque en quatre ou cinq batailles rangées , en plus de cent combats fort sanglans , & en deux cens sièges de Places. Avant que la mort de Henri III l'eût appelé à la Couronne , il eut à soutenir sept guerres , qu'il termina heureusement par sept Traités de Paix ; & dans ces guerres , il se vit , à diverses fois & en divers lieux , quarante-cinq armées sur les bras , n'ayant rien de bien assuré que sa propre vertu pour supporter un si grand fardeau.

Depuis l'âge de quinze ans qu'il endossa les armes , il les porta continuellement jusqu'à l'âge de quarante-cinq ans. En toutes les occasions il alloit aussi avant dans le péril que pas un de ses Capitaines ; il fut blessé deux ou trois fois , mais légèrement. Ce n'étoit pourtant pas la témérité , ni le seul désir de gloire , qui le portoit dans les hasards ; c'étoit la nécessité : il falloit qu'il montrât l'exemple à ses Soldats. La fortune de la France & la sienne étoient réduites en tel état , que l'honneur l'obligeoit à vaincre ou à mourir. » Autrement il ne se fût pas exposé de

## DE HENRI LE GRAND. 279

» la forte ; car il n'ignoroit point qu'un  
» Roi paisible dans son Etat , lui de-  
» vant plus qu'à soi-même , est obligé  
» de se conserver pour l'amour de lui.

Il fut si généreux que de vouloir que Vitry , Capitaine de ses Gardes du corps , reçût en sa Compagnie celui qui le blessa à la Journée d'Aumale. Le Maréchal d'Estrées étant un jour dans son carosse , & ce Garde marchant à la portiere , il le lui montra , lui disant, *Voilà le Soldat qui me blessa à la Journée d'Aumale.* Sans mentir , cette action est bien héroïque.

Il ne craignoit point la mort de quelque façon qu'elle se présentât à lui , ou dans les Armées , ou dans son lit. On l'entendit souvent dire , *qu'il s'en remettoit avec une entière soumission à la Providence divine , & qu'il n'auroit jamais ni peur , ni regret , quand il plairoit à Dieu de l'appeller.*

Il alloit au combat avec un courage tout-à fait martial , & une brave résolution , mais sans fanfaronnerie. Après la victoire , il témoignoit moins de joie qu'avant la bataille ; *par ce , disoit-il , qu'il ne pouvoit se réjouir de voir les François ses Sujets étendus morts sur la place , & que le gain qu'il faisoit ne se pouvoit faire sans perte.*

## 280 HISTOIRE.

Son activité.

Il étoit merveilleusement actif; il le vouloit trouver par-tout & à toutes les entreprises; il s'appliquoit entièrement à tout ce qu'il faisoit, & ne se portoit jamais à aucune chose qu'il n'en eût une entière connoissance, & qu'il n'eût vu tous les moyens qui la pouvoient faire réussir, ou l'empêcher: il avoit toujours l'œil à l'exécution de ce qu'il commandoit, & souvent se mettoit de la partie. Ainsi il trouvoit peu d'entreprises dont il ne vint à bout, & peu d'obstacles qu'il ne forçât; de sorte que ce n'étoit pas sans juste raison qu'il avoit pris pour devise un Hercule dompteur des Monstres, avec ces paroles, *In via virtuti nulla est via.*

Son jugement.  
m. nt.

Il jugeoit merveilleusement bien des desseins des Ennemis; & souvent aiant prévu ce qu'ils devoient entreprendre, il donna des ordres qui sauverent son Armée, & firent dire à ses plus grands Capitaines, qu'ils lui étoient redevables de leur salut, & qu'aiant l'esprit plus relevé, il voïoit plus loin qu'eux.

Sa promptitude.

Sa promptitude n'étoit pas moindre que son jugement. Le Duc de Parme aiant expérimenté plusieurs fois avec

## DE HENRI LE GRAND. 281

quelle célérité il agissoit, disoit de lui que les autres Généraux faisoient la guerre en Lions & en Sangliers, qui sont Animaux terrestres ; mais que le Roi la faisoit en Aigle volant. Aussi étoit-il toujours à cheval, ce qui donna lieu de dire de lui, qu'il ufoit plus de bottes que de souliers, & qu'il étoit moins de tems au lit, que le Duc de Mayenne n'étoit à table.

Il disoit que les grands mangeurs & les grands dormeurs n'étoient capables de rien de grand ; & qu'une ame que le sommeil & le manger ensevelissent dans la masse de la chair, ne peut avoir de mouvemens nobles & généreux. Que s'il aimoit les festins & la bonne chere, ce n'étoit pas pour se remplir le corps, mais pour s'égaier l'esprit, & pour se donner de la joie.

Il n'étoit point Bigot, mais véritablement pieux & Chrétien : il avoit de beaux sentimens de la grandeur de Dieu & de sa bonté infinie : il disoit *qu'il trembloit de crainte, & qu'il devenoit plus petit qu'un atôme, quand il se voioit en la présence de cette Majesté, qui a tiré toutes les choses du néant, & qui les y peut réduire, en re-*

Sa piété

*tirant le concours de sa main toute puissante ; mais qu'il se sentoit transporté d'une joie indicible, quand il contemploit que cette souveraine Bonté tenoit tous les hommes sous ses aîles comme ses Enfans , & principalement les Rois , à qui elle communique son autorité , pour faire du bien aux autres hommes.*

Depuis sa conversion, il eut toujours un très grand respect pour le saint Siège, & s'en montra le Défenseur avec le même zèle que ses Ancêtres. Il eut aussi une forte & vive foi pour la réalité du Corps de JESUS-CHRIST dans l'Eucharistie.

Passant un jour par la rue , assez près du Louvre , il rencontra un Prêtre qui portoit le Saint Sacrement ; il se mit aussi-tôt à genoux & l'adora fort respectueusement. Le Duc de Sully , Huguenot , qui l'accompagnait , lui demanda ; *Sire , est-il possible que vous croyiez en cela , après les choses que j'ai vues ?* Le Roi lui répartit ; *Oui , vive Dieu , j'y crois , & il faut être fou pour n'y pas croire ; je voudrois qu'il m'eût coûté un doigt de la main , & que vous y crussiez comme moi.*

Aussi emploïa-t-il tous les moïens

## DE HENRI LE GRAND. 283

de douceur pour attirer avec lui tous ses Sujets dans le sein de l'Eglise ; de sorte qu'il fut cause de la conversion de plus de soixante mille ames. Mais il ne voulut jamais user d'aucune violence pour cela , comme les Ligueurs l'eussent désiré , & même il méprisoit ceux qui se convertissoient pour quelque intérêt temporel.

Lorsqu'il prioit Dieu , il le prioit à deux genoux , les mains jointes & les yeux au Ciel ; ses prieres n'étoient pas longues , mais ferventes ; tout le tems de sa vie , il n'entreprit aucune chose , que premièrement il n'eût imploré l'assistance de Dieu , & qu'il ne lui en eût remis l'événement entre les mains. J'ai appris depuis peu de jours , d'un homme de très grande condition qui l'accompagnoit pour l'ordinaire dans ses Chasses , que jamais on ne lançoit le Cerf , qu'il n'ôtât son chapeau , ne fît le signe de la Croix , & puis piquoit son cheval & suivoit le Cerf.

Il avoit lu & étudié l'Ecriture sainte ; il prenoit plaisir de l'ouir expliquer , & souvent il en tiroit des comparaisons dans ses discours.

Lorsqu'il étoit encore Huguenot ,



il honoroit les Prélats & les Ecclesiastiques, quoiqu'ils fussent les plus âpres Persécuteurs, & que la plupart, au lieu de le rappeler doucement dans la bergerie, fissent tout leur possible pour l'en éloigner, & lui en fermer l'entrée.

Il rétablit l'exercice de la Religion Catholique en plus de trois cens Villes & Bourgs, où il n'avoit point été depuis plus de trente ans. Que dirai-je de tant d'Eglises qu'il a rebâties, de tant d'Hôpitaux qu'il a fondés, entre autres celui de S. Louis auprès de Paris pour les Pestiférés, l'un des plus beaux Bâtimens qui ornent cette grande Ville, & celui des Freres de la Charité au Faubourg Saint Germain, de ce que par son crédit il a conservé le Saint Sépulchre de JESUS-CHRIST en Jérusalem, que les Turcs vouloient détruire, fait mettre en liberté les Cordeliers qui en sont les Gardiens, que les Barbares avoient mis aux fers; & obtenu permission du Grand Seigneur de bâtir une Maison aux Peres Jésuites dans les Fauxbourgs de Constantinople?

Sa Justice. Homere dit que la Justice est une des Conseilleres de Jupiter. On peut

## DE HENRI LE GRAND. 285

dire plus véritablement qu'elle l'étoit de Henri le Grand. S'il en faut croire son plus confident Ministre, il a souvent protesté, ~~en~~ public & en particulier qu'il ne vouloit point du bien d'Autrui injustement, qu'il ne désiroit que le sien, & que Dieu lui avoit donné un assez beau Roïaume pour en être satisfait, si ce n'étoit que par la Providence il permît quelque autre chose. Aussi voit on que dans le grand dessein qu'il avoit fait de diviser la Chrétienté en quinze Dominations, il ne prenoit pas un pouce de terre pour lui; tant s'en faut, il renonçoit à ses justes prétentions sur le Roïaume de Navarre.

Jamais Prince ne fut plus exact que lui à païer ses dettes. Il ne faut que voir ses Lettres au Duc de Sully, son Sur-Intendant, dans lesquelles il lui commande bien souvent de païer même ce qu'il doit du jeu.

L'un des projets auquel il vouloit travailler avec plus d'ardeur, c'étoit de retrancher les longueurs & les chicanes des Procès. Presque toutes les fois que son Chancelier, & Achille de Harlay son premier Président, le venoient voir, il les conjuroit d'en

trouver les moïens , afin que son Peuple ne fût plus tourmenté par cette guerre de l'écritoire , quelquefois plus ruineuse que celle des armes.

Il ne pouvoit voir qu'avec aversion les Prélats de mauvaise vie & les Juges corrompus : il disoit des premiers ; *Je voudrois bien faire ce qu'ils prêchent , mais ils ne pensent pas que je sache tout ce qu'ils font ;* & des autres ; *Je ne puis comprendre comment il y a des gens si méchans , qu'ils jugent contre leur science & leur conscience.*

Il gardoit toujours une oreille pour la Partie accusée, il ne se laissoit point prévenir & ne jugeoit de personne, qu'auparavant il ne fût bien informé. Ainsi les gens de bien avoient toujours le plus grand avantage auprès de lui.

Il disoit , *qu'il ne falloit pas , pour bien régner , qu'un Roi fît tout ce qu'il pouvoit faire ;* sentiment fort semblable à celui que le grand Empereur Justinien a marqué par ces paroles toutes roïales , & dignes d'être écrites en lettres d'or : **DIGNA VOX EST MAJESTATE REGNANTIS , SUBDITUM SE LEGIBUS PROFITERI.**

## DE HENRI LE GRAND. 287

Voilà pourquoi ce sage Roi ne croïoit point que ce fût bleſſer ſon autorité , que d'entendre les rémonſtrances de ſes Sujets & de ſes Parlemens. Il examinoit leurs raiſons avec eux-mêmes & avec ſon Conſeil , & croïoit qu'il lui étoit honorable de changer quelquefois ſes réſolutions , quand il reconnoiſſoit quelque choſe de meilleur , ou bien qu'il ſ'étoit trompé , ſachant qu'il n'y a point d'homme au monde ſi intelligent & ſi éclairé qui ne puiſſe faillir , ſoit par paſſion , ſoit par défaut de connoiſſance. Mais quand il trouvoit que les motifs qu'il avoit eus d'ordonner quelque choſe , étoient plus puiſſans & plus juſtes que les leurs , il vouloit être obéi abſolument , & diſoit à ſes Cours ſouveraines , que ſes lumieres & ſon expérience ne pouvoient plus ſouffrir ces contradictions.

Il diſoit quelquefois que Dieu lui feroit la grace en ſa vieillesſe d'aller deux ou trois fois la ſemaine au Parlement & à la Chambre des Comptes , comme y alloit le bon Roi Louis XII, pour travailler à l'abréviation des Procès , & mettre un ſi bon ordre à ſes Finances , qu'à l'avenir on ne les

pût diffiper. Ce devoient être les dernières promenades.

Il se montroit très-facile à accorder des grâces, quand le crime n'étoit pas horrible ; car en ce cas-là il demeurait ferme dans la sévérité.

Ainsi il répondit un jour à quelqu'un qui lui demandoit abolition d'un excès commis sur des Officiers de Justice ; *Je n'ai que deux yeux & deux piés, en quoi serois-je donc différent du reste de mes Sujets, si je n'avois la force de la Justice en ma disposition ?*

Il dit encore un jour à un homme de condition, qui lui demandoit grâce pour son Neveu, qui avoit commis un assassinat : *Je suis bien marri que je ne vous puis accorder ce que vous me demandez ; il vous sied bien de faire l'oncle, & à moi de faire le Roi ; j'excuse votre requête, excusez mon refus.*

✓  
Son amour  
pour la gloire  
& la réputation.

Il aimoit passionnément la gloire & la réputation, comme font toutes les grandes ames, & étoit très-sensible au bien & au mal qu'on disoit de lui ; mais il ne vouloit point de louanges qui ne partissent du cœur, & il ne se plaisoit pas à être loué en face, ni par des gens qui fussent in-

dignes eux-mêmes d'être loués. C'est pour cela qu'autant qu'il estimoit ceux qu'il croioit bons Historiens, prenant plaisir à les entretenir & à les instruire de ce qu'il avoit fait, & leur donnant de grandes pensions; autant méprisoit-il les plumes médiocres, qui ne sont point capables d'éterniser un nom. Il ressembloit en cela à Alexandre le Grand, qui défendit à tous les Peintres de faire son Portrait, hormis au seul Apelles, dont le pinceau pouvoit en quelque sorte égaler sa réputation.

On lui faisoit un extrême déplaisir de lui celer la vérité; il la vouloit savoir de toutes choses; mais sur-tout on ne pouvoit l'obliger davantage que de l'avertir de tout ce qu'on disoit de lui, car il vouloit connoître ses défauts, pour les corriger; on l'est pourtant offensé de lui en parler ailleurs que dans le particulier. Alors il recevoit fort bien les avis qu'on lui donnoit, il en remercioit & encourageoit ceux qui avoient pris cette liberté, de continuer dans les occasions. » Aussi est ce le seul moïen par lequel un Prince peut se rendre parfait; savoir toutes choses, & n'être jamais trompé.

Il vouloit  
savoir la vé-  
rite.

Il gardoit  
sa foi exacte-  
ment.

Jamais Prince ne fut plus religieux observateur de sa foi & de sa parole que lui, suivant ce beau mot du Roi Jean, *Que si la foi étoit perdue au monde, elle devroit se retrouver dans la bouche des Rois*. Nous en avons marqué plusieurs exemples dans sa vie, entre autres un touchant le Duc de Savoie; mais parce qu'il est merveilleusement beau, il sera bon d'ajouter ici ce qu'en a écrit d'Aubigné, d'autant plus croïable en cela qu'il n'a pas été trop favorable à ce Prince en plusieurs autres choses. *Deux vieux Conseillers d'Etat*, dit-il, *se firent Auteurs d'un étrange Conseil, c'étoit de retenir ce Duc, & de violer le sauf-conduit à celui qu'ils accusoient d'avoir tant de fois faussé les communs accords à son profit. Par ce moïen, disoient-ils, le Roi poura recouvrer le Marquisat de Saluces, épargnant son tems, ses finances & la vie des Soldats François. Mais le Roi leur répondit : J'ai tiré de ma naissance & j'ai appris de ceux qui m'ont nourri, que l'observation de la foi est plus utile que tout ce que la perfidie promet. J'ai l'exemple du Roi François, qui pouvoit par la tromperie, retenir un plus friand morceau, savoir Charles-Quint. Que si le Duc de*  
Savoie

D'Aubigné,  
liv. 3. page  
467.

## DE HENRI LE GRAND. 297

*Savoie a violé sa parole , l'imitation de la faute d'autrui n'est pas innocence ; & un Roi use bien de la perfidie de ses Ennemis , quand il la fait servir de lustre à sa foi. Où peut - on trouver une plus belle leçon , & de plus généreux sentimens ?*

Bien qu'il aimât les bons mots , <sup>Il haïssoit la médifance.</sup> & qu'il entendît aussi - bien raillerie que Gentilhomme de sa Cour, néanmoins il haïssoit & les Médifans & les médifances ; & s'il parloit mal de quelqu'un , il falloit que ce fût un homme tout-à-fait reconnu pour Méchant : car pour ceux-là , il croïoit que c'étoit justice de les déchirer , & de les faire connoître à tout le monde pour tels qu'ils étoient ; témoin ce que nous avons remarqué qu'il dit de Laffin à Biron. Ses fideles Serviteurs avoient cet avantage , que les mauvais offices de ces gens-là , ne pouvoient leur donner d'atteinte dans son esprit. Sans quoi tout est perdu dans une Cour , & il est impossible que les Fripons & les Méchans ne prévalent sur les gens de bien.

Il chériffoit infiniment sa Noblesse , <sup>Il aimoit sa Noblesse.</sup> & tenoit à grande gloire de se dire le Chef de cet illustre Corps. Quand il



comptoit les graces que Dieu lui avoit faites , il se glorifioit sur-tout d'avoir toujours quatre mille Gentilshommes à sa suite , capables de combattre la plus grande Armée qu'on lui pût mettre en tête. Un Ambassadeur d'Espagne lui témoignant un jour qu'il étoit surpris de voir que quantité de Gentilshommes l'environnoient & le pressoient un peu ; le Roi lui dit : *Si vous m'aviez vu un jour de bataille , ils m'auraient bien davantage.*

Il vivoit avec ses Courtisans dans une grande familiarité , & vouloit qu'ils en usassent de même avec lui , pourvu qu'ils ne sortissent jamais du respect qui lui étoit dû ; & si quel-qu'un y eût manqué , il lui eût sans doute fait sentir sa faute.

Et les gens  
de Lettres.

Quelques-uns ont voulu dire qu'il n'aimoit point les gens de Lettres ; mais ils se sont trompés. Il donnoit pension à plusieurs Hommes doctes , même dans l'Italie & dans l'Allemagne , & prenoit soin lui-même de la leur faire tenir. Le Cardinal du Perron , Desponde , Scaliger , Casaubon , Frêne-Capaye , & plusieurs autres , ont bien rendu témoignage de l'estime qu'il faisoit de la Doctrine,

DE HENRI LE GRAND. 293

C'est aussi une erreur de croire qu'il ignoroit tout-à-fait les Lettres. Il est certain qu'il n'étoit pas extrêmement savant ; mais aussi faut-il avouer qu'il n'ignoroit pas ce qui est le plus nécessaire à un Roi. Il savoit un peu de Latin ; il avoit fort étudié les Histoires, tant celle de France, que la Grecque & la Romaine, & l'Histoire de la Bible ; il savoit par théorie aussi bien que par pratique, la Politique, la Morale & l'Économique ; il avoit appris l'Art militaire dans les Livres au même tems qu'il l'apprenoit par l'exercice, & il savoit par cœur grand nombre de belles Sentences tirées des anciens Auteurs, qu'il appliquoit si à propos, que les Maîtres en étoient tout étonnés. Il avoit résolu à son retour d'Allemagne de faire réformer l'Université de Paris, & d'y fonder quatre ou cinq Colléges, où l'on eût enseigné gratuitement, & entr'autres un, où il y eût un fonds pour élever trois cens Gentilshommes, sans qu'il en eût rien coûté à leurs Parens.

Véritablement il n'étoit pas libéral jusqu'à faire des profusions, comme l'avoient été les Princes de la Maison de Valois ; mais s'il épargnoit ses

Sa libéralité.

étoit si équitable , &  
qu'on ne peut pas dire  
retenu le salaire ou la  
ceux qui l'avoient sei  
réellement tous les ans  
non point en billets & e  
de trois millions de liv  
perfoit & répandoit à  
de personnes. N'étoit-c  
pour ce tems-là ?

Il avoit quelquefoi  
tudes & des coleres c  
leurs Serviteurs , mais  
en un moment , & il n  
honte , lorsque c'étoier  
condition & de mérit  
faire excuse. Vous vou  
ce pronos de ce qu'il f

## DE HENRI LE GRAND. 295

paillasse, tenir d'une main un morceau de pain bis qu'il mangeoit , & de l'autre un charbon pour dessiner un Campement & des Tranchées. On l'a vû prendre le pic pour fouir la terre & exciter les Soldats au travail : on l'a vû qui consoloit les pauvres gens durant la Guerre, & prenoit peine de leur faire entendre que ce n'étoit pas lui, mais la Ligue qui étoit cause de leurs miseres.

Depuis, en tems de Paix il se familiarisoit avec les plus petits, s'égaroit exprès de ses Gens pour se mêler parmi les Villageois & parmi les Marchands dans les Hôtelleries, auxquels il faisoit cent questions, pour apprendre d'eux les vérités qu'il savoit bien qu'on ne lui osoit point dire, & pour tirer la connoissance des griefs que souffroit son Peuple, soit par la violence des Gentilshommes, soit par les extorsions des Receveurs & Financiers, ou par les concussions des méchans Juges. Quand il avoit appris d'eux ce qu'il vouloit savoir, il s'en retournoit joindre ses Gens, qui étoient quelquefois bien en peine de savoir où il étoit.

Ce fut dans une de ces occasions-là,



mis quelques Gens sur  
Vie , il y en eut un  
biens , mais finit par-  
*les Femmes , Dieu pun*  
*il est à craindre qu'en*  
*après en avoir tant souff*  
lui entrèrent si avant c  
disoit que jamais Prédi  
si vivement touché.

Une autre fois étar  
vail de la Chasse, il ent  
tellerie sur un grand  
mit à table avec quelq  
Après avoir dîné, or  
de sa conversion ; ils  
soient point, car il é  
tu assez modestement  
de Cochons s'avança

# DE HENRI LE GRAND. 297

l'appelloient , *Sire* , & *Votre Majesté* , fut sans doute fort étonné , & eût bien voulu retenir sa parole indiscrete. Le Roi sortant de là lui frappa sur l'épaule , & lui dit : *Bon Homme , la caque sent toujours le hareng , mais c'est en votre endroit , non pas au mien ; je suis , Dieu merci , bon Catholique , mais vous gardez encore du vieux levain de la Ligue.*

En quels termes faudroit-il parler de sa débonnairété & de sa clémence , pour en parler dignement ? On peut dire qu'il étoit tout cœur , & qu'il n'avoit point de fiel. De tant de Conspirateurs , qui ont voulu bouleverser son Roïaume , on remarque qu'il n'en a châtié aucun que le Maréchal de Biron , auquel , avant que de le livrer à la Justice , il offrit par trois fois la grace , en cas qu'il voulût lui avouer son crime.

Dans toutes les occasions de Guerre , quand il voïoit les Ennemis ploïer & se mettre en déroute , n'alloit-il pas à la tête de ses Bataillons , criant : *Sauve les François , quartiers aux François ?* En tems de Paix il tenoit toujours ses mains nettes du sang de ses Sujets , bien qu'il ne fût jamais retourné des Combats , que son épée ne

fût teinte du sang de ses ennemis.

Il faisoit comme un bon Pasteur, qui tâche de guerir ce qu'il y a de gâré dans son troupeau, plutôt que de l'égorger : il employoit la patience, les bienfaits & l'adresse, pour ramener les esprits que les factions avoient égarés : il dissimuloit même leurs mauvaises volonté, & malgré qu'ils en eussent, les empêchoit de faire mal, & les tournoit au bien ; *Un sage Roi, disoit-il, étant comme un habile Apoticaire, qui des plus méchans poisons compose d'excellens antidotes, & des viperes en fait de la shériaque.*

Son amour  
pour ses su-  
jets.

Par dessus toutes ces grandes qualités excelloient la tendresse indicible & l'amour qu'il avoit pour son peuple. Il n'avoit point de plus forte passion que de le soulager, que de le faire vivre en paix & à son aise ; il n'avoit point de discours plus ordinaire à la bouche que celui-là. On voit une infinité de ses lettres aux Gouverneurs des Provinces, à son Surintendant, à ses Parlemens, dans lesquelles il dit : *Ayez soin de mon peuple, ce sont mes enfans, Dieu m'en a commis la garde, j'en suis responsable, & autres*

DE HENRI LE GRAND. 299

paroles semblables pleines d'ardeur & de bonté cordiale & paternelle.

Lorsque le Duc de Savoie vint en France, le Roi le mena un jour voir jouer à la paume, sur les fossés du Fauxbourg S. Germain, où après le jeu, comme ils étoient tous deux à une fenêtre qui regardoit sur la rue, le Duc voyant un grand peuple, lui dit qu'il ne pouvoit assez admirer la beauté & l'opulence de la France, & demanda à Sa Majesté ce qu'elle lui valoit de revenu. Ce Prince généreux & prompt en ses reparties, lui répondit ; *elle me vaut ce que je veux*. Le Duc trouvant cette réponse vague, le voulut presser de lui dire précisément ce que la France lui valoit. Le Roi répliqua : *oui, ce que je veux, parce qu'ayant le cœur de mon peuple, j'en aurai ce que je voudrai, & si Dieu me donne encore de la vie, je ferai qu'il n'y aura point de Laboureur en mon Royaume, qui n'ait moyen d'avoir une poule dans son pot : ajoutant, & si je ne laisserai pas d'avoir de quoi entretenir des gens de guerre pour mettre à la raison tous ceux qui choqueront mon autorité*. Le Duc ne repartit plus rien, & se le tint pour dit.



Quelques troupes qu'il envoyoit en Allemagne, ayant fait désordre en Champagne, & pillé quelques Maisons de Payfans, il dit aux Capitaines qui étoient demeurés à Paris, *Partez en diligence, donnez-y ordre, vous m'en répondrez. Quoi ! si on ruine mon peuple, qui me nourrira, qui souiendra les charges de l'Etat, qui payera vos pensions, Messieurs ? Vive Dieu, s'en prendre à mon peuple, c'est s'en prendre à moi.*

Les Habitans des Vallées qui sont du long de la Loire, ayant été ruinés par les débordemens de cette riviere, demandoient soulagement des tailles, & avoient écrit pour cet effet au Duc de Sully, Sur-Intendant des Finances. Ce Duc le fit aussitôt savoir au Roi par une lettre à laquelle il répondit

*Sully, tome  
troisième de  
ses Mémoires,  
p. 250, 251.* *en ses propres termes : pour ce qui touche la ruine des eaux, Dieu m'a bailé mes Sujets pour les conserver comme mes enfans ; que mon Conseil les traite avec charité ; les aumônes sont très-agréables à Dieu, particulièrement en cet accident, j'en sentirois ma conscience chargée : que l'on les secoure donc de tout ce que l'on jugera que je le pourrai faire. Après cela, faut-il*

## DE HENRI LE GRAND. 301

s'étonner si ce Prince étoit adoré de tout le monde?

La meilleure marque de la bonté d'un Souverain, & de la liaison très-étroite qui doit être toujours entre lui & ses Sujets, c'est le soin qu'il a de leur communiquer ses joies, & la part qu'ils y prennent, non-seulement par les apparences extérieures, qui sont fort trompeuses, & qui se donnent aussi bien aux mauvais Princes qu'aux bons; mais encore par des mouvemens intérieurs & par les sentimens du cœur.

Depuis que ce vrai pere du peuple François fut rentré dans Paris, & que sa bonté s'y fut fait connoître, tous les Habirans de ce petit monde s'intéressoient dans tout ce qui lui arrivoit, & en étoient aussi touchés que s'il leur fût arrivé à eux-mêmes: ils se réjouissoient de ses contentemens, & s'affligeoient de ses déplaisirs: toutes les deux fois qu'il fut malade, il sembloit que le peuple de cette grande Ville eût la fièvre, & au contraire quand il se portoit bien, sa santé faisoit la leur, & ils étoient persuadés que le salut de l'État, & celui de ce Prince n'étoit qu'une même chose. Récipro-

quement quand Dieu lui envoyoit quelque sujet de réjouissance , il vouloit qu'ils y participassent , & de cette façon il se communiquoit à eux par le plus tendre de son ame. Ainsi quand le Ciel lui eut donné un Dauphin , il le fit passer par les rues dans un berceau découvert, afin que tout le peuple pût le considérer à son aise , & jouir avec plaisir de la vue d'un bien qu'il avoit si long-temps désiré pour l'amour du pere.

JE MARQUERAI aussi quelques unes de ses paroles mémorables , dont les unes feront connoître ses sentimens & le fond de son ame ; les autres la vivacité de son esprit.

Quand il travailloit à des affaires pressantes , & qu'il ne pouvoit assister à la Messe , ( j'entends les jours ouvriers , car les Fêtes & Dimanches il n'y manquoit point , ) il en faisoit comme ses excuses aux Prélats qui se trouvoient à la Cour ; & leur disoit ; *quand je travail pour le public , il me semble que c'est quitter Dieu pour Dieu même.*

Il disoit quelquefois à ses plus confidens Serviteurs : *Les François ne me*

DE HENRI LE GRAND. 303

*connoissent pas assez bien, ils sauront ce que je vaurai quand ils m'auront perdu. Puis levant les yeux au Ciel, Seigneur je suis prêt à partir quand il te plaira ; mais que deviendra ce pauvre peuple ?*

Quand on le supplioit d'avoir plus de soin de la conservation de sa personne, qu'il n'avoit, & de n'aller pas si souvent seul, ou mal accompagné, comme il faisoit, il répondoit : *La peur ne doit point entrer dans une ame royale : qui craindra la mort, n'entreprendra rien sur moi : qui méprisera la vie, sera toujours maître de la mienne, sans que mille Gardes l'en puissent empêcher ; je me recommande à Dieu quand je me lève & quand je me couche, je suis entre ses mains ; & après tout je vis de telle façon que je ne dois point entrer en ces défiances. Il n'appartient qu'aux Tyrans d'être toujours en frayeur.*

Le Duc d'Orléans, son second fils, étant malade à l'extrémité, il déclara que s'il mourait, il ne vouloit point qu'on le consolât, parce qu'il s'étoit entièrement résigné à la volonté de Dieu.

Dans deux ou trois ans après qu'il

fut rentré dans Paris, tous les Fauxbourgs qui n'étoient que des masures, furent réparés ; & par les bâtimens particuliers & publics qui se firent dans cette grande Ville, elle devint plus belle que jamais. Les Ambassadeurs d'Espagne, qui vinrent jurer le Traité de Vervins, furent tous étonnés de la voir en si bon état, & si différente de ce qu'elle avoit été durant la guerre. Comme ils lui disoient donc un jour ; *Sire, voici une Ville qui a bien changé de face depuis que nous ne l'avons vue. Ne vous en étonnez pas*, leur dit-il, *quand le Maître n'est point à sa maison, tout y en désordre : mais quand il est revenu, sa présence y sert d'ornement, & toutes choses y profitent.*

Il avoit été dans de grandes nécessités au commencement de son regne, de sorte qu'il disoit, *qu'il s'étoit vu Roi sans Royaume, mari sans femme, faisant la guerre sans argent ; mais que depuis, Dieu lui avoit fait tant de graces, qu'en montrant son Arsenal, il se pouvoit vanter qu'il y avoit de quoi armer cinquante mille hommes avec toutes les munitions, & dans sa Bastille, qui est tout contre, de quoi les payer pour 3 ans.*

DE HENRI LE GRAND. 305

Il disoit qu'il avoit pourvu aux imaginaires opinions des trois sortes de personnes ; des Huguenots qui pensoient qu'il seroit toujours de leur Religion ; des Ligueux qui souhaitoient qu'il ne se convertît point ; & du Tiers-parti , qui croyoit qu'il ne se pourroit jamais remarier. *Je les ai trompé tous trois* , disoit-il , *j'ai quitté le Huguenotisme , je suis bon Catholique ; je me suis remarié , & j'ai des enfans qui me succéderont , s'il plaît à Dieu.*

Il disoit aussi que , lorsqu'il vint à la Couronne , il avoit trouvé trois partis ; que des trois il n'en avoit fait qu'un sans distinction ; qu'il étoit le Roi des uns , aussi bien que des autres ; qu'il les croyoit tous également affectionnés à son service , mais que c'étoit à lui d'en faire le discernement , & de choisir les plus capables.

Nérestan, fort brave Gentil-homme, lui faisoit un jour un beau Régiment, & comme il lui protestoit qu'il ne desiroit pour récompense que la gloire de le servir , il répondit : *c'est ainsi que doivent parler les bons sujets , ils doivent oublier leurs services ; mais c'est au Prince à s'en souvenir , & s'il veut qu'ils continuent d'être fidèles , il faut qu'il soit juste & reconnoissant.*

Les Huguenots lui demandant des places de sûreté, il leur dit : *Je suis la seul assurance de mes sujets, je n'ai encore manqué de foi à personne.* Et comme ils lui eurent répliqué que le Roi Henri III leur en avoit bien donné ; *le temps*, leur disoit-il, *faisoit qu'il vous craignoit & ne vous aimoit point, mais moi je vous aime & ne vous crains gueres.* On lui fait encore faire cette même réponse à quelques autres personnes.

On lui dit un jour d'un certain Capitaine, qui avoit été de la Ligue & fort brave, qu'encore qu'il eût obtenu de lui son pardon & quelques bienfaits, il ne l'aimoit pourtant point ; *je lui veux*, dit-il, *faire tant de bien, que je le forcerai de m'aimer malgré lui.* C'est ainsi que ce grand Prince gaignoit les plus révoltés ; & il avoit accoutumé de dire à ceux qui s'en étonnoient, *qu'on prenoit plus de mouches avec une cuillerée de miel, qu'avec vingt tonneaux de vinaigre.*

Mais si la politique l'obligeoit d'en user ainsi à l'égard de ceux qui ne l'aimoient pas, sa générosité le porta toujours à pardonner facilement à ceux qui s'humilioient devant lui. Aussi

DE HENRI LE GRAND. 307

avoit-il souvent ce beau vers de Virgile à la bouche, *parcere subjēctis & debellare superbos.*

Il se mocquoit fort de ceux qui passoient les bornes de leurs Professions, & se méloient d'autre chose que de leur métier. Un Prélat lui parlant un jour de la guerre, & assez mal, il tourna, comme on dit, du coq à l'âne, & lui demanda *de quel Saint étoit l'Office ce jour-là dans son Breviaire.*

Une autre fois un sien Tailleur ayant fait imprimer un petit livre de quelques Réglemens qu'il disoit être nécessaires pour le bien de l'État, & l'ayant présenté au Roi, il le prit en riant, & en ayant lû quelques pages, il dit à un de ses Valets de chambre : *allez-moi querir mon Chancelier pour me faire un habit, puisque voici mon Tailleur qui fait des réglemens.*

Un Provençal qui avoit acheté bien cher un Office de Président, & en avoit emprunté l'argent, l'étant venu saluer, il dit tout bas à un Seigneur qui étoit auprès de lui : *voilà un bon Justicier, je pense qu'il s'acquitera bien de sa Charge, & en peu de temps.*

Un Médecin fameux s'étant conver-



ti du Huguenotisme à la Religion Catholique, il dit à Sully : *Mon ami, ta Religion est bien malade, les Médecins l'abandonnent.*

Les Huguenots de Poitou & de Xaintonge lui ayant envoyé des Députés peu après sa conversion, pour lui faire quelques requêtes : il leur dit : *adressez-vous à ma sœur, car votre Etat est tombé en quenouille.* Cette Princesse étoit demeurée Huguenote.

La Reine faisant un ballet la première année de son mariage, pour lequel elle avoit choisi quinze Dames des plus belles & des plus qualifiées de la Cour, il dit au Nonce : *Monsieur, je n'ai jamais vu de plus bel escadron ni de plus périlleux que celui-là.*

Un certain Seigneur qui avoit longtemps balancé durant les troubles, sans prendre parti, l'étant un jour venu trouver comme il jouoit à la prime, il lui dit : *approchez-vous, Monsieur, soyez le bien venu, si nous gagnons, vous serez des nôtres.*

Une Dame de condition, déjà fort vieille & fort sèche, étant venue avec un habit verd à un bal qu'il donnoit,

DE HENRI LE GRAND. 309

il lui dit galamment , *qu'il lui étoit bien obligé de ce qu'elle avoit employé le verd & le sec pour faire honneur à la Compagnie.*

Un Ambassadeur d'Espagne lui disant par maniere de menaces , que le Roi son Maître soutiendrait quelque action à la tête de cent mille hommes, il lui repartit fièrement : *vous vous trompez , en Espagne ce ne sont pas des hommes , ce sont des ombres.*

Un jour le Prévôt des Marchands & les Echevins lui demandant permission de mettre quelque petite imposition sur les tuyaux des Fontaines de la Ville, pour leur aider à supporter les frais des festins qu'ils devoient faire à quarante Députés des Suisses venus à Paris pour le renouvellement de l'Alliance , il leur répondit : *trouvez quelqu'autre expédient que celui-là , il n'appartient qu'à Notre Seigneur de changer l'eau en vin.*

Voilà une petite partie des belles actions & des paroles mémorables de Henri le Grand ; il y en a une infinité d'autres qui sont gravées en caractères immortels dans le cœur de

**310 HISTOIRE &c.**

tous les bons François , qui les feront passer de pere en fils à toute la postérité , pour servir de modele aux Souverains qui auront pour but, comme ils y sont obligés , de regner heureusement, en mesurant leur Puissance aux regles du devoir & de la justice.

**F I N.**

---

PRIVILEGE DU ROI.

**L**OUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers ; les Gens tenans nos Cours de Parlement , Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil. Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra ; SALUT. Notre amé JAN-LUC NYON, fils, Libraire, à Paris, Nous a fait exposer qu'il desiroit faire réimprimer & donner au Public un Livre qui a pour titre : *Les Vies de Philippe de Valois, du Roi Jean, de Charles V, de Charles VI de Saint Louis & de Henri IV*, S'il Nous plaisoit de lui accorder nos Lettres de Privilege pour ce nécessaires ; A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire réimprimer ledit Livre en un ou plusieurs volumes, & autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de trois années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes ; FAISONS défenses à tous Libraires Imprimeurs, & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance : A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris dans trois mois de la date d'icelles ; que la réimpression dudit Livre, sera faite dans notre Royaume & non

ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée attachée pour modele sous le contre scel desdites Présentes; que l'Impétrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725; qu'avant de l'exposer en vente, l'imprimé qui aura servi de copie à la réimpression dudit Livre sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée ès mains de notre très cher & féal Chevalier le sieur d'Aguesseau, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très cher & féal Chevalier le sieur d'Aguesseau, Chancelier de France, le tout à peine de nullité des Présentes: Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayans-causes, pleinement & paisiblement sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre, soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires. Car tel est notre plaisir. Donné à Versailles le onzième jour du mois de Janvier, l'an de Grace mil sept cent quarante-neuf, & de notre Regne le

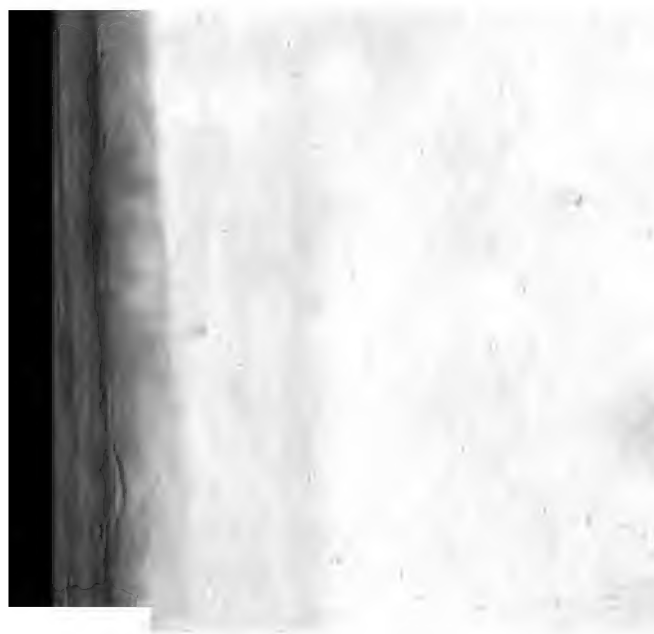
trente-quatrième, par le Roi en son Conseil. Sig. é SAINSON.

Registré, ensemble la cession, ci-dessus, sur le Registre douze de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, n. 86, fol. 71, conformément aux anciens Réglemens, confirmés par celui du 28 Février 1722. A Paris, le 7 Février 1749, G. CAVELIER, Syndic.

J'ai associé dans la présente permission, Messieurs Didot, Savoye & Damonville, pour en jouir conjointement avec moi. A Paris; le 25 Janvier 1749, NYON fils.

---

De l'Imprimerie de DIDOT.





4

—



